NAZIONALE
B. Prov.
IV
406
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
NAPOLI

BIBLIOTECA PROVINCIALE

12-e-11

Armadio XXIII

Palchetto

Num.° d' ordine 5

Digitized by Google

102
2
6

B. Prov.
IV
406

Digitized by Google

Digitized by Google

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE

DES

PÈRES DE L'ÉGLISE

GRECQUE ET LATINE.

TOME ONZIÈME.

SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

TOME II.

Google

IMPRIMERIE D'HIPPOLYTE TILLIARD,
RUE DE LA HARPE, N° 78.

Digitized by Google

613850
SBN

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE

DES

PÈRES DE L'ÉGLISE

GRECQUE ET LATINE,

OU

COURS D'ÉLOQUENCE SACRÉE;

PAR MARIE-NICOLAS-SILVESTRE GUILLON,

PROFESSEUR D'ÉLOQUENCE SACRÉE DANS LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE DE PARIS, INSPECTEUR DE L'ACADÉMIE DE PARIS, CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR, AUMÔNIER DE SON ALTESSE ROYALE MADAME LA DUCHESSE D'ORLÉANS, PRÉDICATEUR ORDINAIRE DU ROI.

Ouvrage dédié au Roi.

TROISIÈME PARTIE,

SUITE DES PÈRES DOGMATIQUES.

TOME ONZIÈME.

Συνεφερεν ἵνα ὁ ἥλιος συνεστειλε τας ακτῖνας αὐτοῦ, ἢ ἵνα το στομα Ιωαννου εσιώπησε.

Satius fuisset solem radios suos substrahere, quam Joannis os conticere.

Inter Epist. S. Joann. Chrysost., tom. III, edit. Bened., pag. 671.

PARIS,
MÉQUIGNON-HAVARD, LIBRAIRE,
RUE DES SAINTS-PÈRES, N° 10.
M. DCCC. XXVI.

Digitized by Google

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE

DES

PÈRES DE L'ÉGLISE GRECQUE ET LATINE,

OU

COURS D'ÉLOQUENCE SACRÉE.

SUITE DU LIVRE QUATRIÈME

ET DE

SAINT JEAN CHRYSOSTÔME, archevêque de Constantinople.

906

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Nous partageons en trois classes principales le recueil entier des Œuvres de saint Jean Chrysostôme. FOI, ESPÉRANCE, CHARITÉ, tel est l'objet de l'enseignement religieux, et le dessein de notre travail. A chacune de ces trois grandes classes se rapportent les matières diverses sur lesquelles s'exerce le ministère de la prédication.

Cette distribution paroîtra peut-être nouvelle (1),

(1) L'édition de saint Jean Chrysostôme par les Bénédictins (le P. Bern. de Montfaucon) s'ouvre par des traités ascétiques; puis, les livres sur le

du moins elle n'a rien d'arbitraire. Elle ne se remarque, il est vrai, dans aucune des éditions du saint patriarche publiées jusqu'à ce jour; mais si elle est plus méthodique, on ne pourroit la blâmer. N'est-ce point là le triple fondement sur lequel porte chacun des sujets de la prédication évangélique? « Tout ce qu'il faut connoître pour arriver au salut » consiste, dit saint Augustin, d'abord à croire, » puis à espérer, ensuite à agir. » Ce saint docteur réduit bien plus encore le cercle de nos vérités chrétiennes; il les ramène toutes communément au seul précepte de la charité, comme n'étant en effet que la fidèle observation du précepte (1). Saint Ambroise n'est pas moins formel. « La foi, dit-il, produit la » charité; celle-ci, l'espérance; et ces trois vertus, » ajoute-t-il, ont entre elles des points de contact » qui les rapprochent jusqu'à les confondre l'une

sacerdoce, les controverses contre les Anoméens, etc., etc. Celle d'Étonne on de Henri Savill, par les homélies sur la Genèse, et autres livres sur l'ancien Testament et sur le nouveau; après quoi, les traités et discours divers. Celle de Fronton Du Duc ou de Morel, commence par les homélies sur les statues; ensuite les homélies sur l'Écriture, mêlées d'opuscules sur différents sujets de l'ancien et du nouveau Testament, de panégyriques, de traités de morale, des lettres du saint évêque, et se termine par la collection des homélies et commentaires sur les livres du nouveau Testament.

(1) *Triplex est scientia ad salutem necessaria, prima credendorum, secunda sperandorum, tertia operandorum... Proinde nec amor sine spe est, nec sine amore spes, nec utrumque sine fide.* (*Enchiridion de Fide, Spe, et Caritate*, pag. 198, tom. VI, Benedict.)

» dans l'autre (1) ». Saint Bernard parle le même langage, qui se rencontre dans cent endroits de saint Jean Chrysostôme.

Les éditions diverses des Pères se trouvent rédigées indifféremment tantôt dans l'ordre chronologique, tantôt dans celui des matières, quelquefois même sans aucune apparence d'ordre (2). C'est que les savants écrivains à qui nous devons l'inappréciable service de les avoir recueillis, n'avoient d'autre but que celui de publier tout ce qui étoit parvenu à leur connoissance. Les uns ont entassé les ouvrages à mesure que les anciens manuscrits les produisoient sous leurs yeux; les autres se sont laissé guider par le fil des événements. Les Bénédictins, venus les derniers, riches de tous les matériaux que leur fournissoient leurs vastes correspondances, et les découvertes successives, n'avoient de devoir à s'imposer que celui de ne rien omettre, dans leur travail, de tout ce qui portoit le nom de l'écrivain. C'est ce qu'ils ont exécuté, avec une admirable patience, dans leur édition des œuvres de l'archevêque de Constantinople, publiée en treize volumes

(1) *Ex fide caritas, ex caritate spes, et rursus in se sancto quodam circuitu referuntur.* (*Exposit. in Luc*, cap. VIII, pag. 1478, tom. 1, Bened.)

(2) Ce défaut d'ordre se fait remarquer en général dans les éditions des Pères grecs et latins, publiées jusqu'ici, et bien plus particulièrement encore dans celles de saint Jérôme, de saint Ambroise, de saint Éphrem, etc.

in-fol. Tout estimable qu'est celle-ci, le défaut d'ordre ne s'y fait pas moins remarquer que dans celles qui l'avoient précédée. Ce défaut s'y feroit moins sentir, toujours est-il vrai que d'aussi volumineuses collections ne sauroient convenir qu'à un bien petit nombre de lecteurs. On les consulte, on ne les étudie point. Saint Bernard les auroit appelées de magnifiques réservoirs qui ornent nos cités : l'approche en est défendue par des balustrades ; mais leurs eaux, sagement distribuées dans les canaux qui en dépendent, vont porter au loin la vie et l'abondance. Quant à nous, qui n'étions pas, comme nos devanciers, obligés de tout dire, nous avons dû faire un choix ; et pourvu que le lien qui unit tant de morceaux divers puisse les renfermer tous, notre tâche est suffisamment remplie.

Le plan que nous avons adopté présente l'avantage d'enchaîner dans une progression plus sensible les importants sujets sur lesquels s'est exercé le génie de notre éloquent prédicateur, de les assortir à un dessein uniforme qui contient la substance de tout ce qu'il faut croire, espérer et pratiquer, et par là en fait véritablement un corps de théologie complet autant qu'un Cours d'Eloquence, qui ne laisse rien à désirer à l'imagination de nos lecteurs.

La foi, disent les théologiens, est l'acquiescement de l'esprit et du cœur à des vérités qui nous

sont proposées, en considération de l'autorité et du témoignage de celui qui les propose (1). Elle consiste à croire sans avoir vu, à le croire sur la parole de la vérité éternelle, qui ne peut ni se tromper ni nous tromper (2); à croire ce qui nous a été révélé, non pas de Dieu même immédiatement, mais par le ministère d'hommes que Dieu lui-même a investis de sa propre autorité (3).

La foi, selon saint Paul, est le premier et le plus solide fondement de nos espérances. C'est elle qui fait revivre à nos yeux les grands prodiges de la création et de la rédemption; c'est elle qui nous rend présent tout ce qui s'est fait dans les temps les plus antiques, et tout ce qui doit avoir lieu dans les temps qui ne sont pas encore.

Ces vérités que notre foi accueille avec docilité, qu'elle embrasse avec certitude, nous savons qu'elles sont impénétrables à notre curiosité; d'où vient que nous les appelons des mystères; qu'elles surpassent la portée de nos sens comme de notre intelligence,

(1) *Fides est assensus intellectus, qui subjecto alicui vel rei relatæ ob auctoritatem seu testimonium relatoris attribuitur.* (Holden, *Fidei analysis*, cap. 1, pag. 2.)

(2) *In fide, si consideremus formalem rationem objecti, nihil est aliud quam veritas primn.* (S. Thomas, II, 2, *quæst.* 1, art. 1.)

(3) *Qui vos audit, me audit; et qui vos spernit, me spernit. Qui autem me spernit, spernit eum qui misit me.* (Luc. x, 16.) *Quod si non audierit eos, dic ecclesiæ. Si autem ecclesiam non audierit, sit tibi sicut ethnicus et publicanus.* (Matth. XVIII. 17.)

qu'elles contrarient nos préjugés, nos connoissances naturelles, jusqu'à notre raison elle-même ; nous le savons, et nous croyons. Nous le croyons d'une ferme foi, avec une pleine assurance et une persuasion bien supérieure à l'opinion ; celle-ci n'ayant jamais pour base que des témoignages humains, sujets à erreur, tandis que la foi repose sur le fondement immuable de la parole de Dieu. L'opinion laisse toujours quelque accès au doute, elle veut être mise au creuset de l'examen, de la discussion. La foi repousse toute hésitation, toute recherche curieuse, tout partage. Chanceler dans sa foi, c'est l'avoir déjà perdue; interroger, c'est raisonner, non croire. Altérer la foi, soit pour y ajouter, soit pour en retrancher, c'est la détruire (1).

La foi chrétienne sera donc, ainsi que l'attestent nos saints oracles, une captivité réelle (2) à laquelle l'homme tout entier s'enchaîne volontairement, et s'immole par le sacrifice de son esprit et de son cœur; de son esprit, pour en réprimer l'indiscrète curiosité, tout désir ambitieux de connoître ce qu'il ne nous est pas donné ici-bas d'entrevoir en-

(1) *Una fides.* (Ephes. IV. 5.) *Nisi una est, fides non est. Fides excludit dubia.* (*De Fide Spe et Carit.*, Chrysost., tom. IX, pag. 854, et tom. XI, pag. 84.) *Fide non ratiocinio utendum in divinis.* (Chrysost., tom. I, pag. 451.) *Obedientia opus est, non curiosa perquisitione.* (Chrysost., tom. IX, pag. 719.)

(2) *In captivitatem redigentes omnem intellectum, in obsequium Christi.* (II. Cor. X. 5.)

core, autrement que comme dans une énigme; de I.Cor.XIII.12.
son cœur, pour en coordonner tous les mouvements aux préceptes de la loi qui nous a été donnée pour combattre nos passions et produire les œuvres de justice auxquelles seules la promesse du salut est attachée (1). D'où vient que la foi se partage naturellement en foi spéculative et foi pratique. La première, qui a pour objet le dogme divin, tout l'ensemble des vérités qui nous ont été révélées; la seconde, qui concerne la morale divine, tout le code des devoirs qui nous sont imposés. Il ne serviroit à rien d'assujettir son esprit à la foi, si l'on ne joint pas à la conviction de l'esprit le sacrifice des passions du cœur. Une foi qui n'agit point est une foi morte : c'est une foi qui mérite aussi peu le nom de foi, qu'un cadavre le nom d'homme (2). Celle-ci, loin de justifier, devient le titre de notre condamnation par l'opposition qu'elle établit entre la croyance et la conduite.

« Le juste vit de la foi, nous dit le grand Apôtre; c'est-à-dire qu'il ne se borne pas à croire les vérités que la religion lui propose, mais qu'il les observe et qu'il les aime; et que, par une affection sincère et

(1) *Justus ex fide vivit.* (Rom. I. 17.) *Corde creditur ad justitiam, ore autem confessio fit ad salutem.* (*Ibid.* X. 10.) *Arbitramur justificari hominem per fidem sine operibus legis.* (*Ibid.* III. 28.)

(2) *Sicut corpus sine spiritu mortuum est, ita et fides sine operibus mortua est.* (Jac. II. 26.)

vraie, par une foi pleine et active, il les fait servir de fondement et de degrés pour s'établir et s'avancer dans la justice : *Corde creditur ad justitiam* (1). »

Voilà toute la religion du chrétien, celle qui fonde sa dignité sur la terre, et ses espérances pour l'éternité. Foi, religion, ces termes sont synonymes; comme dans un édifice, ce mot suppose le fondement qui l'appuie (2). Sans la foi, pas plus que sans religion, le salut est impossible : *Sine fide impossibile est placere Deo.*

Hebr. XI. 6.

Nous disons de plus avec tous nos saints docteurs, que la foi est une vertu surnaturelle, c'est-à-dire, une lumière que Dieu répand dans nos âmes, par laquelle nous croyons fermement en Dieu, et à tout ce qu'il nous a révélé; qu'elle est un don gratuit de sa bonté, dans ce sens que nous ne l'avions pas mérité, et que nulle bonne œuvre de notre part n'auroit été capable de nous en rendre dignes; mais qu'il dépend de nous de l'obtenir comme d'en être privés, puisque nous sommes toujours maîtres de croire ou de ne pas croire, et qu'il suffit que la liberté de notre consentement concoure avec la disposition toujours favorable de la bonté divine (3).

(1) Bourdaloue, *Serm. sur les œuvres de la foi; Dominic.*, tom. v, pag. 316 et suiv.; Bossuet, tom. I, pag. 385, tom. III, pag. 351. Tous les prédicateurs.

(2) *Fides est religionis fundamentum.* (Chrysost., *De Fide, Spe, et Carit.*)

(3) *Quia est a Deo volente, consentientibus nobis.* (S. August., lib. *de*

De quel droit disons-nous donc que la foi chrétienne est la sagesse et la grandeur véritable de l'homme sur la terre, quand elle déclare hautement abjurer toute sagesse humaine, qu'elle va jusqu'à la flétrir du nom de folie (1), et qu'elle condamne au silence la raison, la plus noble prérogative de l'homme; qu'elle est la seule philosophie digne de nos recherches, la véritable science de l'homme; quand elle ne marche que dans les ténèbres et qu'elle se fait un titre de gloire de son ignorance (2)? Pourquoi? C'est que, du sein même de cette obscurité où elle se renferme, jaillissent des rayons d'une lumière que tout l'orgueil de la sagesse du siècle ne donne pas; c'est que, semblable à la colonne mystérieuse du désert, éclatante et ténébreuse tout ensemble, si elle laisse sur le sanctuaire de la religion un nuage impénétrable, elle répand sur les Exod. XIV. 20.

Spirit. et Litt., cap. XXXIII.) « Lorsque nous vous pressons sur les vérités qu'il nous est ordonné de croire, vous nous opposez toujours cette question : Dépend-il de moi de croire ou de ne pas croire? Je réponds : Oui, il dépend de vous. Celui qui aura cru, sera sauvé, dit Jésus-Christ : sauvé pour avoir cru ; il dépendoit donc de lui de ne pas croire. Celui qui n'aura pas cru, sera condamné, ajoute Jésus-Christ : condamné pour n'avoir pas cru ; il dépendoit donc de lui de croire. » (L'abbé Clément, *Serm. sur la foi, Carême*, tom. II, pag. 109.)

(1) *Nonne stultam fecit Deus sapientiam hujus mundi?* (I. Cor. I. 20.) *Sapientia hujus mundi stultitia est apud Deum.* (*Ibid.*, III. 19.)

(2) « Recevoir la foi, dit saint Jean Chrysostôme, c'est agir simplement par elle; c'est la rendre l'arbitre de sa conduite et la règle de ses pensées; c'est se soumettre en toutes choses à elle; c'est démentir ses sens, sus-

avenues qui y mènent un jour égal aux clartés du soleil ; c'est que si elle propose des dogmes impossibles à comprendre, et des préceptes non moins difficiles à exécuter, elle donne aux premiers les plus solides fondements par les témoignages qui les constatent, aux seconds les plus fermes appuis par les admirables exemples dont elle nous entoure, et les secours de toute espèce qu'elle ménage à notre indigence et à notre foiblesse ; c'est que, en courbant l'esprit et le cœur sous le joug d'une doctrine et d'une morale qui semblent les combattre également, elle les sauve de leur propre foiblesse, en affranchissant, l'un du danger de son ignorance et du tourment de ses vaines recherches, l'autre de sa propre inconstance, et de tous les orages d'une liberté funeste ; c'est qu'enfin les sacrifices mêmes qu'elle commande deviennent pour le chrétien une source de bienfaits et la matière des plus glorieux triomphes.

Merveilleuse économie de la religion, qui concilie, au gré de nos souhaits, les intérêts de la raison humaine, avec les droits bien plus sacrés encore de l'autorité divine! En abattant la raison aux pieds de la foi, elle soumet à la raison les preuves de ses mystères ;

pendre ou arrêter ses propres lumières, avouer son ignorance, c'est faire hommage à l'autorité de Dieu par la plus prompte, la plus aveugle et la plus universelle dépendance. » (Bourdal., Chemin., etc., dans Houdry, *Biblioth.*, tom. IV, pag. 182.)

elle est la première à en invoquer le témoignage ; notre divin législateur exhortoit les Juifs à l'examen de son autorité : ses apôtres y invitoient les infidèles : nos saints docteurs n'ont cessé jamais d'y rappeler les errants de tous les siècles ; et nous l'opposons encore avec confiance à la moderne incrédulité : nous ne craindrons jamais de voir le christianisme renversé par les moyens qui l'ont établi malgré tant d'obstacles et soutenu au milieu de tant d'ennemis (1); avec saint Paul, ne disons-nous pas tous les jours, du haut de nos chaires chrétiennes, dans nos livres, partout, que le premier caractère de notre foi, c'est d'être raisonnable : *Rationabile obsequium :* non pas sans doute qu'une raison présomptueuse en découvre tous les objets ; mais parce qu'une raison éclairée nous en manifeste les principes. Les objets de notre croyance, voilà ce qui compose l'empire de la foi (2); les motifs de notre croyance, voilà ce qui

Joann. v. 39.
I. Thess. v. 21.

Rom. XII. 1.

(1) M. l'évêque de Langres, *Instruction pastor., sur la vérité de la religion*, in-4°, pag. 7.) « Ce n'est pas que la religion ne nous propose que des mystères qui nous passent, et qu'elle nous interdise tout usage de la raison ; elle a ses lumières comme ses ténèbres, afin que, d'une part, l'obéissance du fidèle soit raisonnable, et que, de l'autre, elle ne soit pas sans mérite. » (Massillon, *Myst. sur l'incarn.*, pag. 119)

(2) « Une foi raisonnable : je n'entends pas une foi dont les raisonnements humains soient le motif, mais une foi dont la raison pénètre le motif. Je veux une foi aveugle, une foi d'enfant, fondée sur la révélation seule ; mais je veux une foi raisonnable, fondée sur une révélation que l'on connoisse, une foi aveugle, que guide en tout l'autorité visible établie par Jé-

forme le domaine de la raison. Par-delà commence la nuit. Que la raison veuille franchir cette barrière sacrée : il n'y a plus pour elle qu'obscurité sombre, où elle trébuche à chaque pas, qu'un abîme qu'elle remplace par de nouveaux abîmes encore plus profonds. En-deçà, la raison conserve tous ses droits. Et, bien loin de récuser son tribunal, proclamons-le hautement en présence de tant de trophées de gloire accumulés par nos siècles chrétiens : quand est-ce que la raison humaine a fait entendre ses oracles avec plus de majesté que dans ces écrits, dictés par la vraie philosophie, monuments immortels d'érudition, de critique et d'éloquence, que nous publions en ce moment; plus particulièrement encore dans ceux du patriarche de Constantinople? Voilà le triomphe de la raison quand elle cesse d'être humaine ; quand, dégagée de ses foibles éléments, soutenue sur les ailes de la foi, elle remonte jusqu'à son principe sublime pour en rapporter sur la terre une lumière divine puisée à son ineffable source ; quand sur les débris des erreurs et des préjugés antiques, renversant à la fois et le Portique et la Synagogue, elle élève, par sa voix, l'édifice auguste de cette religion aussi ancienne que le monde,
I. Tim. VI. 16. et contemporaine de tous les âges ; que, plongeant

sus-Christ, l'auteur de notre foi; mais une foi raisonnable, qui sache comment et pourquoi cette autorité visible ne la peut égarer. » (L'abbé Clément, *sur la foi*, *Carême*, tom. I, pag. 118.)

dans l'Océan des perfections divines pour ne s'arrêter que sur les bords de la nue inaccessible où réside le Saint des saints, ou bien, parcourant le vaste champ de la révélation évangélique, expliquant les oracles des prophètes et des apôtres, elle développe et ces dogmes et ces préceptes si bien assortis à tous les besoins de l'homme, elle expose à nos regards les énigmes de notre nature, les conseils de la Providence, les secrets de l'incarnation divine, les bienfaits de la rédemption du genre humain, les modèles offerts à notre généreuse émulation. Nos modernes prédicateurs, Bourdaloue, Bossuet, ne sont grands que parce qu'ils ont parlé comme lui et avec lui. On a dit de l'un d'eux que c'est la raison éloquente. Démontrée en effet avec cette profondeur de vues et cette clarté de raisonnement, éclairée par cette raison supérieure, la foi devient l'évidence elle-même; elle n'est plus autre chose que la raison divine substituée à la raison humaine. « Ainsi, a dit un grand évêque de nos jours, marchant » de concert, la raison et la foi se secourent, s'en- » tre aident, se prêtent une force mutuelle; et tou- » jours leur précieuse réunion a pour objet et notre » instruction et notre félicité (1). » Elle exerce auprès du chrétien la même fonction que l'Ange à l'égard Tob. v.

(1) M. l'évêque de Langres, cardinal de La Luzerne, *Instruct. pastor.*, in-4°, pag. 8.

du jeune Tobie. Pour mieux éprouver la fidélité du fils chéri commis à sa garde, le céleste conducteur marchoit à ses côtés sans se découvrir à lui, ne paroissant que sous les traits et sous le nom d'Azarias, qui signifie secours de Dieu. A l'aide de l'assistance et des conseils de ce guide inconnu, le jeune Tobie quitte son père et sa mère, il part avec confiance, il brave la fureur d'un monstre prêt à le dévorer, met en fuite le démon, et arrive heureusement au terme de son voyage. Ainsi la foi, enveloppée du voile épais qui la dérobe à nos yeux, nous est donnée pour compagne et pour guide dans le voyage de cette vie terrestre. La foi est la vie du chrétien. Anticipant sur les futures révélations, substance des choses que l'on doit espérer, et preuve certaine de ce qui ne se voit pas, comme parle saint Paul (1), elle transforme le fidèle dans une créature nouvelle, elle ouvre à ses yeux de nouveaux cieux, une terre nouvelle; elle montre à l'homme son auteur, lui dévoile son origine et ses destinées, lui trace sa route et son terme, le fortifie par les secours surnaturels, le rend victorieux du monde, du Démon et de lui-même (2); flambeau

(1) *Est autem fides sperandarum substantia rerum, argumentum non apparentium.* (Hebr. II. 1.)

(2) La Boissière, *Serm. sur la foi*, *Carême*, tom. I, pag. 207; Segaud, *Carême*, tom. I, pag. 73, 83; Fromentières, *Carême*, tom. I, pag. 59; Bourdaloue, *Serm. sur la paix chrétienne*, 1re partie, tom. III, pag. 355 et suiv.

qui éclaire ses pas, règle qui lui détermine ses devoirs, et en assure l'exécution ; fondement de toute instruction, principe de toute vertu, source de la paix et du vrai bonheur. Seule elle nous fait enfants de Dieu et de son Église, héritiers des célestes espérances auxquelles nous sommes appelés, citoyens du royaume de gloire qui nous a été conquis par le sang du divin Rédempteur.

Combien donc la foi est nécessaire, mais la foi revêtue des conditions qui la caractérisent. Combien elle est chère au cœur de notre Dieu (1), puisque, pour l'établir parmi les hommes, il n'a pas craint de nous livrer son propre Fils. Pour elle il a remué le ciel, la terre et les enfers ; il semble l'avoir investie de sa propre toute-puissance : voyez les anciens patriarches, et les prodiges dont leur foi fut l'instrument ; voyez les apôtres et tous nos saints martyrs éprouvés par l'exil, par la mort, par le feu des tribulations. « Il est de l'essence de la foi, dit saint » Jean Chrysostôme, d'opérer de grandes choses » partout où elle se montre ; et le moins merveilleux » des effets qu'elle opère, est de transporter des » montagnes (2) ».

Ce n'est donc pas le seul mot de foi qui nous sauve, c'est la chose. La simple profession ne suffit

(1) Bourdaloue, *Dominic.*, tom. I, pag. 74 ; Houdry, *Biblioth.*, tom. IV, pag. 154.

(2) L'abbé Clément, *Serm. sur la foi*, *Carême*, tom. II, pag. 92.

pas, il faut les œuvres. Les bonnes œuvres seules sont la garantie de la foi ; d'où résulte l'indispensable devoir de la foi pratique. Concluons que la foi qui n'est pas confirmée par les actions, n'est qu'une foi éteinte, qu'une foi morte (1). « Chrétiens, qui vous glorifiez de ce que vous n'êtes pas, voulez-vous me faire connoître votre foi, justifiez-la ; par où ? par vos œuvres; car tandis que vous détruisez dans la pratique ce que vous professez de bouche, tandis que je ne verrai point d'œuvres, je me défierai toujours de vos paroles (2) ». Tels sont les oracles qui n'ont cessé jamais de retentir dans la chaire évangélique, et auxquels saint Jean Chrysostôme, en particulier, prête de si riches développements dans la constante application qu'il en fait à tous les devoirs de la vie chrétienne. Mais « à juger des chrétiens sur leurs mœurs, il semble qu'ils s'imaginent pouvoir séparer deux sortes de foi, l'une spéculative, l'autre pratique ; l'une qui réside, pour ainsi dire, dans l'entendement, sans aucun rapport à la volonté, l'autre qui réside dans la volonté, sans aucun rapport à l'entendement : ils veulent croire et ne veulent pas qu'il en coûte, comme s'ils pouvoient être chrétiens d'esprit et idolâtres de cœur ; comme s'ils pouvoient embrasser les principes de leur croyance et rejeter

(1) Montarg. *Dictionn. apostol.*, tom. II, pag. 497; Bourdaloue : *La foi sans les œuvres, stérile et sans fruit.* (*Pensées*, tom. I, pag. 130.)

(2) Le même, *Serm. sur la foi*, *Dominic.*, tom. II, pag. 117.

les conséquences qui dérivent de ces principes (1).» Contradiction monstrueuse que l'on ne sauroit assez déplorer, parce qu'elle anéantit, pour la plupart des hommes, les sources du salut et le bienfait de la rédemption divine.

Tous nos dogmes se tiennent par un lien intime, indissoluble. Dieu en est le principe et l'objet, l'auteur et le garant, le motif et la fin. Saint Paul unit dans une même définition la Foi et l'Espérance : Hebr. xi. 1.
Fides sperandarum substantia rerum; « comme s'il disoit que, de même qu'un édifice ne peut s'élever ni subsister sans fondement, ainsi, sans la foi, on ne peut avoir une véritable espérance de la vie éternelle (2). » L'espérance chrétienne découvre à nos yeux les biens futurs; elle nous fait apprécier à leur juste valeur ce que nous appelons les biens et les maux de la vie présente; elle fonde nos immortelles destinées sur les perfections de l'Être souverain, par qui et dans qui nous existons; elle le place au Act. xii. 28.
centre de nos affections et de chacun de nos mouvements; elle élève nos pensées et nos saints désirs vers ce séjour de la céleste gloire promise au généreux combat soutenu contre la chair et contre les II.Tim. iv. 7.

(1) Montargon, *Dictionn. apostol.*, *supr.* Détails éloquents dans La Boissière, *Serm.*, tom. 1, pag. 236; l'abbé Clément, *Carême*, tom. ii, pag. 112.

(2) Montargon, *Dictionn. apostol.*, tom. ii, pag. 462.

sens (1). « Cette espérance, toute pleine de l'immortalité, agrandit nos idées, ranime notre courage, nous impose des sentiments conformes à notre destination ; elle excite nos désirs, embrase notre âme ;
IV.Reg.II.11. c'est le char enflammé qui transporte Elie au plus haut des airs ; elle nous enlève à nous-mêmes, elle nous tient suspendus entre le ciel et la terre, entre le temps et l'éternité (2). » Quiconque est bien persuadé qu'une sagesse divine le gouverne, et qu'un conseil immuable le conduira à une fin éternelle, rien ne lui paroît grand ni terrible que ce qui a relation à l'éternité. « Il sait, a dit le Chrysostôme des » temps modernes, que tout ce qui n'est pas éter- » nel, ne répond ni à la majesté d'un Dieu éternel, » ni aux espérances de l'homme, à qui il a fait » connoître son éternité ; et cette immuable fidélité » qu'il garde à ses serviteurs n'aura jamais un objet » qui lui soit proportionné, jusqu'à ce qu'elle s'é- » tende à quelque chose d'immortel et de perma- » nent (3). »

Croire, espérer, aimer, voilà la vie du juste sur

(1) « Il n'y a, dit le sublime théologien du dix-septième siècle, aucune obscurité qui l'arrête ; elle va jusqu'au plus intime secret de Dieu. Et pourquoi ? C'est parce qu'elle va après Jésus Christ, parce quelle le suit, parce qu'elle s'y attache. » (Bossuet, *Serm. pour l'Ascension*, tom. VIII, pag. 396.)

(2) L'abbé Poulle, *Serm. sur la foi*, tom. I, pag. 40.

(3) Bossuet, *Disc. sur l'Hist. univers.*, pag. 291, édit. in-4°. Paris, Cramoisy, 1681.

la terre: *Justus ex fide vivit.* Dès son séjour ici-bas, et gémissante encore dans la vallée des larmes, l'âme fidèle est mise par avance en possession de l'ineffable bonheur dont la plénitude est réservée à la céleste Jérusalem. L'ardeur de ses vœux a réalisé déjà l'objet de ses espérances ; elle l'embrasse, elle s'y attache uniquement. Elle craint, mais sans frayeur, comme elle obéit sans contrainte ni murmure ; elle désire, mais sans impatience; elle demande, mais sans trouble ni emportement, toujours disposée à obéir, à remercier encore, si elle n'obtient pas; elle ne pense pas même à dire à la main qui la frappe, pourquoi me châtiez-vous? « et en toute rencontre elle se laisse » amoureusement emporter au torrent de la provi- » dence, sans se mettre en peine d'autre chose que » de s'acquitter fidèlemement des devoirs particu- » liers qui lui sont prescrits à chaque moment par » la loi de Dieu » (1).

C'est ainsi que l'espérance s'unit à la foi pour produire la CHARITÉ. A ce mot, viennent se retracer à la pensée les magnifiques paroles de l'Apôtre, qui les emprunta du ciel jusqu'où il avoit été ravi, pour faire connoître aux hommes l'excellence et les caractères de cette vertu. Quel autre que le plus parfait modèle de la charité pouvoit les avoir dictées à son

I. Cor. XIII.

(1) Nicolle, *Essais de morale*, tom. I, pag. 13, édit. Paris, 1725, 2e traité, chap. VI.

apôtre? C'est lui qui l'a fait descendre sur la terre; car, jusqu'à Jésus-Christ, l'on peut dire que sa perfection et ses effets n'avoient pas été encore entièrement connus. Il vient en établir le règne et nous en proposer tous les devoirs. Il nous propose l'amour
Luc. xiv. 26. de Dieu, jusqu'à nous haïr nous-mêmes et persécuter sans relâche le principe de corruption que nous avons tous dans le cœur. Il nous propose l'amour du prochain, jusqu'à étendre sur tous les hommes cette
Matth. v. 44. inclination bienfaisante, sans en excepter nos persécuteurs; il nous propose la modération des plaisirs
Ibid. v. 18. sensuels, jusqu'à retrancher tout-à-fait nos propres membres, c'est-à-dire ce qui tient le plus vivement et le plus intimement à notre cœur (1). Sur ce fondement de la charité, il perfectionne tous les états de la vie humaine. Ainsi l'appelons-nous avec raison l'abrégé de la foi, l'âme de toutes les vertus, la fin de la religion, le signe distinctif des disciples de Jésus-Christ. Comme son divin auteur, la religion n'est, à proprement parler, que la charité même :
I. Joann. iv. 16. *Deus caritas est*, la charité en action, la charité remontant sans cesse à son principe sublime. C'est par ce puissant mobile qu'elle a changé la face du monde, et qu'elle y a rendu communes les plus héroïques vertus; par lui qu'elle réprime l'orgueil des prospérités, qu'elle adoucit l'amertume des pri-

(1) Bossuet, *Disc. sur l'Histoire*, pag. 283.

vations, qu'elle enchaîne les passions et les vices, qu'elle rend léger à tous le joug des commandements.

Si l'éloquent patriarche de Constantinople présente sur chacun de ces articles les plus riches matériaux, l'ouvrage qui en reproduit les chefs-d'œuvre et les rassemble dans la forme la plus méthodique, pourroit-il ne pas être accueilli avec quelque reconnoissance?

Nous suivons ici la même marche que dans les volumes précédents. Nous traduisons, soit intégralement, soit par extraits, tout ce qui est consacré en quelque sorte par l'admiration universelle. Nous donnons par des analyses ce qui, considéré sous le seul rapport de l'éloquence, n'étoit pas susceptible de présenter le même caractère d'intérêt. Ce que nous en publions suffira pour manifester le génie et la doctrine de saint Jean Chrysostôme.

C'est uniquement sous ce point de vue que notre travail doit être envisagé : nous l'avons déclaré, et nous devons y revenir encore. Le dessein de cette Bibliothèque choisie des Pères grecs et latins est de les faire connoître comme les modèles de notre chaire chrétienne, et les vrais maîtres de l'éloquence; ce qui excède ces limites nous devient étranger. Saint Cyprien, saint Ephrem, saint Basile, les deux saints Grégoire de Nazianze et de Nysse, saint Jean Chrysostôme ont dû écrire et parler

comme ils ont fait, selon ce qu'exigeoient et les circonstances, et la diversité des auditoires, et les saints mouvements du zèle qui les inspiroit, sans s'embarrasser de redites et de digressions qu'aujourd'hui nous taxons d'inutilités. Ce qui leur étoit commandé alors par des intérêts bien supérieurs à toute autre considération, ce que saint Jean Chrysostôme justifioit, avec connoissance de cause (1), ne se produiroit en présence de nos auditoires que pour éveiller leur critique, et n'admettroit plus d'excuse parmi nous. Les beautés admirables dont les Pères abondent nous ont rendu, dirai-je, plus sévères ou plus clairvoyants sur des défauts que l'on peut bien reconnoître avec l'un d'entre eux, sans encourir le reproche de vouloir déprécier l'antiquité (2). On conçoit que ceux qui les entendoient, sans en être jamais fatigués, n'eussent aucune peine à leur pardonner des répétitions des mêmes choses qui les avoient charmés. Ceux qui les lisent ont quelque droit d'être plus difficiles. Nous rejetons trop dédaigneusement peut-être ces redondances de raisonnement et de langage qui ne font qu'énerver l'un et l'autre ;

(1) *Non ergo sunt hominis loquacis verba quæ dicimus, sed sollicitudinem, paternum affectum et doctoris animum præ se ferunt, ne effluant quæ dicuntur. Docere volo, non ostentationis causa tantum facere.* (*In terr. mot. Opusc.*, tom. v, edit. Morel, pag. 101.)

(2) *Ne laborem meum reprehensionem existimes antiquorum.* (Hieron., *Prolog. Galeat.*)

nous ne sommes pas plus indulgents pour la précipitation qui effleure les objets ou les mutile, en ne leur donnant pas l'extension ou la justesse convenables. Nous sommes bien forcés d'en convenir, quand Bossuet lui-même n'a pas craint de le déclarer, et cela dans un ouvrage où il venge avec une si puissante autorité l'honneur des Pères contre les tranchantes assertions des Sociniens déguisés : « En » général, a-t-il dit, la brièveté est assez rare dans » les Pères grecs (1). » La raison qu'il en donne est moins une excuse qu'une apologie bien digne de ce grand évêque et de la cause qu'il défend : « C'est » que, ajoute-t-il, dans des matières aussi impor- » tantes que celles de la religion, souvent il n'est » pas permis de serrer le style (2). » Proposition en effet incontestable, par rapport à l'explication du dogme ; mais ce n'est point sur celle-là que peut porter le reproche de diffusion. Ce défaut de *brièveté* que Bossuet lui-même accuse surtout dans les Pères grecs, se trouve dans la surabondance des détails, dans une pompe stérile d'accessoires, dans une subtilité contentieuse, dans le goût immodéré des allégories, dans le luxe des images et des comparaisons. Fénelon et l'abbé Fleury conviennent de ces dé-

(1) *Défense de la tradit. et des saints Pères contre Richard Simon*, pag. 45, tom. XII, édit. in-4°, 1778.

(2) *Ibid.*, et tom. III des Œuvres posth., pag. 165.

fauts, sans que l'on puisse suspecter leur admiration pour ces grands hommes. Ils s'attachent à faire ressortir le mérite de leurs compositions par la comparaison avec celles de leurs contemporains, pour prononcer qu'ils les ont surpassés éminemment par les beautés ; et il ne sauroit y avoir nul partage d'opinion à cet égard. D'autre part, qu'ils n'aient aucun des défauts de leur siècle, il y auroit aussi trop de partialité à le prétendre. Ce que l'on peut donc sacrifier impunément pour la gloire de ces éloquents docteurs et de la religion, ce sont les imperfections qui s'y rencontrent; ce sont les éclipses de génie, soit dans la pensée, quand elle ne se trouve qu'indiquée, ou bien qu'elle manque d'exactitude, soit dans l'expression, quand elle demanderoit un peu plus d'énergie ou plus de sobriété; c'est, dans les plus parfaits, une prolixité de détails qui n'ajoute rien à la substance des idées, et qui, en les reproduisant dans les mêmes formes et dans les mêmes termes, produit, ainsi que l'observoit le clergé de France (1), l'inconvénient de grossir sans raison les volumes et de fatiguer les lecteurs sans nul dédommagement. C'est, à la suite de mouvements pleins de chaleur et de raison, une langueur qui se traîne dans un long cercle d'idées communes et rebattues (2). Ce ne sont pas les fautes, c'est le

(1) *Procès-verbal de l'assemblée du clergé du 23 nov., année 1775.*

(2) Dupin a dit : « Si quelqu'un vouloit entreprendre la traduction du

froid qui tue les ouvrages ; ils sont presque toujours plus défectueux par les choses qui n'y sont pas, que par celles que l'auteur y a mises.

D'après cela, falloit-il les reproduire en français tels que nous les avons dans leur propre langue, ou dans le latin, qui en doit représenter fidèlement les originaux ?

Cette question peut aisément se résoudre par celle-ci : Un prédicateur qui viendroit dans notre chaire française nous réciter quelqu'une de ces homélies, d'après les modernes traductions qui en ont été publiées, intéresseroit-il vivement son auditoire? Je doute que saint Jean Chrysostôme lui-même résistât à cette épreuve.

Le problème que nous engageons ici nous amène naturellement à la question, peut-être interminable :

De la manière de traduire.

Nous avons exposé, dans le premier volume de cet ouvrage, l'opinion de saint Jérôme à ce sujet (1); et nous laissions à la sagacité ou à la bienveillance de nos lecteurs le soin de faire l'application spé-

Pædagogue de saint Clément d'Alexandrie, il faudroit qu'il en retranchât quelques endroits, qui ne doivent pas être lus de tout le monde, et qu'il en accommodât d'autres aux coutumes et aux manières de notre siècle. » (*Biblioth.*, ve siècle, part. II, pag. 65.) Personne n'a trouvé à redire à cette proposition.

(1) *Biblioth. choisie des Pères*, tom. I, pag. 87 et suiv.

ciale de sa théorie à notre travail. Ce grand homme, dont le goût et la saine critique égaloient l'érudition, se déclare avec toute la franchise et l'indépendance de son caractère contre les traductions trop littérales qui, dit-il, embarrassent le sens et l'étouffent par la multitude de paroles, comme les blés ne prennent pas assez de nourriture et deviennent secs et languissants quand la moisson est trop abondante; à plus forte raison dans les parties où l'ivraie domine jusqu'à étouffer le bon grain. Nous le voyons dans plusieurs de ses ouvrages s'indigner contre une timidité superstitieuse, servilement enchaînée à son original, envers qui elle se croiroit coupable de sacrilége, si elle osoit risquer de l'embellir encore, soit par d'utiles suppressions, soit par de courageux développements. Il veut que l'on sache se soustraire à la tyrannie de la lettre, se rendre maître de son sujet; et, comme par droit de conquête, le soumettre aux termes de sa langue (1).

Sans doute qu'ici la liberté n'est pas l'indépendance. Traduire n'est pas créer : on le sait; et certes ce n'étoit pas à saint Jérôme qu'on pût l'apprendre. Aussi étoit-il le premier à mettre à sa doctrine une restriction d'où il ne s'écarte pas (2), et que tous les

(1) *Epist. ad Pammach.* Tourreil, *Préface de la traduct. de Démosth.*; Rollin, *Traité des études*, tom. 1, in-4°, pag. 84 et suiv.

(2) *Non sum tam petulans et hebes ut hæc me nosse pollicear, et eorum fructus capere quorum radices in cœlo fixæ sunt.*

interprètes d'après lui n'ont pas toujours respectée aussi religieusement. Il étoit loin d'ignorer quelle différence sépare le livre où sont énoncés les oracles du ciel d'avec celui qui n'eut d'inspiration que celle du genie humain. Le premier il n'est point permis d'y rien changer; et tout jusqu'aux moindres paroles est sacré, inviolable comme la source d'où elles émanent(1). D'où il faut conclure après lui combien ce seroit une fausse et criminelle délicatesse, que celle qui, sous le prétexte d'en éclaircir les difficultés ou d'en corriger l'apparente négligence, viendroit lui substituer les commentaires de sa propre imagination ou les embellissements d'une rhétorique profane (2). C'est l'arche sainte à laquelle Oza ne peut porter la main, pour la relever alors même qu'elle semble baisser. « Lisons, méditons, dit ce grand homme, la sainte Écriture, non pas pour y mêler les inventions de notre esprit, mais pour nous édifier et nourrir nos âmes de sa divine substance. Elle est le seul livre dont il ait été vrai de dire que toute hauteur doit s'abaisser avec res-

I. Paralip. XIII. 10.

(1) *Aliud enim est vatem, aliud esse interpretem. Ibi Spiritus ventura prædicit : hic eruditio et verborum copia quæ intelligit tranfert.* (*Epist. ad Desider.*)

(2) *Quasi grande sit, non vitiosissimum docendi genus depravare sententias et ad voluntatem suam Scripturam trahere repugnantem... Nolo offendaris in Scripturis sanctis simplicitate et quasi vilitate verborum quæ vel vitio interpretum vel de industria sic prolata sunt ut rusticam concionem facilius instruerent.*

pect au-devant de la moindre syllabe qui s'y trouve contenue (1). »

Qui s'exprime de la sorte a bien assurément le droit de fixer les règles, de revendiquer une liberté légitime, de secouer des chaînes que le préjugé seul a pu forger (2).

Un de ses plus habiles commentateurs justifie sa doctrine par ces sages maximes : « Eviter une tra-

(1) *Non tolletur iota unum aut unus apex.* (Matth. v. 18.) *Non quid invenias, sed quid quæres consideramus.* (Voy. notre 1er vol., pag. 96.)

(2) « Dans tous les genres de littérature, la raison a fait un petit nombre » de règles; le caprice les a étendues, et le pédantisme en a forgé des fers, » que le préjugé respecte et que le talent n'ose briser. De quelque côté » que l'on se tourne dans les beaux-arts, on voit partout la médiocrité » dictant les lois, et le génie s'abaissant à lui obéir. C'est un souverain » emprisonné par des esclaves. » (*École de littérature*, par l'abbé Delaporte, tom. 1, pag. 285, art. XIII.) Cet article est un des mieux faits qu'il y ait dans cet ouvrage plein de choses excellentes.

Toutefois nous nous garderions bien de trop généraliser cette proposition : nous savons combien il est facile d'en abuser. Par exemple, un des traducteurs de saint Jean Chrysostôme (Fontaine, de Port-Royal), établit en principe, « que la principale application qu'on doit avoir dans ces » traductions de livres de morale, n'est pas tant de suivre la lettre que de » les rendre faciles et agréables, afin qu'elles puissent être lues avec plaisir » ou avec profit. » (*Opusc. de S. Jean Chrysost.* Paris, 1691, *Avertissement*, pag. 3.) Mais il est bien loin de s'en tenir à cette règle. Non content de supprimer ce qui l'embarrasse, d'élaguer ce qu'il y a de surabondant, il renverse arbitrairement les pensées du saint docteur, dénature ses expressions : il parodie plutôt qu'il n'imite. Nous en avons cité quelques passages dans les notes sur le Traité du Sacerdoce. Mancroix a suivi le même système, dans sa traduction des Homélies au peuple d'Antioche, et n'est pas plus heureux. Aussi n'a-t-il pas échappé à la juste censure de l'abbé Auger, qui donne dans l'excès contraire.

» duction servile, trop affectée et trop grammati-
» cale ; se contenter d'exprimer les pensées de
» l'auteur, sans s'embarrasser de compter tous les
» termes de l'original ; omettre tout ce qui ne pro-
» met pas de contribuer à l'édification des lecteurs ;
» partout ailleurs s'étudier à la fidélité et à l'exac-
» titude dans les passages délicats où il s'agit de la
» religion et de la saine doctrine dont les Pères de
» l'Eglise sont les maîtres et les dépositaires (1). »

Voilà le cercle tracé avec ses limites.

Il est pourtant vrai de dire que saint Jérôme a trouvé des contradicteurs : son fameux antagoniste Ruffin lui reprochoit de se donner dans ses traductions une trop libre carrière (2). A quoi le saint docteur répondoit en opposant à Ruffin son propre exemple, et lui reprochant à son tour que ses versions ne fussent que des imitations (3).

Tous ceux qui ont traité des lois de la traduction

(1) Martianay, *Préface de sa traduct. de S. Jérôme sur l'Ecclesiaste.* On peut consulter aussi les excellentes réflexions du traducteur de saint Grégoire de Nazianze, dans sa *Préface*, pag. 87.

(2) *Apolog. pro Ruffino*, 2e partie; *Vie de Ruffin*, par D. Gervaise, tom. II, pag. 290 et suiv.

(3) On peut voir les détails de cette querelle dans Tillemont, *Mém.*, tom. XII, ou dans la *Vie de Ruffin*, par D. Gervaise, liv. III.

Ruffin avertit lui-même, dans la seconde préface de sa version du *Periarchon* d'Origène, qu'il a traduit les 3e et 4e livres de cet ouvrage avec la même liberté que les deux premiers, en y ajoutant ou retranchant.

n'ont pas manqué d'observer que la difficulté de bien traduire tenoit à la différence des langues et au génie des divers écrivains. Je ne dois pas entrer dans cette discussion épuisée par les maîtres de l'art. Il nous suffit de bien saisir les principes qu'ils ont déterminés.

Tous s'accordent à établir que le mérite du traducteur consiste à faire passer dans une autre langue le génie et le caractère de son original, de se transformer en lui le plus qu'il est possible.

Ce que nous venons de dire des Livres saints les place dans un rang à part qui repousse tout rapprochement avec aucune production de la main des hommes.

Les ouvrages réputés classiques, tels que les compositions grecques et latines, destinées à faire connoître la langue ou les beautés de genre, exigent dans leurs traducteurs une fidélité rigoureuse. Le sage Rollin veut que l'on y procède par degrés. « Il » faut, dit-il, que la traduction soit simple, claire » et correcte, et qu'elle rende exactement les pen- » sées et même les expressions, *autant que cela se* » *peut*. On travaillera dans la suite à l'orner et à » l'embellir, en rendant la délicatesse et l'élégance » des termes latins par ceux qui peuvent y répon- » dre dans notre langue. Enfin on essaiera d'amener » peu à peu les jeunes gens à ce point de perfection » qui fait le succès dans ce genre d'écrire, je veux

» dire, à ce juste milieu qui, s'écartant également » et d'une contrainte servile, et d'une liberté ex- » cessive, exprime fidèlement toutes les pensées, » mais songe moins à rendre le nombre que la va- » leur des mots (1). »

Prenons pour exemple le premier des écrivains grecs. Il n'est personne qui ne connoisse la traduction latine des deux poèmes de l'Iliade et de l'Odyssée par Ange Politien. Il est sans doute impossible de porter plus loin la simplicité, la clarté, la correction. Je demande s'il est personne au monde qui pût en soutenir la lecture? De telles copies, dénuées d'âme et de vie, ne ressemblent pas plus aux originaux qu'un squelette décharné à un corps vivant. Saint Jérôme l'avoit judicieusement observé: « Homère, ce poète si sensé, si harmonieux, si » sublime, devient puérile, insipide et d'une bas- » sesse insupportable, quand on entreprend de le » traduire en latin mot à mot (2). » Madame Dacier

(1) *Traité des études*, liv. I, art. III. L'abbé Batteux, si rigide observateur des règles, ne s'éloigne pas de cette méthode : Voici ses expressions : » Il faut entièrement abandonner la manière du texte qu'on traduit, quand » le sens l'exige pour la clarté, ou le sentiment pour la vivacité, ou l'har- » monie pour l'agrément. » (*De la construct. orat.*, dans son *Cours de littér.*, v^e édit., tom. V, pag. 278.) Qu'est-ce que saint Jérôme demandoit de plus?

(6) *Quod si cui non videtur linguæ gratiam interpretatione mutari, Homerum ad verbum exprimat in latinum. Plus aliquid dicam: eumdem in sua lingua prosæ verbis interpretetur; videbit ordinem ri-*

elle-même l'avoit senti. Voici comme cette savante illustre s'en explique dans la *Préface de son Iliade :* « Quand je parle d'une traduction en » prose, je ne veux point parler d'une traduc- » tion servile; je parle d'une traduction géné- » reuse et noble, qui, en s'attachant fortement » aux idées de son original, cherche les beautés » de la langue, et rend ses images sans compter » les mots. La première, par une fidélité trop » scrupuleuse, devient très infidèle : car pour con- » server la lettre, elle ruine l'esprit; ce qui est » l'ouvrage d'un froid et stérile génie ; au lieu que » l'autre, en ne s'attachant principalement qu'à » conserver l'esprit, ne laisse pas, dans ses plus » grandes libertés, de conserver aussi la lettre ; » et par ses traits hardis, mais toujours vrais, elle » devient non-seulement la fidèle copie de son ori- » ginal même, mais un second original : ce qui ne » peut être exécuté que par un génie solide, noble » et fécond (1). »

Le vœu qu'exprimoit madame Dacier, MM. Bitaubé et Le Brun l'ont rempli. Pour la première fois, Homère a parlé dans notre langue.

Nous dirons la même chose des traductions d'ouvrages modernes : Ceux qui n'y cherchent que les

diculum, et poetam eloquentissimum vix loquentem. (*Præfat. chronici.*)

(1) Pag. XLIII, édit. Rigaud, 1719.

instruments nécessaires pour apprendre une langue étrangère, n'ont besoin que d'une version littérale : ces foibles éléments ne satisferoient pas ceux qu'une louable curiosité engage à les étudier pour y découvrir les progrès et les différences de la littérature, les monuments du génie, de nouveaux modèles offerts à l'émulation, les nuances qui distinguent le goût universel et absolu du goût particulier à notre nation ; ils veulent que l'original se fasse reconnoître dans l'idiome où il est transporté : et tel est le service que nous ont rendu ces hommes estimables, qui auroient pu se placer avec avantage dans les premiers rangs, et n'ont aspiré qu'à briller au second. Sous leur plume éloquente, la traduction a toutes les qualités qu'on lui demande, l'air facile et naturel, l'empreinte du génie de l'original, sans perdre ce goût de terroir que la teinture étrangère lui doit conserver.

Nous pouvons maintenant faire l'application spéciale de ces principes à saint Jean Chrysostôme. Les traductions qui en ont été publiées peuvent se partager en trois classes : les versions latines, les traductions d'ouvrages entiers, les extraits choisis.

Les premières ne sont en quelque sorte que les éditions, dans un autre langage, du grand écrivain qu'elles publient, et ne laissent à leurs auteurs que le mérite, capital sans doute, d'une exactitude tout-à-fait littérale. Elles suppléent à la connoissance du

texte, et par là deviennent à leur tour des originaux. Sous ce rapport, Henri Savill, Gentien Hervet, Fronton Du Duc, Morel, Montfaucon, ont acquis des droits les plus légitimes à la reconnoissance de tous les âges.

Les secondes ont essayé avec plus ou moins de succès de transporter dans notre langue les ouvrages du saint patriarche, « afin de répandre de » plus en plus ces trésors inestimables de piété et » d'éloquence cachés à ceux qui n'entendoient pas » la sienne (1). »

Les plus connues sont celles du Traité du Sacerdoce, publiée sous le nom d'Antoine Le Maître, et attribuée au célèbre Antoine Arnaud (2); de tout le Commentaire sur l'Evangile de saint Matthieu, par le même Antoine Le Maître et De Sacy, son frère, déguisés sous le nom de Paul-Antoine de Marsilly (3); des Homélies sur les Épîtres de saint Paul, par Nicolas Fontaine, l'un des plus laborieux solitaires de Port-Royal (4); du Com-

(1) Approbation des censeurs et docteurs en théologie, mise en tête de la traduction des Homélies sur l'Épître aux Romains.

(2) Baillet, *Jugement des savants*, tom. III, in-4°, pag. 148. M. De La Monnaie ajoute, en note: Baillet reconnut dans ses corrections que cette traduction étoit d'Antoine Le Maître, frère aîné d'Isaac. Elle paroît avoir été faite entièrement sur la version latine du P. de Montfaucon. Gallois en a fait un pompeux éloge, dans le *Journ. des Savants* du mois de février 1664.

(3) Voy. Racine, *Hist. ecclés.*, tom. XII, pag. 290 et 334, édit. in-12.

(4) Cet ouvrage lui suscita d'assez vifs démêlés avec le P. Daniel.

mentaire sur l'Evangile de saint Jean, par Le

(Voyez *ibid.*, pag. 356.) Les écrivains du parti en ont fait un de leurs héros. Nous ne le jugeons que comme traducteur. Voici une idée de sa manière d'écrire :

« Comme dans une école, les enfants se battent les uns les autres, Moïse » de même permettoit aux Juifs de frapper ceux dont ils avoient reçu quel- » que coup. Un maître aussi donne une leçon à apprendre; et, lorsqu'en » la faisant dire, il voit que l'enfant a perdu son temps, il l'en punit. » Moïse faisoit la même chose, donnant une loi qui les assuroit des effets » de la toute-puissance de Dieu. Il leur expliquoit les plaies dont Dieu » avoit frappé l'Égypte : Autant de supplices, leur disoit-il, que Dieu a » tirés de vos ennemis, ont été autant de grâces qu'il vous a faites; mais il » lui est arrivé ce qui arrive aux enfants. Lorsqu'on leur demande leur » leçon de suite, ils la disent; mais dès que l'on en trouble l'ordre, » ils n'y connoissent plus rien, et on les châtie. Les Juifs de même » croyoient être assez instruits de la toute-puissance de Dieu; mais lorsqu'on » les mettoit sur cet article en détail, ils n'y connoissoient plus rien: ce qui » faisoit qu'on les punissoit. Voyez vous cette eau? Vous devez vous re- » souvenir des eaux de l'Égypte. Celui qui, autrefois, changea l'eau en » sang, peut faire encore aujourd'hui la même chose. Comme nous disons » souvent aux enfants : Toutes les fois que vous verrez dans un livre cette » lettre A, souvenez-vous que vous l'avez vue dans votre Croix de par Dieu. » Voyez-vous la faim? Souvenez-vous que celui qui brisa autrefois tout le » blé dans ce pays, est le même qui le détruit encore aujourd'hui. En- » tendez-vous parler de guerre? Souvenez-vous comment les Égyptiens ont » été renversés dans la mer Rouge. Voyez-vous des peuples vaillants et de » grande taille, qui habitent dans un pays? Ils ne sont pas plus hauts que » n'étoient les Égyptiens. Celui qui vous a délivrés, lorsque vous étiez au » milieu de l'Égypte, ne vous en délivrera-t-il pas encore plus maintenant » lorsque vous en êtes dehors? Mais les Juifs ne connoissoient plus leurs » lettres lorsqu'ils les voyoient séparément et détachées les unes des autres. » C'est pourquoi on les châtioit. Ils mangeoient, ils buvoient, et ensuite » ils regimboient. Ils ne devoient point rechercher les délices dans la » manne, ayant su par expérience le mal que causent les délices. Cepen- » dant ils firent ce que feroit un enfant de famille, qui, lorsqu'on l'enver-

Merre; des Homélies sur les statues, par l'abbé De Maucroix, de l'Académie française; de celles sur la Génèse et les Actes des apôtres, avec un assez grand nombre de discours choisis, par l'abbé de Bellegarde; des Panégyriques des martyrs et des Lettres du saint archevêque, par le P. Joseph Du Ranty de Bonrecueil (1).

Enfin nous en avons des extraits assez considérables traduits par divers écrivains, entre autres par Rollin dans son Traité des études, Gisbert dans son Traité de l'éloquence chrétienne, D. Ceillier,

» roit à la comédie, prendroit son plaisir à rire avec des laquais et à les » servir, et qui, au lieu de prendre à la table de son père une nourriture » honnête et proportionnée à sa qualité, en aimeroit mieux une autre » qui feroit horreur, et qui ne seroit propre qu'à des valets. C'est ainsi que » les Juifs ayant la manne, souhaitoient néanmoins la nourriture de l'É- » gypte. Ils dirent encore à Moïse : Nous ferons tout ce que vous nous avez » dit ; nous vous obéirons. Ils ressembloient en cela à des enfants, qui ne » tiennent rien de ce qu'ils promettent. Ils frappoient Moïse, ils lui cra- » choient au visage ; et cependant ce saint homme faisoit à leur égard, ce » qu'on fait à un enfant à qui l'on voit prendre une pierre. Tous lui crient : » Enfant, prenez garde, ne jetez pas. De même ils jetoient la pierre contre » Moïse ; et Moïse fuyoit d'eux. » (Tom. v, pag. 331—335.)

(1) On ne devine pas pourquoi il a omis les panégyriques de saint Phocas et de sainte Thècle.

Voici le jugement que l'abbé Auger porte de ces diverses traductions : « Les uns, tels que Marcilly, de Bonrecueil, Fontaine, les abbés de Belle- » garde et Le Merre, faute d'avoir assez dégagé les longues phrases du » texte, sont tombés dans une diffusion insupportable. Les autres, tels » que l'abbé de Maucroix et Rollin lui-même, en voulant le resserrer, l'ont » desséché et décharné ; ils n'ont donné qu'un corps maigre à la place d'un » corps plein d'embonpoint. » (*Disc. prélimin.*, pag. CI.)

à l'article de saint Chrysostôme, dans son Histoire des auteurs ecclésiastiques (1); l'abbé Auger, qui a donné à part quatre volumes sous le nom d'Extraits et morceaux choisis de saint Jean Chrysostôme.

Il ne sera pas inutile d'observer que, de tous ces traducteurs qui se faisoient, disoient-ils, un mérite et un devoir de rendre l'orateur grec « avec une » fidélité religieuse et la plus exacte conformité avec » l'expression du style et des pensées de saint Jean » Chrysostôme (2) », pas un ne s'y est assujetti.

Les journaux du temps et les censeurs, dont on lit les approbations en tête de chacune de ces traductions, les ont vantées comme unissant au plus haut degré l'élégance à l'exactitude. A les entendre : « Les beautés naturelles de ce Père si éloquent, ne » paroissent pas moins sous la plume de ces excel-

(1) Il s'y borne à copier les traductions antérieures, dans les morceaux qu'il rapporte. Tricalet à son tour copie D. Ceillier : « Nous trouvons, parmi les œuvres de saint Jean Chrysostôme, un long Extrait de ce Père (1), ou Morceaux choisis, par un ancien abréviateur, en trente et un chapitres, sous le nom de Εκλογαι, qu'on donne pour le Recueil des plus beaux endroits de l'original, éxécuté, dit l'abbé Bérault, sans exactitude et sans goût. » (*Hist. ecclés.*, tom. II, pag. 133.)

(2) Voyez les avertissements publiés en tête de ces traductions. Toutefois les écrivains de Port-Royal, tout rigoristes qu'ils se piquoient de l'être, n'ont donné, en général, leurs traductions que sous le titre d'*Abrégés* (2).

(1) Tom. XII, édit. de Montfaucon, pag. 432 et suiv., édit. Morel, *Opusc.*, tom. VI, pag. 666—1009.

(2) *Abrégé de saint Jean Chrysostôme sur l'ancien Testament*, traduit par Paul Antoine de Marcilly. Paris, 1688. — *Abrégé de saint Jean Chrysostôme sur le nouveau Testament*, traduit par le même. Paris, 1688.

» lents interprètes que sous celle de ce Saint, et » il semble que ce soit lui-même qui se soit ex- » pliqué une seconde fois en notre langue (1) ».

Je doute fort que ces productions obtinssent aujourd'hui les mêmes suffrages. Que l'on ouvre au hasard une de ces traductions, quelle qu'elle soit (je n'en excepte pas une seule) : est-il possible d'y reconnoître ce Démosthène de la tribune chrétienne, si fort supérieur à l'ancien, cet orateur à la fois si véhément et si magnifique, dont les discours étoient accueillis avec le même enthousiasme qui les avoit inspirés?

Nous rencontrons, dans un moderne écrivain, cette triste révélation : « Après avoir fait de si » pompeux éloges d'un auteur, il est fâcheux de » le montrer pâle, défiguré, sans chaleur et sans » vie, dans une version languissante et glacée. Les » gens du monde s'imaginent qu'un littérateur se » moque d'eux, et qu'il a une sotte prévention » pour ses livres de classe, lorsqu'ils entendent exal- » ter avec tant d'emphase un auteur ancien qui les » ennuie mortellement, quand ils sont tentés de le » lire traduit en françois; ils ont besoin d'une grande » foi pour croire que ce qui leur paroît si insipide » dans la langue du traducteur, est cependant si

(1) Approbation des docteurs, parmi lesquels on remarque Élie Dupin. (Voyez celle qui est en tête du volume des *Opuscules*.)

» admirable dans l'idiome de l'écrivain (1). » Il n'est que trop ordinaire de se venger alors de sa surprise par une défiance et par des censures qui ne respectent rien.

On ne sauroit le dissimuler : il n'est pas aussi facile qu'on le pense, de bien traduire un auteur ancien. Les traductions ressemblent aux originaux à peu près comme les momies ressemblent aux corps vivants. M. Rollin l'a remarqué, en particulier, pour celles de saint Jean Chrysostôme, publiées de son temps (2). Ce ne sont que d'infidèles parodies, et presque des satires contre ce grand homme. Cette médiocrité tient à la fois à ses beautés et à ses défauts. Pour faire passer les premières dans une autre langue, il faut, dans cette imitation comme dans les autres, « il faut que l'âme, pleine des beautés qu'on veut imiter, et enivrée des heureuses vapeurs qui s'élèvent de ces sources fécondes, se laisse ravir et transporter par cet enthousiasme étranger, qu'elle se le rende propre et qu'elle produise ainsi des expressions et des images très différentes, quoique semblables (3). » Aussi a-t-on dit,

(1) M. Dussault rendant compte, dans le *Journal des Débats*, de la traduction de *Démosthène*, par l'abbé Auger.

(2) *Traité des études*, tom. 1, pag. 129, 132. L'auteur ne manque pas d'observer combien toute traduction rend difficilement l'énergie de l'expression originale. Il en donne quelques exemples, tirés des versions de Hervet et de Fronton Du Duc.

(3) Madame Dacier, *Préface de sa traduction de l'Iliade*, pag. XLIV.

avec raison, que pour être traducteur passable, il faudroit même pouvoir être bon original. Le talent, même le plus exercé, ne soutiendra pas toujours la lutte contre cette inexprimable harmonie qui distingue la langue dans laquelle a écrit saint Jean Chrysostôme. Il échouera bien plus encore contre cette magnificence habituelle qui le caractérise.

Mais on demande si le traducteur, trop souvent forcé de rester au-dessous de son original, ne doit pas aussi chercher à se mettre au-dessus, quand il le peut, dans les matières qui ne sont pas dogmatiques.

Pourquoi non? Pourvu que le goût préside à son travail, et par conséquent lui commande les suppressions, les éclaircissements, les embellissements même que le texte indique, et que le génie de l'écrivain n'auroit pas manqué de lui fournir à lui-même avec un peu plus de loisir et de réflexion.

En avançant cette proposition, je ne me prévaudrai pas de l'exemple de saint Ambroise qui, dans ses imitations de Platon, et en général des écrivains grecs, suit moins la lettre que l'esprit, en quoi Erasme l'a loué (1); ni de l'autorité de Cicéron et d'Horace dont le premier, en traduisant quelques morceaux de Xénophon, et les deux ha-

(1) *In epistola suæ editionis Ambrosianæ præfixa.*

rangues de la couronne, ne s'étoit point attaché scrupuleusement à l'ordre des mots (1), et le second a consacré cette méthode par un adage devenu proverbe (2). Je ne me prévaudrai pas davantage du nom de saint Jérôme qui, dans ses interprétations de l'Ecriture, s'est donné quelquefois une plus libre carrière, et qui s'en applaudissait comme d'heureuses découvertes dont il revendiquait l'honneur (3), non; j'ai ici des autorités plus directes à alléguer : C'est d'abord celle de l'Eglise qui, dans son office, ne s'est imposé d'autre obligation que celle de conserver intégralement les leçons des Pères qui concernent le dogme, la morale et la discipline; mais abrège, supprime ou modifie les détails de pure éloquence, toujours dirigée par une sagesse supérieure; c'est secondement celle de nos plus célèbres prédicateurs qui, dans leurs citations, s'attachent

(1) « D'autres savants l'ont observé : la différence entre l'original et la » traduction est si grande ici, qu'assurémement on doit penser que Cicé- » ron n'a pas eu intention de traduire. » (Crevier, *Remarques sur le Traité des études de Rollin*, pag. 1[illegible]) Qu'a-t-il donc voulu faire ? Pas autre chose, en effet, que traduire ces chefs-d'œuvre comme ils méritoient de l'être. (Voy. S. Jérôme, *De optimo interpretandi genere. Bibliothèque choisie*, tom. 1, pag. 89.)

(2) *Nec verbum verbo curabis reddere fidus interpres.* (*De Arte poet.*, vers. 133.)

(3) *Quidquid enim crebrius vertendo, et emendando solicitius et didicimus et tenemus, nostrum est. Et cum intellexeris quod antea nesciebas, vel interpretem me æstimato, si gratus es, vel paraphrasten, si ingratus.* (*In Prolog. Galeato.*)

uniquement à saisir l'esprit du raisonnement, le trait principal de l'image ou de la pensée, tout ce qui peut contribuer à les rendre plus éclatantes (1). C'est

(1) En voici quelques exemples pris au hasard :

Saint Ambroise dit : *Causa laboris ignorantia est.* Massillon traduit : « La source de nos chagrins est d'ordinaire dans nos erreurs, et nous ne » sommes malheureux que parce que nous jugeons mal des biens et des » maux véritables. » (*Avent, Bonheur des justes*, pag. 5.) Le même Père dit : *Illa enim vera posteritas quæ non in terris, sed in cœlo est.* L'évêque de Clermont traduit : « Nous ne devons compter, parmi nos aïeux, que ceux qui nous seront unis un jour dans la sainte Jérusalem, par les liens immortels de la charité. » (*Mystères, Purification de la Sainte Vierge*, pag. 88.) Bourdaloue, bien plus sévère que l'oratorien, et bien plus savant, ne cite habituellement nos saints docteurs, que pour ajouter à leur pensée. Saint Jérôme, parlant de certains esprits prétendus qui, témérairement et sans respect, blâmoient la conduite de sainte Paule, dit : *Lacerant sanctum propositum, et nequitiæ suæ remedium arbitrantur, si nemo sit sanctus, si turba sit pereuntium, si omnibus detrahatur.* Bourdaloue traduit : « Parce qu'ils raisonnent en mondains, ils déchirent par » leurs railleries, et même par leurs médisances, tout ce que les serviteurs » de Dieu font de plus édifiant et de plus louable pour honorer Dieu. Ils » croient leur libertinage bien à couvert, quand ils ont la hardiesse de » soutenir qu'il n'y a point de saints sur la terre; que ceux qu'on estime » tels, ont, comme les autres, leurs passions et leurs vices, et des vices » même grossiers; que les plus gens de bien sont comme eux dans la voie » de perdition, et qu'on a droit de dire, de tout le monde, que tout le » monde est corrompu et perverti. Non-seulement ils soupçonnent que » cela peut être; mais ils s'assurent que cela est, et, dans cette supposi- » tion, aussi extravagante que maligne, il se consolent, comme si l'affreuse » opinion, qu'ils ont de tout le genre humain, étoit la justification de » leur iniquité. » (*Avent, Serm. sur la sainteté*, pag. 240.) Quel critique de mauvaise humeur blâmeroit une semblable traduction, sans encourir le même reproche que saint Jérôme adresse ici aux censeurs de sainte Paule?

enfin, troisièmement, la nécessité qui ne permettoit pas de faire autrement; tous nos traducteurs français des Pères grecs et latins l'ont reconnu. Celui de saint Grégoire de Nazianze le déclare dans ces termes : « Je ne dis pas que le traducteur ne » doive être attentif dans ses plus grandes libertés à » conserver la lettre, autant qu'il est possible; mais » je soutiens qu'il doit être encore plus fidèle à con- » server l'esprit de celui qu'il est en quelque sorte » chargé de faire revivre, et dont il doit produire » la copie vivante et animée; c'est ainsi, ajoute- » t-il, qu'en ont usé les grands maîtres soit anciens, » soit modernes, soit dans le sacré, soit dans le pro- » fane (1) ». Tous s'accordent sur l'indispensable nécessité d'abréger leurs originaux, d'en élaguer les superfluités, de suppléer aux ellipses toujours si fréquentes dans la langue du génie, d'éclaircir les obscurités (2).

Il y en a dans saint Jean Chrysostôme, soit parce que, dans la rapidité de ses conceptions, il lui arrivât de ne présenter que l'aperçu d'une pensée (3), soit

(1) *Disc. de saint Grégoire de Nazianze sur l'excellence du Sacerdoce.* Paris, 1747, Préface, pag. XXXVII.

(2) Voy. l'abbé de Gourcy, *Disc. prélimin. de sa Traduction des Apologistes*, et dans l'ouvrage même, pag. 247.

(3) Le Merre, si fidèle traducteur de saint Jean Chrysostôme, en convient : « Cet endroit n'est pas bien clair, il faut nécessairement l'étendre pour le rendre intelligible. » (*Traduct. du Comment. sur l'Évangile de saint Jean*, tom. IV, pag. 9 (note).

que l'infidélité des copistes ait occasioné des lacunes et des omissions qui altèrent le sens (1).

De tous les traducteurs français de saint Jean Chrysostôme, le plus renommé parmi nous, c'est l'abbé Auger. Il avoit préludé par la traduction de Démosthène et autres orateurs grecs. Son admiration franche pour ces grands hommes l'a mal servi quand il a fallu reproduire leurs chefs-d'œuvre. Ecrivain laborieux, mais sans goût, sans chaleur et sans force, il n'a que des yeux qui s'éblouissent aisément sur les beautés de ses originaux, nul tact pour les saisir, nul sentiment pour les rendre. On n'est pas peintre pour tenir à la main un pinceau et des couleurs; il faut avoir le secret de les manier, de les fondre, de transformer l'imitation dans la chose elle-même; c'est ce qui manque absolument à ce traducteur. On l'a dit avec raison de son Démosthène : *Il sait le grec; que ne sait-il le français?* La critique a trouvé encore plus beau jeu sur ce qu'il appelle Extraits de S. Basile et de saint Jean Chrysostôme, dont l'éloquence tient à la pompe de leur élocution, autant qu'à la force du raisonnement et à l'éclat des images.

Malgré la sévérité avec laquelle il reproche à ses

(1) Saint Augustin se plaignoit que de mauvais adnotateurs, et des copistes infidèles, avoient défiguré plusieurs discours du saint patriarche. (*Advers. Julian.*, lib. I, cap. VI, tom. X, edit. Bened., pag. 510.) Nos savants Bénédictins ont bien souvent répété la même accusation.

devanciers les licences qu'ils s'étoient données dans leurs traductions, l'abbé Auger lui-même ne craint pas d'élargir le cercle où il sembloit devoir s'enfermer. Il n'est pas rare d'y rencontrer cet aveu : *J'ai ici considérablement resserré le discours : j'ai changé le texte, éclairé la pensée*, etc. S'il l'eût fait plus souvent, il nous eût épargné bien des difficultés.

Un défaut sensible dans le travail de ce nouveau traducteur, c'est le manque total d'ordre et de méthode, qui décèle manifestement un écrivain compilant au hasard, isolant ses matières, ou ne les rapprochant qu'après de longs intervalles, au lieu de les réunir sous un seul aspect, et de les fortifier ainsi par leur analogie et leurs développements ; ce qui l'expose soit à des omissions graves, soit à d'inutiles répétitions (1). Aussi ne suit-il ni l'ordre des temps, ni la progression des sujets, ni la marche des éditions qu'il a consultées (2). C'est plus parti-

(1) *Omissions* : par exemple, des deux exhortations à Théodore.

Répétitions. Son premier volume commence par divers extraits sur l'éloquence sacrée, et il y revient au second volume, pag. 304 et suiv. Le dogme des peines de l'enfer, traité au second volume, pag. 98, l'est encore au troisième, pag. 445 et suiv. — Les Homélies sont interrompues par des Lettres, par des Panégyriques, etc. — La xxe Homélie sur les statues, qui termine l'événement, s'y trouve placée avant les autres (vol. I, p. 166). Il lui est échappé des fautes inconcevables. Au tom. III, pag. 434, d'Urie, époux de Bethzabé, il fait une femme : *Urie devint enceinte*, etc.

(2) Sa Table supplée mal à ce défaut : elle est ou ne peut plus superficielle, inexacte.

culièrement encore le vice de son plan borné à de simples extraits, à des lieux communs détachés, et tombant par-là dans l'inévitable inconvénient de mutiler son auteur, de ne le présenter, pour ainsi dire, qu'en surface; de réduire à quelques traits de détail un corps tout entier plein de nerf et de substance, d'éclipser, s'il ne le fait pas disparoître entièment, cet orateur dont la véhémente argumentation convainc et entraîne l'esprit autant qu'il captive et charme le cœur par sa brillante et sensible imagination. Non pas que, dans une aussi volumineuse Collection, le traducteur fût tenu de ne rien omettre. Si tout y est utile, tout n'y est pas également nécessaire. Il a fallu faire un choix, sans doute, surtout pour les études du prédicateur, à qui l'abbé Auger destinoit son ouvrage. Que ce choix fût donc réglé par l'importance de l'enseignement ou par l'intérêt de l'exécution, c'étoit à quoi s'obligeoit le traducteur : l'abbé Auger est loin d'avoir rempli cet engagement.

Le travail que j'offre au public a du moins l'avantage de rassembler un plus grand nombre de matériaux et de les présenter dans un ordre plus régulier. Je ne traduis pas saint Jean Chrysostôme tout entier ; mais je m'attache à faire connoître tout ce que sa Collection renferme de convenable à notre ministère. Quant au mérite de l'exécution, ce n'est pas à moi à le préjuger : le nom de saint Jean Chry-

sostôme est à la fois une recommandation et un écueil pour son interprète. Faiblement rassuré par l'accueil dont on a bien voulu honorer les premiers volumes de cette BIBLIOTHÈQUE CHOISIE DES PÈRES, je ne me suis point abusé sur les difficultés de ce nouveau travail ; et si je rappelle les honorables témoignages rendus à mes efforts, ce n'est que pour exprimer publiquement ma reconnoissance aux personnes qui ont bien voulu les apprécier. Je dirai avec l'orateur romain traduisant ceux de la Grèce : « Si » je ne me suis pas fait un rigoureux devoir de ren- » dre chacune de leurs paroles, je me suis efforcé » partout d'en conserver la substance et l'esprit. » Mais je ne me permettrai pas d'ajouter comme lui : « J'espère que l'on trouvera dans ces traductions » toutes les pensées de ces grands hommes, la viva- » cité de leurs tours, la chaleur de leurs mouve- » ments, l'ordre et la suite de leurs raisonnements » exprimés de la manière la plus conforme au génie » de notre langue (1). »

(1) *Quæ si e græcis omnia conversa non erunt, tamen at generis ejusdem sint elaboravimus..... Quorum ego orationes, sicut spero, ita expressero, virtutibus utens illorum omnibus, id est sententiis, et eorum figuris, et rerum ordine : verba persequens eatenus, ut ea non abhorreant a more nostro.* (*Apud Hieron.*, *de Optimo genere interpret.*, *epist.* XXXIII, *ad Pammach.*, tom. IV, part. II, edit. Benedit.)

Google

ORDRE DES OUVRAGES DE SAINT JEAN CHRYSOSTÔME dans l'édition des Bénédictins (D. Bern. de Montfaucon), marquée ici par le mot *Bénéd.*, et dans celle de Morel, ou Fronton Du Duc (Paris, 1636). Nous suivons l'une et l'autre indifféremment.

TOME I, BÉNÉD.

Deux exhortations à Théodore, pag. 1. MOREL, *Opuscula*, tom. IV, pag. 545.

Trois livres apologétiques de la vie monastique, pag. 44. Mor., tom. IV, pag. 355.

Traité de la comparaison d'un roi et du religieux, p. 116. Mor., tom. IV, pag. 449.

Deux livres de la componction, p. 122. Mor., t. IV, p. 98.

Trois livres de la Providence, p. 154. Mor., t. IV, p. 137.

Deux livres contre l'habitation commune des clercs et des femmes, p. 228. Mor., t. IV, p. 225—247.

Traité de la virginité, p. 268. Mor., t. IV, p. 275.

Deux livres à une jeune veuve, p. 338. Mor., t. IV, p. 456 et 469.

Les six livres du Traité du Sacerdoce, p. 362. Mor., t. IV, p. 1.

Discours prononcé au jour de son ordination, p. 436. Mor., t. I, p. 843.

Les cinq premières homélies contre les Anoméens, p. 444. Mor., t. I, p. 294.

Sixième homélie contre les Anoméens (Sur saint Philogone), p. 492. Mor., t. I, p. 351—492.

Septième homélie contre les Anoméens, p. 501. Mor., t. I, p. 316.

Huitième homélie contre les Anoméens (Sur la demande de la mère des fils de Zébédée), p. 513. Mor., t. I, p. 374.

Neuvième homélie contre les Anoméens (Sur Lazare), p. 529.

Dixième homélie contre les Anoméens (Des prières de Jésus-Christ), p. 529. Mor., t. v, p. 595.

Onzième homélie contre les Anoméens (Accord des deux Testaments), p. 541. Mor., t. I. p. 698.

Douzième homélie contre les Anoméens (Du paralytique malade depuis trente-huit ans), p. 544. Mor., t. v, p. 102.

Traité contre les Juifs et les païens (Que Jésus-Christ est Dieu), p. 558 Mor., t. v, pag. 725.

Huit discours contre les Juifs, p 587. Mor., t. 1, pag. 385—467.

Discours sur l'anathème, pag. 891. Mor. t 1, p. 803.

Contre l'usage des étrennes, p. 697. Mor., t. 1, p. 264.

Sept discours sur la parabole du Lazare et du mauvais riche, p. 707. Mor., t. v, p. 18—146.

Sur les paroles de l'Apôtre : *Quant à ceux qui dorment du sommeil de la mort*, p. 762. Mor., t. v, p. 460.

Sur un tremblement de terre. Sur le mauvais riche et le Lazare, p. 772. Mor., t. v, p. 87.

Contre les assemblées du Cirque, et sur ces paroles : *Entrez par la voie étroite*, p. 790. Mor., t. v, p. 125.

SUPPLÉMENT.

Livre VII du Sacerdoce, attribué faussement à saint Jean Chrysostôme, p. 805.

Que le solitaire (ou toute personne consacrée à Dieu) ne doit point se permettre de propos facétieux, p. 308. Mor., t. vi, p. 594.

Que le fidèle disciple de Jésus-Christ ne doit point s'abandonner à des mouvements brusques, p. 813. M., p. 468.

Contre l'hypocrisie (*De fugienda simulata specie*), p. 815. M., p. 629.

Du jeûne et de l'aumône, p. 817. M., p. 635.

Contre les païens et les Juifs, p. 820.

De la foi et de la loi de nature, p. 825. M., p. 177.

De la sainte et consubstantielle Trinité, p. 832. M., p.

TOME II.

Vingt et une homélies sur la sédition d'Antioche et le renversement des statues, pag. 1. M., t. I, p. 168.

Deux catéchèses, ou instructions aux catéchumènes, p. 225. M., p. 235—705.

Trois homélies sur le Démon :

Que les Démons ne gouvernent pas le monde, p. 246. M., t. v, p. 589.

Du Démon tentateur, p. 260. Mor., t. I, p. 385.

Que c'est notre lâcheté, non le Démon qui cause nos fautes (*contra ignaviam*), p. 267. Mor., t. II, p. 882.

Neuf homélies sur la pénitence, p. 279—354. Mor., t. I, p. 632; t. v, p. 887; t. I, p. 623; t. I, p. 588; t. I, p. 579; t. I, p. 612; t. IV, p. 487; t. v, p. 488.

Deux homélies sur la nativité et le baptême de Notre Seigneur, p. 354, 375. Mor., t. v, p. 417; t. I, p. 275.

Deux homélies sur la trahison de Judas, p. 376. Mor., t. v, p. 406. (La seconde manque.)

Homélie sur la croix et le cimetière, p. 397. Mor., t. v, p. 431.

Deux homélies sur la croix et le bon larron, p. 403. Mor., t. v, p. 437.

Homélie sur la résurrection des morts, p. 422. Mor., t. v, p. 436.

— Sur la résurrection du Sauveur, p. 437. Mor., t. v, p. 447.

— Sur l'ascension de Notre Seigneur Jésus-Christ, p. 447. Mor., t. v, p. 457.

Deux homélies sur la Pentecôte, p. 457. Mor., t. v, p. 468, 491, 498, 503, 518, 525, 532.

Sept discours sur saint Paul, p. 476. M., p. 492.

Panégyriques de saint Mélèce, t. I. Mor., p. 323.

De saint Lucien, p. 524. M., p. 530.

De saint Babylas contre Julien et contre les Gentils, p. 531. M., p. 641, 647.

Des saints Juvantin et Maxime, p. 578. M., p. 485.

De sainte Pélagie, p. 585. M., p. 491.

De saint Ignace d'Antioche, p. 592. M., p. 498.

Digitized by Google

Panégyrique de saint Eustathe, p. 603. M., p. 571.
De saint Romain, p. 611. M., p. 508.
Des saints Macchabées, p. 622. M., p. 552, 556.
De Lazare, de sainte Domnine et de ses filles, p. 633. M., t. v, p. 557.
Homélie sur les martyrs, p. 646. M., t. v, p. 860.
Autre, p. 650. M., p. 685.
Qu'il ne faut pas prêcher dans la vue des applaudissements, p. 656. M., p. 674.
Panégyrique du martyr saint Julien, p. 671. M., t, 1, p. 535.
De saint Barlaam, confesseur, p. 681. Mor., p. 785.
De sainte Droside, martyre, p. 688. M., p. 887.
Des martyrs d'Égypte, p. 699. M., t. v, p. 770.
De saint Phocas, martyr, p. 704. M., t. 1, p. 775.
De tous les martyrs du monde, p. 711. M., p. 792.
Homélie après un tremblement de terre, p. 717. M., t. v, p. 87.
Sur la trahison de Judas, p. 711.
Sur saint Bassus, p. 724 M., t. v, p. 869.
Sur saiut Pierre et le prophète Hélie, p. 730. M., t. 1, p. 758.
Sur le bienheureux Abraham, p. 741. M., p. 799.
Sur sainte Thècle, p. 749. M., p. 782.
Six livres du Destin et de la Providence, p. 753. M., p. 715.

SUPPLÉMENT.

Homélie sur l'oracle rendu à Zacharie, p. 790. M., t. vi, p. 512.
Sur la conception de saint Jean-Baptiste, p. 793. M., p. 516.
Sur l'annonciation de la Sainte Vierge, p. 797. M., p. 356.
Sur les paroles : *Un édit de César-Auguste*, etc., p. 800. M., p. 603.
Sur saint Jean, précurseur de Jésus-Christ, et sur la théophanie, p. 805. M., p. 361.
Sur la théophanie, p. 809. M., p. 252.
Sur la rencontre de Jésus-Christ avec Siméon, p. 812. M., t. vi, p. 245.
Sur la semaine sainte, p. 816. M., p. 402.

Homelie sur la sainte Croix, p. 820. M., p. 288.
Sur la résurrection, p. 824. M., p. 442.

TOME III.

Homélie sur la parabole des dix mille talents. M., t. v, p. 1.
Sur les paroles : *Mon Père, s'il est possible, faites que ce calice passe*, p. 15. M., p. 114.
Sur les paroles : *La porte est étroite*, et sur l'Oraison Dominicale, p. 25. M., p. 137.
Sur le paralytique introduit par le toit d'une maison, p. 32. M., p. 814.
Quatre homélies sur le commencement du livre des Actes, p. 60. M., p. 151.
Homélie sur l'utilité de lire les saintes Écritures, p. 71. M., p. 581.
Sur les paroles : *Saül ne respirant que menaces*, p. 98, M., p. 544.
Sur le changement de noms, p. 107. M., p. 850.
Homélie sur l'utilité des afflictions, p. 140. M., p. 180.
Sur les paroles : *Nous savons que tout contribue au bien de tous ceux qui aiment Dieu*, p. 150. M., p. 192.
Sur le pardon des injures, p. 157. M., p. 199.
Deux homélies sur les paroles : *Saluez de ma part Priscille et Aquilas*, p. 172. M., p. 216.
Trois homélies sur le mariage, p. 193, 203, 211. M., p. 240, 251, 255.
Homélie sur les paroles : *Nos pères ont tous été sous la nuée*, p. 228. M., p. 355.
Sur les paroles : *Il faut qu'il y ait des hérésies*, p. 240. M., p. 273.
Sur l'aumône, p. 248. M., p 283.
Trois homélies sur les paroles : *Parce que nous avons tous un même esprit de foi*, p. 260, 269, 279. M., p. 296, 308, 319.
Homélie sur les paroles : *Plût à Dieu que vous voulussiez supporter un peu mon imprudence*, p. 291. M., p. 332.
Sur les paroles : *Que m'importe, pourvu que Jésus-Christ soit annoncé, soit par occasion, soit par un vrai zèle, je m'en réjouirai toujours*, p. 300. M., p. 343.

Homélie sur les veuves, p. 311. M., p. 386.
Sur Élie et la veuve de Sidon (sur l'aumône), p. 328. M., p. 636.
Sur les délices de la vie future, p. 337. M., p. 647.
Qu'il ne faut point publier les fautes de nos frères, p. 344. M., p. 654.
Qu'il ne faut point se désespérer, p. 354. M., p. 654.
Sur les paroles de saint Paul : *Je lui résistai en face*, p. 361. M., p. 785.
Deux homélies à l'occasion d'Eutrope, p. 381, 386. M., t. IV, p. 181 ; t. III, p. 560.
Homélie sur Saturnin et Aurélien, p. 405. M., t. V, p. 895.
Trois discours à son retour d'Asie, à l'occasion de Sévérien de Gabales. p. 411.
Discours avant d'aller en exil, p. 415—421.
Deux discours après son retour, p. 424—426.
Homélie sur la Cananée, p. 432. M., t. VI, p. 295.
Discours : Que personne ne peut nuire à celui qui ne se nuit pas à lui-même, p. 444. M., t. IV, p. 498.
Discours contre ceux qui se sont scandalisés des disgrâces arrivées à des prêtres, p. 465. M., t. V, p. 756.
Lettres de saint Jean Chrysostôme, au nombre de deux cent quarante-trois, p. 516 et suiv. M., t. IV, p. 603 et suiv.
Discours à la louange de Diodore de Tarse, p. 747.
Discours sur le saint jour de Pâques, p. 750. M., t. VI, p. 641.
Sur l'ascension de Notre Seigneur, p. 758.

SUPPLÉMENT.

Cinq homélies sur l'ascension de Notre Seigneur, p. 777. M., t. VI, p. 448, 452, 458, 462, 973.
Trois Homélies sur la Pentecôte, p. 787. M., t. VI, p. 227.
Homélie sur le Saint-Esprit, p. 797. M., p. 204.
De Jésus-Christ, pasteur et agneau, p. 811. M., t. VI, p. 265.
Sur l'adoration de la croix, p. 819. M., p. 611.
De la confession de la croix, p. 825. M., p. 611.

TOME IV.

Soixante-sept homélies sur la Genèse, pag. 1 jusqu'à la pag. 643. Mor., t. I, p. 1—725.

Huit Discours sur la Genèse, p. 645—685. M., t. I, p. 725 et suiv.; t. II, p. 725.

Comment on doit reprendre les défauts du prochain, p. 687.

Cinq homélies sur Anne, p. 699—747. M., t. II, p. 784.

Trois homélies sur David et Saül, p. 748—783. M., t. VI, p. 828, 841, 854, 864.

TOME V.

Cinquante homélies sur les psaumes, p. 1 et suiv. M., t. III, p. 1 et suiv.

Homélies sur divers psaumes, p. 538 et suiv. M., p. 833 et suiv.

Homélie sur ces paroles : *Verumtamen frustra conturbatur omnis homo vivens*, p. 566. M., t. VI, p. 114.

TOME VI.

Commentaire sur Isaïe, p. 1. Mor., t. III, p. 554.

Six homélies sur le prophète Isaïe, p. 91 et suiv. M., p. 733, 740, 750, 762.

Homélie sur les paroles d'Isaïe : *C'est moi qui forme la lumière et qui forme les ténèbres, qui fais la paix et qui crée les maux*, p. 145. M., p. 776.

Homélie sur Jérémie, p. 168. M., t. III, p. 189.

Deux homélies sur l'obscurité des prophéties, p. 168. M., p. 799.

Commentaire sur Daniel, p. 200.

Homélie sur les paroles : *Le fils ne peut agir par lui-même, et il ne fait que ce qu'il voit faire au père*, p. 355.

Sur Melchisédech, p. 265.

Contre les jeux et les théâtres, p. 272.

Sur les paroles : *Or sachez que dans les derniers jours il viendra des temps fâcheux*, p. 278.

Sur la parfaite charité, p. 287.

Sur Joseph et la continence, p. 299.

Homélie sur la naissance de Jésus-Christ, p. 392. M., t. VI, p. 493.
Sur l'unique législateur, p. 403. M., p. 1.
Sur les paroles : *Par quelle autorité faites vous ceci?* p. 417.
Six homélies sur la création, p. 445. (Sous le nom de Sévérien de Gabales.)
Homélie sur le serpent d'airain, p. 511. M., p. 49.
Quatre homélies sur la Génèse, p. 532—539. Morel, t. VI, p. 18—24.
Sur Abraham et Isaac, p. 552.
Contre les spectacles et sur Abraham, p. 557.
Sur ces paroles de la Genèse : *Mets ta main sur ma cuisse*, etc., p. 569. M., p. 30.
Quatre discours sur Job, p. 579—593. M., p. 76—101.
Sur le prophète Hélie, p. 600. M., p. 128.
Sur Joseph et la chasteté, p. 604. M., p. 134.
De Suzanne, p. 607. M., p. 141.
Des trois jeunes hommes de la fournaise, p. 611. M., p. 148.
Opus inperfectum in Matthæum, homil. LIV, à la fin du volume, p. I, CCVIII. M., *Nov. Testam.*, p. 196.

TOME VII.

Quatre-vingt-dix homélies sur saint Matthieu, de la page 1 à 848. Mor., t. I, *Nov. Testam.* (*A prima pagina ad ultimam.*)

TOME VIII.

Quatre-vingt-dix homélies sur l'Évangile de saint Jean, pag. 1 jusqu'à 530. Morel, t. II, *Nov. Testam.*, p. 197, ceu pag. 1 et seq.

SUPPLÉMENT.

Sur la décollation de saint Jean-Baptiste, p. 2. M., *Opusc.*, t. VI, p. 281.
Sur les apôtres saint Pierre et saint Paul, p. 5. M., p. 315.
Sur les douze apôtres, p. 11. M., p. 320.
Sur l'apôtre saint Thomas, p. 13. M., p. 324.
Sur le diacre saint Étienne, p. 17. M., p. 328.
Sur les paroles : *Ma grâce vous suffit.* M., p. 340.

Sur la parabole de l'enfant prodigue, p. 33. M., p. 369.
Sur la danse d'Hérodiade, p. 39. M., p. 379.
Sur le conseil tenu par les Juifs pour se saisir de Jésus-Christ, p. 43. M., p. 385.
Sur la parabole des vierges, p. 45. M., p. 389.
Sur la pécheresse et le pharisien. M., p. 49, 395.
Sur la Samaritaine, p. 53. M., 409.
Sur le zèle, la piété et l'aveugle-né, p. 61. M., p. 432.
Des faux prophètes et des docteurs de mensonge, p. 72. M., p. 473.
Des spectacles du cirque, p. 87. M., p. 489.
Sur les paroles : *Prenez garde que les hommes ne nous voient pas faire l'aumône*, p. 40. M., p. 523.
Sur la parabole des ouvriers envoyés à la vigne, p. 98. M., p. 539.
Sur la parabole du figuier, p. 106. M., p. 552.
Du pharisien, p. 110. M., 560.
Du Lazare et du mauvais riche, p. 113. M., p. 569.
De l'aveugle et de Zachée, p. 120. M., p. 575.
De l'apôtre saint Jean, p. 130. M., p. 605.
Du reniement de saint Pierre, p. 135. M., p. 626.
Du second avénement de Jésus-Christ, p. 141. M., p. 651.
Du parfum que Magdeleine répandit sur les pieds de Jésus-Christ, p. 159.
Sur les paroles : *Comment se fait-il qu'il connoisse les lettres, ne les ayant pas apprises ?* pag. 167.
Sur la Cananéenne et Pharaon, p. 177.
Sur les paroles de l'apôtre : *Nolo vos ignorare fratres*, etc., p. 188.
Sur la croix, p. 200.
Sur l'exaltation de la sainte croix, p. 204.
Sur l'incarnation de Notre Seigneur Jésus-Christ, p. 213.
Sur la Sainte Vierge, cinq homélies, p. 236.
Sur la trahison de Judas, p. 242.
Sur le larron, p. 247.
Sur la Pâque, sept homélies, p. 251.
Sur l'armée céleste, p. 285.
Sur la pénitence, sur Hérode et Jean-Baptiste, p. 287.

TOME IX.

Cinquante-cinq homélies sur les Actes des apôtres, p. 1 jusqu'à 141. Mor., *Nov. Testam.*, t. III, p. 481.
Trente-deux homélies sur l'épître aux Romains, p. 425 jusqu'à 760. M., *Nov. Testam.*, t. IV, p. 1 et suiv.

SUPPLÉMENT.

De la pénitence, trois discours, p. 761.
De l'aumône, p. 789.
Du jeûne, sept sermons, p. 793.
De la patience, deux homélies, p. 806.
Du salut, p. 816.
Aux catéchumènes, p. 823.
Contre les hérétiques, p. 852.
Aux religieux, p. 837.
Sur la rémission des péchés, p. 845.
Sur les paroles : *Vous êtes possédé du démon*, p. 849.
Sur la pénitence, p. 852.
De la foi, de l'espérance et de la charité, p. 854.

TOME X.

Quarante-quatre homélies sur la première épître aux Corinthiens, p. 1 jusqu'à 416. Mor., *Nov. Testam.*, t. V, p. 1 et suiv.
Trente homélies sur la seconde épître, p. 417—654. M., *Nov. Testam.*, t. V, p. 495.
Commentaire sur l'épître aux Galates, p. 657—730. M., *Nov. Testam.*, t. V, p. 779.

SUPPLÉMENT.

De la charité, p. 731.
Sur les paroles : *Si vous êtes le Fils de Dieu, jetez-vous en bas*, p. 733.
Sur la trahison de Judas et la passion de Notre Seigneur, p. 738.
Sur les paroles : *Je me suis souvenu de Dieu*, p. 739.

Sur Rachel et ses enfants, p. 749.
Sur Hérode, p. 750.
Sur Marthe, Marie et Lazare, p. 753.
Sur le conseil tenu par les Juifs, p. 758.
Sur la pécheresse et le pharisien, p. 762.
Sur la résurrection de Notre Seigneur Jésus-Christ, p. 763.
Sur la transfiguration du Sauveur, p. 765.
Sur les rameaux, p. 767.
Sur saint Jean le théologien, p. 771.
Sur l'apôtre saint Jean, p. 771.
Sur la transfiguration, p. 774.
Sur la sécheresse, p. 775.
Sur le pharisien et la pécheresse, p. 780.
Sur la résurrection de Jésus-Christ après trois jours, p. 787.
Sur la naissance de Notre Seigneur, p. 790.
Sur la présence de Jésus-Christ au temple, et sur Melchisédech, p. 792.
Sur la Pentecôte, p. 795.
Sur la Samaritaine, p. 797.
Sur la pécheresse et le pharisien, p. 799.
Sur les paroles de J.-C. au mont des Oliviers : *Mon Père, s'il est possible*, p. 806.
Sur la parabole du Samaritain, p. 810.
Sur la nativité de saint Jean-Baptiste, p. 812.
Sur la théophanie, p. 817.
Sur la naissance de Notre Seigneur Jésus-Christ, p. 819.
Sur le centenier, p. 824.
Sur la parabole de la semence, p. 828.
Sur le second avénement de Jésus-Christ et sur l'aumône, p. 851.
Sur le paralytique et les paroles : *Ne jugez pas*, p. 834.
Sur l'évangile de saint Luc et la dragme, p. 838.
Qu'il faut communiquer aux autres ce que l'on a de science, p. 840.
Du jeûne, p. 846.
Sur le fils de la veuve, p. 848.
Contre les Juifs, au sujet du serpent d'airain, et sur les paroles : *Dieu lui a donné un nom, qui est au-dessus de tous les noms*, p. 851.

Digitized by Google

TOME XI.

Vingt-quatre homélies sur l'épître aux Éphésiens, p. 1 et suiv., Mor., *Nov. Test.*, t. v, p. 864.

Quinze homélies sur l'épître aux Philippiens, M., *Nov. Test.*, t. vi, p. 1 et suiv.

Douze homélies sur l'épître aux Coloss., p. 322. M., *Nov. Test.*, t. vi, p. 147.

Onze homélies sur la première épître aux Thessaloniciens, p. 425. M., *Nov. Test.*, t. vi, p. 262.

Cinq homélies sur la seconde épître aux Thessaloniciens, p. 110. M., p. 361.

Dix-huit homélies sur la première épître à Timothée, p. 547. M., p. 402.

Dix homélies sur la seconde épître à Timothée, p. 658., M., p. 553.

Six homélies sur l'épître à Tite, p. 729. M., *Nov. Test.*, p. 619.

Trois homélies sur l'épître à Philémon, p. 772. M., p. 670.

SUPPLÉMENT.

Des sacrifices de Caïn, d'Abel; des géants, du déluge, etc., p. 457.

Sur la semaine sainte et la passion de Notre Seigneur, p. 793.

Sur le publicain et le pharisien, p. 796.

Sur l'entrée aux saints jeûnes, p. 799.

Sur l'ascension de Notre Seigneur Jésus-Christ, pag. 800.

Sur le jeûne, p. 803, 804.

Sur la prière, p. 810.

Sur les paroles : *Je suis venu allumer le feu sur la terre*, p. 812.

Avis spirituels, p. 815.

Sur le commencement des jeûnes, p. 817.

Sur l'adoration de la sainte croix, p. 820.

Sur la résurrection de Notre Seigneur Jésus-Christ, p. 827.

Sur la parabole de l'homme blessé par des voleurs, p. 82.

Du jeûne, p. 831.

Du jeûne de David; des prêtres, de Joseph, etc., p. 833.

Sur l'annonciation de la Sainte Vierge, et contre l'impiété d'Arius, p. 338.

De l'aumône, p. 843.
De la charité, p. 845.
Trois discours sur Lazare, p. 846 et suiv.

TOME XII.

Trente-quatre homélies sur l'épître aux Hébreux, p. 1—318. Mor., *Nov. Test.*, t. VI, p. 694.
Onze homélies, jusque là inédites, sur divers sujets, p. 323—401.
Homélie intitulée, *de sigillis* (des sceaux), p. 409, attribuée à Séverien de Gabales, par Théodoret, donnée à saint Jean Chrysostôme par le pape Hadrien (Concil., tom. VII, pag. 112.) M., *Opusc.*, t. VI, p. 158.
Homélie sur les paroles de saint Jean : *In principio erat verbum*, p. 415. M., *ibid.*, p. 235.
Homélie sur la mansuétude, p. 442. M., *Opusc.*, t. V, p. 338.
Quarante-huit homélies, extraites des Œuvres de saint Jean Chrysostôme, sous le titre : *Églogues*, p. 432 et suiv. M., t. VI, p. 666—1009.
Liturgie attribuée à saint Jean Chrysostôme, p. 778. M., t. IV, p. 522.
Prières diverses, p. 799.
Sur l'incrédulité de l'apôtre saint Thomas, p. 804.
Trois homélies sur saint Étienne, p. 809.
Sur la Pentecôte, p. 812.
Sur la patience et sur la fin du monde, p. 817.

TOME XIII.

Treize homélies sur divers sujets, p. 189.
1. De la pénitence, p. 190.
2. Du jeûne, p. 206.
3. Exhortation à la tempérance, p. 208.
4. Qu'il ne faut pas mépriser la miséricorde divine (fragment), p. 210.
5. Sur l'hémoroïsse de l'évangile de saint Luc, *ibid.*
6. Comparaison de la vie avec la mer, p. 213.
7. Sur la parabole de la semence, p. 216.
8. Sur les paroles : *Si quelqu'un est à Jésus-Christ, il est devenu une nouvelle créature*, p. 219.

9. Sur les paroles : *Celui-ci est mon Fils bien aimé*, p. 232.
10. Sur la virginité et les vierges folles, p. 237.
11. Sur la connoissance de Dieu et la sainte théophanie, p. 245.
12. Sur l'ascension de Notre Seigneur Jésus-Christ, p. 247.
13. Homélie sur le lac de Genésareth et sur l'apôtre saint Pierre, p. 250.

OEUVRES

DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME,

TRADUITES EN FRANÇAIS.

PREMIÈRE PARTIE.

FOI.

ARTICLE I.

PRINCIPES GÉNÉRAUX SUR LA FOI.

Sect. 1. Sa Définition.
2. Fondement de la foi.
3. Ses caractères.
4. Soumission aux mystères.
5. Avantages que donne la foi. Combien elle l'emporte sur la raison.
6. Récompenses données à la foi.
7. De l'incrédulité. Ses sources, ses égarements, ses dangers.

ARTICLE II.

OBJETS DE LA FOI, DOGMES DE FOI NATURELLE.

DIEU.

Sect. 1. Son existence.
2. Son unité. Contre l'idolâtrie.
3. Sa grandeur.

4. Esprit présent partout. Son immensité et son incompréhensibilité.
5. Sa prescience.
6. Sa bonté.
7. Sa justice.
8. Accord de la bonté et de la justice en Dieu.
9. Sa toute-puissance rendue sensible dans l'œuvre de la création.
10. Création du monde.
11. Création de l'homme en particulier.
12. Sa sagesse, ou sa Providence. Harmonie universelle. Désordres physiques et moraux. Mélange des bons et des méchants. Biens et maux d'opinion. Providence universelle, providence particulière. Providence démontrée par l'histoire. Solution de toutes les difficultés sur la question de la Providence.

ARTICLE III.

DE L'AME HUMAINE, SES FACULTÉS.

Sect. 1. Raison.
2. Intelligence. Industrie humaine.
3. La conscience.
4. La loi naturelle.
5. Distinction du bien et du mal.
6. Le libre arbitre.
7. Immortalité de l'âme.
8. Excellence de l'âme.

ARTICLE IV.

DU CULTE QUI EST DÛ A DIEU.

Sect. 1. Le saint nom de Dieu.
2. Crime du blasphème.
3. De l'amour qui est dû à Dieu.
4. De la crainte de Dieu.
5. Indifférence des hommes pour le salut.

ARTICLE V.

ACCORD DE LA FOI AVEC LES ŒUVRES, OU FOI PRATIQUE.

Crime et dangers de l'infidélité.

ARTICLE VI.

SYMBOLE DE PROFESSION DE FOI.

FOI RÉVÉLÉE.

ARTICLE I.

FONDEMENTS DE LA FOI RÉVÉLÉE.

Insuffisance des révélations antérieures au christianisme.

§ I. — Écriture Sainte. Caractères de sa divine inspiration.

§ II. — Eglise. Son infaillibilité dans la prédication des mystères de la foi révélée.

Sect. 1. Autorité de la tradition.
2. Conciles.
3. Eglise romaine.
4. Hérésies. Schismes.
5. Scandales.
6. Censures ecclésiastiques.
7. Antéchrist.

ARTICLE II.

JÉSUS-CHRIST OBJET DE LA RÉVÉLATION.

JÉSUS-CHRIST DIEU.

Sect. 1. Accord des deux Testaments.
2. Prophéties.
3. La loi nouvelle ou l'Evangile.
4. Incarnation divine. Ses bienfaits.
5. Jésus-Christ égal en tout à Dieu son père.

ARTICLE III.

JÉSUS-CHRIST HOMME.

§ I. — Histoire de la vie de Notre Seigneur sur la terre.

Sect. 1. Sa nativité.
2. Sa circoncision.
3. Son épiphanie.
4. Sa fuite en Egypte.
5. Tentation au désert.
9. Baptême de Jésus-Christ.

§ II. — Miracles de Notre Seigneur Jésus-Christ.

Sect. 1. Tempête apaisée.
2. Démons chassés.
3. Multiplication des pains.
4. Guérison du lépreux.
5. Du serviteur du centenier.
6. Du paralytique de la piscine.
7. De l'aveugle de Jéricho.
8. De l'aveugle-né.
9. Résurrection de Lazare.

§ IV. — Sacerdoce de Jésus-Christ.

§ V. — Noms donnés à Jésus-Christ.

§ VI. — Prophéties de Jésus-Christ.

§ VII. — Sa doctrine. Paraboles.

Sect. 1. Des noces.
2. Le débiteur de mille talents.
3. L'enfant prodigue.
4. Les vierges.
5. Ouvriers envoyés à la vigne.
6. Le pharisien et le publicain.
7. Lazare et le mauvais riche.

§ VIII. — Rédemption. Passion et mort de Jésus-Christ.

Sect. 1. Son entrée à Jérusalem.
2. Passion de Notre Seigneur Jésus-Christ, selon saint Matthieu; selon saint Jean.

§ IX. — Gloire de Jésus-Christ par ses humiliations.

Sect. 1. Vertu de sa croix.
2. Sa résurrection.
3. Son ascension.

§ — X. Pentecôte.

Sect. 1. Divinité du Saint-Esprit.

§. XI. — Dogme de la très sainte Trinité.

§ XII. — La très sainte Vierge Marie, mère de Jésus-Christ.

ARTICLE IV.

ÉTABLISSEMENT DU CHRISTIANISME.

Sect. 1. Apôtres.
2. Leurs miracles.
3. Propagation évangélique.
4. Réprobation des Juifs.
5. Vocation des Gentils.
6. Les saints martyrs.
7. Les saints solitaires
8. Vierges et veuves chrétiennes.
9. Les premiers chrétiens.
10. Miracles contemporains.

SECONDE PARTIE.

ESPÉRANCE.

ARTICLE I.

OBJET ET CARACTÈRES DE L'ESPÉRANCE CHRÉTIENNE.

Sect. 1. Motifs de confiance.
2. Contre le désespoir.

ARTICLE II.

LE MONDE PRÉSENT ET LA VIE FUTURE.

§ I. — Monde. Vanité des choses humaines. Le monde présent.

Sect. 1. Vaine gloire.
2. Ambition.
3. Richesses.
4. Plaisirs.
5. Bonheur. Prospérités mondaines.
6. Passions.
7. Spectacles.

§ II. — Vices et vertu mondaines.

§ III. — Vicissitudes humaines.

Disgrâce d'Eutrope.
Afflictions et adversités.
Calamité d'Antioche. Homélies sur les statues.
Résignation dans les maux.

§ IV. — La vie future.

Sect. 1. La mort.
2. La résurrection de la chair.
3. Le jugement dernier.
4. Récompenses et châtiments après la mort. Du paradis et de l'enfer.

§ V.

VIE CHRÉTIENNE.

Sect. 1. Voie large et voie étroite.
2. Le monde et l'Evangile.
3. Vie du chrétien sur la terre.
4. Pénitence et componction.
5. Du jeûne et de l'abstinence.
6. Paix spirituelle.

§ VI.

Sect. 1. Des tentations.
2. Vigilance chrétienne.
3. Fuite des occasions.
4. Fautes légères.
5. De la persévérance.

§ VII. — Exemple des saints.

Sect. 1. Saints de l'ancien Testament.
2. Saints du nouveau Testament.
3. Panégyriques des saints.
4. de saint Paul.

TROISIÈME PARTIE

CHARITÉ.

ARTICLE I.

EXCELLENCE DE LA LA CHARITÉ; SES CARACTÈRES; ELLE EMBRASSE L'AMOUR DE DIEU, L'AMOUR DU PROCHAIN

§ I. — Principe et objet de la charité.

Sect. 1. Combien Dieu a aimé les hommes.
2. Amour dont Jésus-Christ nous a prévenus.

3. Reconnoissance et amour qui sont dus à Dieu et à Jésus-Christ.

§ II. — Comment nous pouvons témoigner ces sentiments.

Sect. 1. Prière.
2. Oraison Dominicale.

§ III. — Fidélité au service de Dieu.

Sect. 1. Assistance à l'église. Psaumes et chants sacrés.
2. Respect dû à la maison de Dieu.
3. Assiduité à entendre la parole du salut.
4. Sainteté du dimanche.

§ IV. — Sacrements.

Sect. 1. Sacrement de baptême.
Péché originel.
Sect. 2. Eucharistie.
Sacrifice de la messe.
Communion.
Liturgie.
Sect. 3. Pénitence.
Confession.

§ V. — Moyens et secours de salut.

Sect. 1. De la grâce.
2. Les saints Anges.
3. Les bons et les mauvais Anges. Du Démon.

§ VI. Morale chrétienne. Vices et vertus.
Du péché en général.

Sect. 1. Vice de l'orgueil.
2. l'avarice et de l'amour des richesses. De l'usure.
3. l'envie.
4. la médisance. Jugements téméraires.

5. Vice de la colère.
6. l'amour des plaisirs ; impureté.
7. l'intempérance et l'ivrognerie, Mensonge, dissimulation, fausse piété. hypocrisie.
8. Oisiveté, paresse. L'ignorance et la fausse science.
9. Respect humain.
10. De l'endurcissement dans le péché.

§ VII.

Sect. 1. Vertus philosophiques.
2. Vertus chrétiennes, justice, humilité, douceur, vigilance et sévérité chrétienne.
3. Vraie et fausse humilité.
4. Vrai et faux honneur.
5. Zèle.
6. Portrait du vrai chrétien.

ARTICLE II.

CHARITÉ ENVERS LE PROCHAIN.

§ I. — Société humaine.

Sect. 1. Rois, magistrats.
2. Prêtres, ministère ecclésiatique. Biens d'église.
3. Charité pastorale.
3. Religieux. Apologie de la vie religieuse.
4. Maîtres et serviteurs.
5. Riches et pauvres.
6. Compassion et bienfaisance à l'égard des pauvres et des affligés.
7. Bon exemple.
8. Support mutuel.
9. Bons offices.

10. Conduite envers les infidèles.
11. Pardon des injures.
12. Amitiés.
13. Conversations.

§ II. — Mariage.

Education.

Digitized by Google

PREMIERE PARTIE.

FOI.

ARTICLE I.

PRINCIPES GÉNÉRAUX SUR LA FOI.

Sa définition. Fondements de la foi. Ses caractères. Soumission aux mystères. Avantages que procure la foi. Seule apprend à l'homme à connoître Dieu, à se connoître lui-même. Combien elle l'emporte sur la raison. Récompenses données à la foi. Sources de l'incrédulité. Ses égarements. Ses dangers.

HOMÉLIE

Sur les paroles de l'Apôtre : *Parce que nous avons un même Esprit que celui qui a dit dans l'Écriture:* J'ai cru : c'est pourquoi j'ai parlé (Ps. cxv. 1), *nous croyons aussi nous autres ; et c'est aussi pourquoi nous parlons.* (II. Cor. IV. 13.)

(Extraits et analyse.)

Le sage médecin à qui son art commande le devoir d'enfoncer le fer dans une blessure qu'il veut guérir, ne s'y détermine pas sans éprouver un double sentiment de peine et de satisfaction; le premier, par la nécessité où il est de causer à son malade une T. III Bened., pag. 260.

vive souffrance ; le second, par l'espérance que l'opération contribuera au rétablissement de sa santé. Saint Paul en agissoit de même dans le traitement des maladies spirituelles. Obligé d'adresser aux Corinthiens des réprimandes sévères, il y mêle une égale affection de joie et de douleur : de douleur, par l'obligation où il est de leur causer de la peine : de joie, en vue du bien qu'il leur procure. *Encore*, leur dit-il, *que je vous aie attristés par ma lettre, je ne m'en repens point ; et si je m'en étois repenti d'abord, parce qu'elle vous avoit attristés, quoique pour un peu de temps ; j'ai maintenant de la joie, non de ce que vous avez eu de la tristesse, mais de ce que votre tristesse vous a portés à la pénitence.* Le chagrin qu'il a pu leur faire a été passager; mais l'avantage qu'ils en ont recueilli est durable et permanent.

II. Cor. VII. 8 et suiv.

L'orateur s'applique les mêmes sentiments ; il se réjouit de l'heureux succès de ses remontrances précédentes, quelqu'amères qu'elles puissent être à exprimer et à entendre. Il en rapporte l'honneur à la divine miséricorde.

Pag. 261.

Si elle n'a pas dédaigné le troupeau quand il paroissoit réduit à un petit nombre, si elle avoit commandé à son Apôtre de parcourir les monts et les vallées, de s'enfoncer jusque dans les solitudes les plus inaccessibles pour aller à la découverte de

la brebis égarée, jugez de son empressement à ramener au bercail le troupeau dispersé.

Il entre en matière :

Parce que nous avons un même Esprit, etc. Que veut dire l'Apôtre! Quoi donc? n'auroit-il rien à nous apprendre, s'il n'avoit pas la foi? Il resteroit muet et sans voix? Oui, répond-il. Sans la foi, je n'aurois nul enseignement à vous produire, nul discours à vous faire entendre; ma langue et ma bouche seroient enchaînées, et ce ne seroit pas la raison qui m'enseigneroit à moi-même les vérités que j'ai à vous transmettre. La raison ne romprait pas le silence, d'où la seule école de la foi nous apprend à sortir. De même qu'une plante qui n'a pas de racines ne porte point de fruits, ainsi l'enseignement qui n'auroit point la foi pour principe resteroit stérile et infructueux (1). Voilà pourquoi le même Apôtre dit ailleurs :

L'on croit de cœur pour être justifié, et l'on confesse de bouche pour être sauvé. L'arbre merveilleux que celui de la foi! non-seulement ses branches, mais sa racine, produisent des fruits. De la racine pro- Rom. x. 10.

(1) Développé par Bourdaloue, *Serm. sur la foi*, *Dominic.*, tom. I, pag. 112, qui fortifie le mot de saint Jean Chrysostôme de l'autorité du concile de Trente. (Houdry, *Bibliothèque des prédic.*, tom. IV, pag. 204.)

vient la justice, de ses branches le salut (1) : tel est l'esprit de ces paroles : *Nous croyons, et c'est pour cela que nous parlons*. La foi est pour nous ce qu'est
Pag. 262. le bâton dans les mains du vieillard dont il soutient et assure la marche chancelante. Ainsi la foiblesse de l'esprit humain abandonné à lui-même ne trouveroit dans sa raison qu'un guide infidèle, sujet à l'égarer, s'il n'étoit affermi par la foi, soutien bien plus assuré. Elle écarte l'incertitude, elle dissipe nos ténèbres, en portant sa lumière au sein de notre ignorance. Privé de son flambeau, l'homme ne marche que dans une nuit profonde ; il heurte à chaque pas, et donne tête baissée dans tous les écueils. Nous en avons la preuve dans l'Histoire des écoles d'une sagesse humaine. Vous les voyez ces philosophes affectant de se distinguer du vulgaire par la gravité d'un extérieur composé, aveugles sur les premiers principes, au point de ne pas apercevoir les pierres qui sont sous leurs yeux ; puisque de ces pierres mêmes ils se sont fait des divinités. Aussi rien de fixe dans leur doctrine ; querelles interminables les uns avec les autres, pour aller ensuite se précipiter tous à la fois dans un commun abîme : Pourquoi ? parce qu'ils n'ont d'autre boussole que leur raison. L'Apôtre le déclare dans ces

(1) Segaud, *sur la foi*, *Carême*, tom. 1, pag. 75 ; Montarg., *Dictionn. apost.*, tom. II, pag. 482. Tous les sermons et livres sur la révélation.

termes : *Ils se sont égarés dans leurs vains raisonnements, et leur cœur insensé a été rempli de ténèbres; ils sont devenus fous, en s'attribuant le nom de sages;* et pour marquer jusqu'où a été poussé leur aveuglement, il ajoute : *A la majesté du Dieu immortel, ils ont substitué l'image d'hommes corruptibles;* et, ce qui est pire encore, *de figures d'oiseaux, de bêtes à quatre pieds et d'animaux.* La foi est venue dissiper ces ténèbres, elle les a bannies des âmes qui se prêtent à sa lumière. Elle est l'ancre de salut qui arrête l'esprit au milieu des ondes agitées, et le sauve du naufrage. Grâce à son heureuse influence, nous ne sommes plus *comme des enfants flottants et emportés çà et là par tous les vents des doctrines humaines.....*

Rom. I. 21. 22.

Ibid. 23.

Ephes. IV. 14.

Le mot de foi a deux acceptions. Par la première, nous entendons cette foi surnaturelle qui fait les miracles; celle dont parloit Jésus-Christ à ses apôtres, quand il leur disoit : *Si vous aviez de la foi comme un grain de sénevé, vous diriez à cette montagne : transporte-toi d'ici là, et elle s'y transporteroit.* Parce que les apôtres s'étonnoient de n'avoir pas réussi à chasser le démon du corps d'un possédé, Jésus-Christ leur reproche leur incrédulité. Et quand saint Pierre marchant sur les eaux les sent qui s'enfoncent, et menacent de l'engloutir, Jésus-Christ lui dira : *Homme de peu de foi, pourquoi avez-vous douté?* Il y a une autre sorte de foi, celle qui

Pag. 263.

Matth. XVII. 19.

Ibid. XIV. 31.

nous amène à la connoissance de Dieu, et en conséquence de quoi nous obtenons le nom de fidèles. C'est de celle-là que parle l'Apôtre écrivant aux Romains : *Je rends grâces à Dieu par vous tous de ce que la foi que vous professez est annoncée par tout le monde.* Il donne le même éloge aux Thessaloniciens. La même dont il dit ici : *Nous avons un même Esprit de foi, selon qu'il est écrit : J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé; nous croyons aussi, nous autres, et c'est aussi pourquoi nous parlons*; celle qui a pour objet, par exemple, le dogme de la résurrection de Jésus-Christ, et de notre propre résurrection par la vertu de Dieu ressuscité des morts.

Rom. II, 8.

Mais pourquoi l'Esprit de la foi? pourquoi la mettre au nombre des grâces? Car si la foi est purement un don de l'Esprit, il n'y a donc point de mérite à l'acquérir; l'incrédule à qui elle manque n'est point coupable, le fidèle qui ne se l'est pas donnée n'a point de droit à la récompense; puisque ce qui est don ne suppose point de mérite et n'est qu'un bienfait gratuit. Comment donc accorder l'Apôtre avec lui-même, quand il dit : *On croit de cœur pour être justifié; on confesse de bouche pour être sauvé.* C'est que pour croire, il faut l'avoir mérité, témoin cette autre parole de saint Paul : *Lorsqu'un homme, sans faire des œuvres, croit en celui qui justifie le pécheur, sa foi lui est imputée à justice.* La foi n'est donc pas exclusivement le don

Pag. 264.

Ibid. IV, 5.

de l'Esprit : elle veut d'abord le concours de notre volonté (1). Ainsi, après que la docilité du cœur et la disposition à croire ont ouvert les premières voies, et préparé les fondements de la foi, l'intervention de l'Esprit Saint devient nécessaire pour la fortifier et la rendre fixe et immuable. Ni Dieu, ni la grâce de l'Esprit Saint ne préviennent point notre choix ; il nous appelle ; mais tout en nous appelant, il nous attend, parce qu'il ne veut point contraindre notre volonté ; et ce n'est que quand nous lui cédons librement qu'il nous accorde son secours. Parce que, du moment où nous sommes en possession de ce précieux don, l'ennemi du salut cherche à nous l'enlever par ses artifices, qu'il s'efforce d'arracher de nos cœurs cette plante nouvelle, et d'en étouffer le germe sous l'ivraie qu'il sème à côté ; l'assistance de l'Esprit Saint nous devient indispensable pour la conserver sans altération, pour empêcher, selon l'expression de l'Apôtre, que cette flamme de l'Esprit *ne vienne à s'éteindre*. Car s'il n'est donné à personne de *prononcer le nom de Dieu sans une grâce spéciale*, selon la doctrine du même apôtre, à plus forte raison avons-nous besoin de tout le secours de l'Esprit Saint pour conserver la foi. Eh !

I. Thess. v. 19.

Rom. viii. 15.

(1) La Colombière, *Réflex. chrét.*, p. 222; Bourdaloue, *Sur les œuvres de la foi*, *Carême*, tom. 1, pag. 323; l'abbé Clément, *Serm. sur la foi*, *Carême*, tom. 1, pag. 109; Montarg., *Dictionn. apostol.*, tom. II, pag. 464.

comment l'obtiendrons-nous ? Par nos bonnes œuvres, par la régularité de nos mœurs, par nos cha-
Pag. 265. rités envers les pauvres, comme l'huile entretient la lumière, faute de quoi elle s'éteint. C'est ce qui
Matth. xxv. 1. arriva aux vierges folles dont il est parlé dans l'Evangile, parce qu'elles laissèrent éteindre leurs lampes faute de les entretenir par leur charité. Il ne leur fut pas tenu compte des sacrifices qu'elles avoient pu faire jusque là ; mais elles eurent la honte d'être chassées, et la douleur d'entendre cette ter-
Ibid. 12. rible sentence : *Retirez-vous, je ne vous connois pas.* Par la profession de la virginité, elles s'étoient élevées au-dessus des plus violentes passions et des plus difficiles à vaincre ; elles ont échoué dans des combats bien moins redoutables. Elles avoient fait plus qu'il ne leur avoit été commandé ; car la virginité n'est point un précepte ; elle n'est que de conseil. Ce qui est un devoir rigoureux, c'est la vigilance, c'est la charité. Parce qu'elles y manquèrent, elles perdirent leur couronne. La virginité est une vertu excellente sans doute, elle semble surpasser les forces de la nature ; mais si elle n'est accompagnée de la charité, elle ne vous ouvrira pas à elle seule les portes de la salle du festin.

L'homélie est terminée, comme la plupart de celles du saint docteur, par une exhortation ou application morale.

Exhortation à l'aumône, comme étant le remède du péché et la source des plus précieux avantages pour le salut. Nécessité des œuvres de la foi; autrement il n'y a plus qu'une foi morte. Le principal obstacle aux œuvres de la foi est dans l'attachement aux richesses (*).

Saint Paul définit ainsi la foi : *Elle est*, dit-il, *la substance des choses que l'on espère, et la preuve de celles que l'on ne voit pas* (1). En effet, comme il s'explique lui-même, quand on voit ce qu'on a espéré, ce n'est plus espérance ; car comment espéreroit-on ce qu'on voit déjà ? La foi consiste donc à croire ce que l'on n'a pas sous les yeux ; à diriger les affections de son âme vers le grand Dieu de qui nous viennent les promesses. Nous en avons un modèle éclatant dans le saint patriarche Abraham, s'abandonnant avec une foi pleine et entière aux promesses qui lui avoient été faites : d'où vient que l'Écriture fait l'éloge de sa foi, en disant de lui : *Abraham crut la parole de Dieu, et cela lui fut imputé à justice*. Il n'a pas attendu pour croire, que les promesses qui lui avaient été faites eussent reçu leur accomplissement ; et Dieu l'en a récompensé en lui imputant à justice sa docilité à croire à la promesse divine, sans rechercher avec curiosité,

Hebr. vi. 1.

Rom. viii. 24.

Ibid. iv. 3.

(*) Tom. iii, Bened., pag. 261—265; tom. v, *Opusc.*, Mor., pag. 299—302.

(1) De Sacy traduit : La foi est ce qui rend présentes les choses qu'on espère, et qui nous convainc de celles qu'on ne voit point.

par des raisonnements humains, les moyens d'exécution. Telle est la foi qui nous est proposée pour exemple, nous à qui de bien plus magnifiques promesses ont été faites, et telles que tous les efforts de la pensée humaine n'y sauroient atteindre, à la seule condition de croire à la toute-puissance de celui qui nous a engagé sa parole : unique moyen et d'acquérir la justice qui vient de la foi, et de mériter les biens auxquels nous sommes appelés. Dieu ne nous a point placés dans le monde seulement pour y jouir des biens visibles qu'il nous abandonne; il nous promet qu'au sortir de cette vie, après que nos corps dissous et réduits en poudre renaîtront à une existence nouvelle pour ressusciter dans une
I. Cor. xv. 53. gloire plus éclatante; *car il faut*, nous dit l'Apôtre, *que ce corps corruptible soit revêtu de l'incorruptibilité, et que ce corps mortel soit revêtu de l'immortalité;* il nous promet, dis-je, qu'à la suite de notre résurrection, il nous mettra en possession d'un royaume, de la compagnie de ses Saints, d'un repos à jamais inaltérable, et d'une réunion ineffable de biens, tels que l'œil de l'homme n'a point vu,
Ibid. ii. 9. l'oreille n'a point entendu, le cœur n'a point conçu rien de semblable. Telles sont les promesses qui nous sont faites, les dons qui nous attendent (*).

(*) Hom. xxxi, in cap. xv Gen., tom. ii Bened., pag. 370, 371; tom. ii, Mor., *Opusc.*, pag. 414, 415.

HOMÉLIES SUR L'EPITRE AUX ROMAINS.

Saint Paul se propose dans cette épitre, de faire voir l'excellence du don de la foi que Jésus-Christ est venu apporter au monde par la révélation évangélique, en prouvant d'abord contre les païens, que les seules lumières de la raison et tous les efforts de la philosophie ne sauroient garantir les hommes des plus monstrueuses erreurs et de la plus criminelle corruption; puis contre les Juifs, que la loi ancienne étoit incomplète, insuffisante, nullement capable d'amener à la vraie justice et au salut.

INTRODUCTION au commentaire sur l'Epître de saint Paul aux Romains.

Toutes les fois que j'entends faire dans cette église quelque lecture des Epîtres de saint Paul, ce qui a lieu trois et quatre fois la semaine, particulièrement aux fêtes des martyrs, je me sens pénétré d'une sainte ardeur qui va jusqu'au transport. Les sons de cette trompette spirituelle me ravissent, ils m'enflamment; je crois l'entendre, le voir lui-même au milieu de nous, proférant en personne ses oracles, de cette bouche sacrée qui pénètre si avant dans les cœurs. Mais quand je viens à faire réflexion combien peu de personnes connoissent notre grand Apôtre, cette pensée m'afflige; elle me navre, elle m'accable. L'ignorance là-dessus est au point de ne pas savoir le nombre de ses Epîtres. Est-ce faute de

T. III Bened., pag. 425.

Pag. 426.

les pouvoir connoître ? Nullement : mais on se refuse à les lire habituellement. On en est détourné, je le sais, par les soins domestiques, qui ne permettent pas de se livrer tout entier à de pareilles lectures ; du moins peut-on mettre à profit ce que les autres en ont recueilli de leurs propres méditations, et apporter à en acquérir la connoissance le même empressement que l'on mettroit à se procurer la possession de quelque trésor. C'est à l'ignorance où l'on est de nos saintes Ecritures, que doit s'attribuer la foule de désordres et d'hérésies qui désolent la société chrétienne, la négligence où l'on vit sur tous ses devoirs, et la stérilité des efforts que l'on tente pour s'arracher au mal. Celui qui marche un bandeau sur les yeux fait nécessairement de faux pas ; de même celui qui n'a point, pour se diriger dans la route de la vie, le flambeau des saintes Ecritures, fait des chutes inévitables et fréquentes, parce qu'il marche dans les ténèbres.

Examen du temps où la Lettre aux Romains a été écrite (1). Bien quelle soit placée à la tête des Épîtres de saint Paul, saint Chrysostôme pense quelle n'a été écrite qu'après les autres.

Pag. 427. Nul doute que saint Paul n'ait été à Rome, qu'il n'y soit mort, qu'il n'y ait souffert le martyre.

Pag. 428. Le dessein de sa lettre est de les confirmer dans la

(1) Vers l'an 58 de Jésus-Christ : on présume qu'il l'écrivit de Corinthe.

foi qui leur a été prêchée, tant par les encouragements qu'il leur donne, que par la promesse qu'il leur fait d'aller les visiter. Il témoigne bien par là qu'il est l'apôtre des Gentils et le ministre de Jésus-Christ auprès des nations. Le motif qui l'a fait écrire, c'est l'ardeur d'une charité qui embrasse tous les peuples du monde. Il les porte dans son cœur, il les aime comme s'il en étoit le père; il les aime d'un amour qui surpasse encore celui des pères pour leurs enfants. Les liens de l'adoption spirituelle ont quelque chose de plus étroit que ceux de la nature. C'est la tendresse de l'oiseau pour ses petits : active, infatigable, elle exécute à la lettre le précepte donné par Jésus-Christ à l'apôtre saint Pierre : *Si vous m'aimez, paissez mes brebis.* Joann. XVII. 19.

Exhortation. Imiter la charité de l'Apôtre. Personne qui ne puisse se rendre utile à ses frères de quelque manière que ce soit. Saint Paul n'étoit point savant; il n'en a pas moins réduit au silence les savants et les philosophes.

HOMÉLIE I.

(Extraits et analyse.)

Paul, serviteur de Jésus-Christ, appelé de Dieu à l'apostolat pour annoncer l'Évangile qu'il avoit promis long-temps auparavant par la bouche de ses prophètes, et par lequel il nous révèle ce qui concerne Jésus-Christ son fils, Notre-Seigneur, né du sang de David, selon la chair, et reconnu pour fils de Dieu par la puissance de ses œuvres et par sa résurrection d'entre les morts, opérée Ch. I, vers. 1 et suiv.

par la vertu du Saint-Esprit ; Jésus-Christ, dis-je, Notre Seigneur, de qui nous avons reçu, avec la grâce de l'apostolat, la charge de porter la connoissance de son nom à toutes les nations au nombre desquelles il vous a mis, vous appelant à la foi ; à vous tous, Juifs et Gentils, les fidèles de l'église de Rome, les bien-aimés de Dieu, sanctifiés par votre vocation, salut et bénédiction en Dieu notre père, et en Jésus Christ Notre-Seigneur(1).

Pag. 429. Saint Paul est dans l'usage de se nommer à la tête de ses Epîtres, à l'exception de celle aux Hébreux. Ni Moïse, ni aucun de ceux qui ont continué l'histoire sacrée, ni les évangélistes ne l'ont fait. Pourquoi cette différence? Les premiers écrivoient à des personnes qu'ils avoient sous les yeux; l'Apôtre, à des étrangers qui vivoient loin de lui, à qui donc il étoit nécessaire qu'il fît connoître de qui venoit la lettre qu'il leur adressoit. S'il ne se nomme point en tête de celle qu'il écrit aux Hébreux, c'est que les préventions où ce peuple étoit à son égard lui faisoient craindre que sa lettre n'en fût pas reçue favorablement. Il signe du nom de Paul, pour rappeler que le Seigneur, en changeant son nom de Saul en celui de Paul, ne lui a pas donné moins d'autorité qu'aux autres apôtres, qu'à saint Pierre lui-même dont il avoit fait le chef de l'apostolat.

Vers. 1. *Serviteur de Jésus-Christ.* Divers degrés de servitude : servitude de création, par laquelle toutes

(1) Traduction de M. de Noë, évêque de Lescar (Œuvres publiées en 1818, à Paris, 1 vol. in-8o.)

choses sont assujetties à la toute-puissance du Dieu qui les a faites. Dans ce sens, Nabuchodonosor est appelé *serviteur de Dieu;* l'ouvrage est sous la dépendance de son auteur : servitude de grâce et de foi, celle dont l'Apôtre parle en ces termes : *Auparavant esclaves du péché, vous êtes devenus esclaves de la justice* : servitude de vie et de mœurs; le peuple juif étoit tout entier serviteur de Dieu. Saint Paul s'applique à lui-même toutes ces espèces de servitude. La qualité de serviteur de Jésus-Christ les embrasse toutes et fait le plus beau titre de gloire de son Apôtre.

Ps. CXVIII. 91. Pag. 430. Jerem. XXX. 9. Rom. VI. 17.

Appelé de Dieu à l'apostolat. S'il rappelle partout qu'il a été appelé de Dieu à l'apostolat, c'est pour en témoigner sa reconnoissance, comme ayant été prévenu par un bienfait qu'il n'avoit pas cherché; bien moins encore l'avoit-il mérité. Par cette vocation extraordinaire, il relève l'excellence de son apostolat aux yeux d'un peuple orgueilleux et fier. *Pour annoncer l'Évangile, qu'il avoit promis long-temps auparavant* par la bouche de ses prophètes. L'Evangile, trésor inépuisable de biens qui embrassent à la fois et le passé et l'avenir, bien différent des anciennes prophéties qui ne faisoient entendre que des menaces et des reproches contre la dureté des peuples. *Promis long-temps auparavant.* Ce n'est donc pas, ainsi qu'on l'en accusoit, une chose nouvelle, puisqu'il avoit été annoncé long-temps

Vers. 2. Pag. 431.

auparavant, qu'il y avoit eu des prophètes avant qu'il n'y eût des Grecs ; et que ces mêmes prophètes non-seulement en avoient annoncé le nom et la prédication, mais qu'ils l'avoient déjà manifesté par leurs propres actions, tels que le sacrifice d'Abraham, le serpent d'airain, l'immolation de l'agneau pascal.

Les esprits étant ainsi préparés à l'avénement du Messie par les prophéties qui l'avoient annoncé si long-temps auparavant, il faut justifier la promesse par son accomplissement. Saint Paul le fait voir *né*
Vers. 8. *du sang de David selon la chair*. Pourquoi rappeler cette filiation purement humaine? Au moment où il détache de la terre nos pensées, pour les porter vers le mystère sublime dont l'Evangile est venu donner au monde la révélation, où l'Apôtre étale sous nos yeux les cœurs des prophètes, qui tant de siècles auparavant avoient prédit sa venue; à quoi revient ce nom d'un homme, à qui l'on donne ici le fils de Jessé pour ancêtre ? Est-ce là une conséquence digne de ce qui précède ? Oui, certes, répond l'Apôtre ; car celui dont nous parlons ne fut pas simplement homme. Ce mot, *né selon la chair*, suppose une autre naissance d'un ordre supérieur à la chair et à la nature. Or celle-là s'est manifestée
Vers. 4. avec éclat, d'abord par le témoignage des prophètes, par sa naissance toute divine, troisièmement par la puissance de ses œuvres et la vertu de ses mira-

cles, par l'effusion des dons de l'Esprit Saint sur ses fidèles; enfin par le miracle de sa propre résurrection opérée par sa seule vertu toute divine. Caractères incontestables, par lesquels Jésus-Christ s'est fait reconnoître comme étant le Fils de Dieu, *de qui nous avons reçu avec la grâce de l'apostolat la charge de soumettre tous les peuples à la foi de son Évangile*. La conversion de l'univers est son ouvrage ; ses apôtres n'ont été que ses instruments.

Ce n'est point par une puissance qui leur fût propre et personnelle, que les apôtres ont opéré la conversion de l'univers : ce n'est ni par leurs travaux ni par leurs prédications qu'ils avoient mérité l'honneur de l'apostolat, mais par la seule vertu de Dieu, par une faveur toute gratuite de l'Esprit Saint. Leur office étoit de parcourir l'univers, d'y annoncer l'Évangile ; mais le faire fructifier, en établir la persuasion dans les cœurs, c'étoit là l'œuvre réservée à Dieu seul. Saint Luc le fait bien entendre au livre des Actes, à l'occasion de Lydie, qui se convertit à la foi : *Elle nous écouta*, dit-il, *et le Seigneur lui ouvrit le cœur pour entendre avec soumission ce que Paul disoit*. Point ici de raisonnements ; point de disputes d'école : simple obéissance. Nous n'avons point été envoyés aux nations pour argumenter, mais pour leur transmettre le dépôt qui nous a été confié. Quand Dieu parle, tout ce que les hommes ont à faire, c'est de se soumettre, non de

Pag. 433.

Act. XVI. 14.

discuter et d'interroger. Il a député vers nous ses apôtres avec la charge de nous apprendre ce qui leur avoit été communiqué à eux-mêmes, non pour y mettre du leur, mais pour croire à leur parole, comme nous étant annoncée au nom du Seigneur. Ils ne furent point envoyés comme des philosophes pour disputer, mais comme des conquérants pour soumettre.

Tous les peuples, sans exception; ce que l'Apôtre a exécuté, prêchant depuis Jérusalem jusque dans l'Illyrie, jusqu'aux extrémités de la terre. Au reste, ce que nous disons de lui peut s'entendre également de tous les autres, chargés comme lui du dépôt de la prédication évangélique, et qui l'ont acquitté comme lui : bien que restreinte à lui seul, notre proposition n'en seroit pas moins exacte, à considérer l'ardeur de son zèle durant sa vie. Aujourd'hui encore qu'il n'est plus, sa prédication ne retentit-elle pas dans toute la terre? En quoi nous voyons l'éminente supériorité de la loi évangélique sur l'ancienne loi; celle-ci se bornant à un seul peuple, tandis que l'autre s'étend à tous les peuples du monde.

Vers. 6. *Au nombre desquels il vous a mis, vous appelant à la foi.* Ce n'est point là le ton de la flatterie : nulle
Pag. 434. distinction, nul privilége pour ces Romains si fiers de la domination que leurs victoires leur avoient donnée sur tous les autres peuples de l'univers. Les voilà ici confondus avec les Scythes et les Thraces.

Que devient l'orgueil de la supériorité? Ce ne sont pas ces peuples étrangers qui viennent se réunir et se fondre dans la puissance romaine ; c'est le peuple roi de l'univers qui vient se mêler aux nations barbares. S'il est vrai qu'il n'y ait plus en Jésus-Christ de différence de libre à esclave, comme parle notre saint Apôtre, combien y en a-t-il moins encore de vainqueur à vaincu, de rois à sujets, de riches à pauvres. Non pas qu'il veuille troubler l'ordre de la société : non, à Dieu ne plaise ; tous sont appelés également ; tous le sont par le bienfait de la grâce ; pas un par aucun mérite personnel. En rabaissant ainsi les superbes prétentions des Romains, l'Apôtre les engage à la reconnoissance envers le don de la foi qu'ils ont reçu, et le devoir de l'humilité, mère de tous les biens. Il apprend que l'on peut être libre, même au sein de la servitude, et qu'avec toute l'indépendance du rang, il n'y a de liberté vraie que par la foi, de distinction réelle, de véritable naissance que dans la sanctification, qui a sa source dans l'amour de Dieu. Aussi ne sépare-t-il point ces deux mots : *A vous tous*, leur dit-il, *les bien-aimés de Dieu, sanctifiés par votre vocation.* Vers. 7.

Salut et bénédiction en Dieu, etc. Ce souhait renferme tous les autres ; il ne laisse plus rien à désirer. Tous les titres de la vanité humaine, ce que l'on appelle dignités, grandeurs, ne durent que bien peu de temps ; tout cela expire avec cette vie de Pag. 435.

quelques jours; un peu d'or vous en met en possession. Où est le mérite de les avoir? on ne les appelle que bien improprement des dignités, puisqu'elles ne consistent que dans l'éclat de quelques étoffes et dans la servile complaisance de ceux qui s'en laissent éblouir. Mais ce don de sainteté, cette adoption divine ne se perdent point, même à la mort. C'est là la vraie grandeur sur la terre, l'unique cortége qui nous accompagne en la quittant; trésor bien plus précieux que le diadème et que la plus riche pourpre.

Exemple de saint Paul, plus grand, plus généreux au sein de l'indigence, au milieu des persécutions, que le roi Achab sur son trône. L'Apôtre jouit du calme de sa conscience; Achab dans son abondance soupire et gémit; il sèche de tristesse avant comme après son crime (1).

HOMÉLIE II.

Vers. 8-17. Je commence par rendre grâce à mon Dieu pour vous tous par Jésus-Christ Notre-Seigneur, et je le bénis de ce que votre foi est déjà connue dans le monde entier. Il m'est témoin, lui qui voit le fond de mon cœur et le zèle dont je suis animé pour répandre l'Evangile de son fils, que vous êtes toujours présents à mes yeux, et que dans mes prières je ne cesse de lui demander la grâce de me rendre auprès de vous; car j'ai le plus grand désir

(1) Le développement de cette opposition se trouve à l'article *Conscience*. Elle a été souvent reproduite dans les compositions modernes.

de vous voir pour fortifier votre foi par la communication de quelques dons spirituels, ou plutôt pour goûter ensemble les saintes douceurs de cette foi qui nous est commune. Vous pouvez donc être assurés, mes frères, que j'ai souvent formé le projet d'aller vous trouver, et que, si je ne l'ai pas encore exécuté, c'est que divers obstacles m'ont retenu. Redevable comme je le suis aux Grecs et aux Barbares, aux simples et aux savants, vous étiez des premiers auxquels je me proposois de porter l'Évangile; car je l'annonce sans rougir, cet Évangile, qui est une faveur émanée de Dieu pour sauver tous ceux qui s'y soumettent, les Juifs d'abord, ensuite les Gentils. Il nous apprend que le juste ne sera reconnu juste devant Dieu qu'en vertu de la foi, et de cette foi dont Jésus-Christ est l'objet, suivant ce qui est écrit : *Le juste vivra de la foi*, ou *celui qui est justifié par la foi vivra éternellement.* (Traduction de M. de Noë.)

(Analyse.)

Je commence par rendre grâce à mon Dieu. Nous devons le remercier de tout le bien qui nous arrive, non-seulement à nous, mais aux autres, par un esprit de charité qui exclut tout sentiment d'envie, non-seulement dans le bonheur, mais dans la disgrâce. Exemple de Job. L'objet de la reconnoissance du saint apôtre, quel est-il? La puissance, l'autorité, la gloire humaine? il sait mieux apprécier les solides biens. C'est la foi, c'est la noble assurance avec laquelle il l'expose. *A mon Dieu*, plutôt qu'à Dieu. Comme les prophètes d'avant lui, il s'applique à lui- Pag. 436. Vers. 8.

même le bien commun à tous. Ne nous étonnons pas que ces saints personnages en aient usé de la sorte à l'égard de Dieu, puisque Dieu en use ainsi lui-même à l'égard des hommes, lorsqu'il s'appelle le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, comme s'il étoit plus particulièrement leur Dieu.

Je le bénis de ce que votre foi est déja connue dans le monde entier. Est-il vrai que le monde entier eût entendu parler de la foi des Romains? Oui, puisque c'étoit lui qui l'avoit fait connoître. Rome, en possession de l'empire de l'univers, en fixoit sur elle tous les regards. Rien de ce qui s'y passoit ne pouvoit échapper à la renommée. D'où résulte cette importante observation, si décisive en faveur de la prédication évangélique : comment s'est-il fait qu'en si peu de temps quelques misérables pêcheurs aient pu planter l'étendard de la foi chrétienne dans la capitale du monde ; que des barbares nés dans une contrée telle que la Syrie soient devenus tout à coup les précepteurs et les maîtres du peuple romain? ce que l'on est en droit de conclure par le témoignage rendu ici à leur foi, et à la fermeté de cette
Pag. 437. foi si éclatante à ses premiers rayons, que l'univers tout entier en avoit entendu parler. Et pourtant combien d'obstacles ne devoient pas en arrêter les progrès! Ces Romains, accoutumés à tous les vices qu'entraîne l'orgueil de la domination, ne vivant que pour les jouissances du luxe et de la volupté,

plongés dans l'amour de la vie présente, on vient les arracher à leur mollesse, à leur corruption : et qu'étoient-ce que les prédicateurs d'une doctrine si étrange? des hommes de la lie du peuple, des Juifs, c'est-à-dire des étrangers sortis du milieu d'un peuple méprisé, haï de toute la terre, qui leur commandent d'adorer un homme de la même nation, où il avoit terminé sa vie par le supplice de la croix (1). N'importe, tout cède à la parole de ce même crucifié ; la foi des Romains est célébrée par toute la terre. L'Apôtre rend le même témoignage à celle des Thessaloniciens : *Vous êtes cause*, leur écrivoit-il, *que la parole du Seigneur s'est répandue avec éclat dans la Macédoine et dans l'Achaïe; et la foi que vous avez en Dieu est devenue si célèbre, qu'il n'est pas nécessaire d'en parler.* Tant l'assurance avec laquelle s'exprimoient les nouveaux disciples imprimoit à leurs paroles une autorité victorieuse de toutes les résistances! La prédication alloit, poursuivant son cours; c'étoit la flamme qui, en se propageant, allumoit partout l'incendie. I. Thess. I. 8.

Dieu m'est témoin, etc. Comme il ne lui a pas été donné encore d'en produire des preuves extérieures, il atteste le Dieu qui lit au fond des cœurs, que ses prières ne cessent d'implorer la divine assistance, en faveur non pas d'une seule cité, mais de toute l'Eglise; par où il témoigne l'ardeur de la charité. Vers 9.

(1) Cambacérès, *Serm.*, tom. 1, pag. 42, 43.

Pag. 438. On lui pouvoit demander : Qui êtes-vous? et d'où vous vient ce pressant intérêt dont vous vous dites animé pour une ville telle que cette capitale du monde? C'est là sa mission ; la charge spéciale qui lui a été imposée. Il n'est le serviteur de Jésus-Christ qu'à la rigoureuse condition d'avoir incessamment présents à l'esprit, et de porter dans son cœur tous ceux qui embrasseront son Évangile.

J'ai le plus grand désir de vous voir, pour fortifier votre foi par la communication, etc. Ce ne sont point
Pag. 439. là de ces voyages que détermine une curiosité oiseuse et stérile : celui-ci est sollicité par des motifs autrement graves et impérieux. Mais que de ména-
Pag. 440. gements dans ses expressions! Il ne veut que les fortifier *par la communication de quelque don spirituel*, que partager avec eux ce que lui-même a reçu ; bien plus, il n'aspire qu'à de mutuelles consolations, *en goûtant ensemble les saintes douceurs de cette foi qui nous est commune*. Il n'a pas moins besoin d'eux, qu'eux de lui ; il traite avec eux d'égal à égal, et ne se donne aucune prérogative par-dessus ses disciples. Et dans la crainte que les persécutions au milieu desquelles ils vivent n'aient affoibli leur courage, s'il réclame des consolations, il n'est pas moins impatient de leur en donner.

Pag. 441. La foi aime à se communiquer. Multipliez les flambeaux, la lumière s'accroît. Il en est ainsi de la réunion des fidèles entre eux. On s'affoiblit en s'iso-

lant; on double ses forces en se rapprochant. On prend modèle les uns sur les autres; et l'on marche avec plus de fermeté, parce que l'on se prête un appui réciproque. Ne jugeons point des temps d'autrefois par ceux où nous sommes. Alors il falloit que les maîtres vinssent de loin visiter les disciples; et quelle joie, quel bonheur pour ceux-ci, quand ils recevoient la visite de leurs frères éloignés! S'il arrivoit, ce qu'à Dieu ne plaise, que l'on nous arrachât du milieu de vous pour nous transporter dans une contrée sauvage, ne seroit-ce pas pour notre cœur la plus douce consolation de revoir inopinément dans le lieu de notre exil quelques-uns des amis de cette ville qui viendroient nous y visiter? Encore cette image ne retrace-t-elle que bien foiblement la pénible situation où se trouvoient les premiers chrétiens environnés d'embûches et d'ennemis, toujours à la veille de mourir, plus malheureux sous le glaive des persécutions que nos captifs ne le sont dans leurs prisons, que ne le seroient même des bannis relégués dans une contrée étrangère et barbare, où du moins ils n'auroient pas à trembler pour leur vie.

Pourquoi donc ne pas se rendre à tant de vœux? C'est qu'*il en a été empêché jusqu'à cette heure.* Par quels obstacles? Saint Paul ne le dit pas; il ne le sait pas lui-même; tout ce qu'il sait, c'est obéir aveuglément à la volonté de Dieu qui ne l'a pas

Vers. 13.

Pag. 442.

permis, sans même demander à Dieu ses raisons. Pourtant il sembloit naturel qu'il s'étonnât des obstacles que le ciel mettoit à son voyage. Paul à Rome! cette cité si illustre, en possession d'un tel docteur! une fois conquise à la foi de Jésus-Christ, elle entraînoit par son exemple toutes les cités de l'univers. Qu'importe que l'Evangile fructifiât ailleurs? Tant que la capitale restoit sous le joug de l'erreur, le reste ne devoit être compté pour rien. La curiosité de l'Apôtre s'arrête au-devant de ces raisonnements; il abandonne à la divine providence ses impénétrables secrets Et, par la simplicité de sa foi, il nous apprend à tous qu'il ne nous est pas permis d'interroger le Seigneur sur ses desseins, lorsqu'ils paroissent en contradiction avec nos foibles vues. C'est au souverain maître à commander; au serviteur à obéir. Ne lui demandez pas ce qui a pu l'en empêcher : lui-même l'ignore. Le vase ne dit point au potier : Pourquoi m'avez-vous fait de telle sorte? Eh! qui excite en vous cette curiosité? ne savez-vous pas que le Seigneur prend soin de tout; qu'il est sage, et ne fait rien au hasard? Doutez-vous de son amour? Il est tel, cet amour, que rien ne lui est comparable, ni l'affection d'un père pour ses enfants, ni la tendresse d'une mère : saint Paul n'en demande pas davantage.

Rom. IX. 20.

Pag. 443. J'avois formé le dessein de vous aller voir. Dans quelle vue? Il l'expose ici nettement : *Pour goûter*

ensemble les saintes douceurs de cette foi qui nous est commune; pour faire quelque fruit parmi vous comme parmi les autres nations. L'Apôtre n'établit ici nulle différence de ces Romains vainqueurs du monde avec les autres peuples dont ils avoient triomphé. La noblesse de la foi égale tous les hommes; elle met les Barbares au même niveau que les conquérants de l'univers; ou plutôt il n'y a plus devant elle de distinction de Barbares, de Grecs, de Romains, d'étrangers ni de citoyens; tous sont au même degré d'élévation. *Pour goûter ensemble*, etc. Remarquez la modestie de l'Apôtre : il ne dit pas : Pour être votre maître, votre instituteur; mais pour faire quelque peu de fruit parmi vous, *comme parmi les autres nations*. Bien que les autres cités ne vous vaillent pas en grandeur et par l'opulence, je ne les affectionne pas moins que la vôtre. Ce ne sont pas des riches que nous demandons, mais des fidèles. Les sages du siècle sont bien loin d'un tel désintéressement. Comparez saint Paul à Platon. Cet artisan, ce faiseur de tentes, vous le voyez parcourir non-seulement la Sicile et l'Italie, mais le monde tout entier, y prêchant partout l'Evangile sans interrompre son travail, vivant de son métier, sans que l'orgueil des grands de Rome s'en offensât. Ils apprenoient à l'école de cet artisan que ce qui avilit le prédicateur de l'Evangile, ce n'est pas le travail des mains, mais la contradiction qui existeroit entre ses

mœurs et son ministère. Que les faux sages d'Athènes en conçoivent du mépris pour sa personne : le reste du monde, tout ce qu'il y a de simple et de dégagé des préjugés, même parmi les Barbares, saura l'apprécier : la vérité évangélique s'offre à tous indifféremment ; elle ne connoît point de distinction de dignités ni d'esprits. Il ne faut pour la recevoir que la foi, non des discours étudiés ; d'autant plus admirable, que à son grand caractère d'utilité et de nécessité, elle joint celui d'une clarté qui la met à la portée de toutes les intelligences. Providence ineffable, qui rend commun à tous ce qu'il y a de plus précieux, et opère dans la distribution des biens spirituels ce qu'elle a fait dans les biens visibles du monde. Le soleil, la lune, la terre et la mer, et ce que Dieu a créé de plus grand n'appartiennent pas plus aux riches qu'aux pauvres. L'usage en est abandonné à tous dans la même mesure. La bonté divine en a fait autant pour la prédication évangélique.

Vers. 7-14. *Redevable comme je le suis aux Grecs et aux Barbares, vous étiez des premiers à qui je me proposois*, etc. Saint Paul est loin de renoncer à l'es-
Pag. 444. pérance de son voyage à Rome, bien qu'il ait calculé les dangers auxquels il s'expose dans une ville en proie à toutes les fureurs de l'impiété. Et, en effet, ils ne lui manqueront pas, puisque, à la suite de tant de traverses endurées sur terre et sur mer, il

ira y terminer sa vie, victime de la cruauté de son empereur. Mais loin d'arrêter sa résolution, cette perspective ne sert qu'à l'enflammer; et de toutes les peines qu'il éprouve, la plus vive est de n'y être pas encore.

Car je l'annonce sans rougir cet Évangile. Pourquoi ne pas dire plutôt qu'il se fait gloire de l'annoncer, lui qui ne craindra pas de dire aux Galates: *A Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose qu'en la croix de Jésus-Christ?* Pourquoi ici cette réserve? Ne seroit-ce point d'abord pour apprendre aux prédicateurs à se proportionner à la foiblesse de leurs auditoires? Qu'il eût employé ces mêmes expressions en parlant à un peuple orgueilleux, accoutumé à n'estimer que le faste et les grandeurs, à confondre ses dieux avec ses maîtres; la superbe délicatesse des Romains eût repoussé l'image d'un gibet infamant. Il lui suffisoit d'abord de dire qu'il n'en rougissoit pas, pour les amener bientôt à n'en pas rougir eux-mêmes, et à s'en glorifier comme lui. De même que l'on vînt aujourd'hui à demander à quelqu'un de vous: Adorez-vous Jésus crucifié? répondez: Du moins, je n'adore pas un adultère, un parricide, l'assassin de ses enfants. J'adore, et je m'en fais gloire, un Dieu crucifié, mais un Dieu qui, par sa croix, a réduit les Démons au silence, et qui en a aboli le culte superstitieux. Je reconnois dans cette croix l'ineffable trophée de sa bien-

Vers. 16.

Gal. vi. 14.

faisance et de son amour. Un autre motif encore du mot de saint Paul : Parce que ces mêmes Romains vantoient leur éloquence et affectoient une sagesse puisée à une source étrangère : Moi, leur dit-il, plein de mépris pour toutes vos sciences humaines, je viens vous prêcher la croix ; et je suis loin d'en rougir ; car elle est *la force de Dieu*, et l'instrument de sa toute-puissance pour sauver tous ceux qui s'y soumettent par la foi, seule capable de justifier les hommes (*).

Pag. 445.

HOMÉLIE III.

Il nous apprend aussi que la colère de Dieu fondra du haut du ciel sur les méchants et les impies qui étouffent dans leur cœur la vérité qu'ils connoissent, Dieu leur ayant manifesté tout ce qu'il est permis à l'homme de connoître des perfections de Dieu. En effet, ses divins attributs, sa puissance, son essence, invisibles de leur nature, ont été rendus comme visibles par les œuvres de la création ; de sorte qu'ayant connu le créateur, et reçu ses bienfaits, ils sont inexcusables de ne l'avoir ni adoré ni remercié comme il le mérite. Au contraire, ils se sont égarés dans de vains raisonnements ; et, fiers d'un faux savoir, leur présomption les a jetés dans les ténèbres. Ils se sont donné le nom de sages, et ils n'ont montré qu'extravagance ; car l'honneur qui n'est dû qu'à l'être incorruptible, à Dieu seul, ils l'ont rendu à un être corruptible, à la figure d'un homme, d'un oiseau, d'un reptile, d'un quadrupède, rejetant le vrai

Ch. 1, vers. 18 et suiv.

(*) Tom. IX Bened., pag. 436—445. Morel, *Nov. Testam.*, tom. IV, pag. 16—29.

Dieu pour des divinités imaginaires, et transférant à la créature l'hommage qui n'est dû qu'au créateur, seul digne d'être à jamais béni. (Traduct. de l'évêq. de Lescar.)

(Analyse et extraits.)

Après avoir exposé le bienfait que l'Evangile promet à ceux qui s'y soumettent, l'Apôtre ajoute ces paroles terribles pour épouvanter ceux qui le rejeteroient; *il nous apprend aussi que la colère*, etc. Pag. 447. Les deux ressorts qui agissent avec le plus d'énergie sur le cœur de l'homme, l'espérance et la crainte, sont ici employés : tout ce qu'il y a d'attrayant pour la fidélité; tout ce qu'il y a de redoutable pour l'ingratitude. Souvent il arrive que cette colère éclate Pag. 448. et se manifeste dès la vie présente par les fléaux divers qui frappent les particuliers ou qui désolent le monde, présages des châtiments bien plus formidables réservés à l'autre vie.

Les méchants et les impies qui étouffent la vérité. Diverses sortes d'impies et de méchants; mais *la vérité* est une et simple. Elle a été violée tout entière par le crime de l'idolâtrie. Pag. 449. L'idolâtrie ne fut pas seulement l'erreur de l'ignorance. Dieu se découvroit aux hommes par des témoignages si éclatants, qu'ils resteront à jamais sans excuse par devant Vers. 19. le tribunal de Dieu, le monde étant un livre ouvert à tous les yeux, à qui il étoit facile de lire les preuves de son existence et de sa sagesse imprimées sur toûtes les œuvres de la création. Le magnifique con-

cert qui résulte de toutes les parties de la nature ne se faisoit-il pas entendre à leurs oreilles? l'admirable succession des saisons de l'année ne disoit-elle
Pag. 450. rien à leur cœur? La mer seule, avec ses bienfaits et ses tempêtes, ne leur racontoit-elle pas éloquemment la puissance et la sagesse de son créateur? Ils ont bien pu reconnoître sa nécessité d'être; mais
Vers. 21. *égarés dans leurs vains raisonnements*, ils ont abandonné la voie droite qui conduit à Dieu, pour se jeter dans les voies ténébreuses qui les ont menés au plus absurde polythéisme. Ils ont anéanti la Di-
Pag. 451. vinité en la multipliant : ce fut là le crime des philosophes. Les fables les plus monstrueuses ont été leur ouvrage. Platon, le plus sage d'entre eux, en tiroit vanité. Socrate, son maître, n'a pas su s'en défendre, lui qui, au moment de mourir, sacrifioit encore un coq à Esculape. Ainsi le Démon se jouoit-il de leur orgueil en les abaissant aux pieds des plus méprisables idoles. Dieu le permettoit pour humilier l'orgueil de leur raison. Il les livroit à eux-mêmes, comme feroit un général qui, pour punir des soldats en révolte, les abandonneroit aux mains de l'ennemi. Il a suffi à Dieu de se retirer d'eux, pour les plonger dans l'abîme de l'ignorance et de la corruption. Il vouloit que l'excès de leur aveu-
Pag. 452. glement servît aux siècles à venir de leçon qui leur apprît jusqu'où la sagesse humaine, réduite à ses seules conceptions, peut se laisser emporter. Leur

propre corruption les a punis de l'injure dont ils avoient déshonoré Dieu (1).

Seul digne d'être à jamais béni. Bien qu'outragé Vers. 25.

(1) « Examinez la théologie des génies profonds qui éclairèrent l'univers, de ces philosophes, que leurs siècles considérèrent avec respect, et les siècles suivants avec admiration, et dont les incrédules de nos jours se vantent encore d'être les imitateurs.... Dieu a abandonné le monde à la philosophie : erreurs honteuses, contradictions sans fin. » (M. l'évêque de Langres, *Instruct. dogmat. sur la religion*, pag. 6 et 22, in-4° ; et Bossuet, *Disc. sur l'Hist. univ.*, pag. 364.)

La doctrine de l'Apôtre, sur la profonde corruption où l'idolâtrie avoit jeté les hommes, a engagé une controverse de la plus haute importance parmi les théologiens. Ils ont distingué trois sortes de Gentils; les premiers, qui avant, ou même après la loi de Moïse, ont conservé la vraie religion, la foi en Dieu et en ses promesses, l'espérance de la future rédemption à opérer par le Messie promis au monde, et ont vécu d'une manière conforme à la loi naturelle, tels que Abel, Seth, Noé, Abraham, Melchisédech, Job, etc. ; les seconds, qui vivant au milieu des nations idolâtres, sans aucune idée distincte de la vraie religion, ce que l'on appelle la foi explicite au Messie, se sont élevés, par la force de leur génie, jusqu'à la connoissance de l'unité d'un Être souverain et des devoirs de l'homme, soit envers Dieu, soit envers ses semblables; la troisième classe étoit celle des Gentils idolâtres, qui se livroient aveuglément à tous les vices d'une nature corrompue, sans se mettre en peine de connoître Dieu, également sourds à la voix de leur conscience et aux oracles de la loi naturelle. Nulle diversité d'opinions, par rapport à ces derniers; car on ne doit pas s'arrêter à quelques textes isolés, peut-être mal entendus, qui sembleroient vouloir excepter ceux-ci. Toute la difficulté ne porte que sur les seconds. On demande si les Gentils qui ont connu Dieu, et qui ont vécu d'une manière louable et conforme à la loi naturelle, ont été sauvés par le mérite de leur vie; et l'on appuie l'affirmative de l'autorité de saint Jean Chrysostôme. Il est bien vrai que le saint docteur avance que les Gentils qui ont vécu avant Jésus-Christ, pouvoient être sauvés sans le confesser, que l'on n'exigeoit pas d'eux la foi explicite au Messie, qui n'étoit pas encore venu ; il le déclare dans tous ses Commentaires, tant sur l'Évangile

par les crimes de la terre, Dieu n'en reste pas moins tout ce qu'il est. L'impiété des hommes n'enlève rien à sa divine essence toujours digne des adorations. Ce n'étoit pas pour servir l'intérêt de sa vengeance, qu'il abandonnoit le monde à ses ténèbres. Eh! comment nos ingratitudes atteindroient-elles cette
Pag. 452. majesté souveraine, impassible dans sa nature, invulnérable dans sa sainteté, inviolable dans sa gloire; quand l'homme lui-même, cette chétive créature dépendante de tout ce qui l'entoure, peut, s'il le veut, empêcher que les outrages et les injustices dont il est l'objet n'aillent jusqu'à lui; quand, insensible aux traits de la médisance, de la calomnie, calme et tranquille au milieu des plus violentes persécutions, il s'élève par son courage jusqu'à la nature de Dieu lui-même? Le moyen, direz-vous, d'arriver

de saint Matthieu, que sur les Épîtres de saint Paul; mais il n'en reconnoît pas moins expressément que, s'ils l'ont pu, ils ne l'ont pas voulu; que les plus célèbres de la gentilité, tels qu'un Socrate, un Platon, qui avoient connu la divinité par leur lumière naturelle, et par la force de leur raisonnement, n'ayant pas voulu faire usage de leur connoissance, et mettre en pratique les vérités de morale qu'ils avoient découvertes, Dieu ne leur a pas donné son secours surnaturel, il ne leur a pas accordé les grâces et les lumières intérieures, sans lesquelles leurs connoissances étoient vaines et inutiles au salut éternel; qu'ils s'en étoient rendus indignes, ou par leur ingratitude, ou par leur orgueil. Or il est impossible de les en accuser avec plus d'énergie, que ne l'a fait l'éloquent patriarche; d'où il conclut, avec l'Apôtre, que tous ces philosophes s'étoient rendus vraiment inexcusables dans leur égarement volontaire, comme n'ayant pas glorifié Dieu après l'avoir connu.

à ce sublime effort? Je réponds qu'il est en votre pouvoir. Comment? En ne vous affectant pas des traverses qui vous surviennent. Mais la chose est-elle possible? Oui, si vous le voulez; et pourquoi ne le voudriez-vous pas? Qu'un enfant vous insulte, vous en formalisez-vous? soyez dans les mêmes dispositions à l'égard du prochain : et tout ce qu'il pourra faire contre vous ne vous paroîtra qu'un jeu d'enfants, indigne de votre courroux. C'est là le véritable honneur, celui dont vous restez toujours le maître. Celui d'autrui ne vous appartient pas. Le diamant rend-il les coups qu'on lui porte? — Mais c'est sa matière. — Eh! pourquoi ne feriez-vous pas par raison ce que la nature fait dans un corps insensible? N'a-t-on pas vu autrefois les trois jeunes hommes de la fournaise de Babylone demeurer au milieu des flammes sans y brûler; Daniel dans la fosse aux lions sans en rien souffrir. Il dépend de vous de reproduire ces miracles. Il y a une autre espèce de lions et de lions furieux dont vous pouvez amortir la fureur; ce sont la colère, l'envie, l'impureté, bêtes féroces qui menacent de vous dévorer. Imitez Daniel; implorez comme lui la grâce toute-puissante du Seigneur, et vous serez invulnérable au milieu des lions (*).

(*) Tom. IX Bened., pag. 447—453. Morel, *Nov. Testam.*, tom. IV, pag. 30—38.

HOMÉLIE IV.

Vers. 26 et suiv.

Aussi, pour les punir de la corruption de leur cœur, Dieu les a livrés à toute la dépravation de leurs sens. (jusqu'à outrager la nature par les plus infâmes abominations). Mais vous, ô Juifs ou Gentils, qui n'approuviez pas ces crimes, qui blâmez même ceux qui les commettent, et qui tout en les blâmant les imitez, vous êtes d'autant plus inexcusables; et le même jugement que vous portez contre eux retombe directement sur vous: car nous savons que la justice de Dieu frappe indistinctement sur ceux qui agissent ainsi. Vous donc qui condamnez ceux qui violent la loi et qui la violez, pensez-vous échapper au jugement de Dieu, ou méprisez-vous les trésors de sa miséricorde et de sa longue patience, au lieu de profiter du temps qu'il vous accorde pour vous reconnoître et vous corriger? (Traduct. du même.)

(Analyse.)

Pag. 454.

De tous les crimes que puisse commettre la perversité humaine, les plus humiliants sont ceux qui outragent la nature. Tel est l'effroyable tableau que présente l'histoire du paganisme. Les sages eux-mêmes n'en étoient pas exempts; et par les désordres dont l'Apôtre les accuse, on voit ce qu'est l'homme quand Dieu l'a abandonné. Ce n'étoient pas leurs opinions seules qui fussent monstrueuses; leurs mœurs ne l'étoient pas moins. Remarquez avec quelle discrétion de langage en parle l'Apôtre. C'étoient des erreurs qui outragent la nature; ce mot

est comme un voile qu'il jette sur des abominations que l'on ne pouvoit ni taire ni décrire. Les deux sexes oubliant leur première destination, ont brûlé, dit-il, d'exécrables feux, et consommé dans leur égarement l'opprobre qui en est le digne fruit. Comme ils ont rejeté toute idée de Dieu, Dieu a permis qu'ils ne connussent d'autre divinité que leurs passions. Et voyez les progrès du mal : que de crimes en foule ont découlé de cette source (1) !

La crainte de Dieu est un frein puissant contre le mal. Qui cesse de craindre le Seigneur tombe bientôt dans les plus coupables désordres.

Crimes que produit l'abus des richesses. Avantage de la pauvreté (*).

HOMÉLIE V.

Prodigieux égarements de l'esprit et du cœur, causés par l'idolâtrie. L'ignorance n'en fut pas la seule source. Il en faut accuser la dépravation des mœurs, qu'entretenoit une fausse sagesse (1). Les païens seront jugés au tribunal de leur conscience. Pag. 460.

(*) Tom. IX Bened., pag. 454—459. Morel, *Nov. Testam.*, tom. IV, pag. 38—45.

(1) Voyez à l'article *Idolâtrie*. Nos prédicateurs et apologistes des diverses communions. « Avec la connoissance du vrai Dieu, les principes fondamentaux de la vertu étoient égarés dans l'univers. La religion, faite pour perfectionner l'homme, concouroit à la pervertir. Elle avoit corrompu jusqu'à la règle des mœurs ; l'exemple même de la divinité encourageoit au crime. Il n'y avoit point de passion qui n'eût ses dieux, ses prêtres, ses temples, son culte, ses sacrifices, ses mystères et ses adora-

(Analyse et extraits.)

Pag. 463. Qui approuve le mal, est aussi criminel que celui qui le commet. L'impunité dans le mal est un premier châtiment et le plus redoutable de tous. On se prévaut de la bonté de Dieu, et l'on croit pécher impunément; sa justice aura son tour. Dernier jugement, où il sera rendu à chacun selon ses œuvres. Alors l'affliction et le désespoir accableront tout homme qui aura fait le mal; tout homme, riche ou pauvre, monarque, empereur, n'importe. Nulle distinction de rang ni de grandeur. Seulement ceux-là seront punis plus sévèrement, qui auront été prévenus de plus de grâces (1). Le Juif qui a connu la loi, mais qui ne l'a point pratiquée, sera traité plus rigoureusement que le Gentil qui ne la connut point. Le Juif n'est pas estimable seulement parce qu'il est Juif; le Gentil n'est pas méprisable seulement parce qu'il est Gentil (2). Ce sont les actions qui détermi-

Pag. 264 et suiv.

teurs, ses initiés; et c'étoit du haut des autels que les vices se répandoient sur les nations. » (M. l'évêque de Langres; *supr.*, pag. 21.)

(1) Éloquent parallèle entre l'infidèle et le chrétien. (Cambacéres, *Serm. sur la loi de Dieu*, tom. II, pag. 71, 72.)

(2) « Pour bien entrer dans la pensée de l'Apôtre, il est important de se mettre devant les yeux le sujet auquel il l'applique, et de ne perdre jamais de vue le but de toute cette épître. L'apôtre se proposoit principalement de s'opposer à un schisme scandaleux, qui déchiroit l'Église de Rome. Elle étoit composée de deux sortes de chrétiens, dont les uns venoient d'entre les Gentils, et les autres du judaïsme. Les derniers conservoient pour les autres ce mépris qu'ils avoient toujours eu pour les nations étran-

neront la sentence du souverain juge. La conscience rendra témoignage que la loi fut écrite au fond des cœurs de tous les hommes. Quelle épouvante pour les méchants à ce jour terrible où ils verront leur vie tout entière manifestée aux yeux des hommes (1); leurs pensées les plus secrètes dévoilées à la face de tous l'univers. Que deviendra alors le pécheur arraché, en dépit de tous ses efforts, à ces ténèbres qu'il avoit toujours recherchées? lorsqu'il se verra en présence de Dieu? Comment soutiendra-t-il ce visage irrité? où fuir? Comment échapper à ces éclairs de ses yeux qui le poursuivent et le percent de toutes parts? L'enfer avec tous ses supplices lui semblera moins rigoureux

gères. Ils soutenoient que, quant à eux, ils avoient un droit naturel aux grâces, que le Messie venoit de répandre dans l'Église, parce qu'étant nés Juifs, ils étoient les légitimes héritiers d'Abraham, à qui la promesse étoit faite, au lieu que les Gentils n'y participoient que par pure grâce. Saint Paul a combattu ce préjugé. Il a prouvé que les Juifs et les Gentils étant tous également *sous le péché*, ils avoient également besoin de l'alliance de grâce; qu'ils devoient les uns et les autres leur vocation à la miséricorde de Dieu, que nul n'étoit rejeté comme Gentil, ni admis comme Juif; mais que ceux là seuls avoient part au salut qui avoient été élus par les décrets éternels de Dieu. » (Sauriu, *Serm.*, tom. 1, pag. 178, 179.)

(1) A l'exemple du saint patriarche, Bourdaloue anime son raisonnement par une image frappante. « En effet, quand au moment de la mort, où ils doivent être jugés de Dieu, ils venoient à lui produire leurs bonnes œuvres, mais leurs bonnes œuvres faites dans l'hérésie, Dieu, tout porté à la récompense, se voit comme forcé de les rejeter, etc. » (*Serm. sur la foi*, *Dominic.*, tom. 1, pag. 104; Montargon de même, *Dictionn. apostol.*, tom. 11, pag. 505.)

que l'aspect de ce visage enflammé de colère. Toutefois que devons-nous redouter davantage et plus que l'enfer? Le péché qui nous y conduit. Oui l'enfer lui-même, qui nous punira de nos infidélités, est moins à craindre que le malheur d'offenser le Dieu des miséricordes qui nous avoit provoqués par tant
Pag 469. de bienfaits (1). Voyez David pénitent; de toutes ses douleurs, la plus amère, c'est d'avoir offensé le Seigneur. Mais telle est notre dureté, que nous sommes plus vivement touchés de la menace des châtiments éternels, que de l'attrait du divin amour. Ce n'est pas ainsi que saint Paul et l'apôtre saint Pierre en agissoient. Ah! si nous aimions
Pag. 470 — comme eux, le péché nous paroîtroit plus insupportable que l'enfer. Mais nous ne savons pas aimer; et de là vient que nous ne comprenons pas quel malheur c'est que de ne pas aimer. Mais qu'est-ce que Dieu pouvoit faire de plus qu'il n'a fait pour nous obliger à l'aimer? Il est venu en personne, nous l'avons dédaigné; il nous a député ses prophètes, nous les avons mis à mort; à présent il a envoyé son propre Fils, nous ne l'avons pas plus ménagé; tout son sang a coulé par nos mains. Et lui, son amour n'a fait que s'enflammer même par nos ingratitudes; il nous presse, il nous sollicite par ses oracles, par ses ministres, employant tour-à-tour la

(1) Voyez les articles : *Jugement dernier*, *Enfer*.

menace et la promesse; d'un côté l'enfer avec ses tortures, de l'autre son royaume avec toutes ses récompenses. Qu'un homme comme nous en agît de la sorte, nous serions à ses pieds; et Dieu, pour tant d'amour, n'obtient de nous que des mépris! O froideur! ô dureté de cœur! ô comble d'ingratitude! Infidèles à sa loi, nous consumons notre vie dans l'iniquité. Pour peu que nous fassions de bien, nous nous donnons bien de garde de l'oublier, nous l'enregistrons avec la scrupuleuse exactitude du serviteur qui compte avec son maître; nous en exigeons le salaire, comme si nous y avions droit, et que Jésus-Christ ne valût pas bien qu'on l'aimât sans espoir de récompense. Aimons-le comme il doit être aimé, c'est là notre plus grande récompense; c'est là notre royaume céleste; ce sont nos plaisirs et nos délices; c'est notre honneur, notre gloire, notre lumière et notre souveraine félicité (*).

HOMÉLIE VI.

Suite de l'explication. (Ch. II. vers. 17 et suiv.)

(Analyse.)

Si les Juifs avoient sur les autres peuples des avantages incontestables, ils les rendoient inutiles par l'abus qu'ils en faisoient et par l'orgueil avec Pag. 473.

(*) Tom. IX Bened., pag. 461—471. Morel, *Nov. Testam.*, tom. IV, pag. 47—60.

lequel ils s'en prévaloient pour mépriser les autres. Ils savoient et approuvoient le bien, mais ne le pratiquoient pas; connoissance stérile qui ne servoit qu'à les rendre plus criminels en exposant le saint nom de Dieu à être blasphémé parmi les Gentils. Vraie circoncision, celle du cœur. Le vrai Juif n'est pas celui qui n'en a que le nom, comme la vraie circoncision n'est pas celle qui ne s'imprime que sur la chair (1). Le véritable Juif l'est au-dedans comme au-dehors, et la vraie circoncision s'opère dans le cœur en même temps que sur la chair, par l'esprit et non par la lettre de la loi; en un mot, le vrai Juif attend tout de Dieu et rien des hommes. Qu'a donc le Juif de plus que le Gentil, et quels sont les avantages qu'il retire de la circoncision? De très grands et en très grand nombre. Et d'abord d'être le peuple auquel Dieu a confié ses oracles et le dépôt de ses promesses; faveur insigne, parole inviolable dont rien ne sauroit arrêter l'effet. Car encore qu'une partie ait renoncé aux oracles et violé le dépôt des promesses en refusant d'y croire, pensez-vous que l'infidélité des hommes puisse détruire la fidélité de Dieu, et que la malice des uns soit capable d'an-

Isa. LII. 5.

Pag. 475 et suiv.

Vers. 28.

Pag. 473.

(1) Saint Jean Chrysostôme n'a vu, dans la circoncision, qu'un simple signe qui marquoit la justice déjà reçue par la foi, nullement une grâce capable de conférer cette même justice. Et voilà à quoi tous les théologiens ont borné les effets de la circoncision judaïque. (Voyez la dissertation à ce sujet, dans le XIIe vol. de la *Bible de Vence*, p. 58 et suiv.)

nuler pour les autres la parole que Dieu leur avoit donnée à tous? Gardons-nous de le penser. C'est comme si un roi disoit : J'ai élevé telle personne en dignité : parce qu'elle n'a pas voulu répondre à mes vues, est-ce à moi qu'il faut s'en prendre plutôt qu'à ses travers d'esprit ou de cœur? Bien loin de compromettre sa gloire, l'ingratitude de son sujet ne fait que lui donner plus d'éclat.

De quel droit reprocherions-nous aux païens l'extravagance de leur culte et la dépravation de leurs mœurs, si nous les imitons dans leurs vices? Pag. 480.

Le crime de l'avarice est une idolâtrie réelle, qui rend le chrétien non moins coupable que l'infidèle (*). Pag. 481.

HOMÉLIE VIII.

Suite de l'explication.

A quoi donc, me dira-t-on, a servi à Abraham d'avoir été circoncis, si la circoncision qui se prend ici par les œuvres ne lui a pas valu la justice? Je réponds que si la justice eût été le fruit de ses œuvres, il n'en eût été redevable qu'à lui et non à Dieu; mais que dit l'Écriture? *Abraham crut à Dieu, et sa foi lui fut imputée à justice.* (Chap. IV, vers. 1 et suiv.)

Ce n'est ni par vos propres mérites, ni par vos œuvres, ce n'est que par la foi que vous serez justifiés. Pag. 497.

(*) Tom. IX Bened., pag. 472—481. Morel, *Nov. Testam.*, tom. IV, pag. 60—71.

Saint Paul réduit à leur juste valeur les prétentions des Juifs, qui se glorifioient d'être les enfants d'Abraham selon la chair, en leur répondant que la justice de ce patriarche, et l'honneur d'avoir été l'ami de Dieu, ne lui venoit pas du sceau de la circoncision, mais de l'excellence de sa foi (1). Que vous ayez quelques œuvres à vanter, vertu humaine qui vous justifie dans votre opinion, mais non pas *devant Dieu :* il lui faut sa part, et il n'y a que la foi qui la donne. Ces œuvres ne sont que des actes isolés, stériles, dont la vanité s'accommode; il n'y a rien là pour la gloire de Dieu (2). Il y a dans la foi quelque chose de bien plus héroïque. Elle seule glorifie véritablement le Seigneur. C'est la foi qui découvre à nos yeux tout ce que la nature ne nous révèle point
Pag. 493. par elle-même ; c'est elle qui célèbre dignement la

(1) «Les Juifs se confioient dans les œuvres de la loi de Moïse, c'est-à-dire dans les sacrifices qui leur étoient ordonnés ; et pourvu qu'ils observassent fidèlement et inviolablement cette loi, ils s'assuroient que toutes les promesses faites à Abraham devoient s'accomplir dans eux. Vous vous trompez, mes frères, leur disoit saint Paul ; ce n'est point la pratique de votre loi qui vous sauvera ; c'est la foi de Jésus-Christ. Vous avez beau immoler des victimes ; vous avez beau vous purifier, vous avez beau faire profession d'un culte exact et religieux, si toutes ces observances et toutes ces cérémonies ne sont sanctifiées par la foi, vous ne faites rien. C'est par la foi que vous avez été justifiés, et c'est la foi qui doit vous donner accès auprès de Dieu : *Justificati ex fide.* Ainsi leur parloit cet homme apostolique. » (Bourdaloue, *sur la foi*, *Dominic.*, tom. I, pag. 98.)

(2) L'abbé Clément, *sur la foi*, *Carême*, tom. II, pag. 101 ; Cheminais, *Serm.*, tom. II, pag. 296.

toute-puissance divine ; elle qui rend un légitime hommage à sa souveraine autorité ; elle qui lui témoigne efficacement l'amour que nous lui devons (1). C'est donc par la foi que se manifeste dans l'homme, et la générosité de ses affections, et la plus haute sagesse, et la plus sublime perfection. Le commun des hommes peut n'être ni voleur ni assassin; mais il faut un grand caractère, et supérieur à la nature, pour croire que Dieu puisse faire ce qui nous paroît être au-dessus de nos sens, au-dessus de toutes les forces humaines. Il n'est personne qui refuse de reconnoître Dieu, de l'honorer, de respecter ses commandements ; mais le lui témoigner par la soumission de sa foi, c'est là lui prouver réellement et qu'on l'aime et qu'on le préfère à tout. Si donc nous honorons Dieu en faisant ce qu'il nous commande, nous l'honorons bien davantage en croyant sur sa parole ce qui paroît impossible à croire. Dans le premier cas, on lui obéit ; dans l'autre, on témoigne n'avoir pour lui que des sentiments dignes de lui et proportionnés à sa grandeur. Et non-seulement une semblable disposition prouve que l'on aime Dieu, elle prouve en- Pag. 499

(1) Montargon, *Dictionn. apostol.*, tom. II, pag. 464—489 ; le P. Lenfant, *Serm.*, tom. II, pag. 266—310. L'abbé Poulle, dans son *Sermon sur la foi*, en démontre l'excellence comme étant une lumière infaillible, vive, surnaturelle, salutaire, proportionnée au siècle présent (tom. I, pag. 10 et suiv.) Nous rencontrons dans la chaire protestante une page admirable sur les prérogatives de la foi. Elle est de David Martin, dans *Morc. choisis des protest.*, pag. 273.

core que l'on en est aimé. C'est là cette justice véritable qui ne vient que de lui ; justice qui n'est pas bornée à l'exemption du péché, mais qui renferme l'accomplissement de toute vertu, et la parfaite justification, ni à la soustraction du châtiment, mais qui donne droit aux plus magnifiques récompenses. Et
Vers. 9. c'est là cette justice *devant Dieu* dont saint Paul fait avec tant de raison le plus beau titre de gloire du saint patriarche, appelé pour cela le père des croyants, parce qu'il avoit cru contre toute probabilité, et espéré contre toute espérance. Véritablement père, puisqu'il le fut d'un double peuple :
Pag 501. père des incirconcis qui ont imité sa foi, et des Juifs qui ont reçu de lui le sceau de l'adoption divine par la circoncision. La foi existoit avant la circoncision, puisqu'au sein de la gentilité, Abraham avoit la foi, et que sa foi lui mérita l'honneur de sa vocation. La circoncision cède donc à la foi, puisqu'elle n'en est que le sceau, et que le sceau ou l'image d'une chose est toujours au-dessous de ce qu'elle représente. L'étendard dans la main du soldat marque sa profession, et ne vaut pas l'homme qui le porte. La foi d'Abraham consistoit dans la croyance au dogme de la résurrection des morts (qu'il manifesta dans le sacrifice de son fils). Imitez-le dans sa foi ; autrement, fussiez-vous circoncis mille fois, vous n'êtes pas le fils d'Abraham. La circoncision ne fut pour lui qu'un signe extérieur, qui

n'a d'efficacité qu'autant qu'il désigne que la vérité, c'est-à-dire la foi dont elle est la marque, réside réellement dans le cœur. Si vous n'avez pas la chose, à quoi sert le signe qui la représente? que diroit-on d'un coffre qui seroit bien scellé, mais qui seroit vide? La circoncision n'avoit donc d'autre effet que de prouver l'inutilité de la circoncision elle-même.

Mais comment Abraham, père des Juifs, l'est-il aussi des Gentils? Conséquemment à la promesse qui lui avoit été faite : *Je vous ferai père d'innombrables nations?* Il l'est, répond l'Apôtre, *à l'imitation de Dieu même, à la parole duquel il a cru.*

Comme Dieu n'est pas seulement le Dieu de quelques particuliers, mais le père de tout le genre humain, ainsi Abraham devient-il le père de nous tous. De plus, comme ce n'est point par une alliance charnelle, mais par l'union de la foi que nous devenons enfants de Dieu, ainsi est-ce par la foi, non par la nature que nous sommes les fils d'Abraham, par l'héritage de la soumission qu'il a témoignée à la parole de Dieu, *croyant à lui comme à celui qui* Vers. 17.
ranime les morts, et qui appelle ce qui n'est point comme ce qui est. Remarquez l'expression : il ne dit pas qu'il produit, mais qu'il *appelle*, pour marquer Pag. 504.
la merveilleuse toute-puissance de Dieu, et avec quelle promptitude ses ordres s'exécutent. Il nous est facile à nous d'appeler ce qui est; il l'est encore plus à Dieu de produire ce qui n'est pas.

Il crut, quoique incroyable, qu'il seroit père de nombreuses nations; il espéra contre toute espérance; la fermeté de sa foi l'a élevé au-dessus de toutes les répugnances de la nature. Modèle de foi pour tous les âges à venir, Abraham n'avoit alors personne à imiter. Lui, ce ne sont pas les hommes qu'il consulte : il n'écoute, il ne voit que Dieu. Loin d'opposer aucune résistance, *il n'hésita point*, il n'eut pas la moindre défiance que la promesse de Dieu ne dût s'accomplir. Toutefois Dieu ne lui avoit point donné d'autre témoignage de sa parole que sa parole même; il n'avoit point opéré de miracles sous ses yeux. Il n'a donné au saint patriarche qu'une simple parole, il lui a promis une chose au-dessus de la nature. Autant d'obstacles qui devoient, ce semble, suspendre au moins sa créance. Non. Abraham n'hésite pas (1). Apprenons, à son exemple, que quand Dieu paroîtroit nous promettre l'impossible, si notre foi chancèle, ce n'est point à cette apparente impossibilité qu'il faut s'en prendre, mais à notre manque de foi.

Vers. 18. Dans la conduite du patriarche, saint Paul voit le miracle de la force. *Fortifié*, dit-il, *par la foi*,
Pag. 505. Abraham n'hésita point. C'est que la foi suppose véritablement une force surnaturelle, une vertu toute divine. Il en faut, nul doute, pour dompter

(1) Bourdaloue, *Mystères*, tom. II, pag. 387; Clément, t. II, p. 112, Houdry, t. IV, p. 159; Segaud, *Carême*, t. I, p. 80.

les passions et les mouvements orageux du cœur ; il en faut davantage encore pour surmonter les contradictions de l'esprit. En discutant, en raisonnant contre Dieu, Abraham n'eût été qu'incrédule : par l'humble soumission de sa foi, *il rendit gloire à Dieu, étant pleinement persuadé qu'il est tout-puissant pour faire ce qu'il a promis*. Se soumettre sans discussion, Vers. 21. sans examen, à la parole du Seigneur, c'est rendre à Dieu un solennel hommage : examiner trop humainement ce qu'il a dit, c'est attenter aux droits de sa majesté souveraine ; c'est l'outrager. S'il s'offense d'une indiscrète curiosité qui lui demande compte des choses de la terre ; à plus forte raison de cette révolte téméraire de l'esprit qui appelle à son tribunal les mystères de l'Essence divine et les jugements secrets devant lesquels nous devons nous courber en silence.

L'Apôtre ne vante pas seulement dans Abraham la simplicité de sa foi, mais la plénitude de cette foi. Il est, dit-il, *pleinement persuadé*. Ce n'est pas une croyance vague, mais une adhésion profonde de l'esprit et du cœur à la parole de Dieu. C'est que la foi parvenue à ce degré, est bien plus convaincante et persuasive que la démonstration même qui résulte de l'art du raisonnement, puisqu'il n'y a plus de raisonnement qui soit capable de l'ébranler. Qui embrasse aujourd'hui une opinion sur la parole d'autrui, peut demain se laisser persuader

par un autre. Mais avec une foi ferme, plus de changement, plus de variation : le fondement de la foi est inébranlable (1).

Ce n'est donc pas la foi qui est foiblesse d'esprit, c'est bien plutôt l'incrédulité : ce n'est pas la foi qui est petitesse de courage, c'est l'incrédulité qu'il faut en accuser, puisque vous la voyez timide, incertaine, changeant à tout vent, se traînant à terre (2), quand la foi prend son essor vers le ciel, s'élève jus-
Pag. 506. qu'au sein de Dieu pour lui rendre gloire, se pénétrer de sa justice, adorer sa puissance ; et qu'elle ne nous inspire que des sentiments dignes de cet Être souverain.

Exhortation. Imiter la foi d'Abraham. Honorer Dieu par la régularité de ses mœurs, et par la fuite de tout ce qui
Pag. 507. l'offense. Veiller sur soi-même. Invocation du nom de Jésus-Christ dans les tentations. Fruits malheureux de

(1) La Boissière, *sur la foi, Carême,* tom. I, pag. 213 ; Molinier, *Serm. chois.*, tom. XIII ; Montargon, *Dictionn. apostol.*, t. II, p. 511 ; M. l'évêque de Langres, *Instruct. pastor.*, pag. 11—22 ; Cheminais, *Serm. sur la foi,* tom. II, pag. 271. Lisez surtout l'admirable sermon de Bossuet pour le second dimanche de Carême, tom. IV, pag. 361 et suiv.

(2) Ce double reproche, auquel on n'a répondu jamais que par des persécutions, a fourni matière à d'éloquents discours, surtout dans les temps modernes, où l'incrédulité s'est montrée avec tant d'audace. Nous distinguons particulièrement les sermons de Massillon, *Doutes sur la religion, Carême*, tom. III, pag. 242, 245, 253 ; Cambacérès, *Serm. sur les incrédules*, tom. I, pag. 155 et suiv. ; *sur la loi de Dieu*, tom. II, pag. 59 et suiv. ; le sermon du P. Lenfant, qui a pour titre : *Foiblesse des esprits-forts*, tom. II, pag. 71, et *Serm. sur la foi*, *ibid.*, pag. 317.

la division parmi les chrétiens. Précepte de la charité chrétienne. Crime de l'envie. Contre la médisance (*). Pag. 508. Pag. 509.

HOMÉLIE IX.

Justifiés par la foi, ayons la paix avec Dieu. Ch. v. vers. 1. Qu'est-ce que l'Apôtre entend par ce mot, la paix avec Dieu? Il est des personnes qui expliquent ainsi sa pensée : Ne faisons pas de téméraires provocations pour chercher à introduire la loi de Moïse dans le culte chrétien. Je crois, moi, que c'est trop restreindre la pensée de l'Apôtre, et qu'il parle ici de tout le régime de vie que nous devons embrasser. J'établis mon opinion sur l'ensemble de ses paroles. Après avoir vanté l'excellence de la foi, qu'il préfère à la justice des œuvres seules sans la foi, de peur que l'on n'inférât de sa doctrine que les œuvres étoient indifférentes, et que l'on pouvoit impunément s'abandonner à la paresse, il conclut par ce précepte : *Ayons la paix avec Dieu.* Comment? en évitant le péché, parce que le péché nous met en guerre avec Dieu. Mais le moyen, m'allez-vous dire, de ne point pécher? Comment recouvrer notre première innocence? Je réponds que si dans le temps où nous étions sous l'empire du péché, Jésus-Christ nous en a affranchis, combien plus maintenant Pag. 512.

(*) Tom. II Bened., pag. 497—513. — Morel, *Nov. Testam.*, tom. IV, pag. 91—107.

nous conservera-t-il dans l'état de liberté qu'il nous a acquise! Il devoit, ce semble, lui en coûter bien davantage pour nous donner la paix que pour nous y maintenir. Toutefois il l'a fait, et sans que nul obstacle l'ait arrêté. Si donc il a exécuté ce qu'il y avoit de plus difficile, à plus forte raison ce qui l'est moins. Nous y parviendrons et sans beaucoup de difficulté, si nous sommes fidèles et attachés constamment à celui qui pour nous a opéré de si grandes choses. Je dis plus : sa propre justice l'engage à le faire; car s'il nous a tant aimés, nous réconciliant avec Dieu son père, lorsque nous étions en guerre avec lui, n'est-il pas juste qu'il nous conserve dans cette paix, afin qu'il ne paroisse pas avoir réconcilié à son père des méchants et des ingrats?
Vers. 2. C'est lui, ajoute l'Apôtre, qui par la foi nous a ouvert l'accès à la grâce. Or, si Jésus-Christ nous a ouvert l'accès à la grâce, lorsque nous étions si fort éloignés de Dieu, que ne fera-t-il pas après qu'il nous en a rapprochés par des nœuds si étroits? L'Apôtre ne cesse de nous remettre sous les yeux cette opposition qui existoit entre Dieu et nous; et nous ne devons jamais la perdre de vue. De la part de notre Dieu, que de miracles de bonté et de miséricorde! Il est mort pour nous, il a effacé l'arrêt de notre condamnation, il nous a ouvert son royaume, donné les trésors de sa grâce; en échange de tant de bienfaits, qu'avons-nous apporté? Rien que

notre foi. Notre foi qui nous a valu la grâce de connoître Dieu, d'être délivrés de la chaîne de nos erreurs, d'être introduits dans le sanctuaire de la vérité, de puiser dans les eaux du baptême comme à la source de tous les biens. C'étoit pour nous communiquer tous ces précieux avantages qu'il nous a ouvert l'accès à la grâce. Non content de nous réhabiliter par la rémission de nos péchés, il nous a conféré les plus augustes prérogatives. Ce n'est pas tout : aux bienfaits les plus signalés il joint encore les plus magnifiques promesses ; l'espérance de ces biens qui surpassent toute comparaison et toute intelligence. Ecoutez l'Apôtre : Il nous a donné sa grâce ; voilà pour le présent. Il ajoute : *De telle* Vers. 3. *sorte que nous nous glorifions, dans l'espérance de la gloire des enfants de Dieu ;* voilà pour l'avenir.

Il n'en est pas des bienfaits de Dieu comme de Pag. 513. ceux que nous recevons des hommes. Ceux-là ne s'altèrent point par le temps; ni la violence, ni les années, ni les vicissitudes humaines, ni les artifices de l'ennemi du salut, ni les coups de la mort ne peuvent nous les enlever. Au contraire, la mort elle-même ne fait qu'en assurer la possession. Dès la vie présente, l'attente seule de ces biens en est la jouissance anticipée. L'âme fidèle en goûte les prémices. Déjà, comme parle l'Apôtre, *nous nous glorifions dans l'espérance de la gloire de Dieu.* On

ne se glorifie que quand on possède : si donc il pouvoit s'élever encore des doutes sur la vérité des promesses, la certitude s'en trouve garantie à l'avance par les précieux avantages que l'on commence à en recueillir. L'Apôtre les appelle la gloire de Dieu, parce que la gloire de Dieu lui-même est intéressée à l'accomplissement des promesses qu'il nous a faites. Mais c'est aussi notre gloire à nous-mêmes, et une gloire telle que l'éclat en rejaillit jusque sur les maux que nous éprouvons ici-bas. Privilége ineffable de l'espérance chrétienne! elle fait de nos amertumes mêmes des sources de plaisir. Dans les combats humains, les couronnes et le repos ne viennent qu'après les fatigues; ici la couronne ne se fait pas attendre : elle est à côté de l'épreuve, elle se trouve au sein même des tribulations. C'est déjà une gloire de souffrir (1). Quoi! lutter contre la faim, contre les outrages, contre les cachots et les tortures, est-ce là un titre de gloire! Oui, et l'Apôtre ne craint pas de se proposer lui-même pour exemple : *Nous nous glorifions :* non pas seulement dans l'attente de la récompense, mais pour l'honneur que nous en recevons dès maintenant. Et pourquoi donc? Parce que *nous savons que l'affliction produit la patience, la patience l'épreuve, et l'épreuve l'espérance.* Bien loin d'affoiblir nos espé-

Pag. 514.

(1) Segaud, *sur la foi*, *Carême*, tom. 1, pag. 83.

rances, ce sont les adversités mêmes qui les fondent et les soutiennent.

Exhortation. Avantages des afflictions. Elles deviennent le gage des promesses qui nous sont faites pour la vie future. Le salut est offert à tous les hommes. Combien d'amour et de reconnoissance nous devons au Seigneur quand il nous éprouve par les tribulations (*). Pag. 515 et suiv

HOMÉLIE X.

(Analyse.)

Péché originel. Ses ravages réparés par la rédemption divine. La mort à laquelle nous étions condamnés par le crime d'Adam, vaincue par la mort de Jésus-Christ. Combien la loi de grâce l'emporte sur la loi de l'ancienne alliance. Résurrection du Sauveur. Gage de celle qui nous est promise. Renouvellement de vie. Combien le péché nous dégrade. Exemple de l'enfant prodigue. Retour du pécheur qui se convertit, sujet de joie dans le ciel. L'amour que Dieu nous commande, amour de préférence à tout. Exemple d'Abraham. Nous pouvons le témoigner par notre résignation dans les maux. Le chrétien ne redoute que le Démon. Artifices de l'ennemi du salut pour perdre les âmes (**).

(*) Tom. IX Bened., pag. 511—519. Morel, tom. IV, *Nov. Testam.*, pag. 132—146.

(**) Tom. IX Bened., pag. 527—530. Morel, *Nov. Testam.*, tom. IV, pag. 119—131.

HOMÉLIE XI.

Résurrection du Sauveur, modèle de celle du chrétien. Le péché donne la mort à notre âme ; servitude où il nous réduit. Point d'autre mort que celle du péché. Contre l'attachement aux richesses. Effets de l'avarice. Contre la vaine gloire (*).

HOMÉLIE XII.

Devoir et règles de pénitence. La loi nouvelle nous a donné une liberté véritable, en nous affranchissant de la tyrannie du péché. Les méchants abusent de ce qu'il y a de plus saint. Défiance à concevoir du péché, même le plus léger. Paix de la conscience. Troubles et agitations inséparables de la mauvaise conscience. Vraie richesse. Prévenir les chutes à leurs commencements. N'opposer à la calomnie d'autre vengeance que la patience. Précepte de la charité et de la résignation chrétienne (**).

HOMÉLIE XIII.

L'excellence de l'âme se manifeste à travers les ombres dont le péché nous enveloppe. Combats entre la loi de la chair, et celle de l'esprit. Perfection évangélique. Nous devons y tendre par de continuels efforts. Moyens que la grâce nous fournit. L'héroïsme des vertus chrétiennes devenu commun chez tous les peuples où la lu-

(*) Tom. IX Bened., pag. 530—541. Morel, tom. IV, *Nov. Testam.*, pag. 132—146.

(**) Tom. IX Bened., pag. 542—556. Morel, *Nov. Testam.*, tom. IV, pag. 147—166.

mière évangélique a pénétré. Victoires remportées sur la chair par des milliers de solitaires, de martyrs et de vierges chrétiennes. En quoi consiste la vie du chrétien. Contre l'intempérance et l'amour des richesses. Portrait du véritable chrétien. Effets de la présence de Jésus-Christ et de l'Esprit Saint dans l'âme. Châtiments dont la justice divine menace le crime de l'avarice (*).

HOMÉLIE XIV.

Dépendance où le chrétien doit être continuellement des mouvements de l'Esprit Saint. La loi nouvelle est une loi d'amour, par opposition à l'ancienne, que l'Apôtre appelle une loi de servitude. Nous seuls avons droit d'appeler Dieu notre père, l'adoption divine nous ayant fait les enfants de Dieu, et les cohéritiers de Jésus-Christ. Gloire du chrétien jusque dans les ombres de la vie présente. Renouvellement universel qui aura lieu à la consommation des siècles. Pensée du ciel. Gloire future promise à l'âme fidèle. Solide fondement de l'âme chrétienne. Avantages des persécutions considérées dans l'ordre du salut. Charité des pasteurs de l'Église. Respect dû aux pauvres (**).

HOMÉLIE XV.

Explication du mot de saint Paul: Que *tout contribue au bien de ceux qui aiment Dieu*. La prescience de Dieu Rom. VIII. 28.

(*) Tom. IX Bened., pag. 557—575. Morel, tom. IV, *Nov. Testam.*, pag. 166—188.

(**) Tom. IX Bened., pag. 575—592. Morel, tom. IV, *Nov. Testam.*, pag. 189—212.

embrasse ses élus de toute éternité. Le chrétien plus fort que toute la nature. Exemple de Job. Constance et fermeté dans les persécutions. C'est par là que les apôtres ont triomphé de tous leurs ennemis. Amour que tous les Saints ont témoigné pour Dieu. Exemple de saint Paul en particulier. Charité envers les membres souffrants de Jésus-Christ (*).

HOMÉLIE XVI.

Zèle pour les intérêts de Dieu. Explication du mot de saint Paul, *je souhaiterois être anathème*. Quels sont les vrais enfants d'Abraham. Fruits du baptême. Pourquoi les uns sont élus, les autres réprouvés. Esaü et Pharaon. Mystère de la prédestination divine.

Rom. IX. 3.

Ibid. 20. Pag. 614.

Qui êtes-vous, ô homme, pour disputer contre Dieu? Par ces paroles, l'Apôtre réprime une curiosité insolente; il en arrête le téméraire essor, en nous rappelant ce qu'est Dieu, ce qu'est l'homme; combien sont impénétrables les conseils de sa providence, combien supérieurs à toutes nos pensées, et quelle profonde soumission leur est due. Il évite de s'engager dans la solution de la difficulté, avant d'avoir abattu la raison humaine sous le joug de l'autorité divine. Il ne dit pas qu'il lui est impossible de rendre raison de la conduite de Dieu; mais qu'il y a une indiscrétion coupable à lui demander

(*) Tom. IX Bened., pag. 593—685. Morel, tom. IV, *Nov. Testam.*, pag. 212—223.

compte. Parce que c'est Dieu qui à parlé, nous devons nous soumettre, non interroger. *Qui êtes-vous, ô homme*, pour oser vous mesurer avec Dieu (1)? Vous a-t-il appelé au partage de son empire? vous a-t-il permis de siéger avec lui sur un même tribunal? Comparé à Dieu, qu'êtes-vous? Imaginez quelque chose que ce soit, vous n'êtes rien, rien que néant. Le terme dont se sert l'Apôtre est plus que tout cela. Qui êtes-vous? l'expression témoigne plus de mépris encore que s'il avoit dit aussitôt : Vous n'êtes rien. La forme d'interrogation qu'il emploie indique de sa part une profonde indignation contre la téméraire curiosité qui veut sonder les profondeurs divines. Qui êtes-vous? non pas seulement pour répondre à Dieu, mais pour le contredire et lui résister? Il falloit, il ne falloit pas, dites-vous. L'étrange adversaire en présence de Dieu! Voyez comme l'Apôtre accable et terrasse l'orgueil de la raison humaine. Ce qu'il veut d'elle, c'est qu'elle

(1) « Dieu parle; il faut s'en tenir à sa parole. Ce principe est aussi sûr » qu'il est simple, et à la portée de tous. L'artisan comme le philosophe le » sentent. Dès que la voix de Dieu se fait entendre, il n'y a personne qui » ne reconnoisse qu'il faut s'en rapporter à son témoignage: dès lors plus » de dispute, plus de partage de sentiments. » (Montargon, *Dictionn. apostol.*, tom. II, pag. 491.) » Parce que nous et nos conseils sommes limités dans un temps si court, nous voudrions que l'infini se renfermât aussi dans les mêmes bornes. » (Bossuet, *Serm.*, tom. V, pag. 15; Cambacérès, *Sur la loi de Dieu*, tom. II, pag. 83—86; Saurin, *Sur les profondeurs divines*, *Serm.*, tom. I, pag. 183.)

obéisse en tremblant, non qu'elle élève des doutes, qu'elle propose des questions, qu'elle se livre à de curieuses recherches sur ce qu'elle doit ignorer et adorer en silence. C'est là proprement être le maître et le docteur des fidèles. Ceux qui tiennent ce rang dans l'Église ne doivent pas suivre aveuglément la vaine curiosité de leurs disciples : mais les attacher à l'obéissance. Ils doivent mépriser leurs questions inutiles et superflues ; s'appliquer à arracher les épines de leurs cœurs afin d'y semer ensuite la bonne semence. Ce n'est pas que nous veuillions attenter à leur liberté : mais, à l'exemple de l'Apôtre, nous leur apprenons par là quelle soumission est due à la parole de Dieu.

La foi et l'espérance sont les fondements de la justice.

Vocation des Gentils. Réprobation des Juifs causée par leur orgueil et leur endurcissement (*).

HOMÉLIE XVII.

Pag. 622. Si Jésus-Christ est la fin de la loi, ainsi que l'Apôtre le déclare, il s'ensuit que, qui n'a pas Jésus-Christ, eût-il en apparence toutes les œuvres et toute la justice de la loi, n'a pas néanmoins la loi ; et qu'au contraire, celui qui a Jésus-

(*) Tom. IX Bened., pag. 603 — 620. Morel, *Nov. Testam.*, tom. IV, pag. 224—246.

Christ, fût-il étranger à la loi, n'a rien à désirer. La fin que se propose la médecine, c'est de rendre la santé. Celui qui guérit est le vrai médecin, quand il n'en exerceroit pas la profession. Celui qui manque ses malades ne l'est pas, bien qu'il se donne pour tel. Image naturelle de la différence existante entre la foi et la loi. Qui a la foi touche au but; qui ne l'a point devient étranger à l'une et à l'autre. Car quel est le but que la loi se vantoit d'atteindre? N'étoit-ce pas de rendre l'homme juste? Elle ne l'a pu, malgré tous ses sacrifices et tout l'appareil de ses cérémonies. Il n'y a que Jésus-Christ qui ait rempli ce but : et comment? Par la justice, qui Vers. 9.
a son principe dans la foi, laquelle consiste à croire à Jésus, à le confesser de bouche; unique voie pour arriver au salut. Telle est la foi que nous admirons dans Abraham; foi humble et soumise qui croit Pag. 623.
du cœur, c'est dire quelle ne se permet pas même la plus légère hésitation, pas une pensée qui contrarie la parole du Seigneur (1).

Le caractère propre de la foi, c'est d'imposer silence au raisonnement, pour croire ce qui est au-dessus de la nature, et s'attacher fermement à la

(1) « Selon toute la théologie, la foi chrétienne appartient au cœur, du moins autant qu'à l'esprit. C'est véritablement une conviction de l'esprit; mais c'est une conviction de l'esprit que le cœur opère, et qui retourne au cœur pour opérer sur lui. » (L'abbé Clément, *sur la foi, Carême*, tom. II, pag. 108.)

seule parole de Dieu, comme étant souverainement puissant pour exécuter ce qu'il a dit.

Ne dites pas que la chose soit si difficile. Il ne faut point pour cela faire de longs voyages, traverser des mers orageuses, gravir des montagnes escarpées. Il ne faut que la bouche pour confesser, que le cœur pour croire. Un seul fait suffit à toutes les démonstrations. Pour preuve qu'il n'en coûte rien à la souveraine puissance de Dieu d'exécuter tout ce qu'il dit, l'Apôtre nous renvoie au seul argument de la résurrection de Jésus-Christ. Ce miracle prouvé, il n'y a plus rien de difficile à croire, parce qu'il n'y a rien de difficile à la suprême toute-puissance.

Exhortation contre la vaine gloire. Futilité des louanges. Combien on doit mépriser les jugements des hommes. Exemples de S. Jean-Baptiste, de S. Etienne (*).

HOMÉLIE XVIII.

(Analyse et extraits.)

Pag. 630. Saint Paul, en deux mots qu'il cite du prophète Isaïe (1), marque distinctement l'office des prédicateurs qui alors parcouroient toute la terre pour annon-

(*) Tom. IX Bened., pag. 621—630. Morel, tom. IV, *Nov. Testam.*, pag. 646—357.

(1) *Combien sont beaux les pieds de ceux qui annoncent l'Évangile de paix, de ceux qui annoncent les vrais biens!* (Isa. LII. 7.)

cer aux hommes l'Évangile de la nouvelle alliance. A l'objection qu'on pouvoit lui faire : Comment croire quand on n'avoit pas entendu? il répond affirmativement que si l'on n'avoit pas cru, ce n'étoit pas faute que la parole du salut n'avoit pas été annoncée. En refusant de croire, ô Juifs! ce n'est pas envers nous que vous vous montrez incrédules, mais envers le prophète Isaïe, qui, plusieurs siècles auparavant, a prédit que Dieu devoit envoyer ses prédicateurs. Que si le salut consiste à invoquer le nom du Seigneur, ce qu'on ne peut faire sans la foi ; et si la foi demandant nécessairement l'office des prédicateurs, il faut pour cela que Dieu les envoie ; il s'ensuit que si vous ne croyez pas, la faute en est à vous seuls, puisque Dieu de son côté a fait tout ce qu'il devoit faire.

Vers. 15.

Pag. 631.

On pouvoit répondre : Pourquoi donc s'est-il rencontré des incrédules? Saint Paul a prévu l'objection, et la réfute par les paroles qui suivent du même prophète : *Seigneur, qui a cru à ce que nous avons prêché?* Cette incrédulité même est une preuve de plus de la vérité évangélique, puisqu'en annonçant sa prédication, le prophète avoit également annoncé les contradictions qu'elle devoit essuyer (1).

(1) « Si les preuves du christianisme sont aussi vraies, cette religion aussi bien établie, pourquoi donc voit-on tant d'incrédules, etc.? » (Cam-

Vers. 17. *La foi vient de ce qu'on a entendu.* L'Apôtre savoit bien que les Juifs demandoient continuellement des miracles; qu'ils désiroient voir tous les jours des morts ressuscités. Oui, répond-il, si ce que vous entendez étoit la parole des hommes, vous pourriez conserver de la défiance; mais c'est la parole de Dieu lui-même. Ceux dont il a fait ses organes n'ont rien dit d'eux-mêmes, ils n'ont fait qu'apprendre aux hommes ce que Dieu lui-même leur avoit révélé; ce qui n'est pas moins concluant que les miracles. Que Dieu parle ou qu'il agisse par des miracles, il n'en est pas moins le Tout-Puissant, à qui l'on doit croire et se soumettre : ses œuvres et ses miracles ne s'opèrent que par la force de sa parole, qui a fait le ciel et la terre et tout ce qu'ils contiennent. Il faut donc ajouter foi aux prophètes, puisqu'ils ne disent que ce que Dieu leur fait dire; et du moment où Dieu a parlé, toute curiosité cesse.

Pag. 632. Je ne l'ai pas entendue, dites-vous. Mais l'univers tout entier l'a entendue. Et quand elle a retenti avec
Vers. 18. éclat jusqu'aux extrémités de la terre, comment peut-elle trouver encore des incrédules parmi vous, ô Juifs, qui l'aviez les premiers entendue?

Mais que servoit à Israël d'entendre la parole de Dieu, s'il ne la comprenoit pas, et s'il ne pénétroit

bacérès, tom. I, pag. 71; l'abbé de Boismont, *Œuvres*, pag. 365. Paris, 1805; l'évêque de Langres, *Instruct. sur la vérité de la relig.*, in-4°, pag. 87; Lenfant, *Serm. sur la foi*, tom. II, pag. 304.

pas que c'étoit le Seigneur lui-même qui lui envoyoit ces prédicateurs? son ignorance ne sera-t-elle pas son excuse?

A quoi l'Apôtre répond que les prophètes Isaïe et Moïse avoient marqué trop clairement et la mission des prédicateurs évangéliques et la future vocation des Gentils, pour qu'il y eut des doutes et de l'ignorance à ce sujet. Du temps d'Élie, les Juifs, témoins de ses miracles et de ses prédications, pouvoient-ils prétexter leur ignorance? Toutefois ils n'avoient cessé de conspirer contre la vie du prophète. Plus coupables que les Gentils, ils ont fermé opiniâtrément les yeux à la lumière; à peine a-t-elle commencé à luire à ceux des Gentils, qu'ils l'ont embrassée. Vers. 19, 20. Pag. 635 — 636.

Exhortation. Reconnoître le bienfait de Dieu, non par de stériles hommages, mais par un culte sincère et véritable, par la fuite du péché. Prendre saint Paul pour modèle. Recommandation du précepte de l'aumône (*). Pag. 638.

HOMÉLIE XIX.

Crime des Juifs. Leur ingratitude punie par la ruine de leur république. Les prophètes l'avoient prédite, et nous en voyons l'exécution de point en point. Il ne s'agit plus d'une captivité de soixante-dix ans, ni d'une de deux siècles; en voilà déjà plus de trois d'écoulés, Pag. 643.

(*) Tom. IX Bened., pag. 630—642. Morel, tom. IV, *Nov. Testam.*, pag. 257—271.

sans qu'on voie le moindre rayon d'espérance, bien
Pag. 644. qu'il ne s'y commette plus le crime de l'idolâtrie ainsi qu'autrefois. (L'argument s'est encore fortifié depuis, et douze cents ans ont été ajoutés à la désolation du peuple juif.) Mais l'apôtre leur donne un sujet de consolation, en les assurant qu'elle n'est pas sans ressource, et qu'à la consommation des siècles, le second avènement de Jésus-Christ sera précédé par le retour de la nation au christianisme.

Alors que la multitude des nations sera entrée dans l'Eglise, les Israélites auront part au salut et à la grâce de Jésus-Christ, en rentrant avec honneur
Pag. 648 et suiv. sur leur propre tige, quand le temps arrêté par la Providence pour punir leur ingratitude et dompter leur orgueil sera accompli (1). Si, d'une part, l'endurcissement de tout ce peuple, et, de l'autre, une foible portion échappée à son incrédulité a produit
Rom. XI. 12. le salut et la richesse du monde par la vocation des Gentils, et la prédication de l'Evangile répandu dans l'univers, quel bonheur ne sera-ce pas pour les deux peuples, pour les Juifs et les Gentils, que la nation en corps rappelée de son exil, réconciliée avec son Dieu, attachée tout entière à l'accomplissement de son œuvre? Ce sera sans doute pour les Juifs, plongés depuis si long-temps dans un assoupissement mortel, une véritable résurrection, et pour

(1) Bossuet, *Disc. sur l'Hist. univers.*, pag. 358, édit. in-4°. Paris, 1681.

nous et pour l'Église qui les recevra dans son sein, le passage de la mort à la santé, de la foiblesse à la force, un retour miraculeux de la mort à la vie(1).

La même justice qui s'est déployée avec tant de rigueur contre les Juifs ingrats menace aussi les Gentils qui ne reconnoîtront pas les bienfaits de leur vocation.

Les profondes méditations de l'Apôtre sur le mystère de la réprobation des Juifs et de la vocation des Gentils développées par le savant patriarche, ont fourni à nos docteurs venus après les plus éloquentes pensées et les plus utiles à l'instruction des peuples. Bossuet : « Pour » garder la succession et la continuité, il falloit que ce » nouveau peuple (les Gentils) fût enté, pour ainsi dire, » sur le premier, et comme dit saint Paul, *l'olivier sauvage* » *sur le franc olivier, afin de participer à sa bonne sève.* Rom. XI. 16. 17.

(1) Traduit par M. de Noë, évêque de Lescar. (*Disc. sur l'état futur de l'Église*, pag. 18. Paris, 1818.) Le docte et éloquent évêque ajoute ce mouvement plein de chaleur et de zèle pastoral : « Et vous, malheureux restes de ce peuple traîné dans la poussière et foulé aux pieds des nations, je ne suis pas complice des injustes mépris dont elles vous accablent. J'adore la main du Tout-Puissant qui pèse sur vous depuis plus de dix-sept siècles ; mais j'espère toujours en sa miséricorde. Je considère le rang dont vous êtes déchus, et celui auquel vous êtes appelés : je vois en vous les restes des enfants d'Abraham, selon la chair ; les pères des enfants d'Abraham, selon l'esprit, qui doivent naître de vous : et, plein d'admiration pour de si hautes destinées, je me joins à l'Église pour demander avec elle chaque jour à Dieu, qu'il daigne accomplir ses miséricordes, vous rappeler à lui, et, par votre retour, remplir ses promesses, faire taire nos ennemis, assurer le repos, la gloire et la durée de son Église. » (*Ibid.*, pag. 24.) *Heureux*, nous écrierons-nous avec le grand Bossuet, *heureux les yeux qui verront l'orient et l'occident se réunir pour faire les beaux jours de l'Église.*

» Aussi est-il arrivé que l'Église, établie premièrement » parmi les Juifs, a reçu enfin les Gentils pour faire avec » eux un même arbre, un même corps, un même peuple, » et les rendre participants de ses grâces et de ses pro- » messes (1). » Et plus bas : « Après avoir parlé du petit » nombre de Juifs qui avoit reçu l'Évangile, et de l'aveu- » glement des autres ; l'Apôtre entre dans une profonde » considération de ce que devoit devenir un peuple honoré » de tant de grâces, et nous découvre tout ensemble, le » profit que nous tirons de leur chute, et les fruits que pro- » duira un jour leur conversion. *Les Juifs sont-ils donc* » *tombés*, dit-il, *pour ne se relever jamais? A Dieu ne* » *plaise. Mais leur chute*, etc.... Qui ne tremblerait en » écoutant ces paroles de l'Apôtre : *Si Dieu n'a pas épar-* » *gné les branches naturelles, tu dois craindre*, ô Gentil, » *qu'il ne t'épargne encore moins.* Pouvons-nous n'être pas » épouvantés de la vengeance qui existe depuis tant de » siècles si terriblement sur les Juifs, puisque saint Paul » nous avertit de la part de Dieu que notre ingratitude » nous attirera un semblable traitement (2)? » Fénélon : » Si Dieu, terrible dans ses conseils sur les enfants des » hommes, n'a pas même épargné les branches naturelles » de l'olivier franc, comment oserions-nous espérer qu'il » nous épargnera, nous branches sauvages et entées, nous » branches mortes et incapables de fructifier? Dieu frappe » sans pitié son ancien peuple, ce peuple héritier des pro- » messes, ce peuple, race bénie d'Abraham dont Dieu s'est » déclaré le Dieu à jamais. Il le frappe d'aveuglement, il » le rejette de devant sa face, il le disperse comme la cen-

Rom. XI, 11.

Ibid. 21.

(1) Bossuet, *Disc. sur l'Hist. univ.*, pag. 397.
(2) *Ibid.*, pag. 300, 301.

» dre au vent; il n'est plus son peuple, et Dieu n'est plus
» son Dieu ; et il ne sert plus, ce peuple réprouvé, qu'à
» montrer à tous les peuples qui sont sous le ciel, la ma-
» lédiction et la vengeance divine qui distille sur lui
» goutte à goutte, et qui y demeurera jusqu'à la fin. Com-
» ment est-ce que la nation juive est déchue de l'al-
» liance de ses pères et de la consolation d'Israël? Le
» voici : Elle s'est endurcie au milieu des grâces; elle a
» résisté au Saint-Esprit ; elle a méconnu l'autorité de
» Dieu : pleine des désirs du siècle, elle a rejeté une
» rédemption qui, loin de flatter son orgueil et ses pas-
» sions charnelles, devoit au contraire la délivrer de son
» orgueil et de ses passions. Voilà ce qui a fermé les
» cœurs à la vérité; voilà ce qui a éteint la foi, voilà ce
» qui a fait que la lumière luisant au milieu des ténè-
» bres, les ténèbres ne l'ont point comprise. La répro-
» bation de ce peuple a-t-elle anéanti les promesses?
» A Dieu ne plaise. La main du Tout-Puissant se plaît
» à montrer qu'elle est jalouse de ne devoir ses œuvres
» qu'à elle-même ; elle rejette ce qui est, pour appeler
» ce qui n'est pas, le peuple qui n'étoit pas même Isa. LV. 5.
» peuple, c'est-à-dire les nations dispersées qui n'a-
» voient jamais fait un corps ni d'état ni de religion. Ces
» nations, qui vivoient enfoncées dans une brutale ido-
» lâtrie, s'assemblent, et sont tout à coup un peuple
» bien aimé. Cependant les Juifs, privés de la science
» de Dieu jusqu'alors héréditaire parmi eux, enri-
» chissent de leurs dépouilles toutes les nations. Ainsi
» Dieu transporte le don de la foi selon son bon plaisir,
» et selon le profond mystère de sa volonté. Ce qui a
» fait la réprobation des Juifs (prononçons ici notre
» jugement, pour prévenir celui de Dieu); ce qui a fait

» leur réprobation, ne doit-il pas faire la nôtre (1)? »

Tout cela se retrouve trait pour trait dans saint Jean-Chrysostôme ; et quiconque le lira avec les mêmes yeux que lui-même lisoit saint Paul, sentira germer encore dans son esprit et dans son cœur, des réflexions nouvelles à ajouter à ce fonds inépuisable de nos saintes Écritures.

Vers. 33. *O profondeur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu*, s'écrie l'Apôtre, *Que ses jugements sont impénétrables et ses voies incompréhensibles!* Il embrasse dans sa pensée toute la chaîne des temps; il contemple et cette savante économie, et cette prodigieuse diversité avec laquelle la divine providence a disposé toutes choses dès le commencement jusqu'aux jours où nous sommes; il est également étonné et de ce qu'il découvre, et de ce qu'il ignore : Et, dans le transport de l'admiration qui le saisit, toutes les paroles lui manquant à la fois pour exprimer le sentiment de reconnoissance qu'il doit à l'infinie bonté du Dieu qui a fait tant de merveilles, il se rabat à ces simples mots de *profondeur et de richesses* (2). Ce qui le jette hors de lui-

(1) *Serm. pour la fête de l'Épiphanie*, tom. IV, édit. Boullage, pag. 346—341.

(2) « L'Apôtre a raisonné, prouvé, argumenté. Mais après avoir entassé preuves sur preuves, raisonnements sur raisonnements, solutions sur solutions, il avoue, dans ces paroles, qu'il met sa gloire à demeurer au-dessous de son sujet; il se range en quelque façon dans la classe des plus ignorants de ceux à qui il écrit : il reconnoît qu'il n'a pas reçu une mesure assez

même, c'est cette inconcevable puissance, à qui il a suffi de vouloir pour agir, qui a exécuté tous ses desseins par les moyens en apparence les plus contraires, et s'élève si fort au-dessus de tous nos raisonnements humains, que ses jugements restent non-seulement incompréhensibles, mais impénétrables; c'est-à-dire que, bien loin de les pouvoir atteindre dans leur étendue, il n'est pas même permis de les sonder. A peine l'Apôtre en a-t-il pu lui-même entrevoir une foible partie; tant il est loin d'avoir pénétré jusqu'au fond de cet abîme que Dieu seul connoît bien! Car, *qui a bien connu les desseins de* Vers. 34.
Dieu, ou qui est entré dans le secret de ses conseils? Sa sagesse est telle qu'elle ne reçoit rien d'ailleurs, mais qu'il est lui-même la source et l'essence de la sagesse. Son pouvoir, sa bonté dans les bienfaits dont il nous a comblé, il n'a eu besoin de les emprunter à personne: ils émanent de la seule plénitude de son être. Il ne doit point de retour à personne, parce qu'il n'a rien reçu de qui que ce soit; et c'est lui qui toujours donne le premier. Tel est le vrai caractère de la richesse, de donner sans avoir rien à recevoir, ni à emprunter d'autrui. Tout est à lui, tout est par lui, tout est de lui. Il a tout créé, il conserve tout: *A lui soit gloire dans tous les siècles,* Vers. 36.
amen.

abondante de l'esprit de Dieu pour paroître dans ces abîmes, et il s'écrie, sur leurs bords: *O profondeur!*» (*Serm.*, tom. 1, pag. 179.)

ni condamnés pour leurs œuvres. Qu'y avoit-il de plus méprisable que les Gentils? Néanmoins, leur foi les a fait passer en un moment dans la famille des Saints. Quel peuple eut jamais des rapports plus intimes avec Dieu que les Juifs? Leur incrédulité les a repoussés de l'héritage d'Abraham. Ils tenoient à ce patriarche par les liens du sang et de la nature commune à tous les hommes. Tous tant que nous sommes, ne remontons nous pas à Adam, à Noé, et jusqu'à la terre qui fut notre premier berceau? A ce titre, personne n'est plus noble qu'un autre : la vraie noblesse, celle qui seule a droit aux récompenses, c'est celle qui nous distingue des méchants. C'est celle-là qui établit entre tous les hommes une égalité réelle. Nos véritables frères, ce sont ceux qui nous sont unis par un même zèle pour les intérêts de Dieu, plutôt que ceux qui sont sortis du même sein. Voilà ceux que Jésus-Christ qualifie du nom de fils de Dieu; les autres, il les range dans la famille du Démon; il les appelle enfants de la Gehenne, enfants de perdition, enfants d'incrédulité. Le vertueux disciple de saint Paul mérita le glorieux nom de fils de cet apôtre. Comment s'appeloit le fils de sa sœur? Nous n'en savons rien. Méritons d'être les enfants des Saints; aspirons à plus encore, à être les enfants de Dieu. Jésus-Christ nous y invite par ces paroles : *Soyez parfaits comme l'est votre père qui est dans les cieux.* C'est dans cette vue que, dans Matth. v. 48.

les prières que nous lui adressons, nous l'appelons notre père, non-seulement pour reconnoître le bienfait de notre divine adoption, mais pour nous exciter à ne pas dégénérer d'un tel père, par aucune action qui soit indigne de lui. Le moyen, me direz-vous encore, d'approcher d'une si haute majesté, au point d'être admis dans sa propre famille? Je vous répondrai que c'est en maîtrisant vos sens et toutes les affections de la chair, surtout en imitant sa douceur à l'égard de ceux qui l'insultent et l'outragent par leurs blasphèmes, en pardonnant à son exemple à ceux qui vous persécutent.

Avantages de la pauvreté. Vertu de la compassion. Devoir de la miséricorde. Récompenses qui lui sont promises (*).

L'explication de l'épître est continuée dans les homélies suivantes, qui se terminent, comme nous l'avons dit, par des exhortations sur divers points de morale, renvoyée à leurs articles distincts. Nous nous bornons à les indiquer ici sommairement.

HOMÉLIE XX.

Culte intérieur, spirituel, que Dieu réclame. Devoir de l'humilité contre la vaine gloire. Folie de l'orgueil (**).

(*) Tom. IX Bened., pag. 642—655. Mor., *Nov. Testam.*, tom. IV, pag. 272—288.

(**) Tom. IX Bened., pag. 656—663. Morel, *Nov. Testam.*, tom. IV, pag. 288—297.

HOMÉLIE XXI.

De la simplicité chrétienne. Comment on doit pratiquer le précepte de l'aumône. Règles de la charité. Zèle et ferveur nécessaires dans l'accomplissement des devoirs de l'hospitalité. Comment on l'exerce. Douceur envers les pauvres : exemple de Jésus-Christ (*).

HOMÉLIE XXII.

Du pardon des injures, Obligation de faire du bien à tout le monde, même à ses ennemis (**).

HOMÉLIE XXIII.

Obéir aux puissances. De l'amour du prochain. Amitiés chrétiennes (***).

HOMÉLIE XXIV.

Ce que l'Apôtre entend par être revêtu de Jésus-Christ, vivre de la vie de Jésus-Christ. Ce que c'est que le sommeil de l'âme. Nécessité de la vigilance. Du crime de l'impureté (****).

(*) Tom. IX Bened., pag. 663—673. Morel, tom. IV, *Nov. Testam.*, pag. 297—307.

(**) Tom. IX Bened., pag. 679—685. Morel, *Nov. Testam.*, tom. IV, pag. 307—315.

(***) Tom. IX Bened., pag. 685—694. Morel, *Nov. Testam.*, tom. IV, pag. 315—325.

(****) Tom. IX Bened., pag. 694—700. Morel, *Nov. Testam.*, tom. IV, pag. 326—334.

HOMÉLIE XXV.

Charité vraie. Amour de Jésus-Christ pour les hommes. Contre le scandale. Miséricorde et justice de Dieu. Peines de l'enfer (*).

HOMÉLIE XXVI.

De l'abstinence. Des péchés d'ignorance. L'ignorance volontaire n'excuse pas les fautes que l'on commet (**).

HOMÉLIE XXVII.

Pag. 718. Saint Paul est dans l'usage de terminer les exhortations qu'il adressoit aux fidèles par des prières et par l'expression de la louange qu'il rend au Seigneur. Il connoissoit toute l'importance de ce devoir, auquel son ardente charité le portoit avec une si vive affection. Tout pasteur pénétré de l'amour de Dieu et de son troupeau, doit non-seulement instruire les âmes confiées à ses soins, mais leur ménager par ses prières le secours du Ciel. C'est ce que
Ch. XVI, v. 25. fait l'Apôtre dans cette circonstance : *A celui qui est tout puissant pour vous affermir dans la foi de l'Évangile et de la doctrine de Jésus-Christ, gloire dans*

(*) Tom. IX Bened., pag. 701—710 Morel, *Nov. Testam.*, tom. IV, pag. 334—346.

(**) Tom. IX Bened., pag. 472—481. Morel, *Nov. Testam.*, tom. IV, pag. 346—354.

les siècles des siècles, amen. Si c'est la doctrine de Jésus-Christ, ce n'est donc pas celle des hommes. Paul n'est qu'instrument : c'est Jésus-Christ lui-même qui parle par sa bouche. Développant sa pensée, il s'attache à prouver que la révélation qui nous a été donnée de la doctrine évangélique, est un bienfait magnifique de la bonté de Dieu, et quelle gloire elle a répandue sur nous ; ce qu'il démontre d'abord par les caractères de son auteur, puis par les caractères de la doctrine. L'un de ses plus merveilleux, c'est que les vérités qui en font l'objet avoient été jusque là inconnues dans le monde ; ce qu'il témoigne par l'expression : *Suivant,* dit-il, *la révélation du mystère qui, étant demeuré caché dans tous les siècles passés, a été découvert maintenant par les Écritures prophétiques, selon l'ordre du Dieu éternel, et est venu à la connoissance de tous les peuples afin qu'ils obéissent à la foi.* Dieu pouvoit-il nous donner une plus grande marque de son amour, que de nous appeler, nous, de préférence à tous les autres peuples d'avant nous, à la connoissance de ses secrets les plus intimes, ignorés durant tous les siècles qui nous avoient précédés, et dont la révélation nous étoit réservée? Comment nous a-t-elle été manifestée? *Par les écritures prophétiques.* On ne doit plus craindre de s'éloigner de la loi, en suivant cette lumière nouvelle, puisque c'est la loi elle-même qui l'avoit annoncée au monde si

Pag. 719.

Vers. 26.

long-temps auparavant (1). Que si vous voulez connoître pourquoi ce fut un mystère pour tous les peuples, et pourquoi aujourd'hui encore elle conserve des obscurités, vous courrez risque de vous égarer, en oubliant que c'est un mystère, et que le secret de Dieu ne doit pas être interrogé. Ce n'est pas avec des regards curieux qu'il faut s'en approcher, mais avec un cœur soumis et reconnoissant. Aussi, pour réprimer les écarts de cette dangereuse curiosité, l'Apôtre ajoute-t-il : *Selon l'ordre du Dieu éternel, afin qu'ils obéissent à la foi.* La foi demande une soumission aveugle ; elle n'admet point une curiosité avide de connoître : et quand Dieu a parlé, le devoir est d'adorer, non de lui demander compte. *Connu aujourd'hui chez tous les peuples.* Car vous n'êtes pas les seuls qui ayez été appelés à la connoissance de ce mystère ; il a été prêché jusqu'aux extrémités de la terre, et le monde tout entier s'y est soumis sur la parole non des hommes, mais de Dieu lui-même, qui s'est révélé *par Jésus-Christ Notre-Seigneur.* C'est lui qui non-seulement nous l'a com-

(1) Cette proposition sera développée par l'éloquent patriarche, dans les morceaux où il traite *de l'accord des deux Testaments.* Elle l'a été avec un égal succès dans plusieurs de nos compositions modernes, entre autres par Massillon, dans son *Sermon sur la vérité de la religion*, qu'il démontre par son ancienneté, qui en fait remonter la naissance à celle du monde même, et par sa perpétuité, soutenue depuis l'origine des siècles, jusqu'à nous. (*Caréme*, tom. 1, pag. 78 et suiv. ; Pacaud, *Disc. de piété sur la vérité de la religion*, 2e part., tom. 1, pag. 27.)

muniqué, mais qui nous en a donné l'infaillible certitude. Et aussitôt, pour lui rendre hommage de cette bienheureuse révélation comme étant son ouvrage, l'Apôtre s'écrie en même temps : *A qui soit la gloire dans tous les siècles, amen.* Plus le mystère Vers 27.
est impénétrable à la curiosité humaine, plus aussi il en admire la profondeur, telle en effet qu'aujourd'hui même que la connoissance nous en a été donnée, il échappe à notre intelligence, et n'est accessible qu'à la foi. Voilà pourquoi il dit : *Gloire, honneur à Dieu, qui est le seul sage.* Car, lorsque l'on considère comment il a attiré les Gentils à son culte, les réunissant aux Juifs, auparavant le seul peuple où son nom fût connu ; comment il leur a ménagé des moyens de salut qu'ils n'avoient espérés jamais, comment il a fait citoyens du ciel des hommes qui n'étoient pas même dignes d'habiter la terre, amené aux immortelles récompenses de la vie future des peuples étrangers même aux devoirs de la vie présente ; comment il les a arrachés à la tyrannie des Démons qui les fouloient sous les pieds, pour les élever jusqu'à la sublime nature des Esprits célestes, leur ouvrant le ciel, abrogeant tout ce qui fut ancien, et cela avec une merveilleuse facilité, dans un si court espace de temps, peut-on ne pas reconnoître la plus haute sagesse dans Jésus-Christ, pour avoir initié si rapidement la gentilité à des connoissances que n'avoient pas les Archanges eux-mêmes ?

Ce que nous avons à faire, c'est de nous unir à saint Paul, pour payer à cette profonde sagesse le tribut de l'admiration et des louanges.

Pag. 720. *Exhortation.* Charité envers le prochain; elle doit s'étendre jusque sur les ennemis (*).

HOMÉLIE XXVIII.

Pag. 726. Cantiques sacrés. Les avantages que nous recueillons des psaumes de David. C'étoit l'histoire prophétique du Messie. Ils sont le trésor de l'Église (**).

HOMÉLIE XXIX.

Vers. 734. Charité pastorale. Exemples pris dans l'ancien Testament (***).

HOMÉLIE XXX.

Pag. 741. Charité des premiers chrétiens. Modèle proposé aux femmes chrétiennes (****).

HOMÉLIE XXXI, XXXII.

Pag. 745. Il n'y a rien à dédaigner dans les saintes Écritures.

(*) Tom. IX Bened., pag. 718—725. Morel, tom. IV, *Nov. Testam.*, pag. 355—362.

(**) Tom. IX Bened., pag. 724—729. Morel, *Nov. Testam.*, tom. IV, pag. 362—368.

(***) Tom. IX Bened., pag. 729—737. Morel, *Nov. Testam.*, tom. IV, pag. 368—378.

(****) Tom. Bened., pag. 737—744. Morel, *Nov. Testam.*, tom. IV, pag. 378—406.

Éternité de l'enfer. Rigueur des jugements de Dieu. Pag. 752.
Éloge de saint Paul (*). Pag. 757.

HOMÉLIES SUR L'EPITRE AUX HÉBREUX.

Le but de ces homélies ou commentaires est de fortifier dans leur foi les Juifs nouvellement convertis, et que leur changement de religion exposoit à des persécutions. Saint Jean Chrysostôme suit l'Apôtre pas à pas. Dans les premières, il prouve l'excellence de la révélation chrétienne, et sa supériorité sur celle qui avoit été donnée antérieurement; la divinité de Jésus-Christ et sa parfaite consubstantialité avec Dieu son père, contre les Juifs, contre Paul de Samozate, contre les Ariens, contre Marcel d'Ancyre et Sabellius, et contre les Marcionites. Il développe ce que dit saint Paul du sacerdoce de Jésus-Christ, de l'insuffisance des anciens sacrifices, du repos promis par David aux enfants de Dieu, de la souveraine sacrificature d'Aaron, de Melchisédech, figure du Sauveur, de l'alliance spirituelle et éternelle qui a succédé à l'alliance charnelle et temporaire du premier Testament. Il traite en passant, selon sa méthode, de divers sujets de morale.

(Extraits et analysee.)

Demeurons fermes dans la foi dont nous avons fait profession, nous dit l'Apôtre. Quelle est cette foi qui nous est demandée? Elle consiste à croire fermement à la résurrection de la chair, au jugement qui sera exercé sur chacun de nous, en conséquence Ch. I, v. 15.

(*) Tom IX Bened., pag. 744—760. Morel, *Nov. Testam.*, tom. IV, pag. 787—406.

de nos œuvres, et qu'il y a d'inépuisables récompenses promises à la fidélité. Elle consiste à croire encore que Jésus-Christ est Dieu; que la foi que nous professons est la véritable. Ce qui lui donne un fondement assuré, c'est qu'elle nous vient d'un pontife d'une nature incomparablement supérieure à la nôtre (*).

Les premières instructions que vous recevez de nous portent sur le baptême, l'imposition des mains (la confirmation), la résurrection des morts, le jugement futur qui décide de notre éternité. L'Apôtre les appelle les éléments de notre foi; et nous ne saurions trop vous en entretenir pour vous en donner une pleine et exacte connoissance, et pour affermir votre foi sur ces importants préliminaires. C'est là le fondement sur lequel la foi repose, les vérités capitales dont il faut être fortement pénétré : de telle sorte que si, après un certain nombre d'années, on étoit encore dans l'ignorance, encore obligé de se remettre, pour ainsi dire, sur les bancs, c'est que l'édifice n'auroit pas eu de fondement.

Mais faut-il s'en tenir toujours à ces commencements? Non. L'Apôtre veut aussi que l'on élève l'édifice, que l'on achève son éducation chrétienne (1).

Qui ne se nourrit que de lait n'est encore qu'un

(*) Homélie VII, tom. XII Bened., pag. 74.

(1) Développé par l'abbé Clément, *Serm. sur la foi*, *Carême*, tom. II, pag. 115; Le Chapelain, *Serm. sur la religion*, tom. V, pag. 359 et suiv.: d'où nous concluons l'indispensable nécessité d'étudier la religion pour la

enfant, incapable d'entendre les instructions de la parfaite justice ; sa foiblesse a besoin d'être soutenue par de longs raisonnements; il manque de la fermeté de la foi (*) (1).

Les homélies suivantes traitent de divers points ; de morale, de miracles et du sacerdoce de Jésus-Christ, de l'insuffisance des sacrifices anciens, de l'abrogation du culte mosaïque (**).

HOMÉLIE XXI.

Le médecin qui entend son art, quand il s'est vu forcé d'en venir à une opération douloureuse, s'applique à soulager la souffrance et à consoler son malade, en endormant la plaie. Telle est la méthode de l'Apôtre. Après avoir essayé de faire sur l'esprit des Hébreux la plus forte impression par la menace des châtiments de l'éternité, leur avoir déclaré que quiconque méconnoît et viole la grâce miséricordieuse du Seigneur, doit s'attendre à une perte

Pag. 193.

Hebr. x. 26 et suiv.

bien connoître. « Le christianisme n'a jamais craint d'être regardé de près. » (Massillon, *Vérité de la religion*, *Carême*, tom. I, pag. 84.)

(*) Homel. IX, tom. XII Bened., pag. 93, 94.

(1) Voyez ce caractère de fermeté dans la foi, éloquemment tracé dans le portrait du chrétien, par notre saint évêque, à cet article, et par quelques prédicateurs modernes : Bourdaloue, Cheminais, *Serm.*, t. II, p. 269; l'abbé Clement, *Carême*, tom. II, pag 113; Montargon, *Dictionn. apostol.*, tom. II, pag. 485. Mieux encore dans un beau passage du livre de M. l'évêque du Puy, sous le titre : *Questions sur l'incrédulité*, pag. 192, 1 vol. in-12. Paris, 1751.

(**) Tom. XII Bened., pag. 102—193.

inévitable, ce qu'il prouve par le témoignage de Moïse et des livres de la loi ; après en avoir conclu combien il est horrible de tomber sous la main vengeresse du Dieu vivant: appréhendant que l'énergie de ses peintures n'ait jeté ses auditeurs dans une excessive frayeur, capable de les décourager, il relève leurs esprits abattus par de plus consolantes images, par le langage de la louange et de l'exhortation, par des motifs d'émulation empruntés à leur propre histoire.

Il leur met en quelque sorte sous les yeux des tableaux de famille.

Vers. 32. Rappelez, leur dit-il, à votre mémoire, ce premier temps où, après avoir été illuminés par le baptême, vous avez soutenu de grands combats dans les afflictions que l'on vous a fait souffrir.

Pag. 194. C'est un puissant motif d'émulation que l'exemple et le témoignage des œuvres. Ce qu'il y avoit de plus difficile, c'étoit le premier pas ; la chose commencée, il n'en coûte plus pour avancer. Comme s'il disoit : Du temps que vous n'étiez encore qu'à l'entrée de la carrière, et dans le rang des novices, vous avez fait preuve d'un courage supérieur à tous les dangers : n'en seroit-il plus aujourd'hui de même, Ce n'étoient pas, dit l'Apôtre, des combats médiocres, mais de grands combats ; non de simples épreuves, mais des luttes où l'on se défend, où l'on

attaque corps à corps. Ce qui les montre comme de vaillants athlètes, et les fait voir sous le jour le plus honorable.

Entrant dans le détail :

Ayant, d'une part, servi de spectacle devant tout le monde, par les injures et les mauvais traitements que vous avez reçus ; et, de l'autre, ayant pris part aux souffrances de ceux qui étoient dans le même état. Vers. 33.

Il n'y a rien de sensible comme les injures et les mauvais traitements. Ils enfoncent dans le cœur un vif aiguillon ; ils troublent les idées, abattent le courage, offusquent les lumières de la raison. David lui-même ne pouvoit s'empêcher de s'en plaindre, *Je me suis nourri nuit et jour du pain des larmes, en m'entendant continuellement demander : Où est votre Dieu?* Ps. XLI. 3. Et dans un autre endroit : *Si c'étoit un ennemi qui m'eût attaqué de la sorte, je l'aurois enduré.* *Ibid.* LIV. 12. L'amour de la vaine gloire est une maladie dont bien peu d'hommes savent se défendre. On se désespère aisément lorsqu'on se croit offensé dans son honneur.

Ayant servi de spectacle devant tout le monde. Quand une insulte est faite en secret, on a peine à la dévorer ; mais la recevoir en présence de témoins, devenir spectacle à tout un peuple ! Ces Hébreux, oassés du judaïsme à la religion chrétienne, transfuges du culte de leurs pères, avoient eu en effet beaucoup à souffrir de la part de leurs

concitoyens qui leur reprochoient leur désertion, sans que personne les soutînt et les consolât. Mais, bien loin de vous en plaindre, vous en témoigniez de l'allégresse ; ce que marquoit votre empressement *à prendre part aux souffrances de ceux qui étoient dans le même état ;* ceux dont il parle, ce sont les apôtres et lui-même. Non-seulement vous n'en rougissiez pas, vous vous faisiez honneur d'y prendre part et de vous associer à leurs disgrâces.

Vers. 34. Vous avez compati à ceux qui étoient prisonniers.

Les chaînes dont nous étions garottés ne vous paroissoient pas avoir rien d'humiliant ; au contraire, vous offriez de les porter avec nous. Athlètes
Pag. 195. généreux, loin d'avoir besoin d'être consolés, c'étoit vous qui consoliez vos frères persécutés.

Et vous avez vu avec joie vos biens pillés.

Quel héroïsme ! quelle foi dans ces nouveaux chrétiens ! L'ardeur de cette foi vous a fait supporter les plus iniques spoliations : elle découvroit à vos yeux d'autres biens en échange de ceux qui vous étoient enlevés. Ces biens dont la possession est réservée à l'avenir, vous en jouissez déjà comme s'ils eussent été présents. Les faits ont bien fait voir de quelles espérances vous étiez animés. C'étoient la violence et l'oppression qui vous enlevoient vos richesses ; tout moyen de résistance eût été inutile ;

qu'importe? ce n'en étoit pas moins l'intrépidité de votre foi qui vous faisoit braver ces privations; puisque pour s'en affranchir il eût suffi de dissimuler sa foi. Bien loin de là, vous les avez affrontées gaiement, à l'exemple de ces généreux apôtres qui sortoient de la salle du conseil en se réjouissant d'avoir été jugés dignes de souffrir des outrages pour le nom de Jésus-Christ. Il n'eût tenu qu'à vous de vous y soustraire: vous vous y êtes exposés de plein gré, avec le ravissement de l'allégresse, sachant bien que vous avez dans le ciel d'autres biens plus excellents et qu'il n'est pas au pouvoir des hommes de vous ravir. Act. v. 41.

D'après de tels engagements :

Ne perdez donc pas la confiance que vous avez, qui doit être récompensée d'un grand prix. Vers. 35.

Que de ménagements! quelle délicatesse dans ces expressions! Leur dire : Reprenez la confiance, eût été les accuser de l'avoir perdue : *La confiance que vous avez*, suppose qu'il ne leur faut pas un grand effort pour y revenir. Il en coûte plus pour recouvrer ce que l'on n'a plus que pour conserver ce que l'on a. Le même Apôtre écrivant aux Galates, leur dit : *Mes chers petits enfants, pour qui je ressens une seconde fois les douleurs de l'enfantement;* ce mot laisse croire qu'il y avoit de leur part du relâchement qui obligeoit à leur faire des reproches directs. Gal. iv. 4.

Mais la situation actuelle de ceux-ci demandoit un langage moins sévère.

Qui sera récompensée d'un grand prix. Elle le sera ; elle ne l'est pas encore. Si la récompense est dans le ciel, ce n'est pas sur la terre qu'il faut la chercher. Avec la foi dont vous êtes animés, vous n'avez plus besoin que d'un peu de patience.

Vers. 36. Car la patience vous est nécessaire, afin que, faisant la volonté de Dieu, vous puissiez obtenir les biens qui vous sont promis.

Point de nouveaux combats à soutenir. Rien que de la persévérance ; attendez seulement ; vous touchez à la couronne ; vous avez fait ce qu'il falloit pour la mériter. Si elle est différée, c'est l'affaire de quelques moments. Plus d'ennemis qui vous la disputent. Laissez venir le Juge qui va bientôt vous la décerner. Il y auroit de la lâcheté à quitter le champ de bataille dans l'impatience de ne pas la recevoir assez vite. Il leur parle comme l'on feroit à l'athlète qui, après avoir terrassé ses adversaires, lâcheroit prise au moment de recevoir le prix du combat.

Vers. 37. Parce que, selon qu'il est écrit : Encore un peu de temps, et celui qui doit venir, viendra, et ne tardera point. (Habac. II. 3.)

Quand viendra-t-il ? Il y a, m'allez-vous dire, si long-temps qu'on l'annonce ! Par là même concluez

que plus il s'est fait attendre, et plus aussi vous approchez du terme. Voudriez-vous par vos murmures vous exposer à perdre le produit de vos travaux ?

Qu'est-ce donc que la foi ?

Elle est le fondement des choses que l'on espère, et une preuve certaine de ce qui ne se voit point (1). Ch. XI, v. 1.

Saint Paul la définit dans ces termes : Elle est, dit-il, dans son énergique précision, *la subsistance*

(1) La foi est ce qui rend présentes les choses qu'on espère, et ce qui nous convainc de celles qu'on ne voit point (Sacy). La foi est le fondement des choses que l'on doit espérer, et une pleine conviction de celles qu'on ne voit point (Carrierre). «C'est-à-dire que la foi est comme la substance, parce que la substance est le fondement qui est inébranlable en lui même, qui soutient tout le reste de l'édifice; ou bien qu'elle est un argument de conviction, qui nous fait croire les choses que nous ne voyons pas avec autant de fermeté et d'assurance, que si nous les voyions de nos yeux, et qu'elles tombassent sous nos sens (Houbry, *Biblioth.*, tom. IV, pag. 136). Saint Thomas explique ainsi cette définition : « En tant que la foi est une preuve certaine ou une conviction, elle est distinguée du soupçon, du doute, de l'opinion et de la foi humaine, qui n'ont point de certitude; et en tant qu'elle est des choses qui ne paroissent point, elle est distinguée de la science et de l'intelligence, dont la connoissance est claire et apparente; et en tant qu'elle est appelée la substance des choses qu'on doit espérer, elle enveloppe un certain ordre de la volonté et de l'entendement à l'objet de la foi. » (2. 2. *quæst.* IV, cap. I). « D'où vient que la » certitude de la foi l'emporte essentiellement sur toute certitude humaine, » sur l'évidence même. » (L'abbé Clément, *Carême*, tom. I, pag. 108.) Bossuet, avec son énergique précision : « La foi est le chemin à l'intelligence. » (*Serm.*, tom. III, pag. 350.) Et dans un autre endroit : « La foi est la raison des chrétiens. » (*Serm.*, tom. VI, pag. 99.)

même des choses que l'on espère, et l'évidence de celles qui ne se découvrent point aux yeux. Ce mot *évidence* ne s'applique communément qu'aux choses dont le témoignage des sens donne la preuve certaine. La foi devient donc, aux termes de l'Apôtre, une aussi ferme conviction pour des choses qui ne tombent pas sous les sens que l'est l'évidence elle-même pour celles qui se manifestent aux yeux. Et comme il est impossible de ne pas croire à l'existence des objets que l'on voit, de même ce qui détermine et caractérise la foi, c'est la créance donnée aux choses que l'on ne voit pas, et donnée avec une persuasion plus forte encore que celles qui s'aperçoivent par les yeux du corps. Comme l'on pourroit s'imaginer que ce qui n'existe qu'en espérance manque de fondement, la foi lui en prête un solide, ou plutôt elle est elle-même ce fondement. Par exemple : la résurrection des morts, la béatitude promise aux justes, n'existent encore que dans l'avenir; mais la foi qui en est convaincue, anticipant sur les temps futurs, les rend subsistantes dès maintenant par la parfaite croyance que l'on en a, et devient, selon l'expression de saint Paul, la *subsistance même des choses que l'on espère.* Vous voulez voir Dieu d'une claire vue : vous n'avez pas la foi ; vous cessez d'être juste, puisque *le juste vit de la foi.* Vous avez eu de laborieux combats à soutenir : soit. Attendez, attendez quelque peu, c'est en cela que consiste le

Pag. 197.

Rom. I. 17.

mérite de la foi, ne cherchez point encore ici-bas les biens que vous espérez.

L'avis que saint Paul donne aux Hébreux s'adresse à la plupart de ceux que je vois réunis dans cette enceinte, généralement à tous ceux de qui la foi timide, mal assurée, chancelle et manque de résignation dans les maux. Déconcertés par l'aspect de la prospérité des méchants, par le sentiment de leurs propres disgraces, ils s'attristent, ils s'emportent en murmures; il leur tarde que le pécheur soit puni; que le juste soit récompensé; que l'oracle de la prophétie s'accomplisse : Encore un peu de temps, et celui qui doit venir viendra; il ne se fera plus longtemps attendre. J'en dis autant à ces âmes découragées. Oui certes, il viendra; oui, le grand jour de la Pag. 198. résurrection générale et du dernier jugement s'apprête. Eh! qui nous le garantit? n'y a-t-il que les oracles de la prophétie? Ils ne permettent pas d'en douter. Mais je ne parle pas seulement à des chrétiens. Que dirai-je aux païens? un simple raisonnement auquel il est impossible qu'ils résistent. Je leur dirai : Jésus-Christ nous a laissé grand nombre de prédictions. Si elles n'ont pas été accomplies; refusez de croire à celle-ci; mais si l'événement les a toutes justifiées, il n'est point d'objection plausible contre celles qui sont réservées aux temps à venir. Il y auroit eu avant l'événement quelque raison de suspendre sa créance; depuis l'événement, il ne sauroit y en avoir.

Par exemple, il avoit prédit que la ville de Jérusalem
Luc. XIX. 44. seroit châtiée par une captivité, telle que jamais elle n'en avoit subie de pareilles; qu'elle seroit réduite à la plus extrême désolation, détruite enfin sans pouvoir se relever de ses ruines. Tout cela s'est vérifié de point en point. Il a prédit que la prédi-
Luc. XIII. 19. cation évangélique s'étendroit comme le grain de senevé jeté en terre, où il lève et devient un grand arbre. Nous avons sous les yeux le spectacle journalier de ses triomphes. Il a prédit que ceux qui,
Matth. X X. 29. pour le suivre, renonceroient à pères, mères, frères, sœurs, en retrouveroient d'autres. Nous sommes les témoins que cela s'exécute à la lettre. Il
Joann. XVI. 33. a dit à ses disciples : *Vous aurez de grandes afflictions à soutenir dans le monde, mais ayez confiance. J'ai vaincu le monde*, c'est-à-dire que personne n'aura l'avantage sur vous. Dites-nous s'il s'est
Marc. XVI. 18. trompé. Il a dit que les portes de l'enfer déchaîné contre son Église ne prévaudroient point contre elle; l'expérience atteste la vérité de cette prophétie. Pourtant au moment où Jésus-Christ la faisoit, quelle apparence y avoit-il qu'elle pût se réaliser? Ce n'étoient encore que de simples paroles, que des promesses dénuées du témoignage des faits qui seuls pouvoient les accréditer, comme ils l'ont fait par la suite. De même il nous a prédit que lors-
Matth. XXIV. 14. que son Évangile aura été prêché à toutes les nations, alors le siècle touchera à sa consommation.

La plus grande partie du monde a reçu la prédication de l'Évangile : croyons que la fin est proche (1).

Tremblons, ô mes enfants, dans l'attente de cet effroyable jour. Vous demandez avec une inquiète curiosité quand il viendra : bientôt, vous répondrai-je. Pour chacun de nous le terme de la vie est toujours la fin du monde, et nous n'en sommes jamais loin. Le nombre de nos années, dit le Prophète, ne va guère au-delà de soixante-dix ans : pour les plus robustes, ils poussent jusqu'à quatre-vingts. Nous sommes à la veille du dernier jugement; tremblons. Allons nous présenter à ce tribunal redoutable avec l'humble confession de nos péchés. Nous avons le temps présent pour nous y préparer : plus tard, il ne sera plus temps. Ps. LXXXIX. 20.

Sortie contre les jugements téméraires et la médisance.

(1) « Quand Jésus-Christ faisoit aux Juifs ces effroyables menaces, qu'il leur disoit qu'eux, leur ville, leur temple et leurs enfants seroient en proie au fer et au feu de leurs ennemis; qu'il les assuroit par serment que cette affreuse désolation devoit bientôt arriver, et que ceux qui vivoient alors ne mourroient point sans l'avoir vue; les Juifs croyoient-ils en Jésus-Christ? Ses menaces et ses serments faisoient-ils la moindre impression sur leurs âmes? Étoient-ils touchés? trembloient-ils? L'événement fit voir qu'ils auroient dû croire et trembler, et se disposer, par la pénitence, à recevoir utilement les coups de la colère du Ciel : à tout cela, cependant, les Juifs étoient insensibles. Ah! mes chers auditeurs, l'êtes-vous moins aux menaces d'un jugement plus inévitable à tous les hommes, que le fer des Romains ne le fut aux Juifs?... Jésus-Christ a dit vrai,

HOMÉLIE XXII.

Pag. 201. La foi demande l'élévation dans les sentiments, une certaine énergie dans l'âme, pour surmonter les impressions des sens et triompher de l'orgueilleuse ignorance de la raison humaine (1). Point de foi véritable, à moins de se mettre au-dessus de toutes les préventions de la coutume.

Les Hébreux convertis à la foi chrétienne avoient dégénéré de leur première ferveur. Les distractions des affaires, les persécutions livrées à leur foi les avoient fait déchoir; ils paroissoient tièdes, découragés. L'Apôtre ranime leur vertu languissante par des exemples puisés dans leur propre histoire. Il
Ch. XI, v. 2. leur oppose leurs ancêtres, les anciens patriarches dont la vertu avoit dans tous les temps excité leur admiration (2). Que si, dans un temps où ils n'avoient

quand il a dit aux Juifs qu'il viendroit bientôt les punir; il a donc dit vrai, quand il a dit à tous les hommes qu'il viendroit un jour les juger. » (La Rue, *sur le jugement dernier*, *Avent*, pag. 100, 101.)

(1) « Pour poser ce fondement de la foi, quels efforts a-t-il fallu faire? Il a fallu s'aveugler soi-même, démentir et désavouer tous ses sens, renoncer à son jugement, se soumettre et se captiver dans la partie la plus libre, qui est la raison. » (Bossuet, *Serm.*, tom. IV, pag. 382—338.)

(2) « Si mon sujet avoit besoin de nouvelles preuves, je vous montrerois combien la foi est glorieuse à l'homme, du côté des grands modèles qu'elle nous propose à imiter. Souvenez-vous d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, disoient autrefois les Juifs à leurs enfants : souvenez-vous des saints hommes qui vous ont précédés, à qui leur foi a mérité un témoignage si

sous les yeux que des récompenses terrestres, leur foi a été le seul principe de leur justice et de leur salut; à plus forte raison devons-nous trouver dans la foi l'appui qui nous soutienne dans nos épreuves. Les Pag. 202. hommes sont naturellement défiants ; ils tiennent à ce qu'ils ont, et attachent un grand prix à l'opinion des autres. Après cela, on se console bien plus facilement de ses souffrances, quand on voit les autres n'en être pas exempts. Saint Paul emploie ce double motif pour relever le courage des fidèles de Jérusalem. Il allègue l'exemple des ancêtres; il y joint des raisonnements puisés dans les notions communes, et sur lesquelles il n'y avoit nulle contestation. C'est par là qu'il prélude.

On accuse les objets de la foi de n'être pas susceptibles de démonstration ; c'est, dit-on, pure invention humaine. L'Apôtre répond et prouve que ce qu'il y a de plus merveilleux dans la nature s'explique par la foi toute seule, et non par le raisonnement. Ecoutez ses paroles :

C'est la foi qui nous apprend que le monde a été fait Vers. 3.
de rien par la parole de Dieu, et que tout ce qui est visible a été formé d'une matière ténébreuse et sans beauté.

avantageux, disoit saint Paul aux fidèles, etc. » (Massillon, *Vérité de la religion, Carême*, tom. 1, pag. 98 ; Bourdaloue, *sur la foi, Dominic.*, tom. 1, pag. 110.)

Tout ce que nous voyons exister aujourd'hui auroit donc été produit de ce qui n'existoit pas ; ce qui se découvre à nos yeux viendroit de ce qui leur échappe, Dieu l'ayant ainsi ordonné. Mais démontrez-moi que le simple ordre de la volonté divine ait pu suffire pour créer de rien ce qui n'existoit pas ? Ce n'est pas la raison qui vous le prouvera ; au contraire, elle s'opiniâtrera à dire que ce que nous voyons aujourd'hui a été formé d'autres choses que nous voyons également. C'est un axiome commun dans les écoles de la philosophie que rien ne se fait de rien. Enveloppés dans la matière, leurs maîtres ne connoissent rien au-delà : ils n'accordent rien à la foi. Pourtant ils sont les premiers forcés d'abandonner le domaine de leur raison et de recourir à celui de la foi, toutes les fois qu'il se présente à leur esprit quelque vérité d'un ordre supérieur et inexplicable autrement que par la foi ; telles, par exemple, que cette proposition : Dieu est l'Être éternel, qui n'a ni commencement ni fin. Bien loin que la raison les amène à cette vérité, elle la repousse, parce qu'il lui est impossible de la concevoir. En quoi vous remarquerez leur inconséquence : avouer que Dieu est l'Être éternel qui n'a ni commencement ni fin, qu'il n'a point été créé, qu'il n'a reçu de personne son principe d'Être éternel, qu'il n'a pu se le donner à lui-même ; n'est-ce pas là quelque chose de plus prodigieux et de plus inaccessible à tous les efforts

de la démonstration que de dire que ce Dieu existant par lui-même de toute éternité a fait de rien tout ce qui existe (1)?

Au moins y a-t-il ici bien des raisons qui nous persuadent et qui nous invitent à croire. Nous jugeons bien qu'il faut que quelqu'un ait fait ces choses; que ce qui est fait a eu un commencement. Mais un Être sans commencement, un Être existant par lui-même, et avant tous les temps, n'est-ce pas là un mystère que la foi toute seule nous enseigne?

Encore l'Apôtre ne remonte-t-il pas si haut. Se bornant à l'existence des créatures: C'est par la foi, dit-il, que nous savons que le monde a été tiré du néant. Assurément ce n'est pas la raison qui l'enseigne. Qui est-ce qui l'a vu? qui est-ce qui étoit présent à ce moment? quelle certitude en avons-

(1) « L'Être infini est, par sa nature, incompréhensible. La raison ne peut se le figurer autrement. Les notions mêmes quelle nous en donne, sont pleines de mystères. Elle nous dit qu'il existe nécessairement, mais peut-elle nous donner l'idée d'un Être qui renferme en soi la raison de sa propre existence? Elle nous le représente éternel: nous fait-elle concevoir une durée sans succession, ou une succession sans commencement et sans fin? Elle nous le peint immense; mais elle ne nous explique ni une immensité sans étendue, ni une étendue sans matière. Elle nous atteste qu'il est immuable, et elle reconnoît qu'il est libre. Toutes ces vérités, et une multitude d'autres aussi inexplicables, sont des dogmes de la religion naturelle. La raison parvient à les connoître; mais elle ne peut s'élever jusqu'à les comprendre. Il lui est également impossible de les nier et de les concilier. » (M. l'évêque de Langres, *Instruct. pastor. sur la vérité de la religion*, pag. 10 et 11, in-4°.)

nous donc ; celle que la foi, et pas une autre, nous en donne ; la foi, supplément de l'évidence, la foi qui, par ce que nous voyons, nous fait comprendre ce que nous ne voyons pas.

De ces considérations générales, l'Apôtre descend au particulier, et choisissant pour exemples les grands hommes de l'ancien Testament, il rapporte à un seul point leur éloge, en nous disant que tout ce qu'ils ont fait de grand, ils l'ont fait par la foi (1). Un grand homme est d'un prix égal à celui du monde tout entier. Quelques lignes plus bas, mettant en balance d'un côté le monde, de l'autre quelques saints personnages ; *Le monde*, dit-il, *n'en étoit pas digne*. Le premier qu'il rappelle, remarquez bien, c'est un juste persécuté, un frère haï de son propre frère pour le nom de Dieu. C'étoit leur présenter leur propre histoire : *Vous n'avez pas eu moins à souffrir de la part de vos concitoyens*. Vous aussi vous avez été les victimes de l'envie et de la haine. Abel honore le Seigneur : c'est pour cela qu'il est mis à mort. Il dort dans le tombeau sans être encore arrivé au jour de la résurrection, qu'il a crue, à quoi se portoient toutes les espérances de son cœur, toutes les actions de sa vie. Il a fait, lui, pour le service de Dieu tout ce qu'il étoit en son pouvoir de faire ; Dieu ne s'est pas encore acquitté envers lui.

Pag. 203.

Hebr. xi. 38.

I. Thess. ii. 14.

Vers. 4.

(1) Bourdaloue, *Serm. sur la foi*, *Dominic.*, tom. I, pag. 111, 112.

La victime qu'il présente au Seigneur est jugée pure, excellente : quelle récompense en reçoit-il ? d'être égorgé par la main d'un frère, d'avoir à subir le premier la sentence encourue par le crime d'Adam ; victime d'autant plus déplorable, qu'elle est la première proie de la mort, que son assassin est son propre frère ; que ses yeux mourants, en quittant la vie par cet affreux fratricide, n'aperçoivent autour de lui dans un père, dans une mère, que les auteurs de sa mort. Dieu lui-même semble l'abandonner, en ne venant pas à son secours ; Dieu qui avoit rendu à sa justice un solennel témoignage, en acceptant son oblation de préférence à celle de Caïn, abaissant un regard favorable sur ses présents, les consumant par le feu du ciel, comme l'expliquent quelques interprètes.

Pag. 204.

Gen. IV. 4.

Combien votre situation est plus avantageuse ! vous avez, pour soutenir votre foi dans vos épreuves, vous avez les oracles des prophètes, vous avez d'admirables exemples, des consolations sans nombre, vous avez la foule de miracles qui l'appuient. Abel n'avoit aucun de ces puissants motifs pour espérer la récompense. Combien donc sa foi n'étoit-elle pas héroïque et vraiment digne de ce nom ! Seule elle faisoit le principe de sa vertu. Aussi quelle éloquente leçon ne nous donne-t-il pas après sa mort ! *Il parle même après qu'il n'est plus.* La voix de son sang retentit au ciel et sur la terre. Ne disons plus

Vers. 4.

qu'Abel soit resté sans récompense, que sa gloire se soit évanouie avec le souffle de sa vie, et que Dieu ait ajourné à la résurrection générale le prix de son sacrifice? Sa voix parle et se fait entendre au cœur de Dieu : c'est là ce que veut dire le mot de l'Apôtre. Le fratricide a pu l'immoler ; il n'a point réduit sa voix au silence, ni pu anéantir son immortelle gloire. Non, Abel n'est point mort, ni vous non plus vous ne mourrez pas. La gloire est en raison des épreuves ; plus celles que vous avez eu à endurer ont été laborieuses, plus votre récompense sera éclatante, Abel vit, tout mort qu'il est. La preuve, c'est que l'univers tout entier retentit de son nom, qu'il répète ses louanges, qu'il le proclame bienheureux. Est-il muet celui-là qui prêche la justice? Point de discours qui persuade comme une semblable prédication.

Vers. 5 C'est par la foi qu'Enoch a été enlevé du monde, afin qu'il ne mourût pas ; et qu'il disparut, parce que Dieu l'avoit transporté ailleurs. Car l'Écriture lui rend ce témoignage qu'avant que d'avoir été ainsi enlevé, il plaisoit à Dieu.

Celui-ci peut-être a porté plus loin encore l'héroïsme de sa foi. Car enfin la catastrophe d'Abel étoit plus propre à le décourager. Ne pouvoit-il pas se dire, comme on le dit de nos jours : « Dieu a-t-il pu l'ignorer? Ne l'avoit-il pas prévu?» Non assuré-

ment il ne l'avoit pas ignoré ; puisqu'il avoit dit à Caïn de réprimer son humeur farouche. *Tu as péché: garde-toi d'ajouter péché sur péchés.* Il connoissoit bien le culte qu'Abel lui rendoit; et il néglige de le venger. Il pouvoit empêcher le crime, et il le laisse commettre. A quoi bon le servir? Eh! qu'importe, après tout, que le meurtrier soit puni, quand la victime succombe? Le châtiment du coupable fait-il revenir le mort à la vie? » Enoch pouvoit se faire ces objections. Sa foi les repousse de sa pensée : elle s'arrête, elle s'attache à ce principe que, puisqu'il y a un Dieu, il y aura certainement un jugement, où chacun recevra selon ses mérites. Le mystère de la résurrection des morts n'avoit pas été révélé aux anciens patriarches, comme il nous l'a été à nous. Leur foi n'en avoit pas besoin pour s'élever au-dessus de toutes les considérations humaines, et les convaincre que Dieu ne pouvoit laisser sans récompense ceux qui l'avoient servi. Que cette récompense manquât aux justes sur la terre, c'étoit cela même qui rendoit leur foi plus agréable à Dieu, parce qu'elle en étoit plus désintéressée. Non certes, ce n'est pas la raison qui l'eût conduit à ces sentiments; il les puisoit dans la foi, puisque sans la foi il est impossible de plaire à Dieu (1).

Eccl. v. 5.

Pag. 205.

Vers. 6.

(1) Principe capital : *Sine fide impossibile est placere Deo.* « Quelle grâce, quelle vertu, quelles œuvres peuvent produire en nous un solide mérite, si la foi n'en est pas la base et le soutien? ») Segaud, *sur la foi*,

Qu'après cela l'on nous demande en quel lieu Enoch a été transporté, pourquoi il a été enlevé du
Pag. 206. monde, pourquoi il n'est pas mort non plus qu'Elie ; de quelle manière ils vivent à présent? questions inutiles. Il nous suffit de savoir ce qu'en disent les Livres saints, que l'un et l'autre ont été transportés de la terre. Ils ne nous apprennent que ce qu'il nous est nécessaire de connoître. Ce qu'ils ne nous laissent pas ignorer, c'est d'abord que la sentence de mort portée contre Adam a eu pour première victime le juste Abel, plutôt que son coupable frère, pour apprendre à leur commun père combien elle étoit irrévocable ; et telle est la première leçon que nous présente le meurtre d'Abel ; ensuite qu'un jour viendroit où l'empire de la mort seroit détruit, et la tyrannie du démon vaincue, ce que présageoit l'enlèvement d'Enoch transféré vivant : confondant par ce double exemple les téméraires esprits qui s'imaginent que tout va au hasard, sans s'embarrasser des récompenses à venir promises à la fidélité.

Exhortation. Empressement à chercher le Seigneur par la prière.

Qu'il vous arrive de perdre un objet précieux,
Pag. 207. quel empressement ne mettrez-vous pas à sa re-

Carême, tom. 1, pag. 77.) « Sans la foi, je dis sans une foi pure, sincère, humble, obéissante, tout ce que nous faisons est inutile, par rapport à l'éternité bienheureuse. » (Bourdaloue, *Dominic.*, tom. 1, pag. 106.)

cherche! Votre esprit en est tout occupé. Vous en parlez à tout ce qui se présente; vous n'épargnez ni pas, ni démarches; que de promesses à qui vous le rendra! Et que vous veniez à le recouvrer, avec quelle attention vous veillerez désormais sur lui pour empêcher qu'il ne vous échappe! Eh! qu'y a-t-il qui mérite plus que Dieu d'être l'objet de vos recherches? Quel trésor peut vous dédommager de la perte de celui-là? *Cherchez*, nous dit Jésus-Christ, *et vous trouverez*. Cherchez le Seigneur, car il ne se présente pas toujours. Que de difficultés! que de dissipations! que d'embarras, jusqu'à ce qu'on l'ait trouvé! combien de ténèbres répandues sur la route! Pour voir le soleil, il suffit d'ouvrir les yeux; il ne faut pas aller bien loin pour apercevoir sa lumière. Si pourtant nous allions nous ensevelir au fond d'un souterrain; si nous fermions toute issue à ses rayons, plus de moyen de le découvrir. Voilà ce qui nous arrive, enveloppés de toutes parts de la profonde obscurité des ténèbres où nous jettent nos passions. Garottés par les chaînes de nos convoitises, qui nous enfoncent dans le limon des affections terrestres, devient-il possible de prendre l'essor et de nous élever jusqu'au soleil de justice? Secouons cette poussière; arrachons ce bandeau qui couvre nos yeux. Elevons nos mains et nos cœurs par la prière. Je connois de ces fervents chrétiens qui, les mains étendues vers le ciel, semblent être dé-

Matth. VII. 7.

Pag. 208.

tachés de la terre. Vous diriez l'oiseau qui étend ses ailes pour s'élancer dans la région supérieure. Dégagée de tout lien terrestre, l'âme prend son vol : elle s'élève si haut, que rien ne peut l'atteindre, pas même les traits enflammés que lance l'ennemi du salut. Voyez Job, voyez Paul. Le Démon a beau faire ; tous ses efforts viennent se briser contre cette vertu sublime.

Tous nos prédicateurs des communions diverses ont saisi, avec plus ou moins d'habileté, l'esprit de saint Jean Chrysostôme dans le développement des magnifiques textes de l'Apôtre : pas un ne l'a égalé. Je vais donner pour exemple cette page de Bourdaloue, qui avoit bien incontestablement présente à la mémoire ou sous les yeux l'homélie que nous traduisons. Voici comme il s'exprime :

« Mais quoi, reprend saint Chrysostôme, ne fut-ce pas l'évidente charité de Moïse pour le peuple juif, qui lui fit abandonner l'Égypte? Ne fut-ce pas la piété d'Abel et sa religion qui le rendit si libéral envers Dieu, et qui lui fit offrir tant de victimes? Ne fut-ce pas l'obéissance d'Abraham qui le soumit à Dieu, et qui lui fit former la généreuse résolution de sacrifier son fils unique et bien-aimé? Ah! répond ce saint docteur, tout cela se faisoit par la foi. Il est vrai qu'Abraham obéit à Dieu, et que ce fut une obéissance plus qu'humaine ; mais c'étoit la foi qui étouffoit dans son cœur tous les sentiments de la

nature, c'étoit la foi qui le rendoit saintement cruel contre son propre sang : comment cela? Parce qu'il est certain qu'Abraham ne consentit à la mort d'Isaac, et ne se disposa à exécuter l'ordre du Ciel qu'en vertu de ce qu'il crut, selon le langage de l'Écriture, Rom. IV. 18. contre toute créance, et qu'il espéra, contre l'espérance même. C'est pourquoi l'Écriture ajoute : Abraham crut, et il fut justifié devant Dieu. Elle ne dit pas, il crut; et de là il obéit, il sortit de sa maison, et alla sur la montagne, il dépouilla Isaac, il leva le bras, et il fut ensuite justifié ; mais elle dit simplement : il crut, et il fut justifié; imitant en quelque manière les philosophes qui, sans s'arrêter à de longs raisonnements, joignent la dernière conséquence avec le premier principe : *Credidit, et reputatum est illi ad justitiam*, parce qu'en effet tout le reste qui contribua à la justification d'Abraham se trouve contenu dans ce seul mot *credidit*, comme dans sa source et sa cause (1). »

HOMÉLIE XXIII.

C'est par la foi que Noé, ayant été divinement averti Vers. 7.
de ce qui devoit arriver, et appréhendant ce qu'on ne voyoit pas encore, bâtit une arche pour sauver sa famille, et étant pénétré de crainte en la bâtissant, condamna le monde, et devint héritier de la justice qui naît de la foi.

(1) *Serm. sur la foi, Dominic.*, tom. I, pag. 111, 112.

Pag. 210. Au temps de ce patriarche, les hommes, nous
Luc. XVII. 25. dit Jésus-Christ, ne parloient que mariages, que divertissements. L'Apôtre, pour rendre ses motifs de consolation plus pressants, oppose à la foi de Noé l'incrédulité des hommes de son temps. Attendez l'une et l'autre au dénouement : Noé *ayant été divinement averti de ce qui devoit arriver, et sa foi lui faisant appréhender ce qu'on ne voyoit pas encore.* En effet, quelle apparence y avoit-il du fléau qui menaçoit le monde autour de lui? quelle sécurité! nul indice dans l'air, nul présage de l'événement. Lui, croyant aux avertissements du Ciel bien plus qu'à tous les raisonnements, met la main à l'œuvre, et construit l'arche. La parole de Dieu lui tient lieu de toutes les preuves. L'incrédulité, au contraire, ne veut de preuves que ce qu'elle voit. On lui prédit le déluge comme à nous l'on nous prédit les feux de l'enfer. Il y croit. Pourtant on se moquoit de sa simplicité : alors comme aujourd'hui le monde ne manquoit pas de beaux esprits qui faisoient de la foi du saint patriarche l'objet de leurs sarcasmes.

Vers. 8. **Foi d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.**

Pag. 211 — 212. Pas un d'eux ne devoit jouir des promesses qui leur étoient faites. Ils le savent bien; et ils ne se regardent que *comme des étrangers et des voyageurs sur la terre.* Ce n'est qu'après quatre géné-

rations que leurs enfants posséderont cette terre tant promise à leurs premiers ancêtres. Mais tels que des navigateurs qui étant en pleine mer voient de loin Pag. 213. les villes où ils doivent aborder et les saluent par avance avant que d'y être arrivés, ceux-ci attendent d'autres biens dont ils sont pleinement persuadés. Leur foi transporte leurs espérances dans une autre cité *bâtie sur un ferme fondement*, celle-là dont Vers. 10. Dieu lui-même est *l'architecte et le fondateur* (1). Que ceux qui viendront après eux occupent des cités terrestres ; ceux-là, attachés à la terre, ne méritoient pas d'autres récompenses que les cités de la terre : Dieu en agit bien plus magnifiquement avec ces saints patriarches.

Foi de Sara, l'épouse d'Abraham. Vers. 11.

L'exemple d'une femme doit faire rougir les hommes qui ne savent pas imiter sa vertu.

Exhortation. Bonheur du ciel. Pag. 214.

Le comble de la félicité, est d'y participer ; de la misère, d'en être exclu. Combien l'on trouve malheureux l'homme qui vit loin de sa patrie, con-

(1) « L'acquiescement que les patriarches avoient pour la promesse d'une Canaan terrestre, prouve qu'ils en attendoient une céleste, en ce qu'ils ont toujours été fidèles au service de Dieu, quoiqu'ils n'aient jamais hérité cette Canaan terrestre, qui sembloit leur être promise. » (Saurin, *sur l'exemple des saints*, *Serm.*, tom. IX, pag. 55.)

damné à n'y plus revenir! Il n'est personne qui ne le plaigne. Le malheureux qui s'est exclu du céleste héritage, et a perdu sans retour les biens que l'on y possède, combien l'on doit déplorer son infortune! Déplorer, n'est pas dire assez; on ne pleure d'ordinaire que sur le malheur de ceux qui sont victimes d'un évènement où il n'y a pas de leur faute; mais quand ils auroient pu l'éviter; quand c'est de leur propre choix, et par le coupable abus de leur liberté qu'ils sont tombés dans cette disgrâce, ce ne sont plus des larmes, mais des sanglots, mais des gémissements, mais la plus profonde affliction qu'il faut donner à une semblable calamité. Ainsi le Sauveur pleura-t-il sur l'impie Jérusalem. Pleurons mes frères, pleurons, par des torrents de larmes qui ne tarissent jamais, notre insensibilité pour le Ciel. Perdre les biens du ciel! quand tout ce qu'il y a dans la nature d'êtres animés ou inanimés fondroit en pleurs, il n'y en auroit pas encore assez pour déplorer dignement un aussi lamentable malheur. Car enfin, qui pourroit exprimer ou comprendre ce que c'est que ce bonheur du ciel, cette félicité souveraine, ces délices, cette gloire, ces
I. Cor. II. 9. joies et ces clartés, desquelles il est écrit que l'œil n'a point vu, que l'oreille n'a point entendu, qu'il n'est approché jamais du cœur de l'homme, rien qui soit comparable à ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment. Remarquez ces expressions: Bien

loin de goûter rien de pareil à ces voluptés ineffables, on ne sauroit même s'en faire une idée. C'est la divine toute-puissance, qui non-seulement les accorde, mais qui les a préparées, et qui s'est en quelque sorte travaillée à les ramasser. Si elle a tant fait pour l'homme avant qu'il eût rien mérité de son créateur, le plaçant dans un jardin de délices, s'entretenant familièrement avec lui, lui assurant le don de l'immortalité, les moyens de vivre heureux, exempt de toute sollicitude; que ne fera-t-elle pas en faveur de ceux qui auront signalé leur foi et leur amour pour lui par de généreux combats et par d'héroïques sacrifices? Il nous a tout donné, ce Dieu des miséricordes, tout jusqu'à son propre Fils, dans un temps où nous étions en guerre avec lui; que n'avons-nous pas à en attendre depuis que nous avons été réconciliés, admis dans son amitié? Tout riche et indépendant qu'il est de sa nature, il daigne solliciter l'hommage de nos cœurs. Et nous, ô mes enfants! par quel empressement répondons-nous à tant d'amour? Je parle d'empressement! quelle indifférence, au contraire, pour les biens qu'il nous propose! Le Dieu qui n'a pas épargné son propre Fils, quand il y alloit de notre salut, ne peut obtenir que pour lui nous consentions au plus léger sacrifice! Il nous ouvre le ciel; nous, nous courons tête baissée dans l'abîme. Et voyez quelle foule de crimes inonde la terre! Impostures, rapines, adul- Pag. 215.

tères, meurtres, pour ne pas parler de désordres bien plus criants encore. Malheur! malheur à moi,
Mich. VII. 2. s'écrioit le prophète, plus de piété, plus de droiture parmi les hommes. C'est à nous à faire éclater ces gémissements. Commençons donc, mes frères, à pleurer sur nous-mêmes. Mais vous, de votre côté, associez-vous à ma douleur. Peut-être à ce moment il en est parmi ceux qui m'écoutent, qui se rient de ce langage. Eh! c'est là même ce qui doit redoubler notre tristesse, de voir cette insensibilité qui nous empêche de sentir la profondeur du mal qui nous dévore. En proie à un délire furieux, nous l'ignorons, et nous nous abandonnons à une joie insensée, quand nous devrions ne connoître que les
Rom. I. 18. larmes. Car *la colère du Ciel viendra fondre, n'en doutez pas, sur l'impie et le méchant.* Mais on n'y pense point; mais ces menaces terribles, on les regarde comme des paroles en l'air. Personne n'y prête seulement l'oreille; personne, pour qui elles ne soient un objet de risée. Quel remède opposer à cette léthargie? Comment échapper au naufrage? Comment nous sauver? Nous allons à la mort; nous sommes dans le tombeau; les païens, les infidèles, les Démons eux-mêmes, tous à l'envi insultent à nos désordres et à nos malheurs. Quelle victoire! quelle allégresse pour les enfers! D'autre part, quelle amère affliction pour les Anges, sous la garde desquels nous avons été mis! Rire quand déjà nous

sommes la proie de la mort!.... *Cieux, écoutez, et toi, terre, prête l'oreille; car le Seigneur a parlé.* Il faut bien s'adresser au Ciel, et prendre à partie les éléments, quand les hommes sont sourds. Vous, du moins, qui n'avez pas encore perdu tout principe de vie, ne refusez pas de me prêter une main secourable; aidez ces malades désespérés; vous qui êtes fermes encore, ne dédaignez pas vos frères errants. S'ils vous sont chers, que leur salut excite quelque intérêt de votre part. N'épargnez ni remontrances ni reproches pour les empêcher de se perdre. Un malade travaillé de la fièvre se met à la discrétion même de ses domestiques alors devenus ses maîtres; une servile complaisance le perdroit. N'entendons-nous pas la voix de tant de fléaux déchaînés contre nous, les Pag. 217. guerres éternelles, les débordements et les naufrages, tant de morts coup sur coup nous crier de nous convertir enfin. La colère du ciel nous investit de toutes parts. Au milieu de tout cela, nous restons sourds, tranquilles, sans défiance, comme si nous étions assurés d'être agréables au Seigneur. Tous nous tendons la main à qui nous donne; personne ne l'ouvre pour en faire tomber l'aumône qui nous protégeroit au jour du jugement. On ne pense qu'à grossir son trésor; on oublie que l'on a une âme à sauver! tout ce que l'on redoute c'est de manquer de bien; mais l'enfer où nous pouvons être précipités, on n'en conçoit pas le moindre effroi. Pou-

vons-nous trop déplorer un semblable égarement? pouvons-nous l'accuser avec trop d'énergie? Toutefois, je craignois de vous parler ce langage; mais c'est ma douleur qui m'y contraint; c'est elle qui m'arrache des aveux que j'aurois voulu dissimuler. Encore si les maux qui nous accablent étoient susceptibles de quelque consolation. Mais non. C'en est
Jerem. IX. 1. donc fait de nous! Oh! qui fera de mes yeux deux sources de larmes pour pleurer sur les calamités de mon peuple! Pleurons, oui, pleurons, ô mes bien-aimés; ne donnons point de trève à nos sanglots. Quoi! toujours pleurer, va-t-on me dire, n'ouvrir la bouche que pour exhaler des gémissements! Plût au Ciel qu'au lieu de gémissements qui peut-être vous fatiguent, je n'eusse à vous faire entendre que des paroles de louanges et d'encouragement! Mais est-il possible? ce qu'il y a d'accablant, ce n'est pas de verser des larmes, mais de vivre de manière à les mériter. Cessez, cessez d'attirer sur vous les châtiments de la colère divine, et je cesserai de pleurer. Cessez de vous exposer à cette mort qui vous menace, et je suis consolé. Verriez-vous sans la plus vive émotion le cadavre de votre ami? Non, au contraire, vous accuseriez d'une barbare insensibilité celui qui ne mêleroit pas ses larmes à vos pleurs. Moi, je pleure la perte de vos âmes, et vous me défendez de pleurer! Serois-je votre père, si je ne les pleurois pas? oui, votre père, et le plus com-

patissant de tous. Saint Paul s'écrioit bien : *Mes chers petits enfants, que j'enfante de nouveau.* Ah ! vit-on jamais plus tendre mère éprouver plus que lui les déchirantes douleurs de l'enfantement ? Si vous pouviez lire aussi dans mon cœur, y voir les brûlantes ardeurs dont il est consumé pour votre salut ! La jeune épouse ne donne pas des larmes plus amères à la perte de l'époux qui vient d'être enlevé à ses espérances. Le père le plus tendre n'est pas touché plus douloureusement de la mort d'un fils, que je le suis de la perte de mon peuple (*). Gal. IV. 19.

HOMÉLIE XXIV.

Tous ces saints sont morts dans la foi, n'ayant point reçu les biens qui leur étoient promis, mais les voyant et les saluant de loin et confessant qu'ils étoient étrangers et voyageurs sur la terre. Car des hommes qui parlent de la sorte, font bien voir qu'ils cherchent leur patrie ; car s'ils avoient regretté celle d'où ils étoient partis, ils auroient eu le temps d'y retourner. C'en étoit donc une autre qu'ils recherchoient, à savoir, la patrie céleste. Voilà pourquoi Dieu ne dédaigne pas de s'appeler le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, comme leur ayant préparé la patrie dont ils avoient fait l'objet de leurs désirs. Ch. XIII, v. 1. et suiv.

La principale, l'unique affaire du chrétien, Pag. 218.

(*) Tom. IX Bened., pag. 210 — 218. Morel, *Nov. Testam.*, tom. VI, pag. 892 — 899.

étranger et voyageur sur la terre, est de travailler à n'avoir rien de commun avec les choses de ce monde, à s'en détacher, comme d'objets dont on ne jouit que par emprunt, à l'imitation de ces âmes d'élite dont il va dire qu'ils ont été vagabonds, couverts de peaux de brebis et de peaux de chèvres, étant abandonnés, affligés, persécutés. Ceux dont il parle ici s'appeloient étrangers et voyageurs sur la terre : l'Apôtre enchérit encore, lorsqu'en parlant de lui-même, il dit qu'*il est crucifié au monde, et que le monde est crucifié pour lui.* Mais nous, bien loin d'être dans de semblables dispositions, nous ne songeons qu'à nous établir dans ce monde, comme si nous en étions citoyens ; il n'y a que le ciel à qui nous nous croyons étrangers ; nous, nous sommes morts réellement, dépouillés que nous sommes du vrai principe de vie qui n'existe pas sur cette terre dans laquelle nos affections nous concentrent, semblables à ces insectes qui, cachés dans ses entrailles, ne s'occupent que du soin d'y vivre et d'y trouver leur nourriture, s'agitant dans un même espace et n'allant pas au-delà. Nous dormons, nous nous abandonnons aux douceurs d'un sommeil qui nous berce de songes imposteurs, insensibles aux efforts que l'on feroit pour nous réveiller, sourds à la menace qu'il y va de nos biens, que notre existence elle-même est en danger. Nous n'attendons pas que l'on nous donne l'exemple de mal faire : nous com-

Pag. 219.

Gal. vi. 4.

mençons : aussi sévères pour les autres qu'indulgents pour nous-mêmes, nous nous permettons sans pudeur ce que nous blâmons hautement dans les autres, au risque de nous attirer de leur part à notre tour les mêmes reproches que nous leur prodiguons.

Digression sur la conscience (1).

Ces saints étoient étrangers et voyageurs sur la terre. Dans quel sens? dans quelles circonstances Abraham fait-il cette déclaration? peut-être est-elle échappée de sa propre bouche : Quoi qu'il en soit, David l'a faite au nom de tous : *Seigneur*, a-t-il dit, *je suis devant vous comme un étranger ; je suis voyageur comme l'ont été tous mes pères.* Certes, des hommes qui habitoient sous des tentes, qui étoient réduits à payer à prix d'argent un sépulcre dans une terre qui leur fut promise en héritage, ne pouvoient s'y regarder que comme tels, eux qui n'y possédoient pas même un coin de terre pour s'y faire ensevelir. Peut-être ils ne parloient que de la terre de Palestine. Non : mais bien de toute l'enceinte du monde. Et avec raison ; car le monde tout entier ne leur offroit rien qui pût être l'objet de leurs affections : rien à quoi ils ne fussent étrangers. Tous leurs désirs étoient de cultiver la vertu. Ils n'avoient sous les yeux que les exemples du désordre. Point ou

Ps. XXXVIII.

Gen. XXIII. 4.

Pag. 221.

(1) Voyez ce passage à l'article *Conscience*.

peu d'amis ; point de liens qui les attachassent à la terre ; et ils le témoignoient bien ; non, si vous voulez, par des discours, mais par les faits. Dieu lui dit : Sortez de votre pays. Quittez la terre qui s'appeloit votre patrie, et venez dans une terre étrangère. Il obéit sans regret, sans aucune douleur de séparation, comme l'on en donne à une patrie réelle, aux personnes que l'on y a laissées. Dieu lui dit encore : Offrez-moi votre fils en sacrifice. Il s'apprête à le sacrifier, comme si ce fils n'eût pas été le sien. Les richesses qu'il possédoit, il les partageoit indifféremment ; tant il y étoit peu attaché. Nul amour pour les préséances ; nulle précaution pour éviter les dangers. Aussi fut-il exposé à des traverses sans nombre. Point de maisons magnifiques, ni de somptueuses constructions, ni de recherche pour les plaisirs de la table ou la pompe des vêtements, ni pour aucune de nos superfluités mondaines. Toutes ses démarches n'avoient qu'un but, celui d'arriver à la patrie céleste, exerçant l'hospitalité, fidèle à tous les devoirs de la charité, miséricordieux, patient, désintéressé, ne comptant pour rien la gloire et les biens de ce monde.

Gen. XII. 1.

Ibid. XXII. 1.

Ibid. XXIV. 23.

Isaac fut le digne fils d'un tel père. Isaac est continuellement agité, poursuivi. On l'attaque, et il cède ; partout étranger, conséquemment résigné à tout.... Mêmes dispositions dans Jacob. Lui aussi ne se regarde que comme un exilé et un passager sur

la terre, n'accordant rien à ses sens ni aux convoitises de la chair (1).

Le mot de saint Paul est donc d'une justesse rigoureuse : tous ces saints personnages ne se croyoient être que des étrangers et des voyageurs sur la terre, à la recherche d'une nouvelle patrie. Juste ciel, quelle différence entre eux et nous ! ces saints patriarches ne conçoivent qu'un seul désir, celui de quitter une terre où ils se voyoient exilés pour rentrer au sein de la patrie ! Nous, à la plus légère indisposition, nous nous laissons gagner à la peur, qui nous Pag. 229. fait croire que nous allons mourir. Foiblesse puérile par où la Providence nous punit de notre attachement à ce monde, au lieu de nous y regarder comme des étrangers qui marchons vers une meilleure patrie ! Nous avons l'air d'être des forçats que l'on arrache à leur cachot pour les traîner au supplice. Nous intervertissons l'ordre naturel des choses : gémissants là où nous devrions nous réjouir, tremblants comme des criminels à l'approche du tribunal où la sentence qui va être portée contre eux châtiera

(1) « Tous autant que nous sommes de chrétiens, nous sommes de pauvres bannis, qui, étant relégués bien loin de notre chère patrie, sommes contraints de passer cette vie mortelle dans un pélerinage continuel, déplorant sans cesse la misère de notre péché, qui nous a fait perdre la douceur et la liberté de notre air natal. » (Bossuet, *Serm.*, tom. III, pag. 277.) « C'est l'état d'un chrétien d'aller toujours : mais d'où est-ce qu'il part, et où est-ce qu'il doit arriver ? » (Le même, tom. VIII, pag. 341.)

les crimes dont ils sont souillés. Saint Paul gémissoit,
II. Cor. v. 2. mais dans un autre sens; *pendant que nous sommes dans cette tente, nous gémissons*, s'écrioit-il, *sous sa pesanteur*. Ainsi Abraham et les saints patriarches gémissoient-ils de se voir hors de la patrie. De laquelle? de celle qu'ils avoient quittée? Ils étoient libres d'y revenir. C'en étoit donc une autre? Oui; la patrie du ciel. Et parce qu'ils avoient tout quitté pour celle-là, ils se rendirent tellement agréables au Seigneur,
Exod. iii 6. qu'il daigna s'appeler lui-même le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Quelle gloire pour eux! quel titre de noblesse! Se peut-il? Quoi! le Seigneur du ciel et de la terre ne déroge-t-il pas à être appelé du nom de ces simples mortels? Dieu, répond l'Apôtre, s'appelle le Dieu du ciel et de la terre, comme il s'appelle le Dieu des nations, parce qu'il les a créées, et qu'il a tout tiré du néant. Mais ce n'est point dans ce sens qu'il veut être appelé le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Par là il se déclare leur ami, comme un puissant monarque qui s'est assuré de la fidélité de tels de ses premiers officiers, se plaît à les adopter, en s'appelant plus particulièrement leur maître. Mais que dis-je? l'on s'étonne que Dieu s'appelle le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, comme il s'appelle le Dieu des nations, le Dieu de l'univers : vous ignorez, vous ne réfléchissez pas quelle est l'excellence de ce titre, parce que nous nous mettons peu en peine de mériter qu'il s'ap-

pelle le Dieu de chacun de nous. Il est bien en général le Dieu des chrétiens : l'est-il de vous, de moi, de chacun de nous individuellement? Comprenez ce que c'est que la valeur de ce mot. Le souverain maître de l'univers s'appelle le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob! et loin d'en rougir, il le tient à honneur. Oui certes, et avec raison : Pag. 223.
puisque les Saints non-seulement valent autant que le monde tout entier, mais qu'ils l'emportent sur des milliers de mondes : *Un seul qui craint Dieu*, dit Eccli. xv. 4.
l'Ecriture, *vaut mieux que mille qui sont méchants*.

A l'exemple de ces grands hommes, détachons-nous des choses de la terre, si nous voulons que Dieu ne dédaigne pas de s'appeler notre Dieu. L'appelleriez-vous le Dieu des pervers? ce seroit un blasphème dont il s'indigneroit. Nommez-le le Dieu des justes et des saints : il s'en glorifie. Jugeons-en par nous-mêmes. Seriez-vous flatté que l'on confondît votre nom avec celui de serviteurs infidèles que vous auriez chassés de votre maison? Ne vous tiendriez-vous pas déshonoré d'entendre dire : Un tel souillé de crimes étoit à votre service. Vous vous récrieriez à l'instant comme offensé d'une injure qui vous deviendroit personnelle. C'est qu'il y a une sorte de rapport entre le maître et le serviteur; ce qui fait la honte de l'un se transporte naturellement à l'autre.

Exhortation. Être chrétien, non pas de nom seule-

ment, mais d'effet. Persévérer dans le bien. Avancer de plus en plus dans la vertu. Éviter l'attachement aux richesses. Pratiquer le précepte de l'aumône (*).

HOMÉLIE XXV.

Vers. 17, 18, 19. C'est par la foi que, lorsqu'Abraham fut tenté, qu'il offrit Isaac, et qu'il se disposa à sacrifier son fils unique, lui qui avoit reçu les promesses, et à qui il avoit été dit : C'est par Isaac que vous aurez une race qui portera votre nom. Mais il l'offrit, pensant en lui-même que Dieu étoit assez puissant pour le ressusciter après sa mort; et ainsi il le recouvra comme d'entre les morts, en figure de la résurrection de Jésus-Christ.

Ibid. 226. Il falloit, convenons-en, que la foi d'Abraham fût bien grande. Les patriarches d'avant lui n'avoient eu à combattre que des raisonnements humains. Celui-ci se trouve engagé dans une opposition bien plus formidable. Ce sont les ordres de Dieu lui-même qui semblent contredire ses propres
Pag. 227. commandements; c'est la foi qui le met en guerre avec la foi, ce que Dieu veut, avec ce que Dieu lui-
Gen. XII. 1. même lui a promis. *Sors*, lui a-t-il dit, *de ta terre natale, de ta parenté, de la maison de ton père, et vas au pays que je te montrerai.* Il y va, et n'y pos-
Gen. XXII. 10. sédera pas un pouce de terre. Dieu lui a dit : Isaac sera

(*) Tom. XII Bened., pag. 218—226. Morel, tom. VI, pag. 900—907.

le père d'un grand peuple. Abraham l'a cru ; il est plein de cette espérance : et voilà le Seigneur qui lui commande d'immoler ce fils, ce père futur d'une si nombreuse postérité. Comment accorder la promesse avec l'ordre d'un tel sacrifice? Cependant la foi du saint patriarche n'est point ébranlée ; pas le plus léger nuage ne trouble la confiance qu'il donne à la parole du Seigneur. Nous, du moins, nous ne dirons pas qu'il nous ait flatté de semblables promesses : nous à qui, au contraire, il a été dit : *Ne vous attendez qu'à des tribulations dans le monde.* Joann. XVI. 33. *Qui ne porte pas sa croix, et ne consent pas à me suivre, n'est pas digne de moi;* Matth. X. 38. et tant d'autres pareilles déclarations dont son Evangile est plein. S'il nous parle de repos et de récompenses, ce n'est qu'après la vie présente. Sommes-nous des Abraham? avons-nous la foi du patriarche? Dieu parle; il obéit. La même foi qui a cru à la promesse se soumet au commandement ; l'opposition que lui montre le raisonnement humain, sa foi la fait disparoître. *Il a pensé en lui-même que Dieu étoit assez puissant pour ressusciter ce fils après sa mort.* Avant qu'il n'en fût le père, sa foi lui avoit bien assuré qu'il pouvoit le devenir, puisque Dieu le lui avoit promis. Pourtant qu'elle apparence humaine y avoit-il que dans un âge aussi avancé que celui où étoient alors Abraham et Sara son épouse, il pût voir l'accomplissement de la promesse? Sa foi lui

persuade encore que le même pouvoir qui lui a donné un fils peut le lui rendre....

Pag. 228. Et que veut dire que Dieu ait tenté Abraham ? il avoit déjà fait l'épreuve de sa foi, et n'en pouvoit douter ; non sans doute ; mais il vouloit qu'elle fût une grande instruction pour tous les âges. Apprenons que dans les tentations qui nous arrivent, Dieu ne nous abandonne pas, puisqu'il les permet ou les ordonne pour exercer ses athlètes.

Abraham n'est point découragé par la tentation.

Pag. 229. Il ne pèse pas la sagesse divine dans les balances trompeuses des raisonnements humains. Il croit que Dieu est assez puissant pour ressusciter Isaac. En effet, *il le recouvre comme d'entre les morts, en figure de la résurrection de Jésus-Christ.* Isaac n'étoit que la figure d'une autre victime que la bonté divine nous préparoit pour les siècles à venir. Si le sacrifice ne fut pas consommé dans la personne d'Isaac, c'est qu'il étoit réservé à un autre, dont le premier n'étoit que l'ébauche.

Abraham recevra donc l'accomplissement de la promesse ; mais auparavant il devoit l'acheter par le sacrifice le plus pénible à la nature. Ainsi vous disons-nous, mes frères, que vous devez mériter les récompenses par les sacrifices. Voulez-vous être riches : méprisez la richesse ; être élevés en gloire : foulez aux pieds la gloire humaine ; acquérir le

Pag. 230. repos : ne vous relâchez point dans le travail. Re-

posez-vous sur Dieu de l'accomplissement de vos souhaits; plus vous vous détachez de vous-mêmes, plus vous engagez Dieu à se déclarer votre protecteur. C'est par les contraires qu'il aime à faire éclater sa puissance. Soyez humbles pour qu'il vous exalte. Votre ennemi a soif; donnez lui à boire. Vous avez des ennemis, abandonnez à Dieu le soin de vous venger de leurs persécutions.

Précepte du pardon des injures. Détachement des biens de la terre. Invective contre l'avarice. Nos passions causent notre servitude (*).

HOMÉLIE XXVI.

C'est par la foi qu'Isaac donna à Jacob et à Ésaü une bénédiction qui regardoit l'avenir. C'est par la foi que Jacob mourant bénit chacun des enfants de Jacob, et qu'il adora le Seigneur. C'est par la foi que Joseph mourant parla de la sortie des enfants d'Israël hors de l'Égypte, et qu'il ordonna qu'on en transportât ses os. Vers. 20-22.

Beaucoup de prophètes et de justes, à dit Jésus-Christ, *ont désiré de voir les choses que vous voyez, et ils ne les ont pas vues; d'entendre les choses que vous entendez, et ils ne les ont pas entendues.* Les justes avoient donc une connoissance anticipée des événements à venir, puisqu'ils désiroient en être Pag. 235. Matth. XIII. 17.

(*) Tom. XII Bened., pag. 226—234. Morel, tom. VI, pag. 907—914.

les témoins? N'en doutons pas. Il est vrai que tous n'ont pas connu le mystère de la future révélation du Fils : leur foiblesse ne le permettoit pas ; mais il n'a pas été ignoré de ceux des justes à qui l'éminence de leur vertu méritoit cette glorieuse prérogative. Dans la pensée de saint Paul, plusieurs ont été admis à la connoissance de la résurrection du Sauveur. C'est là cette bénédiction dont il est ici parlé, laquelle ne s'appliquoit pas aux récompenses célestes, mais au grand événement qui devoit répandre la bénédiction sur tout le genre humain.

Si toutefois la bénédiction donnée par Isaac à ses deux fils regardoit les biens de la terre, on ne peut pas dire qu'elle ait eu son effet particulièrement pour Jacob, dont nous voyons que la vie a été traversée continuellement par les disgrâces de la servitude, par des dangers de toute espèce, comme il le déclare à Pharaon par ces mots : *Le temps de ma vie a été court et fâcheux*. Quelles bénédictions a-t-il donc recueillies sur la terre? il n'en avoit à prétendre que dans l'avenir ; et c'étoit la foi qui les lui indiquoit.

Gen. XLVIII 7.

Pag. 236. Ésaü son frère en fut moins dénué que lui ; c'est qu'Esaü étoit bien loin d'être aussi juste que Jacob. Ainsi Dieu permet-il que dans ce monde les méchants jouissent de ses biens, et que les bons en soient le plus ordinairement privés. Je dis ordinairement, car il se rencontre quelquefois des justes

dans l'opulence ; témoin Abraham. Mais, au sein même de l'abondance, combien pour le juste de peines amères ! N'y auroit-il que la disposition habituelle de souffrir les maux qui peuvent lui arriver, c'en est assez pour corrompre ses jouissances....

La même foi se fait remarquer dans Joseph, quand il commande que ses os soient transportés dans la terre de Chanaan, assuré qu'il étoit du futur accomplissement de la promesse que Dieu avoit faite à ses pères de leur en donner la possession. Non-seulement le saint patriarche a cru lui-même ; mais il a porté les autres à croire, voulant que la présence de ses restes leur rappelât continuellement le terme du pélerinage, et les entretînt dans l'espérance qu'ils sortiroient un jour de l'Egypte pour retourner dans la terre promise ; autrement auroit-il ordonné que sa dépouille mortelle fût transportée hors de l'Egypte et réunie à celle de son père? Pag. 237.

Vous m'allez dire : Pourquoi donc Moïse n'a-t-il pas pourvu de même à sa sépulture? Ses restes gissent ignorés au sein d'une terre étrangère. Nous ne savons pas quelles contrées possèdent les corps d'Aaron, de Daniel, de Jérémie, de plusieurs de nos apôtres. Quant à ceux de saint Pierre, de saint Paul, de saint Jean, de saint Thomas, nul doute sur le lieu où leurs cendres sont déposées. Pourquoi cette différence? Devons-nous en être affligés, découragés? Ah ! ne savons-nous pas que *la terre avec*

Ps. XXIII. 1. *sa plénitude est au Seigneur?* et dans quelque lieu que soit notre sépulture, nous sommes toujours dans la terre qui tout entière appartient au Seigneur. Tenons-nous-en à ce simple raisonnement.

Vers. 26. C'est par la foi que Moïse a jugé que l'ignominie de Jésus étoit un plus grand trésor que toutes les richesses de l'Égypte, parce qu'il envisageoit la récompense éternelle.

Pag. 239. Moïse pouvoit vivre tranquille, opulent à la cour de Pharaon : il a mieux aimé être affligé avec le peuple de Dieu que de jouir en péchant d'un plaisir passager. Vous, les souffrances que vous éprouvez vous sont personnelles : lui, c'est pour les autres qu'il consent à être affligé. Il eût pensé se rendre coupable de ne pas souffrir avec son peuple. A toutes les richesses de l'Égypte, il préfère le trésor que sa foi découvre. Et lequel ?

L'ignominie de Jésus-Christ. Ce que l'Apôtre appelle l'*ignominie de Jésus-Christ*, ce sont les outrages qu'il eut à essuyer de la part de ceux de sa nation. Vous êtes associés à l'ignominie de Jésus-Christ. Figure de Jésus-Christ, Moïse endure comme lui les rebuts et les reproches de son peuple sans se plaindre. Insulté par des ingrats, comme le sera le Sauveur des hommes, alors que sur sa croix il s'entendra demander : *Si vous êtes le Fils de Dieu*, etc., le législateur des Hébreux souffre avec patience ;

Matth. XXV. 63.

vous ne le voyez point lancer la foudre contre ses persécuteurs. Pouvons-nous proposer aux chrétiens qui sont dans la souffrance de plus admirables exemples? Les délices et les plaisirs sont le partage des pécheurs ; les mépris et l'ignominie, le partage de Jésus-Christ ; choisissez entre l'un et l'autre.

Daniel à la cour de Babylone. Honneurs que lui rendent Nabuchodonozor et Balthazar (*). Pag. 241.

HOMÉLIE XXVII.

C'est par la foi qu'il (Moïse) célébra la Pâque, et qu'il fit l'aspersion du sang de l'agneau, afin que l'Ange qui tuoit tous les premiers-nés ne touchât point aux Israélites. Vers. 28.

Qu'étoit-ce que ce sang? celui de l'agneau que l'on tuoit dans chaque maison, et dont il préservoit les habitants de la mort à laquelle ceux de l'Égypte étoient condamnés. Que si le sang d'un agneau avoit la force, dans une ruine si générale, de sauver les Hébreux, combien plus le sang de l'agneau véritable défendra-t-il non-seulement nos portes, mais nos âmes? Pag. 245.

Encore aujourd'hui l'épée de l'Ange exterminateur va se promenant au milieu de nous dans la nuit

(*) Tom. XII Bened., pag. 737—744. Morel, tom. VI, pag. 378—406.

obscure où nous dormons. Soyons teints de ce sang; armons-nous de ce divin sacrifice. Dieu nous a arrachés des ténèbres de l'idolâtrie comme le peuple juif du milieu de l'Egypte. Le miracle de sa délivrance n'est rien auprès de la nôtre. Celui-ci seul donne le vrai salut, et empêche la véritable mort. L'Ange reculoit à la vue de ce sang; il savoit bien de quelle immolation il étoit le présage; et par la délivrance d'un seul peuple il annonçoit la rédemption de tout le genre humain. Teignez de ce sang les portes de vos maisons, leur avoit dit Moïse. Les Hébreux crurent à sa parole; et il n'y eut plus pour eux d'ennemis à craindre. Vous, chrétiens, vous êtes tout pénétrés du sang de Jésus-Christ: et vous avez peur!

Exod. XII. 22.

Les Israélites pleins de foi traversent à pied sec le lit de la mer Rouge devenu pour eux une terre ferme (1). Voilà les œuvres de la foi: elle passe les forces humaines; elle triomphe de toute notre foiblesse. Quand vous seriez dans la situation la plus désespérée, jusqu'aux portes de la mort: avec la foi vous pouvez être délivrés. Ce peuple se voyoit placé entre deux dangers inévitables: d'un côté, l'armée égyptienne qui le poursuit; de l'autre, la mer qui leur ouvre ses abîmes: ou les fers, ou le naufrage. La foi vient

Vers. 29.

Pag. 246.

(1) « Quoi de plus hardi que la foi? Quoi de plus hardi que de vouloir se faire un passage au milieu de la mer? C'est ce que fit la foi de Moïse. Que d'arrêter le soleil, etc.? » (Bretteville, *Essais de Serm.*, tom. I, pag. 312.)

à leur secours : les eaux de la mer s'affermissent pour lui livrer un libre passage ; elles s'abattent sur les Egyptiens pour les engloutir.

C'est par la foi que les murailles de Jéricho tombèrent par terre. Vers. 30.

Ce n'est pas le bruit des trompettes qui pourra jamais renverser des murailles. Un pareil miracle est réservé à la foi : elle seule peut tout ; avec elle les choses les plus inattendues deviennent faciles.

Admirons donc la puissance des Saints : s'ils font de si grandes choses dès ce monde, que sera-ce dans le monde à venir ? S'ils s'élèvent dès maintenant jusqu'à la hauteur des Esprits célestes, à quelle gloire ne sont-ils pas appelés dans le ciel ? Au nom de Josué, il n'est personne sans doute qui ne voulût comme lui commander au soleil et à la lune. Vous le pouvez, mes frères, et plus encore : Que nous promet Jésus-Christ ? *Celui qui m'aime*, nous dit-il, *mon Père et moi nous viendrons à lui, et nous établirons en lui notre demeure*. Qu'ai-je besoin du soleil, de la lune, et de ces miracles ; quand le maître de tout daigne venir habiter en moi, et y établir sa demeure ? Que m'importe tout le reste ; c'est lui qui est mon soleil, lui qui est ma lumière....

Pag. 249.

Joann. XIV.

Ce que Josué obtient par sa foi, le chrétien peut l'obtenir par la ferveur de sa prière. Jésus-Christ nous recommande de veiller, de prier sans cesse.

Ce que j'appelle veiller, ce n'est pas seulement de se lever la nuit, mais, durant le jour même, s'appliquer à la prière. C'est veiller que de prier de la sorte. Tel homme interrompt le sommeil des nuits pour s'adonner à la prière, et n'en dort pas moins. Prier, c'est diriger vers Dieu toutes les facultés de son intelligence; c'est s'entretenir avec lui comme si l'on étoit en sa présence, pénétré du sentiment de sa majesté suprême. Les Anges dans le ciel n'environnent son trône qu'avec crainte et tremblement; et l'homme s'en approche avec l'attitude de la contrainte, le cœur distrait et dédaigneux!

La prière est une arme bien puissante, quand on la fait dans les dispositions convenables. Elle triomphe de toutes les résistances; elle soumet les cœurs, même les plus rebelles. Là où l'amitié avoit échoué, la persévérance dans la prière finit par l'emporter, elle donne des droits à ce qui n'en avoit point. *Il n'est pas bon*, dit Jésus-Christ à la Cananéenne, *de prendre le pain des enfants et de le jeter aux chiens*. Elle répond: Il est vrai, *mais les petits chiens mangent les miettes qui tombent de la table de leurs maîtres*.

Matth. xv. 26.

Pag. 252.

Que dirois-je davantage? car le temps me manquera, si je veux parler encore de Gédéon, de Barac, de Samson, de Jephté, de David, de Samuel et des prophètes. (Vers. 32.)

Ces paroles de l'Apôtre ont donné lieu à quelques censures. On s'étonne de le voir compter les noms de Barac, de Samson, de Jephté parmi les saints patriarches dont il rappelle les actions vertueuses. Mais pourquoi les auroit-il oubliés, après qu'il n'a pas craint d'y placer Rahab, une femme impudique? Il n'est pas question ici des mœurs, mais de la foi. Ne seroit-ce pas un sujet de confusion pour vous, Pag. 244.
dit-il aux Hébreux, d'avoir moins de foi qu'une femme de cette sorte, qui crut à la parole qui lui étoit donnée, et dut son salut à sa foi. Toute autre Pag. 247.
qu'elle n'eût pas manqué de dire : Il y a dans la ville tant d'incrédules : pourquoi ne ferai-je pas comme eux? Non, Rahab crut, et fut sauvée (1).

(1) Un écrivain, aussi célèbre par ses travaux sur l'histoire sainte que par ses prédications, examine cette question, dans un sermon *sur les exemples des Saints*. « D'abord, dit-il, on ne peut s'empêcher d'être surpris que saint Paul ait fait également envisager comme des modèles, des hommes dont la vie semble avoir été, non-seulement si différente, mais même si opposée. Comment a-t-il pu placer Samson, l'esclave d'une femme étrangère? Comment a-t-il pu placer Rahab, de laquelle on est en droit du moins de mettre en question si elle n'a pas exercé la plus infâme de toutes les professions.... Si vous me demandez pourquoi saint Paul met dans la même classe, et propose également pour modèles des personnages, dont les uns ont eu de si grandes vertus, et les autres de si grands vices, je réponds que, quelque distance qu'il puisse y avoir entre ces différents personnages, ils sont les uns et les autres dignes d'émulation, à l'égard de ce qui paroît dans *les circonstances particulières* que l'Apôtre en rapporte (et non dans la généralité de leur vie). » (Saurin, *Serm.*, tom. IX, pag. 47—52.)

Pag. 252. *Exhortation.* Ne pas négliger les petites fautes. Humilité du publicain. Caractères de la véritable humilité.

Avec le publicain de l'Evangile, disons au Seigneur : *Ayez pitié de moi, parce que je ne suis qu'un pécheur.* Disons-le, non de bouche seulement, mais avec une intime conviction. Pendant qu'il disoit ces mots, il entendoit l'orgueilleux pharisien dire : Je ne ressemble point à cet homme; et, bien loin de s'en irriter, il en reçoit un nouveau motif de componction. Il lui sait gré de lui montrer ses blessures, et il ne s'occupe que d'en chercher le remède. Répétons avec lui, appliquons-nous à nous-mêmes ces paroles; et quand elles sortent d'une autre bouche, ne nous en formalisons point. Confesser que l'on est pécheur, et ne point permettre aux autres de le déclarer, n'est plus qu'un orgueil déguisé sous le masque de l'humilité. L'humilité vraie consiste à se reconnoître coupable quand on est accusé; à souffrir patiemment les injures de la malveillance. Au contraire, tout en s'avouant pécheur, on s'irrite de s'entendre appeler tel; on brigue les éloges, on n'en a jamais assez : où est l'humilité (*)?

Luc. XVIII. 13.

(*) Tom XII Bened., pag. 235—253. Morel, *Nov. Testam.*, tom. IV, pag. 787—406.

HOMÉLIE XXVIII.

Ces hommes, dont le monde n'étoit pas digne, ont passé leur vie errants dans les déserts et dans les montagnes, et se retirant dans les antres et dans les cavernes de la terre; et ces saints personnages à qui leur foi a mérité un témoignage si avantageux, n'ont point reçu alors l'effet de la promesse; Dieu ayant voulu, par une faveur particulière qu'il nous a faite, qu'ils ne reçussent qu'avec nous l'accomplissement de leur bonheur. Vers. 37-40.

Une pensée vient souvent se présenter à mon esprit pour l'humilier, le confondre, le jeter dans une sorte de découragement : c'est l'opposition qui se rencontre entre ce que je suis, et ce que furent les saints personnages dont il est ici parlé. Ils souffroient, non pour des péchés qu'ils eussent à expier, mais victimes de leurs bonnes actions qui leur attiroient les inimitiés des méchants, *eux dont le monde n'étoit pas digne*. Errants, sans patrie, sans asile, semblables à Jésus-Christ qui n'avoit pas un lieu où reposer sa tête. Les solitudes les plus reculées ne les mettoient pas à l'abri des persécutions. Proscrits, fugitifs, errants de déserts en déserts, traités comme des criminels indignes de voir le jour, ils étoient réduits à s'ensevelir tout vivants dans les entrailles de la terre, en proie à de continuelles alarmes. Témoins entre autres le prophète Elie, le patriarche Abraham, l'apôtre saint Paul. L'exemple de leur

Pag. 254.

Matth. VIII. 20.

détachement et de leur héroïque résignation doit être pour nous une éloquente instruction. Vous êtes pauvre : l'êtes-vous autant que Paul, consumé par la faim et par la soif qui ne lui donnoient nul relâche ? Pensez à tous les maux qu'il avoit à subir : pensez à la récompense qui vous attend ; et vous ne vous estimerez plus malheureux de souffrir.

Pag. 258 et suiv.

Exemple de Jésus-Christ, en butte aux contradictions, aux outrages, aux plus indignes traitements. Ce n'est qu'en souffrant comme lui que nous pouvons aspirer à partager avec lui l'immortelle gloire dont il jouit à la droite de Dieu son père, où il est assis. Tous ses vrais disciples ont porté sa croix ; ils ont marché sur les traces sanglantes de leur divin maître, particulièrement l'apôtre saint Paul. Éloge de l'aumône. Contre la pompe des habillements (*).

Dans les homélies suivantes, notre saint patriarche, continuant l'explication de l'Épître aux Hébreux, traite de l'utilité des afflictions. Ce sont ou des châtiments ou des épreuves ; des moyens de salut qui nous sont ménagés, soit par la justice, soit par la miséricorde divine. Exhortation à la charité, à la pénitence, à l'aumône (**).

Hebr. XIII. 7. *Souvenez-vous de vos conducteurs*, dit saint Paul, *et considérant quelle a été la fin de leur sainte vie,* Pag. 303. *imitez leur foi.* Quel rapport y a-t-il entre l'un et l'au-

(*) Tom. XII Bened., pag. 245—270. Morel, *Nov. Testam.*, tom. IV, pag 368—378.

(**) Hom. XXIX—XXXIII, tom. XII Bened., pag. 270—310. Morel, *Nov. Testam.*, tom. VI, pag. 946—981.

tre ? Le plus immédiat. C'est de la sainteté de la vie que vient la foi et l'inébranlable fermeté dans la croyance. Les mœurs se règlent sur la foi. Intimement persuadés de l'existence des biens futurs, les saints patriarches conformoient toute leur conduite à cette espérance ; ils n'auroient pas mené une vie si pure et si sainte, pour peu qu'ils eussent eu de doute et d'incertitude (*).

Pensées détachées sur la foi et l'incrédulité.

La FOI est la grande école ouverte à tout le monde : sans elle nous ne pouvons rien. Otez la foi de l'univers, que deviendroit la société humaine ? Quel chaos de chimères et de fables ! Quelle confusion de systèmes, et de sectes ! Quel assemblage honteux de vices et de superstitions ! L'histoire des nations privées si long-temps des lumières de la foi le prouve trop (**).

(*) Hom. XXXIII, tom. XII Bened., pag. 303.

Réduisons le reste de ce commentaire à ce magnanime élan : « Qu'il nous soit permis du moins de rappeler ceux de nos frères qui ont triomphé dans leurs combats, pour ranimer ceux qui sont appelés à combattre. Ah ! postérité de confesseurs et de martyrs, voudriez-vous démentir la noblesse de votre origine ? Vos pères ont confessé leur religion au milieu des plus cruels supplices : la renieriez-vous, lorsque vous êtes à portée de la professer dans des climats que la vérité éclaire ? Ils ont sacrifié leur vie pour elle : refuseriez-vous de lui sacrifier une partie de vos biens ? *Ah ! nous aussi, puisque nous sommes environnés d'une si grande nuée de témoins, poursuivons constamment la course qui nous est proposée.*

(**) *Expos. in Psalm.* CXV, tom. V Bened., pag. 310. Segaud, *sur la foi, Carême*, t. I, p. 77; Montarg., *Dictionn. apostol.*, t. II, pag. 485, 486.

Nécessaire à la société humaine tout entière, la foi prêche la bonté et la justice aux souverains, l'obéissance aux sujets, la miséricorde aux riches, la patience aux pauvres, le travail et les devoirs d'état aux citoyens, la charité à tous les hommes. Elle est le lien des esprits, qu'elle réunit dans les mêmes vérités, l'appui de l'autorité, qu'elle rend inviolable et sacrée, le supplément des lois humaines, qui ne peuvent commander au cœur, le fondement des mœurs publiques, qui sont la force des empires, le garant de la probité, laquelle, sans la foi, seroit ou fausse, ou suspecte, ou chancelante; elle est la consolation des malheureux, la vie du juste, le frein des méchants, la source de toutes les vertus (*).

Tout consiste dans la foi. C'est de la foi que tout dépend. Si la foi est bien affermie, le cœur le sera aussi. La foi seule entretient et fortifie tout. La raison peut-elle être le mobile de l'homme, elle qui n'éclaire que pour égarer, qui n'agit que pour détruire (**)?

Rien de plus dangereux que de juger des choses

(*) *De Fide, Spe et Caritate*, tom. IX Bened., pag. 854. Développé par l'abbé Poulle, *sur la foi*, *Serm.*, tom. I, pag. 17; l'abbé Clément, *Serm.*, tom. II, pag. 100; Bretteville, *Essais*, tom. II, pag. 124.

(**) Homil XXXIII, *in Epist. ad Hebr.*, tom. XII Bened., pag. 307; Cheminais, tom. II, pag. 271; Terrasson, tom. I, pag. 211; Segaud, tom. I, pag. 67; Cambacérès, tom. I, pag. 16; Lenfant, tom. II, pag. 276; Le Chapelain, tom. IV, pag. 310—336.

divines par des raisonnements humains ; car dès que nous ne sommes plus appuyés sur le fondement de la foi, nous tombons dans l'égarement et dans l'instabilité de l'erreur, et nous sommes abandonnés de la vraie lumière (*).

La foi est le plus précieux de tous les trésors, la source de tous les biens (**).

Elle est le fondement et la racine de toutes les vertus (***).

Consentez à tout perdre plutôt que la foi. Avec elle, vous auriez perdu tout le reste, toutes vos pertes seront réparées, et à grand intérêt (****).

Dieu veut une foi simple, et prudente tout ensemble ; alliance qui semble difficile. Ce fut celle de tous les saints.

Point de salut à espérer que par la foi. Les œuvres hors la foi sont déclarées impuissantes ; pourquoi ? parce que la loi n'avoit été donnée qu'aux Juifs, et que la promesse du salut est devenue le bienfait commun de tout le genre humain.

Il n'y a rien qui nuise à la foi comme l'orgueil des pensées (*****).

(*) *De incomprehensibil.*, etc., tom. II Bened, pag. 454 ; *De lege naturæ*, *ibid.*, pag. 826. Traduit par Bretteville, *Essais*, tom. II, pag. 75.

(**) *In Joann.*, tom. VIII Bened., pag. 378.

(***) Hom. XXVI *in Matth.*, tom. VII Bened., pag. 319.

(****) Hom. XXXIII *in Matth.*, tom. VII Bened., pag. 389.

(*****) *Opus imperf.*, tom. VI Bened., pag. 168.

Pag. 168. Bien peu s'appliquent à connoître les dogmes de la foi et les règles des mœurs ; beaucoup perdent leur temps à étudier ce qu'ils ne connoîtront jamais, sans s'embarrasser que Dieu condamne leur curiosité. Vous voulez franchir les bornes que Dieu lui-même a fixées : efforts inutiles et criminels ! (*)

« Dans la pensée de saint Jean Chrysostôme, croire avec soumission, c'est tout sacrifier à la foi : c'est la rendre l'arbitre de notre conduite, la règle de nos pensées ; c'est nous soumettre en toutes choses à elle ; c'est démentir nos sens, suspendre ou arrêter nos propres lumières, avouer notre ignorance ; c'est enfin faire hommage à l'autorité de Dieu, par la plus profonde, la plus aveugle et la plus universelle dépendance ! »

« Si nous voulions connoître avant que de croire, dit saint Chrysostôme, nous ne ferions ni l'un ni l'autre. Nous ne croirions point, et nous ne connoîtrions point (1). »

La foi est l'abnégation absolue de soi-même ; c'est une soumission universelle, une dépendance sans réserve de l'esprit comme du cœur, une servitude réelle qui tient notre entendement lié, et, pour ainsi dire, enchaîné. C'est l'expression même de l'Apôtre :
I. Cor. x. 3. *In captivitatem redigentes omnem intellectum.* Que

(*) *De Sacerdot.*, tom. I, pag. 410 Bened.

(1) Bretteville, *Essais*, t. I, p. 299, et il cite saint Jean Chrysostôme, *in Catena D. Thomæ.* Hom. XII, *in Matth.*, t. VI Bened., pag. 163.

veut-il dire par-là? Voyez la condition et l'état d'un prisonnier : il n'est plus en son pouvoir d'aller où bon lui semble; il se trouve resserré dans un lieu obscur et ténébreux, sans qu'il lui soit permis de faire un pas pour en sortir ; et s'il fait le moindre effort pour se tirer de cette captivité, on le traite de rebelle. Tel est l'assujettissement de la foi : notre esprit a une faculté naturelle de se répandre sur toutes sortes d'objets, de s'élever à ce qui est au-dessus de lui, d'aller rechercher les choses les plus cachées, de passer d'une connoïssance à l'autre, et de faire toujours de nouvelles découvertes. C'est-là sans doute un de ses plus beaux apanages ; c'est-là qu'il met sa principale gloire. Que fait la foi? Elle lui interdit toute curiosité, toute liberté de discourir sur le fond des vérités que Dieu nous révèle ; et par là elle le tient captif sous le joug de la foi (1).

Gardons-nous de demander à Dieu les raisons de sa conduite ; quelque chose qu'il nous ordonne ou nous défende, croyons à sa parole. Les Juifs voulurent tenter le Seigneur ; ils en furent punis. Qui veut avoir sous les yeux les preuves sensibles de la

(1) *De Fide, Spe et Carit.*, tom. IX.

«L'apôtre saint Paul nous dépeint la foi comme une sainte servitude, qui tient notre entendement lié, pour ainsi dire, et enchaîné. Que veut-il par là nous faire entendre? S. Jean Chrysostôme l'explique d'une manière très palpable. « Voyez, dit-il, la condition et l'état d'un prisonnier, etc. » (Montargon, *Dictionn. apostol.*, tom. II, pag. 568 ; Cheminais, *sur la foi*, tom. II, pag. 269, 270.)

puissance, de la sagesse divine, ne croit pas encore à cette puissance ni à cette providence souveraine; il ne croit point à la miséricorde de Dieu envers les hommes.

L'incrédulité ne reste jamais impunie, et c'est de tous nos crimes, celui qui irrite Dieu le plus violemment contre nous (*).

Point de manœuvre que l'incrédulité n'emploie, point de ressort qu'elle ne fasse jouer pour arracher la foi du fond des cœurs de ceux qui prêtent l'oreille à ses discours. Crime le plus odieux qui se puisse commettre. Car enfin, lorsqu'il est bien avéré que c'est Dieu qui s'est expliqué lui-même, la seule chose à faire, c'est de recevoir avec soumission ce qu'il a dit; c'est de ne pas combattre sa parole par une insolente et téméraire curiosité. Que l'on me qualifie de quelque nom que l'on voudra, peu m'importe. C'est par ma vie que je me ferai connoître pour ce que je suis. Que l'on me taxe de folie, je m'en applaudirai comme d'un titre de gloire
I.Cor. IV. 10. que je partagerai avec l'Apôtre. *Nous sommes*, disoit-il, *des insensés pour l'amour de Jésus-Christ*. Cette sorte de folie est plus sage que toute la sagesse des hommes (**).

Dieu vous a donné la sagesse pour reconnoître le

(*) Hom. VI *in Epist. ad Hebr.*, tom. XII Bened., pag. 67, 68.

(**) Hom. II *De incomprehensibil.*, tom. I Bened., pag. 453.

besoin que vous avez d'une lumière supérieure qui vous éclaire, et pour en accepter le bienfait. Il ne vous l'a pas donnée pour vous laisser croire qu'elle puisse suffire à tous vos besoins. Il vous l'a donnée comme les yeux du corps qui dirigent votre marche. Si les yeux vouloient voir sans le secours de la lumière, à quoi bon cette brillante faculté de la vue dont l'auteur de la nature les a doués? Elle ne serviroit à rien, ou ne feroit qu'entraîner le corps au précipice. Il en est de même de l'orgueilleuse sagesse qui prétend découvrir les choses de Dieu sans la lumière de son Esprit. Elle s'aveugle et se perd elle-même. C'est cette fausse sagesse qui a fait la plupart des hérésies. Elles ont quitté la voie sûre que Dieu lui-même avoit tracée, pour se jeter dans des routes écartées; elles ont remis le sceptre de la science aux mains de la raison, qui les a précipitées dans un cahos d'erreurs et d'extravagances. Le Démon s'est joué de ces esprits inquiets. Ils ne se sont accordés entre eux que sur les opinions les plus délirantes. Et qu'une vérité se présentât à eux confusément et comme en énigme, elle leur échappoit comme un songe de nuit, ou bien ils ne s'entendoient plus entre eux.

Comprenez par là combien notre intelligence humaine est faible, est insuffisante, combien elle est bornée de toutes parts. Ainsi Dieu l'a-t-il ordonné, et certes avec justice; car si aujourd'hui que

le péché du premier homme l'a réduite à tant d'ignorance, elle a l'orgueil de se prétendre indépendante, et de vouloir se soustraire à l'autorité divine, à quel excès de démence ne seroit-elle pas tombée si elle n'eût pas été châtiée aussi sévèrement? Si dans l'état d'innocence, enchaînée à un corps mortel, elle a cédé à l'artificieuse promesse du démon qui lui disoit : Vous allez ressembler à Dieu : que n'eût-elle pas osé se permettre si elle avoit été créée dans la brillante situation dont le Démon lui donnoit la fausse espérance ! Et voilà le délire où donnent certains hérétiques de nos jours (les Manichéens). Ils ne rougissent pas de dire qu'aujourd'hui encore, après sa dégradation, l'âme humaine ne tient que d'elle-même sa propre existence, qu'elle partage l'essence de Dieu lui-même. Telle a été chez les Grecs l'une des sources de leur idolâtrie (*).

Gen. III. 5.

Celui-là est savant qui ne sait pas seulement où il faut s'avancer, mais où il faut s'arrêter (**).

(*) Hom. VII *in Epist. ad Corinth.*, tom. X Bened., pag. 56, 57.

Nous lisons dans un prédicateur célèbre de la communion protestante, cet aveu, dont on sentira toute la force : « Voilà à quoi conduit ce principe, que c'est à la raison à décider des dogmes de l'Écriture, et non aux dogmes de l'Écriture à diriger la raison. Ce principe une fois posé, tous les dogmes de notre foi s'écroulent, et l'expérience confirme cette réflexion. Voyez dans quels précipices ce principe a conduit Socin et ses sectateurs. A quelle décision de l'Écriture, à quelle vérité établie, pressée, répétée ne doit-il point porter atteinte ? » (Saurin, *Serm. sur les profondeurs divines*, tom. I, pag. 201.)

(**) Hom. VIII *in Epist.* II *ad Tim.*, tom. XI, p. 711. Bossuet, après

Sur les Mystères.

Ce que nous entendons par mystère, c'est une vérité où nous ne nous arrêtons pas à regarder ce qu'on voit, mais où nous croyons ce que l'on ne voit pas : Ce qui fait que le chrétien et l'infidèle reçoivent des mêmes objets une impression bien différente. Que l'on parle au premier d'un Dieu crucifié, anéanti au-dessous de la forme d'un esclave, plongé dans la mort et dans le tombeau, ce mystère le pénètre aussitôt d'admiration et de reconnoissance envers le Dieu qui a tant aimé les hommes. Que l'on en parle au païen, il n'y voit plus que foiblesse et folie; il accuse l'opprobre de la croix. Et, tandis que moi je découvre dans l'excès de l'abaissement de mon Jésus le prodige de la toute-puissance qui, jusque dans les liens de la mort, triomphe de la mort, il n'aperçoit lui qu'un cadavre et qu'un sépulcre. Qu'on lui parle du mystère de sa résurrection, il vous répond que ce n'est là qu'une fable; tandis que moi, qui la vois si bien établie par l'incontestable certitude des témoignages qui l'attestent, j'adore le conseil et la conduite de Dieu. Par le mot de *baptême*, l'infidèle n'entend qu'une eau comme

avoir cité ce mot, ajoute : « Comme dans un fleuve, celui-là le connoît, qui sait où est le gué, et où les abîmes sont impénétrables. » (*Serm.*, tom. III, pag. 360.)

une autre, bonne tout au plus à laver les souillures du corps; nous, perçant plus avant, nous y voyons une eau régénératrice par laquelle nos âmes sont purifiées et sanctifiées; qui nous imprime l'adoption des enfants de Dieu, l'effusion de l'Esprit saint, nous communique la justice et nous donne droit au royaume céleste. Ce n'est plus là le témoignage de mes sens; ce sont les yeux de l'âme qui déterminent mes jugements. Que l'on nous parle du corps de Jésus-Christ, il s'en faut bien que l'infidèle attache à ce mot la même idée que moi; il n'est qu'un enfant qui n'aperçoit dans le livre qu'on lui présente que des caractères dont il ne pénètre pas le sens, faute d'en entendre la langue; tandis que pour celui qui en a l'intelligence, ces caractères sont animés; ils parlent; ils lui apprennent l'histoire des temps passés, ils suppléent à l'absence, rapprochent les distances, mettent en présence les unes des autres les personnes les plus éloignées, image naturelle de nos mystères. L'infidèle en entend prononcer le nom et n'y comprend rien. Le fidèle, éclairé par la lumière de l'Esprit Saint, connoît bien la vertu secrète, cachée sous leurs apparences extérieures.

Non pas toutefois que nous en ayons une connoissance pleine et absolue. *Ce que nous avons maintenant de science et de prophétie,* nous dit l'Apôtre, *n'est encore que très imparfait. Nous ne voyons ici-bas que comme dans un miroir et par énigmes.* Un

I. Cor. XIII. 12.

jour viendra où *Dieu se montrant à nous face à face*, toutes les vérités se manifesteront à nos regards (*).

Ces mystères, ils nous ont été apportés par celui aux yeux de qui il n'y a point de ténèbres ni d'obscurité. C'est Dieu lui-même qui nous les a révélés par son Esprit Saint (1). Ils nous apprenoient ces secrets jusque là cachés profondément dans les abîmes de la science divine, inconnus aux Anges eux-mêmes : que la prédication de la croix, réputée une folie par tout le monde, amèneroit le monde tout entier aux pieds de cette même croix ; qu'elle feroit de la gentilité sa conquête ; que Dieu se reconcilieroit avec les hommes, et leur ouvriroit une source inépuisable de biens spirituels.

Ce n'est donc point une sagesse humaine qui nous les a découverts. Dieu en a agi avec elle comme on fait avec une subalterne. Il l'a laissée à la porte du sanctuaire, sans lui permettre d'apercevoir de plus près les mystères de sa divine essence. De là comprenez quelle différence il y a de la sagesse des hommes à la sagesse de Dieu. Celle-ci nous a introduits dans la connoissance de mystères inconnus même des célestes intelligences. L'autre, bien loin

(*) Hom. VII *in Epist. ad Corinth*, tom. X Bened, pag. 51. Morel, *Nov. Testam.*, tom. V, pag. 62, 63.

(1) Voyez dans le paragraphe de *la foi révélée*, les articles qui traitent de l'établissement du christianisme, de l'Évangile, de la divinité de Jésus-Christ et de la prédication des apôtres.

de les pouvoir aborder, nous en tenoit éloignés. Et, même après qu'ils nous eurent été révélés, elle s'est efforcée de les combattre, d'en obscurcir la lumière en l'offusquant de ses ténèbres, d'en anéantir le bienfait en repoussant comme une folie la croix qui en est la source (1). C'est donc nous qui sommes vraiment sages, vraiment raisonnables. Nous le sommes d'autant plus que l'Esprit Saint l'est plus que tous les philosophes, un Platon à leur tête. Ces maîtres d'erreur n'avoient pour école que la sagesse d'autrefois ; nous avons, nous, celle de l'Esprit Saint.

Que s'il y a dans nos mystères un côté ténébreux, nous l'éclaircissons par les rayons de lumière qui s'en échappent d'autre part. Tel est le sens de ces
I. Cor. II. 13. paroles de l'Apôtre : *Nous comparons les choses spirituelles avec les choses spirituelles* (2). Quand une trop grande élévation nous jette dans l'incertitude, nous empruntons d'ailleurs nos témoignages. Par exemple, nous avançons que Jésus-Christ est ressuscité ; qu'il est né d'une vierge. Je rends cette double vérité plus sensible, en l'éclairant par les figures antiques qui en avoient produit la démons-

(1) « Le mystère de la Rédemption est le centre où viennent aboutir toutes les parties de la religion. Sur la croix viennent se manifester et se rejoindre tous les attributs divins. » (M. l'évêque de Langres, *Instr. past.*, pag. 15 ; Bossuet, *Disc. sur l'Hist. univers.*, pag. 288, in-4°.)

(2) « Jugeons de ce que nous ne comprenons pas dans la religion, par ce qu'il nous a été accordé d'y comprendre. » (M. l'évêque de Langres, *ibid.*, pag. 13.)

tration anticipée. Je rappelle Jonas enfermé trois jours dans le ventre de la baleine, et sorti vivant de cette espèce de tombeau. Le mystère d'une vierge devenue mère, je l'explique par la miraculeuse fécondité de Sara, de Rebecca, d'autres femmes longtemps stériles; par la subite production des arbres du paradis terrestre, sortis de terre sans semence, sans culture qui eût précédé; par la création du premier homme et de la première femme venus au monde contre la disposition ordinaire des lois de la nature; de la terre elle-même élancée du néant avec toutes ses merveilles, sans autre agent que la toute-puissance souveraine du Seigneur. Dieu traçoit dans ces mystérieux événements l'image de l'avenir, afin qu'au moment où ils viendroient à se produire on eût moins de peine à croire ceux dont ils avoient été la prophétie. Observez toutefois que ce ne sont point ici des raisonnements empruntés à la sagesse humaine. Bien loin de servir à la cause de la religion, saint Paul apprend par là même combien elle est non-seulement superflue, insuffisante, mais de plus contraire et dangereuse, parce que tous ses arguments, en fait de mystères, ne seroient propres qu'à jeter dans l'esprit le trouble, l'obscurité et le doute; parce qu'ils tendroient *à évacuer*, selon l'expression de l'Apôtre, *la croix de Jésus-Christ*, à lui disputer l'empire. Aussi ne veut-il point que notre prédication et notre foi reposent

I. Cor. II. 17.

sur un autre fondement que la sagesse de Dieu; jamais sur la sagesse des hommes.

Pourquoi donc, me demandera-t-on, faut-il commencer par se dépouiller de la sagesse des hommes, renoncer à cette raison qui en fait le plus glorieux privilége, anathématiser, avec saint Paul, cette sagesse humaine, comme si elle n'étoit pas l'ouvrage de Dieu lui-même? Aussi l'Apôtre ne confond-il pas l'une avec l'autre, celle qui vient de Dieu avec celle qui vient des hommes. Celle que Dieu condamne, ce n'est pas celle qu'il a faite, mais celle que les hommes lui ont substituée, à sa-
1 Cor. III 4. voir celle qui s'engage dans de téméraires curiosités, et se plaît dans l'affectation du langage. La sagesse, la raison furent des dons de Dieu : c'est vous, ô homme, qui en avez abusé, vous qui en avez corrompu la céleste origine, en avez dénaturé la sublime institution, avez détourné contre Dieu même son propre bienfait, en voulant obtenir de leurs foibles lumières plus qu'elles ne sauroient vous donner. Cette raison dont vous êtes si fier, jusqu'à en faire l'instrument de la révolte contre Dieu; pour
Ibid. 20. vous en punir, son apôtre la convainc de foiblesse et de néant.

Il en est de la raison et de la sagesse comme des autres dons du Créateur (1). Ce n'est point par

(1) *Accord de la raison avec la foi.* Rapprochement : Molinier, *Serm., chois.*, tom. XIV, pag. 43 ; l'évêque de Langres, *Instr. pastor.*, pag. 6.

elles-mêmes qu'elles sont mauvaises; elles le deviennent par le mauvais usage que l'on en fait. La force du corps est un avantage; Caïn en abuse pour souiller ses mains du sang de son frère: Dieu le châtie par le tremblement qu'il imprime à tous ses membres. Le vin est salutaire à l'homme; pris avec excès, il amène tous les maux de l'intempérance. De même, parce que vous avez abusé de votre raison pour vous élever contre Dieu, méconnoître son autorité, renverser son sanctuaire; parce que vous avez voulu porter l'essor d'une orgueilleuse sagesse par-delà les bornes où elle devoit aller, vous abandonnant à une confiance présomptueuse, Dieu vous a fait voir, par ses chutes honteuses, combien elle est vide, impuissante. Gen. IV. 11.

Ecoutez son apôtre: *L'homme animal et charnel n'est point capable des choses qu'enseigne l'Esprit de Dieu.* Il n'y avoit donc que l'Esprit de Dieu qui pût dissiper votre ignorance. *L'homme animal et charnel,* celui-là qui ne prend conseil que de ses sens, et n'admet de sagesse que celle de ses raisonnements, a cru qu'il devoit se passer de la lumière qui ne peut venir que d'en haut, et il a été convaincu de folie: aveugle, insensé, de prétendre pouvoir se suffire à lui-même! Vous l'avez vu, l'histoire de ses erreurs fait l'histoire du genre humain. Incapable par elle-même de s'élever jusqu'à la connoissance de son divin auteur. Dieu avoit mis sous les yeux de cette I. Cor. II. 14.

sagesse l'univers tout entier comme un livre qui lui apprenoit à le connoître. Elle en a dédaigné les sacrés caractères; une admiration fausse pour les créatures l'a détournée de la vue du Créateur. Engagée sur un vaste océan de systèmes et d'erreurs, elle a remis le gouvernail entre les mains de la raison, qui n'a pas su la conduire à travers tant d'écueils, et elle est allée tomber tête baissée dans l'abîme de l'impiété. Le naufrage a été universel. On ne s'est plus accordé que dans les opinions les plus extravagantes; et si quelques lueurs de vérité ont pu se faire jour encore à travers cette nuit épaisse, elles n'ont été pour ces prétendus sages que des germes de discorde qui ont partagé leurs écoles, et enfanté les plus méprisables rivalités. Ainsi le Démon, qui les avoit trouvés si dociles à ses suggestions, se jouoit-il de cette fastueuse raison pour les plonger dans les plus coupables erreurs; les armant les uns contre les autres quand il s'agissoit des principes les plus incontestables, tels que l'immortalité de l'âme, le prix de la vertu, la liberté de l'homme; ne leur permettant de s'unir que pour la propagation des maximes les plus corrompues; par-là, décréditant les vérités qui ne s'offroient plus que comme des problèmes arbitraires et incertains; autorisant les erreurs par la sanction d'un commun consentement (1). Dites encore,

(1) Voyez l'article *Idolâtrie*. Bossuet, *Serm.*, tom. II, pag. 223, t. IX, pag. 15, 16; M. l'évêque de Langres, *Instr. pastor.*, pag. 21; Chemi-

après une aussi solennelle expérience, que la raison puisse se suffire à elle-même. Combien donc l'Apôtre étoit-il en droit de dire : *L'homme animal et charnel n'est point capable des choses qu'enseigne l'Esprit de Dieu.* Car de même qu'avec les seuls yeux du corps, nous ne pouvons apercevoir ce qui est par de là notre horizon, de même avec les seules lumières de notre intelligence nous ne pouvons pénétrer les secrets de Dieu. Eh! comment notre vue foible et bornée embrasseroit-elle les mystères du ciel, quand elle échoue contre les mystères de la nature elle-même qui sont sous nos yeux? Tous les jours nos yeux sont en défaut sur les formes des objets le plus à notre portée. Cette tour, par exemple, vous paroît ronde, elle est carrée : et ce qui est bien plus reculé, vous prétendez le juger? Cette raison sur qui vous vous reposez, non-seulement elle vous abuse, mais elle vous égare (*).

Nous ne connoissons ici-bas ni les mystères de la nature, ni les mystères de la foi. Nous savons bien que Dieu est partout; mais comment? nous ne le

nais, *sur la foi*, tom. II, pag. 271 : « La force de l'idolâtrie étoit humainement invincible. » Molinier, *Serm. chois.*, tom. VII, pag. 335; Bossuet, *Hist. univer.*, pag. 191, in-4°, et tout l'art. XI de la seconde partie de ce discours; Jacquelot, dans *Morceaux protestants*, pag. 225; Turretin, Bergier, etc.

(*) Hom. VII *in I Epist. ad Corinth.*, tom. X Bened., pag. 50—56. Mor., *Nov. Testam.*, tom. IV pag. 622—69; Nicolle, *Essais*, tom. I, pag. 31; Bourdaloue, *Pensées*, tom. I, pag. 125.

savons pas ; que Jésus-Christ est né d'une vierge : le mystère de cette naissance miraculeuse nous ne le connoissons pas. Dans le ciel, nous connoîtrons ces vérités d'une manière bien plus distincte, et dans toute leur plénitude. C'est ce que saint Paul explique par cette comparaison familière : *Quand j'étois enfant, je parlois en enfant, je raisonnois en enfant, je jugeois en enfant ; mais lorsque je suis devenu homme, je me suis défait de tout ce qui tenoit à l'enfance.* A quoi il ajoute : *Nous ne voyons maintenant que comme dans un miroir.* Et parce qu'un miroir offre toujours une image de l'objet qui s'y réfléchit, il enchérit encore par cette expression, *et en des énigmes*, tant la science qui nous est départie en ce monde est bornée et circonscrite ! Mais *alors que nous le verrons face à face, je le connoîtrai comme je suis moi-même connu de lui.* Il se découvrira tout entier à mon intelligence, il la pénètrera de ses rayons qui percent toutes les obscurités. Durant une nuit épaisse, on n'aperçoit point la lumière du soleil ; il faut que cet astre vienne lui-même dissiper les ténèbres, et se montrer avec toutes ses clartés. Or si l'Apôtre, et un apôtre tel que saint Paul, confesse n'être encore qu'un enfant par rapport aux connoissances célestes, jugez de ce qu'elles sont en effet. Si nous n'avons ici-bas que des écoulements, jugez de ce que doit être la source (*).

I. Cor. XIII. 11.

Ibid. 12.

(*) Hom. XXXIV *in I Epist. ad Corinth.*, tom. IX Bened., pag. 510, 611. Morel, *Nov. Testam.*, tom. V, pag. 62—69.

Ce n'est pas sans raison que l'Apôtre appelle la foi *un bouclier* qui se met au-devant du corps, et le couvre tout entier pour le défendre contre les traits ennemis. Ainsi la foi présente au chrétien un rempart impénétrable aux agressions de l'ennemi du salut. Avec elle, dit-il, *vous repousserez les traits enflammés de l'ennemi.* Avec cette foi dont Jésus-Christ avoit dit que *si vous l'avez seulement comme un grain de senevé, vous direz à cette montagne, passez de là et allez en ce lieu, et elle le fera....* Les raisonnements et les subtilités de l'esprit humain ne sont point un bouclier qui nous couvre; ce n'est qu'un surcroît d'embarras.

Eph. VI. 16.

Ibid.

Mich. XVII. 19.

Que de problèmes à résoudre! que de questions et de doutes viendront se jeter à la traverse, et répandront dans l'esprit des ombres importunes! Est-il vrai qu'il doive y avoir une résurrection des morts, un dernier jugement et des récompenses pour les uns, des châtiments pour les autres? Autant de traits enflammés que le Démon décoche dans les âmes, mais qui viennent s'émousser contre la foi. De leur côté, les passions se soulèvent et vous entraînent. Armés du bouclier de la foi, opposez à tout l'espérance des biens futurs, l'immortelle gloire qui remplacera les souffrances passagères de la vie présente. Ainsi la foi répond à tout, elle triomphe de tout (1).

(1) « Le vrai fidèle n'est point ébranlé par les difficultés qui renversent

Croyez-vous qu'Abraham n'ait pas ressenti quelqu'un de ces traits enflammés au moment où il recevoit l'ordre d'immoler un fils unique, comme d'autres justes dans les diverses circonstances de leur vie? C'est par la foi qu'ils les ont tous surmontés. Soit donc que l'ennemi nous attaque par de vains raisonnements, soit qu'il nous combatte par les mouvements déréglés de la concupiscence ou par les épreuves et les tribulations diverses : recourons à la foi, appuyons-nous sur la foi. C'est un arsenal où nous trouverons toutes les armes nécessaires pour nous défendre (*).

L'Apôtre ne défend pas une curiosité légitime ; il n'interdit que les recherches vaines, et ces interminables questions sur des objets qui passent notre intelligence. Avec la foi nous n'avons plus à chercher. Qui cherche n'a pas encore trouvé ; une curiosité raisonneuse se concilie difficilement avec la foi. La foi coupe court aux agitations de l'esprit, et s'établit dans la paix (**).

l'incrédule. Rien ne l'étonne, rien ne le déconcerte dans les mystères, parce qu'il n'y voit rien qui surpasse l'idée qu'il a conçue de Dieu et de ses perfections. Il s'attend, lorsqu'on lui parle de la nature divine, à des abîmes sans fond; et moins il peut les sonder, plus il les trouve dignes d'un Être immense et infini. » (M. l'évêque du Puy, *Questions sur l'incrédulité*, pag. 192 ; Montargon, *Dictionn. apostol.*, pag. 533.)

(*) Hom. XXIV, *in Epist. ad Ephes.*, tom. XI Bened., pag. 182, 183. Morel, tom. V, *Nov. Testam.*, pag. 1078, 1079.

(**) Hom. I, *in II ad Thessal.* Morel, *Nov. Testam.* tom. VI, pag. 407.

C'est l'ignorance qui enfle autant que la science elle-même. Qui se soumet humblement à la parole de Jésus-Christ, et embrasse la *saine doctrine qui est selon la piété*, celui-là n'a point cette maladie de l'âme que saint Paul appelle de l'enflure... L'orgueil est à l'âme ce que l'enflure est au corps. Et de même que l'hydropisie n'est point la santé, de même l'âme qui n'a qu'une fausse science, ou plutôt cette ignorance réelle, a beau être enflée, elle n'en est pas plus saine. Au contraire, c'est cette maladie de l'âme qui, selon l'Apôtre, produit *les questions* vaines *et les combats de paroles*. Emporté par cette fièvre qui le mine, poussé d'un côté, d'un autre, par les mouvements contraires qui l'agitent, sans cesse en proie aux agitations du doute, l'esprit raisonne, il cherche, il erre de questions en questions; mais quand l'esprit est sain, il ne cherche plus, il croit, il est fidèle. Ce n'est point dans les combats de paroles que la vérité se découvre. Les vérités de la foi s'obscurcissent et s'altèrent du moment où on les livre à ces disputes et aux questions vaines. Vous vous fermez les yeux en cherchant telle chose : vous ne la trouverez pas. Avec la foi, vous n'avez plus rien à chercher (*).

I. Tim. IV. 13.

I. Cor. VIII. 1.

II. Tim. II. 23.

La foi ne fait point acception de personnes; avec

(*) Hom. XVII, *in I Epist. ad Timoth.*, tom. XI Bened., pag. 647, 648. Morel, tom. VI, *Nov. Testam.*, pag. 522.

elle, il n'y a plus de Barbare, plus de Grec, ni d'étranger, ni de citoyen : tous sont également nobles ; tous participent au même privilége. Ce ne sont pas des riches que nous voulons, mais des fidèles.

Le privilége particulier de la foi, c'est d'être non-seulement utile et salutaire, mais facile, mais à la portée de tous. En quoi éclate la Providence divine, qui distribue à tous ses dons également. Il en est d'elle comme de la lumière, qui ne se refuse à personne, et se prodigue à tous sans nulle distinction(*).

Gal. III. 11. *Le juste vit de la foi*, soutenu qu'il est par l'espérance des biens de la vie future. Comme ce sont là des mystères qui surpassent l'imagination et la pensée de l'homme, nous avons besoin de la foi pour les croire. Tout esprit raisonneur qui refuse de croire ce qu'il ne peut comprendre, s'engage dans un défilé d'où il ne sortira pas. Labyrinthe sans issue, sable mouvant où il manque de solide fondement : on ne bâtit que sur la pierre. C'est l'orgueil qui fait l'incrédulité. Parce qu'on répugne à se plier sous le joug de la foi, on a honte de son ignorance; on se jette à l'aveugle dans des systèmes sans autre appui que le caprice qui les enfante. Mais répondez, incrédules, et vous hérétiques, qui ne voulez suivre que les impressions de votre esprit particulier. O hommes vains et misérables, aveugles volontaires,

(*) Hom. II, *in Epist ad Roman.*, tom. IX Bened., pag. 443.

de qui nous ne saurions trop déplorer l'égarement, répondez : Je vous demande à votre tour raison des mystères de la nature, vous êtes muets. Le ciel, la terre, le monde tout entier est pour vous plein d'obscurités. Que dis-je? vous ne vous comprenez pas vous-mêmes; vous convenez ici de toute votre ignorance, et n'en rougissez pas : et quand il s'agit des mystères de l'essence et de l'incarnation divine, vous vous prétendez humiliés de ne les pouvoir comprendre; et plutôt que de vous y soumettre, vous courez tête baissée vous précipiter dans l'abîme. Ce qu'il y a ici de bien plus déraisonnable, c'est cette démangeaison de disputer, c'est cette curiosité licencieuse qui veut franchir toutes bornes (*).

Soumettons-nous à Dieu, ne lui résistons pas, quoique ses paroles semblent opposées à notre raison et à nos sens. Déférons à ce qu'il nous dit, plutôt qu'au témoignage de notre raison et de notre vue. Suivons cette méthode lorsqu'il est question de nos mystères. Ne nous arrêtons pas à ce qui se présente

(*) Hom. II, *in Epist. ad Roman.*, tom. IX Bened., pag. 446. Ce qui a fait dire à Bossuet : « Leur raison qu'ils prennent pour guide ne présente à leur esprit que des conjectures et des embarras. Les absurdités où ils tombent en niant la religion (ou repoussant le tribunal établi par Jésus-Christ lui-même pour juger des choses de la religion), deviennent plus insupportables que les vérités dont la hauteur les étonne; et pour ne vouloir pas croire des mystères incompréhensibles, ils suivent l'une après l'autre d'incompréhensibles erreurs. (*Oraison funèbre d'Anne de Gonzague*, tom. VIII, pag. 490.)

à nous, mais comptons indubitablement sur ce qu'il nous révèle. Sa parole est infaillible, mais nos sens peuvent aisément nous tromper; elle ne nous a jamais manqué, et ceux-ci nous ont souvent abusés (*).

Joann. III. 18. *Celui qui croit en Jésus-Christ ne sera pas condamné.* Celui qui croit, non celui qui examine curieusement; celui qui croit, non celui qui sonde beaucoup (**).

Ibid. XIV. 6. Jésus nous a dit : *Je suis la voie.* Qui marche hors de la voie s'égare; qui ne s'attache pas à l'Écriture, devient le jouet des tempêtes. C'est le navire loin de sa route; poussé par les vents contraires, il est emporté par les variations des doctrines humaines. Ce n'est plus là l'Évangile. Le Sage nous avoit déjà donné cette instruction : *Ne tournez point à tout vent, et ne croyez pas tout ce qui se dit.* L'Apôtre la répète : *Gardez-vous*, dit-il, *d'être comme des enfants flottants et emportés çà et là à tous les vents des opinions humaines par la tromperie des hommes, et par l'adresse dont ils se servent pour engager dans l'erreur.* Qui ne veut d'autre guide que lui-même

Eccli. III. 11. XIX.

Ephes. IV. 14.

(*) Hom. XXXII *in Matth.*, tom. VII Bened., pag. 787.

(**) Homel. VII *in Matth.*, tom. II. Morel, *Nov. Testam.*, pag. 173. « Commençons par convenir d'abord que c'est la foi, et non pas la raison qui fait les chrétiens, et que la première démarche qu'on exige du disciple de Jésus-Christ, est de captiver son esprit et de croire ce qu'il ne peut comprendre. » (Massillon, *Vérité de la religion*, *Carême*, tom. I, pag. 74.)

dans une aussi périlleuse navigation, est sûr du naufrage. Il n'y a qu'une route, qu'une voie, qu'un port, qu'une foi. Plus de maître après Jésus-Christ. Depuis Moïse, Jésus-Christ fut l'attente du monde; Jésus-Christ venu, plus de législateur à attendre. Moïse l'annonçoit à sa nation. *Le Seigneur votre Dieu vous suscitera,* lui disoit-il, *un prophète comme moi, de votre nation et d'entre vos frères, c'est lui que vous écouterez*, un législateur nouveau, qui devoit perfectionner l'ouvrage du premier. Si celui-ci avoit eu le caractère de la perfection, il n'auroit pas fallu en promettre un autre, qui achèvera ce que celui-ci a commencé (*). Deuter. XVIII. 15.

Sachez, nous dit l'Apôtre, *que dans la suite il viendra des temps fâcheux; car il y aura des hommes amateurs d'eux-mêmes, avares, pleins d'arrogance.* Il désigne l'esprit d'indocilité, le pire de tous. Soyons fidèles à la voix de l'Apôtre: Dociles à la foi, nous serons dans un port assuré. Ecoutons ses oracles : C'est là pour nous un guide plus sûr que notre raison; ne prêtons pas l'oreille à ses vaines suggestions; n'attendons pas le naufrage pour croire à la tempête; prenons les sages leçons de l'expérience; n'augmentons pas le nombre *de ceux qui ont fait naufrage dans la foi.* Demeurez attachés inviolablement à ce que vous avez appris et II. Tim. III. 1. 2. II. Tim. III. 1.

(*) *De Christo pastore*, Traité attribué à saint Jean Chrysostôme, et parmi ses œuvres, tom. III Bened., pag. 817.)

cru. Croyons à saint Paul; et quelque tempête qui vienne nous assaillir, point de danger à craindre (*).

Répondez-moi, ô homme curieux et ignorant. Parcourez le théâtre tout entier de la nature; et rendez-moi raison des phénomènes divers que vous allez y rencontrer. Sur les eaux : cette vaste mer qui est sous vos yeux, quelle en est la source? où commence-t-elle? où finit-elle? qui est-ce qui la soutient? Vous êtes muet, nulle réponse solide à me donner. Sur l'air : nouvelles énigmes : vous n'en connoissez pas les éléments. Eh bien! restons sur la terre. Expliquez-moi comment se produit l'herbe que vous foulez sous les pieds; d'où lui vient cette riante couleur dont elle se pare, et qui va se flétrir si rapidement? Quoi! toujours muet sur les choses mêmes qui sont sous vos yeux et sous votre main, et vous allez interroger ce qui se passe dans le ciel et dans les secrets de Dieu! Il n'y a que mystères dans la nature, et il n'y en aurait point dans la religion! Oh! combien l'homme n'est que vanité, que néant! Si l'on vous commandait de plonger dans les abîmes de la mer pour aller voir ce qui est au fond, vous crieriez que la chose est impossible; et vous allez de vous-même plonger dans l'abîme sans fond de

(*) Hom. LIII, *in Act. apostol.*, tom. IX Bened., pag. 403. Imité par Bourdaloue, *Dominic.*, tom. II, pag. 330; l'abbé Poulle, *sur la foi*, tom. I, pag. 11; De Boismont, pag. 363—563; Neuville, *Mystères*, pag. 206; Segaud, *Carême*, tom. I, pag. 99.

l'essence divine! Contentez-vous de naviguer sur les bords; ne vous jetez pas en pleine mer, vous vous exposez à un naufrage certain. Vous avez pour vous diriger dans votre navigation le secours de nos divines écritures, de la parole même de Dieu. La raison humaine vous laisse sans gouvernail et sans pilote. La foi peut toute seule vous sauver des écueils qui menacent votre vaisseau, et vous faire arriver au port (*).

Il n'y a que Dieu qui ait le secret des merveilles qu'il a faites. Pour réprimer la curiosité de Job, ce patriarche d'ailleurs si illustre par sa patience, Dieu lui oppose l'histoire même de la création : *Où étiez-vous*, lui demande-t-il, *lorsque je jetois les fondements de la terre? Qui est-ce qui a présidé à la naissance de la mer, des montagnes? Dites-le moi, si vous avez l'intelligence. Savez-vous seulement le temps où enfantent les chèvres sauvages qui habitent dans les rochers? tant de phénomènes divers qui sont sous vos yeux?* pour lui apprendre qu'il ne connoît pas même ce qui semble être le plus à sa

Job. XXXVIII. 4.

Ibid. XXXIX. 1.

(*) Hom. VII, *in I Epist. ad Thessal.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. VI, pag. 332. Pacaud, *sur la foi*, tom. I, pag. 56. Neuville : « Lorsqu'on a commencé d'examiner par un esprit d'orgueil et de présomption, il est rare qu'on tarde à s'égarer : et quand on a une fois commencé à s'égarer, on s'égare sans fin ; c'est la remarque de saint Jean Chrysostôme : bientôt on ne sait ce qu'on doit croire, ni ce que l'on croit. » (*Mystères*, tom. V, pag. 212.)

pourquoi vouloir comprendre ce que vous ne voyez pas (1)?

Vous ne voyez point votre âme; vous n'en croyez pas moins qu'elle existe; qu'elle est une substance différente du corps qu'elle anime (2). Jésus-Christ pouvoit répondre à Nicodème par cet argument; il ne l'emploie point, parce que cette preuve, tirée de l'ordre des choses spirituelles,

(1) *De sigillis*, tom. VI, *Opuscul.*, Morel, pag. 167; tom. XII Bened., pag. 408, 409. (« L'homélie d'où ce fragment est tiré, est plus communément attribuée à Sévérien de Gabales qu'à notre saint patriarche. » D. Ceillier, *Hist.*, tom. IX, pag. 630.)

Bossuet: « Savez-vous bien le commencement de toutes choses? Avez-vous compris les fondements de la terre; comment, etc. » (*Elévat. sur les mystères*, , tom. X, pag. 10; l'abbé Clément, *Mystères*, tom. I, pag. 24. Tous les prédicateurs.) « Puisque la nature a des mystères qui se dérobent à nos yeux, pourquoi la religion n'en auroit-elle pas qui échappent à notre esprit; et si ce grain de sable que je foule aux pieds est un abîme que le plus grand génie ne peut approfondir, de quel droit voudriez-vous mesurer les hauteurs de la sagesse éternelle, et forcer l'Être infini, l'Être qui embrasse tous les êtres, de se faire assez petit, pour se faire embrasser tout entier par cette pensée trop étroite pour embrasser un abîme? » (Cambacérès, *sur les incrédules*, tom. I, pag. 172.) Nécessité de la foi, fondée sur la foiblesse et la dépravation de la raison humaine. (Massillon, *Vérité de la religion*, *Carême*, tom. I, pag. 106.) « A chaque pas la raison se heurte contre un mystère. C'est l'aveugle, à qui il manque un sens pour connoître la manière dont les choses existent. Lorsque nous entreprenons d'approfondir la nature, de sonder ses principes, de nous enfoncer dans l'examen des causes, nous nous trouvons arrêtés par une impénétrable obscurité. Nos idées s'égarent, se perdent, se dissipent dans l'immense région des systèmes. » (M. l'évêque de Langres, *Instruct. pastor.*, pag. 9.)

(2) Développé par Massillon, *Vérité de la religion*, pag. 103, 104; Montarg., *Dictionn. apostol.*, t. II, pag. 484, 485.

n'eut point frappé son esprit grossier. Il lui propose l'exemple du vent, dont l'impétuosité et l'agilité le rend en quelque sorte mitoyen entre les substances spirituelles et celles qui tombent sous nos sens. *Vous entendez bien sa voix, savoir, le*
Joann. III. 8 *bruit et le son; mais vous ne savez ni d'où il vient, ni où il va.* Or, si vous ne pouvez expliquer l'impétuosité du vent que les sens, comme l'ouïe et le tact, vous font sentir, et si vous ne connoissez pas la route qu'il suit, pourquoi cherchez-vous curieusement à sonder l'opération de l'Esprit Saint? Si donc personne ne peut arrêter le vent, et s'il souffle où il lui plaît, aucunes lois de la nature, ni les bornes des générations corporelles, ni quelqu'autre chose que ce puisse être, ne pourront, à plus forte raison, empêcher l'opération de l'Esprit Saint. Ce n'est point une peine pour vous d'ignorer les causes de ce phénomène; pourquoi vous troublez-vous, quand vous entendez parler des opérations de l'Esprit Saint? pourquoi tant de questions sur ce qu'il vous est également impossible de comprendre et de nier (*)?

Comment telle chose est-elle possible? Ce comment dans la bouche de l'incrédule et de l'hérétique
Luc. I. 44. n'est pas, comme dans celle de Marie, le doute de l'admiration qui, étonnée de la merveille, demande

(*) Hom. XXV et XXVI, *in Joann.*, tom. VIII Bened., pag. 142, 150.

sagement comment elle s'exécutera, pleine de confiance dans la vérité de la promesse. C'est le doute de l'orgueilleuse ignorance qui s'humilie de ne pouvoir comprendre (*).

Nous sommes chrétiens non pour disputer, mais pour croire.

Du temps du patriarche Joseph, son père Jacob et toute sa maison le croyoient mort, tandis que, plein de vie, il étoit à la tête des affaires de l'Egypte. Ainsi, dans la Synagogue du Juif, et dans les assemblées impies des hérétiques, on semble regarder Jésus-Christ comme étant mort, par les éternelles disputes que l'on y engage, au mépris de la foi; tandis que pour nous il est vivant, qu'il règne et jouit de tous les hommages du respect et de la profonde soumission qui lui sont dus : pourquoi? parce que nous nous attachons fermement aux saints oracles que Gen. XLII.

(*) Hom. XXIII *in Joann.* Segaud : « L'esprit humain est tout ensemble un prodige de foiblesse et de témérité. Incapable de comprendre ce qu'il voit, ce qu'il touche; réduit à ne pouvoir se comprendre lui-même, il se flatte, il s'élève, il vole jusqu'au trône de la divinité : tantôt il règle sa puissance, tantôt il restreint sa bonté; il va jusqu'à douter de sa nature et de son existeuce. Dieu est-il Dieu? Gouverne-t-il les hommes? Parle-t-il par ses ministres? Comment prédestine t-il? Comment agit sa grâce? Sommes-nous libres, ne le sommes-nous pas? Que d'embarras! que de perplexités! L'un croit un point, et l'autre le rejette; celui-ci admet un article; celui-là le condamne; il y en a qui veulent tout voir, tout lire, tout approfondir; il y en a qui sont les juges de l'Écriture, des Pères, des conciles. Chacun se fait l'arbitre et l'auteur de sa foi. On veut parler de tout, disputer de tout, décider de tout. » (*sur la foi, Carême*, tom. II, pag. 85.)

nous reconnoissons être émanés de Dieu ; parce que nous tenons invinciblement à la doctrine qui nous vient des apôtres. Que la voix de Paul retentisse donc parmi nous ; que l'indignation se mêle sur ses lèvres à la défense de la vérité ; que dans l'ardeur de son zèle il dise à l'hérétique : Est-ce à l'école d'Aristote que vous avez été formé ? Est-ce Platon, est-ce l'Evangile qui doit faire votre loi ? Pourquoi donc abjurer l'oracle de la foi pour vous égarer dans des recherches contraires à la foi ?... Hérétique ! tu calomnies, tu bouleverses les Saintes Écritures ; tu sapes la foi par ses fondements ; tu introduis un vain esprit de recherches. Tremble. Dans les mains de Pierre sont les clefs du royaume du ciel ; elles lui ont été données en récompense de sa foi, quand il répondit : *Vous êtes le Christ, Fils de Dieu* (*).

Matth. XVI. 26.

Extrait de l'homélie XXIV, sur l'Evangile de saint Jean : *Pendant qu'il étoit dans Jérusalem, à la fête de Pâques, plusieurs crurent en son nom.* (Ch. II, vers. 23.)

T. VIII. Bened. pag. 137.

Entre ces hommes qui voyoient alors les miracles

(*) *In illud : in principio erat verbum.* Morel, *Opusc.*, t. V., p. 240, 241 ; Segaud, *sur la foi*, pag. 77 ; Clément, *Carême*, tom. I, pag. 96 ; Cheminais, t. II, p. 275. Bourdaloue, *Dominic.*, t. I, p. 100 ; Montargon, *Dictionn. apostol.*, t. II, p. 115. « Extravagance de ceux qui veulent pénétrer par la raison dans les mystères que la foi nous ordonne de révérer. » (Tous les discours chrétiens sur l'Eglise.)

de Jésus-Christ, les uns demeuroient dans leur incrédulité, d'autres embrassoient la vérité; mais il y en avoit aussi, qui s'y étant attachés pour un temps, finirent par l'abandonner. C'étoient ceux-là que le Sauveur avoit en vue dans la parabole de la semence tombée à la surface de la terre où elle n'a point pris racine, et d'où elle a bientôt disparu sans laisser de germe. Vous les reconnoissez dans ce mot de l'Evangile : Pendant que Jésus-Christ étoit dans Jérusalem, à la fête de Pâques, plusieurs crurent en lui, frappés de l'éclat des choses extraordinaires qu'il opéroit; *mais Jésus ne se fioit point à eux*. Il y avoit une toute autre fermeté dans les vrais disciples qui l'avoient suivi, attirés par sa doctrine bien plus encore que par ses miracles. Les œuvres extraordinaires agissoient sur les sens; ceux qui raisonnoient cédoient à l'évidence des prophéties et à la divinité de la doctrine. Aussi les derniers lui restoient bien plus constamment attachés; et c'étoit en parlant de ceux-là que Jésus-Christ disoit : *Heureux ceux qui sans avoir vu ont cru*. Que les autres ne fussent pas de vrais disciples, Jésus-Christ le témoignoit assez, comme on le voit par la suite du texte : *Jésus ne se fioit point à eux*. Pourquoi cela? *Parce qu'il connoissoit tout*, l'avenir comme le présent; parce qu'il n'avoit pas besoin que personne lui rendît témoignage d'aucun homme; car il connoissoit par lui-même ce qu'il y avoit dans l'homme. Il ne s'arrêtoit pas au langage, lui qui

Luc. VIII. 8.

Vers. 24.

Joann. XX. 29.

Ibid. II. 24.

perce jusque dans la pensée ; il savoit bien que cette ferveur n'étoit que passagère, et il ne les admettoit pas comme ses vrais disciples, à la communication de sa doctrine tout entière : connoissance qui n'appar-
Ps. XXXII. 15. tient en propre qu'à celui qui a formé le cœur de chacun des hommes. Rien de plus commun que de livrer indiscrètement sa confiance et ses secrets à des amis pervers qui s'avancent sous le masque de la bienveillance, et vous trahissent après. On est dupe, parce que l'on ne connoît ni le présent ni l'avenir. Il n'en est pas ainsi de Jésus-Christ, à qui rien n'étoit caché. Combien encore parmi nous
Pag. 138. de ces faux disciples sous le nom de fidèles ; inconstants et volages à qui Jésus-Christ ne se fie point, mais à qui il cache la plupart de ses secrets !

Ch. III. v. 1. *Or il y avoit un homme d'entre les Pharisiens, nommé Nicodème, sénateur des Juifs, qui vint la nuit trouver Jésus.*

Vous le voyez durant la vie du Sauveur défendre sa personne contre les calomnies des Juifs, et après sa mort lui rendre les honneurs funèbres. Voilà d'heureuses dispositions ; mais encore bien loin de ce qu'elles devoient être, encore enveloppées d'une certaine foiblesse judaïque. Il vient de nuit, parce qu'il n'osoit pas se montrer de jour. Il avoit peur qu'on ne le chassât de la Synagogue.

Nicodème est encore rampant à terre ; il n'a sur Jésus-Christ qu'une opinion humaine ; il en parle

simplement comme d'un prophète, qu'il ne juge que d'après ses miracles. *Nous savons que vous êtes un docteur envoyé de Dieu.* Et par cette déclaration il s'imagine avoir dit de Jésus-Christ quelque chose de grand. Jésus-Christ va lui prouver qu'il n'est pas même à la porte du sanctuaire ; qu'il est bien loin de la route qui conduit au royaume du ciel ; que lui et quiconque parle de la sorte, n'ayant pas du Fils unique de Dieu l'idée juste qu'il en faut avoir, ne fait que s'égarer. Qu'est-ce que Jésus-Christ lui répond ? *En vérité, en vérité, je vous le dis, personne ne verra le royaume de Dieu s'il ne naît de nouveau.* Que les Juifs eussent entendu de semblables paroles, ils s'en seroient moqués. Celui-ci a du moins un désir sincère de s'instruire, il répond : *Comment peut naître un homme qui est déjà vieux?* Quoi ! vous l'appelez maître, vous dites qu'il est venu de la part de Vers. 4.
Dieu ; et vous lui demandez *comment?* Ainsi la femme d'Abraham demandoit comment, à l'âge où elle étoit parvenue, elle pouvoit devenir mère. Ainsi Gen. XVIII. 12.
de nos jours les hérétiques opiniâtres dans leur incrédulité nous demandent comment s'est-il incarné? comment est-il né ? soumettant l'immensité de l'Eternel à la foible portée de leur intelligence. Celui-ci a compris que le mot de Jésus-Christ s'adresse à lui ; il en est tout troublé. Ne marchant qu'à travers les ténèbres, il s'arrête. Celui qu'il est venu trouver n'est-il qu'un homme? Il a pu le croire : mais les

paroles qu'il a entendues sortir de sa bouche ne seroient-elles pas au-dessus de l'humanité? Quel homme a parlé jamais un semblable langage? La sublimité de ses discours transporte son esprit dans une région supérieure; l'obscurité qui l'environne retombe sur lui; elle l'accable; il ne sait où fixer ses pas: errant de tous côtés, il chancelle dans sa foi, il presse ses questions, essayant d'expliquer les choses spirituelles par ses pensées propres; il imagine les sens les plus étranges, débite ses rêveries comme dans l'ivresse: voilà ce qui arrive toutes les fois que, contre la volonté de Dieu, on veut trop curieusement sonder sa parole, et ne pas soumettre sa raison à la foi. On lui parle de naissance; il ne comprend pas qu'il n'est ici question que d'une naissance spirituelle; et rabaisse le premier, le plus sublime de nos mystères, à un ordre de choses seulement humaines; tant il est vrai de dire avec l'Apôtre, que l'*homme charnel n'est point capable des choses*
I. Cor. II. 14. *qui sont de l'Esprit de Dieu.* Observez toutefois que Nicodème ne sort point du respect qui est dû à Jésus-Christ. Il ne s'échappe point en indécentes plaisanteries; il croit simplement que la chose n'est pas possible, et se renferme dans le silence. Il ne sait comment accorder ces mots de naissance, de royaume du ciel, en effet si nouveaux pour les Juifs; et il reste dans son doute, en proie à la pénible incertitude qui l'agite.

Instruits par son exemple, ne raisonnons pas sur les choses divines; n'établissons point de rapports entre elles et les productions de la nature; ne les soumettons pas à des lois nécessaires. Croyons à la parole de l'Ecriture, et pensons pieusement sur tout ce qu'elle nous enseigne. On ne gagne rien à une indiscrète curiosité. Non-seulement elle n'aboutit à aucune découverte, mais elle nous expose à de sévères châtiments (1). On vous dit que le Père a engendré; croyez ce qu'on vous dit. Ne cherchez point à connoître comment. Vous ne le savez pas : que ce ne soit point une raison pour vous de refuser à croire cette génération (2). Il n'y a rien qui amène de plus épaisses ténèbres que cette raison orgueilleuse qui n'a à la bouche que ses arguments humains, et qui repousse la lumière d'en haut. Elle ne sait que rouler dans la fange de ses pensées terrestres. Il nous faut des sources d'eau vive tombées du ciel, qui purifient notre âme du limon qu'elle contracte par son alliance avec le corps; et faisant retomber au fond toutes les affections terrestres, l'élèvent jusqu'à l'intime communication de la doctrine céleste; ce qui ne s'obtient que par la régularité des mœurs et la sainteté de la

(1) Massillon a dit : « C'est tout ignorer que de vouloir tout connoître. » (*Petit-Carême*, pag. 74.)

(2) « Vous avez peine à comprendre comment un Dieu s'est fait homme; comment, etc. » (Montargon, *Dictionn. apostol.*, t. 1, p. 384; Abbadie, dans *Morceaux protestants*, pag. 357; Basnage, *ibid.*, p. 217.)

vie. Car le libertinage des mœurs peut tout aussi-bien que l'intempérance de la curiosité offusquer les lumières de la foi, et jeter l'esprit dans les ténèbres(*).

Si l'ordre de choses existantes sous vos yeux vous donne une démonstration sensible de la Providence, à plus forte raison devez-vous être amenés à la même conséquence, par la pensée qu'il y aura un nouvel ordre de choses bien plus excellentes et bien plus durables. Parce que vous êtes heureux, et dans l'abondance des biens de la terre, vous aimez à reconnaître sa bonté libérale à votre égard : concluez-en qu'il y a ailleurs d'autres biens auxquels vous avez à prétendre. Ceux-ci, il est vrai, ne sont encore

(*) Tom. VIII Bened., pag. 137—142.

Orateur évangélique, qui voulez connoître et démasquer les causes de l'incrédulité, ne craignez pas d'enchérir encore sur la pensée de notre saint docteur. Avec Massillon; Bourdaloue, et tous nos vrais moralistes; avec l'expérience de tous les jours, accusez comme principe le plus fécond de l'incrédulité. le libertinage des mœurs. On n'est impie que parce que l'on a un intérêt secret à l'être. Bossuet : « D'où est née cette troupe de libertins, que nous voyons s'élever si hautement au milieu du christianisme contre les vérités du christianisme ? Ce n'est pas qu'ils soient irrités de ce qu'on leur propose à croire des mystères incroyables ; ils n'ont jamais pris la peine de les examiner sérieusement. Que Dieu engendre dans l'éternité, que le Fils soit égal au Père, que les profondeurs du Verbe fait chair soient telles que vous voudrez ; ce n'est pas ce qui les tourmente ; il sont prêts à croire ce qu'il vous plaira, pourvu qu'on ne les presse pas sur ce qui leur plaît. A la bonne heure, que les secrets de la prédestination soient impénétrables ; que Dieu, en un mot, soit et fasse tout ce qu'il lui plaira dans le ciel, pourvu qu'il les laisse sur leur terre contenter leurs passions à leur aise. » (*Serm.*, tom. VI, pag. 422.)

qu'en espérance; ils ne se découvrent pas encore à vos yeux : que dites-vous? Je réponds, moi, que pour le fidèle les biens futurs se découvrent avec encore plus d'évidence que ceux que l'on a sous les yeux. Telle est la certitude que la foi nous en donne (*).

Quoi! vous êtes un mystère à vous-même; et vous vous étonnez de trouver dans les œuvres de Dieu des obscurités qui vous arrêtent! vous ne pourriez m'apprendre comment le pain que vous mangez se change en sang, en chyle, en humeur. Si vous restez muet sur les choses qui sont le plus à votre portée, ne vous flattez pas de pouvoir expliquer les œuvres du Seigneur.

Heureux qui s'attache à la foi, malheureux qui l'abandonne. L'incrédulité ne sait ouvrir qu'un précipice affreux; la foi est un rempart qui nous sauve (**).

Point de vue plus perçante que celle des yeux de la foi, quand l'âme s'applique à recueillir la

(*) *Expos. in Psalm.* IV, tom. V Bened., pag. 22.

« Si Dieu est bon, jusqu'à nous donner ce que nous demandent nos sens, combien plutôt nous donnera-t-il ce que demande notre esprit fait à son image? S'il est si tendre et si bienfaisant envers ses enfants, renfermera-t-il son amour et ses libéralités dans ce peu d'années qui composent notre vie! Ne donnera-t-il à ceux qu'il aime qu'une ombre de félicité? N'y aura-t-il point un pays où il répande avec abondance les biens véritables? » (Bossuet, *Disc. sur l'Hist. univers.*, pag. 290, in-4°.)

(**) Hom. III *in Epist. ad Roman.*, tom. IX, pag. 447.

lumière de Dieu lui-même. Les objets sensibles n'exerçent sur elle aucune illusion. Elle apprécie les choses à leur juste valeur, et porte de chacune d'elles un jugement infaillible (*).

Hebr. x. 21. *Approchons du sanctuaire avec un cœur vraiment sincère et avec la plénitude de la foi.* La foi est nécessaire pour remplacer la vue des choses qu'il nous est ordonné de croire ; rien ne se montrant à nos yeux d'une manière sensible, ni le prêtre, ni la victime, ni l'autel. Ainsi que dans l'ancienne loi, on ne voyoit point le souverain sacrificateur enfermé dans le tabernacle; tout le peuple demeuroit dehors. Comment donc en pouvons-nous approcher, puisque l'Apôtre nous invite à le faire *avec un cœur sincère, avec la plénitude de la foi?* Une foi commune peut être accompagnée de défiance. Il n'est que trop ordinaire d'en rencontrer de cette sorte parmi nous : on croit une chose, on ne la croit qu'à moitié. Il y aura bien une résurrection, nous dit-on, mais pour quelques-uns, non pour tous les morts. Ce n'est point là avoir la foi. La foi, pour venir d'un cœur sincère, doit être une foi pleine et assurée, une foi qui croie aussi fermement que si l'on voyoit des yeux du corps. Je dis plus : une foi qui embrasse ce qu'elle ne voit pas avec plus de certitude encore que les objets même soumis à nos sens ; car nos sens

(*) Hom. XXXVIII *in Genes.*, tom. IV Bened., pag. 274.

nous trompent ; mais l'autorité qui nous prescrit la foi ne sauroit nous tromper (*).

C'est l'incrédulité qui est foiblesse, petitesse, travers d'esprit (**).

On ne fera pas, si l'on veut, cause commune avec les ennemis de la foi ; mais on commence à douter des principes jusque là les mieux assurés ; on ne donne plus la même créance aux personnes qu'auparavant on estimait le plus. Privé de l'appui sur lequel on comptoit, on chancelle, et l'on finit par faire naufrage (***).

C'est la foi qui nous rend vraiment philosophes, en nous découvrant toute la bassesse de notre nature, nous élevant au-dessus des préventions de notre esprit, nous transportant jusque dans le ciel. Ce qui est inaccessible à la sagesse humaine, la foi le comprend, elle en fait son étude, se le rend propre, et le met en pratique (****).

Vous êtes heureux, Simon, fils de Jean, dit Matth. XVI 17.

(*) Homel. XIX, *in Epist. ad Hebr.*, tom. XII Bened., pag. 161.

(**) Hom. VIII *in Epist. ad Roman.*, Morel, *Nov. Testam.* tom. IV, pag. 100. « Ce que je souhaiterois, mes frères, vous qui conservez encore du respect pour la religion de nos pères, c'est que vous sentissiez combien tous ces hommes qui se donnent pour esprits forts, sont méprisables; que la profession d'incrédulité est de tous les caractères le plus frivole, le plus lâche, le plus digne de risée. » (Massillon, *Doutes sur la religion*, *Carême*, tom. III, pag. 252.)

(***) *De Sacerdotio*, tom. I Bened., pag. 414.

(****) Hom. XLII *in Joann.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. II, pag. 407. « La véritable élévation de l'esprit, c'est de pouvoir sentir toute la ma-

Jésus-Christ à son apôtre saint Pierre, *parce que ce n'est point la chair et le sang qui vous ont révélé ceci.* Comme s'il disoit : Croire en moi n'est pas peu de chose; et on a besoin pour cela du secours de la grâce du Ciel. Partout le Sauveur établit cette vérité : que l'âme généreuse que Dieu attire à lui a besoin de foi. Peut-être on me dira : Si pour aller à Jésus-Christ il faut être attiré de Dieu, ceux à qui il ne fait pas sentir ce mouvement de sa grâce, sont donc exempts de péché. Je réponds que ce n'est là qu'une objection vaine. Il faut aussi le concours de notre volonté, puisqu'il dépend d'elle de recevoir l'instruction nécessaire, comme il dépend d'elle de croire. La foi ne s'acquiert donc point par le raisonnement humain; il faut la révélation d'en haut, et une âme pieuse qui la reçoive (*).

Partout, mes chers frères, partout la foi nous est nécessaire ; la foi, source de tous les biens, voie du salut, sans laquelle nous ne pouvons arriver à la connoissance des hautes vérités qui nous sont enseignées. Privés de ce flambeau, nous ressemblons à des voyageurs qui tenteroient de passer la mer

jesté et toute la sublimité de la foi. Les grandes lumières nous conduisent elles-mêmes à la soumission. L'incrédulité est le vice des esprits foibles et bornés. » (Massillon, *Petit-Carême*, pap. 74.)

(*) Homélie XLV *in Joann.*, tom. VIII Bened., pag. 265. La Colombière, *Réflexions chrétiennes*, pag. 222; Bourdaloue, 2e partie du *Serm. sur les œuvres de la foi*, *Dominic.*, tom. II, pag. 324.

sans navire : vous les verriez nager quelque temps par le secours de leurs pieds et de leurs mains; mais pour peu que leurs efforts se prolongent, fatigués, ils s'arrêtent; et la force du courant les entraîne dans l'abîme. Même dénouement pour ceux qui se livrent à leurs propres raisonnements, ou qui s'appuient sur leur foible raison : ils doivent s'attendre à un naufrage inévitable, avant d'avoir rien appris. On ne prévient ce malheur qu'en s'attachant fortement à l'ancre sacrée que la foi nous présente. C'est par elle que Jésus-Christ lui-même nous conduit, comme autrefois cette femme de Samarie, qui disoit : Comment vous autres dites-vous que c'est dans Jérusalem qu'est le lieu où il faut adorer? Le Sauveur lui répond : *Femme, croyez à ma parole. Crede mihi, mulier.* Celle-ci veut soutenir l'honneur de son culte. Elle allègue des raisonnements, des sophismes, l'autorité de ses pères. A toutes ses questions, Jésus-Christ ne daigna pas répondre (*). Joann. IV. 15.

L'aveugle-né dont parle saint Jean ne dit pas : Si la boue ou la salive me doivent rendre la vue, quel besoin ai-je d'aller courir à Siloë? mais si c'est Siloë qui me doit guérir, à quoi bon cette boue, cette salive? pourquoi a-t-il oint mes yeux? pourquoi m'a-t-il ordonné d'aller me laver? Non, il n'a pensé à rien de tout cela. Il n'a d'autre vue, d'autre action

(*) Hom. XXXIII *in Joann.*, tom. VIII Bened, pag. 169, 170.

que d'obéir au commandement que Jésus lui a fait. Rien ne l'arrête : il croit, il est guéri. Que l'on nous demande à nous-mêmes comment, par le moyen d'un peu de boue, cet aveugle a-t-il recouvré la vue? Comment? Pas d'autre réponse : que nous ne le savons pas. Eh ! quelle merveille que nous l'ignorions, quand ni l'évangéliste qui raconte le fait, ni l'homme qui fut guéri n'en savoient pas davantage. Celui-ci savoit bien ce qui avoit eu lieu ; le comment, c'est ce qu'il ne pouvoit comprendre. Tout ce
Ibid. IX. 14. qu'il a répondu, c'est ce mot : *Jésus a mis de la boue sur mes yeux, je me suis lavé, et je vois.* Vous auriez beau lui faire des milliers de fois la même question : il lui sera impossible de vous répondre autre chose. Cet aveugle n'étoit pas un inconnu, un vagabond ; tous les jours, on le voyoit à la porte du temple, où il étoit assis, demandant l'aumône. On lui demande si c'est bien lui, il répond : C'est moi-même. Il ne rougit point d'avoir été aveugle, il ne craint point les préventions du peuple ; il n'hésite pas à se faire reconnoître, pour exalter la gloire de son bienfaiteur. On l'interroge : *Comment est-ce que*
Ibid. 10. *vos yeux ont été ouverts?* Il répond : *Cet homme qu'on appelle Jésus....* Que dites-vous ? Un homme rendre la vue à un aveugle-né ! un tel prodige est-il au pouvoir d'un homme?

Remarquez sa franchise; il ne dit pas ce qu'il n'a pas pu voir : de quoi Jésus a fait cette boue. Tout ce

qu'il témoigne, c'est d'avoir senti une main qui l'a touché, c'est d'avoir entendu une voix qui lui a parlé en lui disant d'aller se baigner à Siloë. Il se borne à rendre témoignage à ses œuvres. Ah! si dans les choses qui sont du ressort des sens, il faut de la foi; combien n'est-elle pas plus nécessaire dans celles qui sont hors de la portée de nos sens? (*)

Non content d'admirer la foi du Centurion, Jésus-Christ en fait publiquement l'éloge en présence des Juifs rassemblés autour de lui. Il la propose pour modèle; il la récompense par la promesse d'une place dans son royaume céleste. Pourquoi? D'abord il récompense l'ardeur de cette foi qui, bien supérieure en effet à celle de Marthe elle-même, supérieure à celle de cet officier du roi dont il est parlé dans saint Jean, lequel ne prie pas tant Jésus-Christ de venir dans sa maison, qu'il l'en presse et qu'il l'y entraîne en quelque sorte, en lui disant: *Seigneur, venez vite avant que mon fils ne meure;* celui-ci n'emploie pas de semblables paroles. Il ne croit pas que la présence même de Jésus-Christ soit nécessaire pour opérer la guérison qu'il demande. Il sait que de loin comme de près ce tout-puissant médecin commande à la maladie; et tout ce qu'il lui demande, c'est qu'il veuille bien dire une seule parole.

Matth. VIII. 5 et suiv.

Joann. IV. 49.

(*) Hom. LVII *in Joann.*, tom. VIII Bened., pag. 332, 333.

Encore ne commence-t-il point par là ; il s'est borné à faire connoître à Jésus-Christ son affliction. L'humilité qui l'anime ne lui permet pas de croire que Jésus-Christ acquiesce aussitôt à sa prière, qu'il puisse consentir à se rendre dans sa maison. La réponse du
Vers. 7. Sauveur, *j'irai et le guérirai*, l'étonne ; il s'occupe moins du bienfait qu'il demande, qu'il n'appréhende de blesser le respect dû à la majesté divine. Et bien que Jésus s'offrît de lui-même à se transporter chez lui sans qu'il l'y eût engagé, il ne laisse pas de craindre cette visite comme une grâce dont il ne se reconnoît pas digne, et comme un honneur qui l'accabloit (*).

Joann. III. Le témoignage que je rends (dit Jean Baptiste), ce n'est point de moi-même que je le rends, il vient de Dieu même qui l'exprime par ma bouche. C'est pourquoi, ô Juifs, si je vous parois digne de foi, n'oubliez pas qu'entre autres paroles que je vous ai
Vers. 28 dites, fut celle-ci : *Que j'ai été envoyé devant lui.*

Ne voyez-vous pas, mes frères, que Jean Baptiste fait insensiblement reconnoître à ceux qui l'entendent que cette parole est divine? C'est comme s'il disoit : Je suis un ministre, et je ne fais qu'exprimer ce que m'a commandé de dire celui qui m'envoie. Je ne recherche pas la gloire des hommes; mais je

(*) Hom. XXVI *in Matth.*, tom. IX Bened., pag. 513—517. Voyez l'exorde du sermon de Bourdaloue, *sur la foi*, *Dominic.*, tom. I, pag. 94.)

remplis le ministère qui m'a été imposé par son Père dans la mission dont il m'a investi. Ce n'est ni par faveur, ni par complaisance que j'ai rendu ces témoignages; j'ai dit ce qu'on m'a envoyé dire. Ne croyez donc pas que je sois pour cela quelque chose de grand ; ma mission, ma qualité d'embassadeur, mes paroles, tout ne tend qu'à faire connoître sa grandeur et son excellence. Car c'est lui qui est le Seigneur et le maître de toutes choses (*).

Il n'est personne, quelque aveugle qu'il puisse être, qui ne rende hommage à la beauté de notre doctrine chrétienne; on en loue, on en admire l'excellence... Mais que l'on vienne à comparer la vie des chrétiens avec leurs mœurs, le scandale de cette opposition retombe sur la doctrine elle-même. On nous entend parler de résurrection des morts, de l'immortalité des âmes, de jugement qu'elles auront à subir en conséquence du choix qu'elles auront fait entre le vice et la vertu. Notre vie ressemble si peu à cette profession de foi ! on embrasse le parti de l'incrédulité : on se jette dans le système de la fatalité, d'une nécessité aveugle ; on nie qu'il y ait une providence. Enlacée dans une chaîne de désordres, l'âme veut échapper à l'impression de ces chagrinantes vérités; elle se précipite de plus en plus dans le mal, jusqu'à perdre tout sentiment

(*) *In Joann.*, tom. VIII Bened., pag. 167.

d'humanité ; car il n'est pas rare de rencontrer dans un même homme les mœurs que la nature a données à des animaux divers. C'est là l'œuvre du Démon : il a introduit dans le monde ces doctrines perverses de destin, de deux principes bon et mauvais, de mal sans commencement et tout matériel, lesquelles anéantissent une Providence par qui le monde est gouverné. Une fois engagé dans ces coupables erreurs, plus de moyen de revenir sur ses pas, de rester attaché à la foi ; on se sent malgré soi-même poussé à ces extrémités. Non, je ne saurois me persuader que l'homme qui vit mal ne s'abandonne pas à ces diaboliques impressions : point d'autre garantie de la foi que la bonne vie. Voulons-nous échapper à l'incrédulité et aux maux qu'elle entraîne après elle? Vivons chrétiennement. Ces maux quels sont-ils? les mêmes dont le ciel punit l'attentat
Gen. IV. 14. de Caïn. Il fut condamné à gémir, à trembler. C'est là le sort de l'impie. Pour lui point de paix ; son sommeil même n'est pas tranquille. Le désordre de ses pensées passe dans chacun de ses sens, et se manifeste dans ses regards. Tout lui est suspect, tout est pour lui sujet d'épouvante et d'effroi. Il ne voit que vertiges, qu'idoles, que fantômes (1). Le poids de l'avenir l'accable. Son âme sans cesse assiégée de terreurs perd toute énergie, tout esprit de conduite.

(1) Segaud, *sur la foi*, *Carême*, tom. I, pag 73.

Perplexités éternelles; c'est l'ivresse des furieux. Dans cette agitation, comment se replier sur elle-même; comment sentiroit-elle la noblesse de son être; comment goûter une ombre de paix et de tranquillité, quand on est sous le joug d'un châtiment le pire de tous (*)?

L'incrédulité vient d'endurcissement de cœur. De même que dans les maladies qui affectent le corps, celles qui sont invétérées, et comme durcies par le temps, ne cèdent point à la main du médecin; ainsi les âmes arrivées à cet endurcissement résistent avec opiniâtreté à la parole de Dieu. On refuse de croire à la vérité des récits qui nous sont faits des événements qui ont eu lieu dans les temps passés, moins encore se soumet-on à croire ce que l'on nous dit de l'avenir. Tout ce qui est du ressort de la foi on s'en éloigne. L'Apôtre a beau crier : Rappelez-vous les châtiments dont l'incrédulité de vos pères a été punie; et tremblez que la vôtre ne soit punie avec Rom. I. 18. encore plus de rigueur. On est sourd. Eh! qui est-ce qui produit et cet endurcissement et l'incrédulité qui en est la suite? C'est le péché. On devient incrédule, parce qu'on vit mal; l'incrédulité à son tour enchaîne dans le mal. Tombée à cette extrémité, l'âme n'a plus de ressource qu'à affecter du mépris

(*) Hom. XLVIII *in Act. Apost.*, tom. IX Bened., pag. 373—375; Cambacérès, *sur la loi de Dieu*, tom. II, pag. 78; Saurin, 2e partie du *Serm. sur la suffisance de la révélation*, tom. I, pag. 472—488.

et de l'indifférence. On ne croit plus pour s'affranchir de la peur de l'avenir. On se dit avec les
Ps. XCIII. 7. impies de tous les temps : le Seigneur n'en verra rien, le Dieu de Jacob ne le saura pas. Ne suis-je
Ibid. XIV. 4. pas maître de ma pensée comme de mes paroles? Y a-t-il au monde personne qui ait le droit de me
Ibid. IX. 29. commander? Dieu peut-il s'irriter contre celui qui l'offense, et à quoi bon? On en vient à dire au fond
Ibid. XIII. 1. de son cœur, qu'il n'y a pas de Dieu. Ainsi, avoit
Ibid. XXXV. 2. dit le prophète : Tous les hommes qui se sont écartés du droit chemin, qui se sont abandonnés à la corruption de leurs cœurs, et à l'entraînement de leurs désirs déréglés, ces hommes abominables, ont perdu toute crainte de Dieu. Tel est l'impie : *Il n'écoute que ce que l'iniquité lui suggère au fond de son cœur : il prend plaisir à se flatter, jusqu'à ce que Dieu le trouvant coupable, le traite en ennemi* (*).

Ils se sont corrompus, ajoute le Prophète en gémissant, *et sont devenus abominables dans toutes leurs affections et leurs désirs*. Disciples du Démon, l'athée en devient bientôt l'imitateur et l'esclave. En suivant ses bannières, il se dévoue à la même des-

(*) Hom. VI *in Epist. ad Hebr.*, tom. Bened., pag. 63, 64.

Tous les sermons contre l'incrédulité, Cambacérès, tom. I, pag. 201 : Massillon, *Doutes sur la religion*, *Carême*, tom. III, pag. 219 et suiv.; La Colombière, *Réflex. chrétiennes*, pag. 218 ; Mouchon, *Serm.*, imprimés en 1798, tom. I, pag. 17 et suiv.; M. l'évêque du Puy, *Questions sur l'incrédulité*, *quæst.* II, pag. 56 et suiv.

tinée. Comme le maître s'est exclu du ciel par son orgueil, il se dégrade en renonçant à la royale patrie. Pourquoi *abominable?* Parce qu'il fait de son cœur un sanctuaire d'impiété, où il porte l'abomination de la désolation. *Abominable dans ses affections*, parce que les désordres les plus honteux, les plus contraires à la nature, deviennent le criminel objet de ses plus chères pensées. Vous en avez la preuve dans Pharaon, dans Nabuchodonosor. *Il se corrompt*, comme le membre affecté d'une plaie vive et sanieuse tombe dans la pourriture et l'infection, qui la rendent incurable. *Abominable*, il se plaît dans la fange de son iniquité, tel que ces animaux immondes que l'on voit se vautrer dans leur fumier. Parce qu'il ne veut pas reconnoître Dieu, tout ce qui ne partage pas son délire s'en éloigne et le fuit comme un objet d'horreur; on se croit souillé par sa présence comme par l'attouchement d'un cadavre. Quelle sorte de bien est-il possible d'en attendre? C'est ce qu'ajoute le Prophète : *Il n'y en a point* Ps. XIII. 2.3. parmi ces hommes *qui fasse le bien, il n'y en a pas un seul.* Celui qui nie l'existence de Dieu ou sa Providence, ne s'occupe ni de la mort, ni du terme où elle conduit, ni de la résurrection, ni du jugement, ni de compte à rendre; et parce qu'il ne croit avoir rien à craindre ni à espérer, il s'embarrasse peu de bien faire. La preuve que l'on reconnoît un monarque, c'est quand on obéit à ses lois. De même, par

une conséquence contraire, celui qui ne reconnoît pas Dieu agit d'une manière inverse de ce que Dieu veut, et n'est plus qu'un fardeau, qu'un monstre dans la société (*).

Le psalmiste appelle *insensé* l'homme qui ose nier qu'il y ait un Dieu. Quand il conteste à Dieu son existence, dira-t-on qu'un tel homme manque de la lumière naturelle? Non, car le Prophète ne dit pas qu'il le fasse publiquement. *L'insensé a dit dans son cœur :* il recèle en lui-même son impiété, et ne lui permet pas de se produire au dehors. Il cherche Dieu dans son cœur dépravé et dans ses passions. Ainsi l'avare le place dans son or; le voluptueux dans les plaisirs des sens. Bientôt un voile épais se répand sur ses yeux; environné de lumière, il ne voit plus; et, dans son délire, il prononce qu'il n'y a pas de Dieu, parce qu'il n'en voudroit pas d'autre que son idole. Que si Dieu l'épargne, c'est par pitié

Lévit. XXIV. 10.

(*) *In Psalm.* XIII, *Opusc.*, Mor., tom. III, pag. 839, 840; tom. V Bened., pag. 558.

« Rien n'a paru plus insupportable à l'arrogance des libertins, que de se voir continuellement observés par cet œil toujours veillant de la Providence divine; il leur a paru, à ces libertins, que c'étoit une contrainte importune de reconnoître qu'il y eut au ciel une force supérieure qui gouvernât tous nos mouvements, et châtiât nos actions déréglées avec une autorité souveraine. Ils ont voulu secouer le joug de cette Providence qui veille sur nous, afin d'entretenir dans l'indépendance une liberté indocile, qui les porte à vivre à leur fantaisie, sans crainte, sans retenue et sans discipline. » (Bossuet, *Serm.*, tom. VIII, pag. 280, 281.)

pour sa folie; il le laisse vivre comme on fait les possédés ou les aliénés (*).

Tous ces hommes qui nous mettent en avant leurs rêveries sur ce qu'ils appellent hasard, fatalité; ceux qui ne croient pas à la doctrine salutaire de la résurrection : ce qui les a jetés dans ce gouffre d'incrédulité, c'est la dépravation de leurs mœurs, ce sont les vices secrets auxquels leur cœur est en proie. Tels que ces malades que la fièvre travaille, pour apaiser le feu qui les brûle, vous les voyez se jeter dans une eau glacée, et, pour un léger soulagement qu'ils en obtiennent, ils n'ont fait qu'attiser les dévorantes ardeurs qui les consument. Ainsi, pour s'étourdir sur les reproches de leur conscience, ne voulant pas chercher le remède dans la pénitence et le changement des mœurs, nos incrédules recourent à une prétendue fatalité qui les entraîne à l'espoir de l'anéantissement après la mort. Ils cherchent dans leurs froids raisonnements une vaine consolation au malheur qui les attend après la vie; ils ne font qu'allumer davantage les feux qui doivent les punir. En attendant, ils s'endorment dans une lé-

(*) Hom. XIII *in Epist. ad Hebr.*, tom. XI Bened., pag. 96.

« L'incrédulité de l'impie et du libertin s'accorde avec le désordre et la corruption de sa vie : donc elle ne vaut rien. En deux mots voilà sa condamnation. » (Bourdaloue, *Pensées*, tom. I, pag. 203.) « Insensés, qui, dans l'empire de Dieu, parmi ses ouvrages, parmi ses bienfaits, osent dire qu'il n'est pas, et ravir l'être à celui par qui existe toute la nature. » (Bossuet, *Serm.*, tom. I, pag. 216.)

thargie funeste; et à leur réveil, ils verront bien qu'à chaque péché appartient son châtiment (*).

C'est, nous dit-on, la nature qui opère. Qu'entendez-vous par ce mot de nature? Qu'est-ce que la nature, si ce n'est le Dieu créateur universel agissant par les instruments qu'il s'est donnés? Ne me parlez plus de terre, ni d'air, ni de pluie, ni d'industrie humaine comme forces créatrices et vivifiantes. A Dieu seul appartient la création et la vie; à Dieu seul *de donner un corps tel qu'il lui plaît* (**).

Vous croyez que Dieu existe. Vous avez beau chercher à approfondir son essence : le pouvez-vous concevoir?

Vous reconnoissez que son immensité le rend présent partout : la comprenez-vous cette immensité que rien ne borne, que rien n'arrête? Être en tous lieux, n'être nulle part! n'est-ce pas là pour votre raison une énigme qu'elle ne peut ni nier ni résoudre? Vous reconnoissez que Dieu n'a point de corps, qu'il est un esprit séparé de toute matière. Définissez-moi ce que c'est qu'un esprit : Qu'est-ce que n'avoir point de corps? Ce n'est là qu'un mot où la pensée ne conçoit rien; qu'un abîme où l'esprit se perd. Imaginez des rapprochements, des similitudes hu-

(*) *De verbis Apostoli : Habentes eumdem*, tom. III Bened., pag. 268.

(**) Hom. XLI *in I Epist. ad Corinth.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. V, pag. 462 : *In verbis apostoli : Deus dat illi corpus sicut vult.* (I Cor. XV. 38.)

maines, vous retombez dans l'idée de corps et de matière. Votre intelligence vous dit bien que Dieu n'a point un corps ; tout ce qu'elle en découvre ne sauroit aller plus loin. Vous nous parlez de son éternité : Dieu n'a, dites-vous, ni commencement ni fin; vous le dites et vous avez raison, pourquoi? parce que la foi vous l'apprend ; mais la raison, il lui est impossible de le démontrer (*).

Si vous attendez que la raison vienne vous apprendre tout ce que vous devez croire, vous ne croirez à rien. Ce n'est point par le raisonnement que vous saurez ce qu'il vous importe le plus de savoir, mais par la foi.

Reprenez-les avec force, afin qu'ils conservent la pureté de la foi. Tel est l'ordre que donne saint Paul à son disciple, à l'égard d'un peuple dont il connoissoit les mœurs dissolues et les vicieuses inclinations. Nul ménagement envers les hommes de ce caractère. *Reprenez-les.* Il n'est pas ici question de ceux qui se sont rendus étrangers, mais des membres de la famille. *Reprenez-les fortement.* Faites de profondes incisions ; enfoncez le fer bien avant. Tous les malades ne doivent pas être traités de la même manière; il est bon de modifier les remèdes selon les tempéraments. Parlez durement à une personne douce et soumise : vous courez le risque de la perdre Tit. I. 13.

(*) Hom. v *in Epist. ad Coloss.*, tom. x, pag. 362, 363.

en la décourageant. Agissez avec trop d'indulgence avec une autre, qui a besoin d'être plus fortement remuée : vous la laissez à terre sans qu'elle pense à se relever. *Afin qu'ils conservent la pureté de la foi.* La pureté de la foi consiste à ne recevoir rien de problématique, rien d'étranger (*).

Bien que le chrétien ait besoin aujourd'hui de plus de foi que le Juif, eu égard tant au caractère des promesses toutes spirituelles qui nous sont faites, qu'au caractère des récompenses réservées à la vie future, rien ici qui tombe sous les sens; rien pour la vie présente. Cependant il n'est pas moins vrai de dire que la foi étoit également nécessaire aux hommes sous l'ancien Testament. Les promesses, quoique portant sur des objets sensibles, n'étoient que figuratives; elles supposoient la foi à des mystères, et à des grâces surnaturelles, telles que celles du baptême, que la raison humaine seule ne pouvoit pas connoître.... Dès lors, pour le Juif, comme pour le chrétien qui n'est pas animé de cette foi, il n'y avoit qu'incertitude, agitation d'esprit. Toujours flottants, toujours aveugles, toujours irrésolus. David peint bien cette situation, quoiqu'il ne l'eût pas éprouvée lui-même; mais parlant sous un nom étranger : Mes pieds, dit-il, ont été presque ébranlés; j'ai été près de tomber. Par cette marche chan-

Ps. LXXVII. 2.

(*) Hom. III *in Epist. ad Tit.*, tom. X Bened., pag. 740.

eclante, mal assurée, ce danger de tomber, il entend les variations et les chutes où nous jettent les raisonnements humains. Il en accuse le motif : *Parce que*, ajoute-t-il, *j'ai vu avec un œil jaloux la prospérité de l'insensé, et la paix des méchants ;* le Barbare qui prospère, et le Juif dans l'oppression. *C'est donc bien en vain que j'ai purifié mon cœur, et que j'ai conservé mes mains innocentes.* Je me suis efforcé de pénétrer ce secret, et rien n'étoit plus difficile. Ainsi parle le prophète, comme s'il disoit : Je m'épuisois en raisonnements, sans en recueillir d'autre fruit qu'une laborieuse ignorance, qu'une incertitude générale. Oh ! que de risques à courir, quand on veut expliquer les choses par la seule lumière de la raison humaine, plutôt que de s'abandonner à la foi ! Avec une foi ferme, constante, on ne tiendroit pas un pareil langage ; on ne seroit point exposé à ces tergiversations ; on n'auroit point ni cette mobilité d'opinion, ni le danger de ces déplorables chutes (*). *Ibid.* 3.

Donnez du lait pour nourriture à un corps dont le tempérament est formé, il le prend avec plaisir ; mais ce n'est pas là ce qui lui donne de la force. Donnez-lui du pain : outre le plaisir qu'il goûte à le manger, cette nourriture ajoute à sa substance. De même l'homme dont la foi est ferme, et dont les sens n'ont pas besoin d'être excités, parlez-lui des

(*) *Expos. in Psalm.* CXV, tom. V Bened., pag. 311, 312.

miracles : il prend plaisir à les entendre ou à les voir ; mais ce n'est point là ce qui augmente sa foi, et accroît pour lui la démonstration de la vérité. Présentez-lui seulement les oracles de la sagesse : c'en est assez et pour contenter sa raison, et pour l'édifier dans sa foi (*).

L'humilité, compagne inséparable de la foi.

Voyez l'apôtre saint Paul : le plus sublime des docteurs, il en est aussi le plus humble. Quel profond oubli de lui-même ! Quelque chose qu'il enseigne, à l'entendre, il n'est rien et ne mérite pas qu'on l'écoute. Il se retranche tantôt sur la miséricorde, tantôt sur la grâce de Dieu, pour obtenir qu'on le croie. Ce n'est pas moi qui vous parle ; c'est Dieu. Il ne dit pas : Je vous conjure par la sagesse de Dieu, je vous commande au nom de la loi, mais je vous supplie par sa grâce ; mettant sans cesse sous les yeux de ses auditeurs les bienfaits de la bonté divine, pour exciter leur reconnoissance, et ménager leur docilité : *Je vous exhorte, vous tous, et chacun de vous en particulier;* non pas tels et tels, mais tous, mais chacun indistinctement, grands et petits, libres et esclaves, savants et ignorants, jeunes ou vieux. L'avis s'adresse à tous : Je le donne au nom du Seigneur, du maître de tous. Quand la leçon est générale, elle ne choque aucun amour-propre. Quel est-il donc cet important avis que l'Apôtre va

I. Cor. xv. 9.

(*) *Opusc. imperfect. in Matth.*, Hom. XXXVIII.

donner? « Que personne ne se croyant au-dessus de « ce qu'il fait, ne porte ses vues trop haut. » Le fondement qu'il établit ici, c'est l'humilité, parce que l'humilité est la source de tous les biens. En quoi il ne fait qu'imiter l'exemple de son divin maître. Jésus-Christ, commençant son admirable sermon sur la montagne, ouvre la bouche pour dire: *Heureux les pauvres d'esprit!* De même l'Apôtre met avant tout l'humilité qui soumet l'esprit, le contient dans les bornes de la modestie. Il veut que chacun, renfermant son zèle et l'opinion qu'il a de lui dans les limites de ses talents et de ses fonctions, agisse dans l'Eglise, et se tienne dans le rang que Dieu lui aura marqué. L'on n'est que trop porté à se prévaloir des dons que l'on a reçus, pour s'en rapporter l'honneur à soi-même, et oublier le bienfaiteur. Les Corinthiens, entre autres, avoient mérité ce reproche; et parce que c'est là une dangereuse maladie, saint Paul en indique le remède. Si c'est votre foi qui vous élève, souvenez-vous, dit-il, que c'est un don de Dieu. Vous ne vous l'êtes pas donnée à vous-mêmes. L'auriez-vous sans le bienfait de la divine incarnation de Jésus-Christ, qui est venu l'apporter au monde? Toujours maître de ses dons, il les départit à chacun dans la mesure que sa sagesse juge convenable (*).

Rom. XII. 6.

Matth. V. 3.

(*) Homil XX, *in Epist. ad Rom.*, tom. IX Bened., pag. 660, 661. Développé par Bourdaloue, *Exhortations*, tom. II, pag. 321.

Saint Paul, après avoir dit que la foi fait les enfants d'Abraham, ne s'en tient pas là ; il ajoute qu'elle fait les enfants de Dieu. Vous l'êtes devenus, écrit-il aux Galates, par la foi que vous avez en Jésus-Christ ; par la foi, non par la loi. Quelle est donc la vertu de la foi ? Eh ! comment s'opère une aussi auguste alliance ? L'Apôtre l'explique en ces termes : *Vous tous, qui avez été baptisés en Jésus-Christ, vous vous êtes revêtus de la personne même de Jésus-Christ.* Il ne dit pas : Vous tous, qui avez été baptisés en Jésus-Christ, vous êtes nés de Dieu : pourquoi ? Car c'étoit là la filiation directe. Quel noble intermédiaire il nous présente ! S'il est vrai que Jésus-Christ soit le fils de Dieu, et que votre baptême vous ait revêtus de sa personne même, possédant, comme vous le faites, le Fils de Dieu en vous, le Fils de Dieu qui s'est transformé, identifié dans votre nature : vous ne formez désormais qu'une même substance avec lui (*).

Gal. IV. 2.

Ibid. III. 27.

(*) *Comment. in Epist. ad Galat.*, tom. X Bened., pag. 704.

ARTICLE II.

OBJETS DE LA FOI.

Dogmes. Foi naturelle. Dieu. Ses principaux attributs. Son existence. Son unité, contre l'idolâtrie. Sa grandeur. Esprit présent partout. Son immensité et son incompréhensibilité. Sa prescience. Sa bonté. Sa justice. Accord de ces deux perfections dans Dieu. Sa toute-puissance rendue sensible par la création des choses visibles. De l'homme en particulier. Sagesse et Providence divines.

Jetez les yeux sur la foule de merveilles qui vous entourent : pourquoi tout cela? Si ce n'est pour nous apprendre non pas ce que c'est que Dieu, mais qu'il existe un Dieu. L'Apôtre l'écrivoit aux Hébreux : *Pour s'approcher de Dieu, il faut croire qu'il existe.* Hebr. XI. 16. Point de créature qui n'atteste son créateur. C'est ce que l'auteur du livre de la Sagesse avoit dit déjà : *La grandeur et la beauté des créatures rend en quelque sorte visible le Créateur, et fait juger combien à proportion il doit être parfait.* Sap. XIII. 6. La seule existence de l'homme, et la savante économie qu'il présente, les brillants priviléges qui lui ont été donnés, la suite des événements qui composent l'histoire du monde et de ses révolutions, les châtiments, les

bienfaits, les moyens divers que vous voyez avoir été déployés dans son gouvernement; les oracles par lesquels les prophètes annonçoient l'avenir, tant de faits surnaturels, qui passent sous nos yeux, avant que le Fils de Dieu fût venu donner à la terre le bienfait de la nouvelle révélation, la plus admirable de toutes, rendent son existence incontestable; et cependant l'on rencontre des hommes qui n'ont pas su lire encore dans ce livre si intelligible à tous les yeux (*).

S'il faut, en toute circonstance, apporter les dispositions d'une piété vive, affectueuse, c'est surtout quand il est question de Dieu. Que pouvons-nous dire, que pouvons-nous entendre qui soit en proportion avec cette grandeur qui surpasse de si loin et tous les efforts du langage, et toutes les conceptions de l'intelligence? L'Apôtre nous dit
Phil. IV. 7. que la paix de Dieu surpasse tout sentiment; que l'esprit et le cœur de l'homme n'ont pu s'élever
I. Cor. I. 9. jamais jusqu'à comprendre l'excellence des biens qu'il réserve à ceux qui l'aiment; à bien plus forte raison l'Essence même du Dieu créateur de l'univers échappe-t-elle à notre intelligence. Une foi docile et filiale adore et s'anéantit : c'est là le devoir du chrétien. Quand les paroles nous manquent, que notre raison s'arrête au-devant des ténèbres dont

(*) *Expos. in Psalm.* CXLIII, tom. IX Bened., pag. 461.

s'environne cette majesté souveraine : c'est cela même qui lui donne plus de droits à nos respects. La gloire du chrétien est de reconnoître un Dieu tel qu'il est impossible à l'esprit humain de le comprendre (*).

Pour s'approcher de Dieu, il faut, dit l'Apôtre, *croire qu'il existe, et qu'il récompensera ceux qui le cherchent.* Croire qu'il y a un Dieu ; non chercher à connoître ce qu'il est. Mais si, pour croire à son existence, il ne faut que de la foi et point de raisonnements, la lumière de la raison suffit-elle pour connoître sa nature? Non. C'est la foi qui nous apprend qu'il y aura des récompenses après la mort, non le raisonnement. Comment donc le raisonnement pourroit-il embrasser l'étendue des perfections qui composent la divine Essence? L'intelligence humaine ne sauroit aller jusques là. Il est de ces raisonneurs qui soutiennent que tous les êtres se meuvent par eux-mêmes, sans l'intervention d'une cause supérieure ; extravagance qui seule fait voir que, si l'on veut disputer sur les objets qui sont soumis à la foi, si l'on n'embrasse la chaîne tout entière des vérités de foi, non seulement le dogme des récompenses après la mort, mais jusqu'à celui de l'existence même de Dieu, sera bientôt anéanti (**). Hebr. XI. 6.

(*) Hom. II *in Epist. ad Hebr.*, tom. XII Bened., pag. 13.

(**) Hom. XXII *in Epist. ad Hebr.*, tom. XII Bened., pag. 205.

Tout ce que vous pourriez dire ici de plus élevé, n'approcheroit pas de l'infinie grandeur de Dieu. Vous l'appellerez grand : combien cette expression est foible, appliquée à Dieu ! Quelque grandeur que votre esprit imagine, elle est bornée ; pouvez-vous mesurer l'infini dans Dieu ? Je sais bien qu'il est infini. Mais qu'est-ce que l'infini ? où réside l'infini ? Ténèbres où je me perds. Je l'appellerai sage, bon par excellence ; je parcourrai ses infinies perfections ; je n'aurai rien dit encore qui soit digne de cette divine Essence (*).

(*) *In Psalm.* VIII, tom. III, *Opusc.*, Morel, pag. 105.

Nous grossirions trop ce volume, si nous voulions recueillir les rapprochements que ces beaux textes nous indiquent. Bossuet a dit : « Que ne peut-on dire de Dieu, mais que peut-on dire de Dieu dignement ? Il est tout ce que nous pouvons penser de grand, et il n'est rien de ce que nous pouvons penser de plus grand ; sa perfection est si éminente, que nos pensées n'y peuvent atteindre, et nous ne pouvons pas même dignement comprendre jusques à quel point il est incompréhensible. » Pas un philosophe vrai, pas un homme de génie qui n'ait tenu le même langage. C'est hors de la raison, hors de la nature elle-même qu'il faut chercher les êtres assez dépravés, pour contester une vérité dont le sentiment intime est au fond de toutes les âmes. Toutes les communions chrétiennes ont produit d'excellents ouvrages, où le dogme de l'existence de Dieu et l'harmonie de ses divines perfections est exposé de la manière la plus convaincante pour l'esprit et pour le cœur, où le crime de l'athéisme est mis au jour avec les dangereuses conséquences qu'il entraîne. Parmi les sermons, nous distinguons ceux de Massillon, qui a pour objet les *doutes sur la religion*, dans son *Carême*, tom. III, pag. 214 et suiv. ; du P. Neuville, *Grandeur et bonté de Dieu*, *Carême*, tom. I, pag. 474 et suiv. ; Molinier, *Serm. chois.*, tom. I, pag. 171 et suiv., quelques pages du ministre Saurin, *sur*

Au mot Dieu, une foule d'idées se présentent à l'esprit, qu'il nous est impossible d'exprimer; ou bien il nous échappe des paroles dont nous ne saurions comprendre le sens. Par exemple, nous savons bien que Dieu est dans tous les lieux du monde. Comment? Il ne nous est pas possible de l'expliquer; qu'il est une puissance immatérielle, de laquelle émanent tous les biens : quelle en est la nature? voilà ce qu'il nous est impossible de définir. Nous parlons sans nous entendre. Comment concevoir une immensité présente en tous lieux, une existence sans commencement, une génération sans origine? autant de mystères impénétrables à notre intelligence. Nous en concevons la vérité; notre esprit s'en forme une idée confuse : faut-il l'expliquer, la langue est muette. Un saint Paul lui-même reste impuissant; il ne fait plus que bégayer, obligé qu'il est d'emprunter de timides et rampantes comparaisons. Les mots de gloire, de puissance, de majesté, viendront bien s'offrir à sa pensée, et se tracer sous sa plume; mais la chose même lui échappe. Le nom même de Dieu n'est pas celui de son essence, parce qu'il n'est point dans le langage humain de termes qui la puissent expri-

les profondeurs divines, tom. I, p. 183, où il retorque contre un athée célèbre ses propres sophismes; le sermon de Superville, *sur les travers de l'impiété*, tom. I, pag. 19. Mieux encore le premier sermon de Mouchon, intitulé, *de la folie de l'athée*, tom. I, pag. 1 et suiv.

mer. Vous indiquez ses perfections, jamais sa nature (*).

Qu'est-ce que nous entendons par la gloire de Dieu ? C'est son indépendance, c'est sa clémence et sa bonté ; c'est sa Providence qui s'étend à tout. La gloire de Dieu : c'est qu'il réside au sein d'une lumière inaccessible ; que sa nature est ineffable, qu'elle est immense, et qu'elle échappe à toute intelligence. Avec le prophète, nous chanterons sa puissance, sa force indomptable. Nous ferons éclater nos hymnes et nos louanges. Non pas, ô grand Dieu ! que vous ayez besoin de nos hommages ; c'est nous qui avons besoin de publier vos grandeurs ; mais de les publier pour l'instruction de ceux avec qui nous vivons, pour réprimer l'insolente démence de ceux qui les contestent. Oui, tout est grand dans le Seigneur : grand est son pouvoir, grande est sa gloire, grande est sa majesté, tellement ineffable, que non seulement tout langage est incapable de l'exprimer, mais que toute intelligence est incapable de la concevoir. Pas une créature qui puisse bien la comprendre. Les Anges eux-mêmes n'en sauroient embrasser toute l'étendue. Mais il est des esprits dépravés qui, ne pouvant la comprendre, osent la nier. C'est pour les confondre ou les éclairer, que Dieu demande que l'on publie haute-

(*) *Advers. Anom.*, tom. I, pag. 448—464. Hom. II, *in Epist. ad Hebr.*, t. XII Bened., pag. 13, 17.

ment ses grandeurs. Le soleil est le plus éclatant de tous les astres; mais parce qu'il y a des aveugles qui ne jouissent pas de sa lumière, faut-il ne pas célébrer ses bienfaits (*)?

Extrait de l'Homélie sur le psaume XIII. (*Dixit insipiens in corde suo : non est Deus.*)

Le fidèle serviteur qui entend dire du mal de son maître ne peut contenir son indignation, et la fait éclater en proportion du sentiment qu'il lui porte; telle est la disposition du prophète à l'égard de l'homme à qui il entend proférer ces paroles : *Il n'y a pas de Dieu.* De son cœur, profondément blessé, s'est échappé à l'instant ce cri : *L'insensé a dit.* Pag. 557. Vers. 1.

Dans le psaume d'auparavant, le divin psalmiste venoit de dire : *Jusqu'à quand m'oublierez-vous, Seigneur? sera-ce pour toujours? jusqu'à quand mon ennemi s'élèvera-t-il au-dessus de moi?* Ce qui suit se lie immédiatement à ce qui précède. Le prophète n'a pu entendre sans indignation et sans douleur la créature insulter à son auteur, le vase de terre s'élever contre le potier qui l'a fait. Dans l'athée qui Pag. 588.

(*) Pensées recueillies des homélies XVI sur l'Épître aux Romains, t. IX, Bened., pag. 717; *Adversus Anom.*, tom. I, pag. 270; sur le *Ps.* XLI, tom. V, pag. 193; Hom. VII sur l'Ép. aux Éphés., tom. XI, pag. 46; sur le *Ps.* CXLIV, tom. V, pag. 471 et 472.

outrage Dieu, il voit son propre ennemi, l'ennemi de tous les hommes, l'ennemi de ses prophètes; son cœur en est vivement ulcéré; nuit et jour il se nourrit de cette pensée qui l'accable et le déchire. Dieu auroit-il oublié le monde, auroit-il abandonné la société tout entière, pour permettre qu'il y ait des hommes capables de porter la démence aussi loin? Être réduit à vivre avec de pareils monstres, quelle calamité! et vous, mon Dieu, vous les laissez vivre (1).

C'est ainsi que l'Apôtre, se rencontrant à Athènes, se sentoit ému au-dedans de lui-même, en voyant que cette ville étoit livrée à l'idolâtrie.

Act. XVII. 17.

L'insensé a dit dans son cœur : Il n'y a point de Dieu. Mais, s'il n'y a point de Dieu, comment donc existe ce qui vient après lui? Il n'y a point de Dieu? Eh! comment existe ce qui n'existe que par lui? Il n'y a point de Dieu! Comment donc le nom de Dieu se rencontre-t-il dans toutes les langues? Elles seroient donc dans l'erreur toutes ces innombrables générations qui reconnoissent l'existence d'un Dieu; et l'insensé se croiroit seul en possession de la vérité, lorsque seul il est dans le mensonge? Quoi! dans les

(1) « L'impie vous défie avec impunité; il vous brave, il vous nie. O parole exécrable! il vous brave, il respire encore, et il croit triompher de vous! O Dieu!, détournez loin de moi les effets de votre vengeance. » (Vauvenargues, *Introd. à la connoissance de l'esprit humain*, pag. 263. Paris, 1746.)

tribunaux humains, où la justice préside, il suffit de la déposition de cinq à six personnes pour donner au témoignage la force de la vérité, et pour anéantir toutes les oppositions; et l'impie voudroit tout seul prévaloir contre le témoignage du genre humain tout entier? Folie criminelle, délire qui ne sauroit être surpassé que par celui dont il est le principe! S'il y a de l'extravagance à nier Dieu, c'est le comble de l'impudence d'oser le dire. Les hommes ont pu se partager sur la nature de Dieu; jamais sur le principe fondamental de l'existence d'un Dieu.

Il n'y a pas de Dieu, a dit l'insensé dans son cœur. Il n'y a point de fondement à l'édifice? comment donc y a-t-il un édifice? Conçoit-on un vaisseau sans qu'il y ait un corps de bâtiment, un ouvrier qui l'ait fait? une maison, une ville sans architecte? une moisson, quand personne n'a ensemencé? un concert, s'il n'y a point de musicien qui l'ordonne? Il n'y a point de Dieu dont la providence règle l'univers? Comment donc éclate dans toutes ses parties une Providence qui en soumet et en dirige les éléments divers? Il n'y a point eu de statuaire? Voilà pourtant des hommes, statues organisées, jetées dans le monde. Personne qui s'entende à faire une voûte, à fabriquer un flambeau, à façonner l'or et l'argent? Voilà pourtant sur nos têtes la voûte du firmament; voilà, sur les lambris du ciel, un soleil dont le disque d'or fait le premier ornement de la

salle du banquet; voilà, pour nous éclairer durant l'obscurité des nuits, un astre au front d'argent, des flambeaux étincelants de lumière, ceux-là dont le Prophète a dit : *A celui-là qui seul a fait les grands corps de lumière, le soleil pour qu'il préside au jour, et la lune pour qu'elle préside à la nuit.* En un mot, il n'y auroit pas de créateur? comment donc existe-t-il des créatures dont l'admirable beauté atteste l'existence du Dieu souverain qui les a faites?

Ps. CXXXV.

L'insensé a dit dans son cœur : Il n'y a point de Dieu. Tout ce qui se fait dans le monde, s'y trouve sous la dépendance d'une loi qui le soumet et le détermine; et le monde lui-même seroit le seul à qui il manquât un législateur? Mais vous, si vous ne reconnoissez point de Dieu, que faites-vous dans l'empire de Dieu? Quoi! vous êtes dans sa maison, et vous la prétendez sans maître? Ou payez-lui votre loyer, faites-lui du moins quelques remercîments; ou sortez du logis : vous l'infectez des vapeurs de vos blasphèmes.

Pourquoi ce nom d'*insensé* donné à l'impie? Le Prophète entend-il par là le dérangement d'esprit qui provient de la folie, de l'absence de la raison et de l'intelligence commune à tous les hommes? Non(1); mais fausseté de jugement, travers d'esprit,

(1) Eh pourquoi non? « Qu'appelez-vous *insensé* dans le monde? C'est un homme dont la constitution spirituelle, plus ou moins déréglée, dont les idées manquant de suite et de liaison ne peuvent être ramenées à l'ordre

manque de cette sagesse qui fait la lumière de l'âme et la règle des pensées, qui nous dirige dans la connoissance de ce qui est bon et honnête; celle dont le livre des Proverbes a dit : *Celui qui possède la sagesse s'aime lui-même;* et encore : *Travaillez à acquérir la sagesse et la prudence.* Voilà des oracles qui ne seroient pas sortis de la bouche d'un homme chez qui la première faculté de l'âme s'est dépravée; en renonçant à ses lumières naturelles, il a perdu l'instrument de la sagesse : il n'est plus qu'un insensé.

Prov. IV.
Ibid. IV. 5.

Ce n'est point sa bouche qui a proféré ce langage : *Il n'y a point de Dieu.* C'est au fond de son cœur qu'il recèle son impiété (1). Il se fait de son propre

par le raisonnement. Or, etc. (Mouchon, *de la folie de l'athée*, *Serm.*, pag. 7.) L'argument est prouvé sans réplique.

(1) « L'insensé a dit dans son cœur : *Il n'y a point de Dieu.* Il l'a dit en son cœur, dit le saint prophète. Il a dit, non ce qu'il pense, mais ce qu'il désire; il n'a pas démenti sa connoissance, mais il a confessé son crime. Il voudroit qu'il n'y eût point de Dieu, parce qu'il voudroit qu'il n'y eût point de loi, ni de vérité. » (Bossuet, *Serm.*, tom. VI, pag. 58.) « L'on trouvera sans doute fort mauvais que nous traitions les athées de fous et déraisonnables, eux qui se piquent d'être les plus sages de leur siècle et de leur espèce. Mais pourquoi ne pas le dire, puisque nous avons le prophète David pour garant? Richard Bentley le démontre dans les sermons que M. Jablonski a traduits en latin; il montre très clairement la folie des athées, lesquels ayant été instruits et élevés dans une religion qui leur enseigne qu'ils ont été crées de Dieu, et doués d'une âme spirituelle et immortelle, destinée à jouir des biens éternels, renoncent de gaîté de cœur à toutes ces hautes espérances. » (Fischer, *Traité de l'athéisme*, p. 157, vol. in-8°. Amsterd., 1760; Dubosc, dans *Morc. chois. des protestants*, p. 64.)

cœur un sanctuaire d'iniquité. Il se garderoit bien de l'exprimer au dehors; il auroit peur d'en être puni par le châtiment terrible auquel s'expose le blasphémateur, que la loi ancienne condamnoit à être lapidé. S'il le disoit, il passeroit à bon droit pour un de ces malades dont l'aliénation d'esprit excite le mépris et la pitié, parce que l'on ne présume point d'intention à leurs discours, même les plus attentatoires à la majesté du prince ou de Dieu. Celui même qui est possédé du Démon n'est point censé blasphémateur.

III. Reg. XXI. 11.

Pag. 560.

L'insensé a dit dans son cœur : Il n'y a point de Dieu. Bien que Dieu soit partout, il n'est point dans le cœur de l'impie. Avec la même insolence que le Démon avoit osé dire autrefois : *Je serai semblable au Très-Haut*, il a dit qu'il n'y avoit pas de Dieu. Le Démon ne l'osa qu'une fois, et Dieu lui fit sentir à l'instant même le poids de sa vengeance. Chassé du ciel, il a été dégradé au-dessous des hommes, en punition de son orgueil. S'il ne le dit plus de sa propre bouche, il le répète par celle de tous ceux qui lui ressemblent. Il le disoit par la bouche de Pharaon, quand ce prince impie répondoit à Moïse : *Je ne connois point votre Dieu;* et la mer fut son tombeau. Il le disoit par la bouche de Sennachérib l'Assyrien, quand il défioit Dieu *de délivrer Ézéchias de ses mains;* et ses propres enfants lui préparoient des bourreaux. Il le disoit par

Isa. XIV. 3.

Gen. III. 6.

Pag. 561.

Exod. V. 2.

IV. Reg. XVIII.

la bouche de Nabuchodonosor, quand il proféroit ces paroles : *Qui est le Dieu qui vous puisse arracher d'entre mes mains?* et, frappé aussitôt de la main de Dieu, il fut réduit à brouter comme le bœuf l'herbe des champs, pour apprendre que *le bœuf sait reconnoître* ce même *maître* qu'il avoit nié. Après que le traître Judas eut donné dans son cœur accès au Démon, il disoit, lui aussi, que Jésus n'étoit pas Dieu. Car s'il l'eût regardé comme tel, auroit-il osé le trahir, et porter les Juifs à le mettre à mort (*)?

Dan. III. 15.

Isa. I. 3.

Joann. VIII. 17.

Dieu est de toute éternité. Voici, dit le Seigneur à Moïse, ce que vous répondrez à ceux qui vous demanderont quel est celui de qui vous tenez votre mission : *Celui qui est m'a envoyé.* Ce mot *qui est* marque que Dieu existe de tout temps; qu'il n'a pas eu de commencement: qu'il est véritablement et proprement existant de toute éternité (**).

Exod. XIII. 14.

Dieu règne dans tous les siècles; son empire s'étend à tous les âges. Il règne non pas seule-

(*) Tom. V Bened., pag. 557—560. Morel, *Opusc.*, t. III, p. 835 et seq. Gentius, Hervet, et Fronton Du Duc ont publié cette homélie, comme étant de saint Jean Chrysostôme. Savill et nos savants Bénédictins l'ont renvoyée parmi les apocryphes, à cause des nombreuses interpolations qui s'y trouvent mêlés.

(**) Hom. XV *in Joann.*, tom. VIII Bened., pag. 87. (Voyez le magnifique commentaire de ce mot, dans l'ouvrage de Fénelon, *de l'existence de Dieu*, pag. 362, édit. d'Aimé Martin. Paris, 1811.)

ment dans le temps du siècle présent, mais sur tous les temps à venir. Dans lui point de limites; rien qui le borne; il est immense, il est infini. Son Essence, c'est l'éternité.

Dieu est Esprit; et ce n'est que par l'esprit qu'on peut l'atteindre. Dieu est lumière, Dieu est vérité, Dieu est justice; il est éternel, immense, infini, exempt de toute matière, libre de toutes limites, dégagé de toute imperfection; son être, éternellement immuable, ni ne s'écoule, ni ne se change, ni ne se mesure (*).

Il ne faut apprendre à personne que Dieu est un Esprit qui ne peut tomber sous nos sens. Être simple, incorporel, invisible, bien que présent partout, sans mélange, sans forme. *Nul n'a jamais vu Dieu*, a dit le sublime évangéliste qui puisa sur le sein du Rédempteur les feux de l'ardente charité qu'il a répandus dans ses écrits. Dans quel sens les prophètes nous disent-ils avoir vu le Seigneur? Isaïe l'a vu assis sur un trône élevé. Un autre a entendu sa voix exprimer ces paroles: *Frappez sur le propitiatoire*. Comment les concilier avec le texte de saint Jean? Celui-ci veut dire que jamais personne n'a eu une connoissance exacte de Dieu; et les prophètes: Qu'ils en ont vu quelque ombre, quelque trace. La preuve, c'est qu'ils ne l'ont vu que sous des ima-

I. Joann. IX. 12.

Isa. VI. 1.

Amos. IX. 1.

(*) *In Psalm.* CXLIV tom V Bened., pag. 472.

ges différentes ; ainsi que le Seigneur lui-même le témoigne par la bouche de l'un d'eux : *J'ai multiplié les visions, et j'ai pris des formes pour me manifester aux prophètes*. C'est-à-dire : je me suis accommodé à leur foiblesse ; mais la substance propre de Dieu, non, personne ne l'a jamais pu voir. Sa nature immortelle, bienheureuse, ne se découvre qu'aux yeux de la foi (*). Osée. XII. 10.

C'est uniquement dans ce sens que doivent s'entendre toutes les expressions, ou plutôt les similitudes qui nous représentent la Divinité avec des formes ou des passions humaines. Ainsi, quand vous entendez prêter à Dieu des sentiments de colère et d'indignation, gardez-vous de les prendre à la lettre, et de les interpréter dans une acception matérielle et humaine. Ce n'est là, encore une fois, qu'un langage figuré, par lequel la majesté divine daigne s'abaisser à notre langage, et descendre à la portée des intelligences les plus grossières(1). C'est ce qui a lieu dans le commerce journalier. Toutes les fois que nous nous rencontrons avec des hommes

(*) *In Psalm.* CXLIII, tom. V Bened., pag, 451 ; Hom. IV, *Advers. Anom.*, tom. I, pag. 474 ; Hom. XIV *in Joann.*, tom. VIII, pag. 240 ; Hom. IV *in princip. Actor.*, tom. III, pag. 93.

(1) Bossuet : « Il importe de démêler soigneusement de l'idée que nous nous formons de Dieu toutes les imaginations humaines. Car notre foible entendement ne pouvant porter une idée si haute et si pure, attribue toujours quelque chose du nôtre à ce premier Être. » (*Serm.*, tom. V, pag. 208.)

peu civilisés, nous empruntons leur langage pour nous faire entendre d'eux. Le Seigneur dans les saintes Ecritures en fait autant, il considère, en nous parlant, moins sa propre dignité que l'intérêt de ceux à qui il s'adresse. Qu'il soit inaccessible à la colère, lui-même le déclare par la bouche de son
Jerem. VII. 19. prophète : *Est-ce moi qu'ils irritent? ne se blessent-ils pas plutôt eux-mêmes?* Non, il n'y a dans Dieu ni colère, ni haine, ni passions. Mais c'étoit là le seul langage qui convînt à un peuple charnel comme l'étoient les Juifs. Il falloit parler à ses sens. Si l'on n'avoit pas appris aux hommes à craindre Dieu en lui prêtant des passions qui n'appartiennent qu'aux hommes, on les auroit laissés croire qu'il n'y a point de Providence qui gouverne le monde. Ils auroient vécu dans l'ignorance de Dieu : et que devenoit le monde? On a dû commencer par les images sensibles avant d'en venir à des idées plus spirituelles. Une fois bien convaincu du dogme de l'existence de Dieu, bien que mêlé à des préjugés qui dérogent à la grandeur de son Être, on viendra bientôt à bout d'en dépouiller la créance de tout ce qui l'altère, de l'épurer, d'en parler d'une manière plus relevée, de la réduire à la notion d'une intelligence souveraine où il n'y a rien de corporel; tandis qu'avec l'opinion qu'il n'y a point de Providence qui prenne intérêt aux choses de la terre, et par conséquent qu'il n'y a point de Dieu : peu importe que

la Divinité soit ou non étrangère aux affections humaines. Or, que Dieu soit purement Esprit, nos saintes Ecritures le déclarent expressément : *Je suis Dieu et non pas un homme*, dit le Seigneur lui-même par la bouche du prophète Osée. *Je suis le Saint qui ai été adoré au milieu de vous, et je n'entrerai point dans vos villes;* pour indiquer qu'il n'est point limité par l'espace, à plus forte raison assujetti à nos passions de la terre, telles que sont la colère, la haine, l'indignation. Si la sagesse humaine en défend ceux qui s'y appliquent, combien plus cette nature immortelle dont rien n'altère ni ne corrompt l'immortelle pureté! Ces expressions ne veulent dire autre chose sinon la justice de Dieu qui punit sans colère, comme le médecin qui porte dans la plaie le fer ou le feu pour retrancher dans son malade ce qu'il y a de vicieux. Est-ce colère, emportement? n'est-ce pas plutôt compassion et bienveillance (*)?

Osée. XI. 9.

Ibid.

(*) *In Psalm.* VI, tom. V Bened., pag. 39, 40. *De lapso Eutropio*, tom. III, pag. 392.

Sur le psaume CXXXIV. *Louez le nom du Seigneur, louez-le vous tous qui êtes ses serviteurs, vous qui êtes dans la maison du Seigneur, dans les parvis de la maison de notre Dieu, louez le Seigneur parce qu'il est bon* (Vers. 1. 2. 3.).

T. v. p. 383. Le Prophète engage à donner au Seigneur le sacri-
Ps. LXVIII. 31. fice de louanges. *Je louerai le nom du Seigneur par des cantiques, et je le glorifierai par des actions de grâces. Ce sacrifice sera plus agréable à Dieu que si je lui sacrifiois des bœufs et des jeunes veaux, qui poussent déjà des cornes et des ongles.* David rappelle constamment sous les yeux de sa nation les cérémonies du culte que le Seigneur lui-même avoit ordonné dès les commencements de son alliance, pour couper court à l'impiété de l'idolâtrie; prescrivant que l'on se rassemblât dans un même lieu pour vaquer aux exercices de la religion, afin d'empêcher que son peuple ne s'égarât en portant ses hommages à des forêts, à des fontaines, à des montagnes, et ses sacrifices à de fausses divinités; ce qu'il avoit expressément défendu, sous peine de mort, par cette loi consignée dans le livre du Lévi-
Levit. XVII. 4. tique : « Tout homme de la maison d'Israël qui aura » immolé un bœuf ou un agneau, soit dans le camp, » soit hors du camp, qui ne l'aura point amené à » l'entrée du tabernacle du témoignage pour l'offrir

» en sacrifice au Seigneur devant le tabernacle où » il réside, sera traité comme s'il étoit coupable » d'homicide : il sera exterminé du milieu de son » peuple comme s'il avoit répandu le sang. » Il invite à chanter des hymnes au Seigneur, pour entretenir la piété et la reconnoissance envers le Seigneur par le souvenir des événements passés ; il retrace à la mémoire de son peuple les prodiges qui avoient éclaté dans l'Égypte, au désert, dans la terre promise, sur le mont Sinaï. *Louez le Seigneur, parce* Vers. 3.
qu'il est plein de bonté. Chantez des cantiques à son nom, parce que rien n'est si doux. Il unit l'attrait du plaisir aux avantages que l'on en recueille. Quoi de plus utile, en effet, que ce saint exercice qui purifie l'âme, élève les pensées vers la majesté suprême, Pag. 384.
forme à la connoissance de la vraie doctrine, ouvre une école de philosophie qui embrasse le présent et l'avenir ! *Car le Seigneur a choisi Jacob pour être* Vers. 4.
à lui, il a pris Israël pour lui appartenir en propre. Combien il intéresse leur reconnoissance particulière en leur rappelant, non pas des bienfaits d'un ordre général, mais ceux dont ils avoient été l'objet spécial ! tels que celui d'avoir été choisis par le Seigneur pour être son peuple de prédilection. C'est à quoi s'attachent tous les prophètes. *Le Seigneur a pris Israël pour lui appartenir en propre*, comme un héritage qui lui soit personnel, sans s'arrêter à la médiocrité de ce peuple, mais en considération des

vues qu'il a sur lui, et des hommages particuliers
Vers. 5. qu'il en attend. C'est là sa richesse, son bien. *Je reconnois que le Seigneur est grand.* Quoi donc, n'y a-t-il que vous qui le reconnoissiez? Non sans doute; mais personne mieux que le peuple qu'il s'est choisi. Sa majesté ne se découvre à personne, non pas dans sa plénitude, la chose n'est pas possible, mais avec plus d'étendue, qu'aux regards des justes et de ceux qui, par leurs méditations, s'élèvent jusqu'à elle. *Et que notre Dieu est au-dessus de tous les dieux.* Est-ce que David veut établir quelque comparaison entre le Dieu d'Israël et les dieux des nations étrangères? ce seroit lui faire outrage. S'il fait ici quel-
Pag. 385. que rapprochement, c'est pour ménager l'attention du peuple à qui il parle. Mais comme il va rendre l'opposition plus sensible par le tableau des œuvres
Vers. 6. du Créateur! *Le Seigneur*, ajoute-t-il, *a fait tout ce qu'il a voulu dans le ciel et sur la terre, dans la mer et dans tous les abîmes.* Reconnoissez une puissance sans bornes. C'est là le principe et la source de la vie, une force vraiment invincible, une grandeur à laquelle nulle autre ne sauroit être comparée. Avec quelle autorité elle s'exerce! Nul obstacle qui l'arrête. Quelle merveilleuse promptitude à se faire obéir! *Il a fait tout ce qu'il a voulu.* Où? *dans le ciel et sur la terre.* Non pas sur la terre seulement, mais dans le ciel; non pas dans le ciel uniquement, mais sur la terre, mais dans la mer et ses plus pro-

fonds abîmes. Creusez au fond des abîmes, élevez-vous par-dessus tous les cieux : partout éclate sa puissance; tout ce qu'il veut, il l'exécute sans travail, sans obstacle. Il l'exécute par le seul acte de sa volonté. Il ordonne : tout obéit.

Le Prophète parcourt divers phénomènes de la nature, dont l'aspect amène naturellement à la pensée et à la louange de leur divin auteur; puis il vient à l'histoire. Pag. 386.

Il a frappé à mort les premiers nés de l'Égypte. Vers 8. N'étoit-ce que pour venger les Hébreux de l'oppression où l'Egypte les retenoit? C'étoit aussi pour l'instruction de tous les peuples du monde, ainsi qu'il l'avoit déclaré par ces paroles : *car le dessein pour lequel je vous ai établi a été de faire éclater en vous ma puissance, et de rendre mon nom célèbre par toute la terre.* Il l'a bien prouvé par la prédication de ses Apôtres. A leur voix, le miracle opéré dans l'Egypte, s'est renouvelé pour tout l'univers : l'Evangile a frappé à mort l'idolâtrie qui y régnoit en tous lieux. Alors même que le Seigneur ne paroît s'occuper que de son peuple choisi, il n'abandonne pas le gouvernement de l'univers. Déjà il avoit manifesté sa puissance par des prodiges de miséricorde envers les anciens patriarches : il le fait ici par des prodiges de vengeance. L'Egyptien osoit l'accuser de foiblesse; il apprit, par une déplorable

Pag. 388. Exod. IX. 16. Pag. 389.

expérience, combien le Seigneur est le Dieu tout-puissant (*).

Qui dit Dieu, dit un océan infini de toutes perfections. Tous ses attributs divins sont sans bornes et sans limites ; son immensité passe tous les lieux; son éternité domine sur tous les temps; les siècles ne sont rien devant lui. Si vous demandez ce qu'il est, il est impossible qu'on vous réponde; il est, personne n'en peut douter, et c'est aussi tout ce qu'on peut en dire; il n'est rien de ce que vous voyez, parce qu'il est le Dieu et le créateur de tout ce que vous voyez; il est tout ce que vous voyez, parce qu'il enferme tout dans son Essence infinie.

S'il est quelqu'un qui ose se croire capable de parler de Dieu d'une manière digne de lui, et assurer qu'il le connoît aussi-bien que l'on se connoît soi-même, celui-là manifeste par là même qu'il ne le connoît point du tout (**).

« Il faut connoître, avant toutes choses, que Dieu est incompréhensible et impénétrable, parce qu'il est parfait, et comme Tout, nous, comme partie, ne pouvons par conséquent le comprendre; et c'est par là que nous apprenons à séparer de

(*) *Expos. in Psalm.* CXXXIV, tom. V Bened, pag. 583—395. Morel, *Opusc.*, tom. III, pag. 424 et suiv.

(**) Hom. VI *in Joann.*, tom. VIII Bened., pag. 16.

toutes les idées communes la très simple notion de ce premier être (*) ».

Homélies contre les Anoméens (1).

HOMÉLIE I.

Prononcée dans l'absence de Flavien. L'évêque avoit seul le droit d'annoncer au peuple la parole sainte. On savoit que Flavien étoit absent ; mais on espéroit que Chrysostôme parleroit : son évêque l'y avoit autorisé. Il prend son exorde dans la circonstance.

Que voyons-nous? nous n'avons point notre pasteur à notre tête ; et son absence n'empêche point T. I Bened., pag. 447.

(*) Hom. II *in Epist. ad Hebr.*, tom. XII Bened., pag. 17; Hom. V *in Epist ad Coloss.*, tom. XI Bened., pag. 361. *De incomprehensibil. advers. Anom, passim.*, tom. I Bened, p. 448—464. Traduit par Bossuet, *Élév.* et *Serm.*, tom. V, pag. 210.

(1) Ou Eunomiens, du nom d'Eunomius, chef d'une secte arienne, que nous avons déjà vue combattue par saint Basile et par saint Grégoire de Nysse. Le mot Anoméen, qui signifie dissemblable, leur venoit de l'opinion où ils étoient que le Fils et le Saint-Esprit différoient en tout du Père. Ils nioient la divinité du Verbe par ce principe : Que Dieu étant une substance simple et indivisible, il ne pouvoit y avoir diverses personnes en Dieu. Les Anoméens avoient de plus la prétention d'expliquer l'Essence divine, et de la connoître aussi parfaitement qu'elle se connoît elle-même.

Notre saint patriarche a combattu ces sectaires dans plusieurs circonstances, tantôt directement, tantôt par occasion, à part, ou en les mêlant à d'autres infidèles. Ce fut à Antioche, vers le milieu de l'an 386, et successivement, qu'il prononça ces homélies, au nombre de douze. Les cinq premières sont intitulées : *De la nature incompréhensible de Dieu.*

« La première fut prononcée un jour de dimanche, en l'absence de l'évêque Flavien. » (D. Ceilier, tom. IX, pag. 74; Montfauc., tom. XIII *Oper. S. Chrysost.*, pag. 100.)

la bonne tenue du troupeau. C'est que le pasteur doit pourvoir en effet à ce que, loin de lui comme sous ses yeux, il ne survienne nul désordre dans la bergerie. Quand le pasteur s'éloigne, ce que le troupeau (je parle d'animaux sans raison) a de mieux à faire, c'est de se tenir enfermé dans son parc, sous peine de se disperser et d'aller s'égarer au loin. Mais vous, mes frères, sans vous embarrasser si le pasteur y étoit ou non, vous n'en êtes pas moins sortis de vos maisons pour vous rendre seuls et sans guide dans cette enceinte accoutumée. Mais non, vous n'y êtes point sans votre pasteur ; non, il n'est pas loin de vous. S'il n'est point présent de corps, du moins il l'est par ses affections : si ce n'est point sa personne, toujours est-ce son esprit qui vous a rassemblés. Et si quelque chose peut ajouter à mon admiration pour ses vertus, c'est la pensée de cette ferveur qu'il a su nous inspirer. On n'apprécie jamais mieux les talents d'un général qu'en voyant ses troupes en bon ordre, lorsqu'il lui arrive de n'être pas à leur tête.
Phil. II 4 C'étoit là l'honorable témoignage que l'Apôtre rendoit aux Philippiens, quand il leur écrivoit : *Mes très chers frères, comme vous avez toujours été obéissants, ne l'ayant pas été seulement lorsque j'étois présent parmi vous, mais l'étant encore plus maintenant que j'en suis éloigné.* Pourquoi ces paroles ?
Pag. 445. C'est-à-dire que le pasteur étant là, l'ennemi du troupeau a beau vouloir le harceler, il n'en coûte

pas beaucoup pour l'écarter du troupeau; tandis que s'il n'est point là pour le défendre, le combat devient plus redoutable pour les brebis. Dans ce cas, que le troupeau fasse bonne contenance, l'honneur lui en revient à lui seul; mais dans le premier cas, la gloire de la défense est toute au pasteur. Tels sont les sentiments dont le nôtre est animé. Quelque part qu'il soit, ceux à qui il peut exprimer ces pensées ne sont pas plus présents à son esprit que vous qui êtes loin de sa personne. Je sais quelle est l'ardeur de sa charité; je puis répondre de la tendre, de l'invincible sollicitude que son cœur vous porte. Personne mieux que lui ne connoît les caractères de cette divine charité, la source féconde de tous les biens, sans laquelle tout le reste n'est rien. C'est elle qui fait les disciples du Seigneur, la vraie marque de ceux qui le servent; c'est à elle que se reconnoissent ses Apôtres. *C'est*, dit-il lui-même, *à cette marque que tout le monde connoîtra que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres.* Les autres dons nous viennent d'une grâce surnaturelle. La charité veut le concours des efforts de l'homme. Ce qui décelle la vertu, ce sont moins les faveurs reçues d'en haut que celle qui est le résultat de nos sacrifices personnels. Aussi n'est-ce point même par les miracles, mais par la charité que Jésus-Christ nous déclare reconnoître ses disciples. Avec elle on possède la plénitude de la vertu; sans elle on n'en a pas

Joann. XIII. 35.

l'ombre. D'où vient que l'Apôtre en fait un si magnifique éloge ; et tout éloquent qu'est saint Paul, il est bien loin encore d'avoir épuisé sa matière.

En effet, que pourriez-vous faire entrer en comparaison avec elle? Elle est à elle seule la loi tout entière et tous les prophètes. Là où la charité manque, il n'y a ni foi ni science, ni connoissance des mystères, ni martyre même, rien en un mot qui soit capable d'y suppléer. *Je livrerois mon corps pour être brûlé*, nous dit saint Paul, *si je n'ai pas la charité, cela ne me servira de rien.* Dans un autre endroit, pour nous faire voir qu'elle est le premier des biens, le principe de tout ce qu'il y a de bien : *Les prophéties*, dit-il, *s'anéantiront ; les langues cesseront, la science sera abolie ; maintenant la foi, l'espérance et la charité demeurent, et ce sont trois choses ; mais entre elles la charité est la plus excellente.*

I. Cor. XIII. 3.

Ibid. 8.

Pag. 446.

L'apôtre saint Paul nous déclare qu'un temps viendra où *les prophéties et les langues seront abolies, où la science cessera.* A ce sujet, se présente une question qui ne sauroit être indifférente. Quelle est la science dont saint Paul annonce ici le futur anéantissement? Devons-nous être un jour condamnés à perdre toute science, et à tomber dans une ignorance qui nous dégraderoit au-dessous des animaux? L'Apôtre ne parle point de la science pleine, universelle; mais de cette science ébauchée, imparfaite, que nous avons ici-bas, et qui sera

changée dans une science complète. Comme l'enfance se perd, non par l'anéantissement de la substance qui avoit fait l'enfant, mais par la succession des années qui l'ont conduit à l'âge viril, ainsi en sera-t-il de la science. Ce ne sera plus une science foible et commencée, mais une science accrue, amenée à son perfectionnement. C'est ce qu'il explique dans ces termes : *Ce que nous avons maintenant de science et de prophétie est très imparfait; mais quand le temps du perfectionnement sera venu, alors tout ce qui est imparfait sera aboli.* Il n'y aura donc de détruit que l'imperfection. Vous me demanderez quelle distance il y a entre la science que nous avons maintenant, et celle que nous aurons un jour? Autant qu'entre celle de l'enfant qui vient de naître, comparée à celle de l'homme fait. *Quand je n'étois*, dit-il, *qu'un enfant, je parlois en enfant, je raisonnois en enfant; maintenant que je suis homme, j'ai dépouillé tout ce qui tenoit à l'enfance.* A cette comparaison, il ajoute celle du miroir et de l'énigme, pour exprimer la foiblesse et l'obscurité de nos connoissances. Je puis avoir quelque science, mais bornée et confuse. Par exemple, je sais que Dieu est partout, et tout entier dans chaque partie de l'Univers. Comment cela? Je l'ignore. Je sais également qu'il est éternel, sans commencement, ni fin; mais mon intelligence ne va pas jusqu'à concevoir qu'il

I.Cor. XIII. 9.

Ibid. v. 9.

Pag. 447.,

Vers. 12.

puisse y avoir un être qui ne tire son origine ni de lui-même, ni d'un autre. Je sais que le Fils est engendré du Père de toute éternité, que le Saint-Esprit procède du Père; mais de quelle manière, je l'ignore.

Où sont donc ces hommes qui se vantent de posséder toute la science? Aveugles qui se sont précipités dans un abîme d'ignorance! Prétendre avoir dans ce monde une science complète, c'est renoncer à la science qui nous est promise dans l'autre, et se condamner au malheur de ne jamais rien savoir (1). Moi, si je reconnois combien le cercle de ma science d'ici-bas est étroit; si je déclare que ce peu que je sais sera lui-même détruit, c'est avec la certitude qu'un jour viendra où j'entrerai dans la science la plus parfaite; et j'avance vers cet heureux terme. L'Anoméen, avec sa chimère de science absolue dès cette vie, n'est pas moins forcé de con-
Pag. 448. venir qu'elle sera un jour réduite à rien; il perd donc tout à la fois et le présent et l'avenir : le présent, puisque cette science subira le sort des choses humaines; l'avenir, puisqu'il n'en est pas pour l'homme qui, dès à présent, se croit tout avoir. C'est donc une erreur aussi funeste que criminelle, de ne point se renfermer dans les bornes qu'il a plu à Dieu de nous prescrire de toute éternité. Ainsi notre pre-

(1) Massillon, *Petit-Carême*, pag. 74 et *Pensées*, pag. 61.

mier père, trompé par l'espoir du mieux, a perdu le bien qu'il possédoit. Ainsi voyons-nous souvent que l'amour du gain, en voulant acquérir davantage, non-seulement n'avance pas, mais recule; et voilà les Anoméens. Ils prétendent posséder la science universelle, et perdent le peu qu'ils savent. Connoître, ainsi qu'ils le disent, toute l'Essence divine, c'est une démence qui se réfute aisément par les prophéties. Lisez nos écrivains sacrés. Non-seulement vous les entendrez convenir de leur ignorance à cet égard; mais ce qui ne fait qu'une partie de l'Essence divine, la sagesse de Dieu, ils ne savent comment en exprimer toute l'étendue. Et quand les prophètes confessent leur impuissance sur ce seul point; quelle est la folie de ceux qui s'imaginent soumettre aux calculs de leur raison l'Essence de Dieu tout entière! Ecoutez David : *Votre science est merveilleusement élevée au-dessus de moi. Je vous louerai, ô mon Dieu, parce que votre grandeur a éclaté d'une manière terrible.* Ps. CXXXVIII. 5. Pourquoi ces mots : *d'une manière terrible?* Est-ce que le sentiment de l'admiration fut toujours accompagné de celui de la crainte? Par exemple : l'aspect d'un bel édifice, d'un portique orné de colonnes, d'une belle peinture, des riches présents de la nature, excite bien en nous une admiration calme; mais à la vue d'une mer qui s'étend au loin, et de ses abîmes sans fond, nous admirons

avec frayeur. Ainsi le Prophète, en contemplant l'immense océan de la divine sagesse, se sent ébloui, confondu; il recule, il s'écrie, abîmé à la fois dans l'admiration et dans la crainte : *Je vous louèrai, parce que votre grandeur a éclaté d'une manière terrible. Votre science me surpasse infiniment, et je ne pourrai jamais y atteindre.* A l'humilité se joint la reconnoissance : *Je vous louerai*, je vous rends grâces de ce que vous êtes pour moi un maître incompréhensible. Il n'est pas question ici de l'Essence divine. Le Prophète n'indique pas même ce qu'il sait être impénétrable. Il s'arrête à la seule pensée de l'immensité de Dieu, que l'on ne conteste pas, bien qu'il soit impossible de la com-
Ibid. 12. prendre. D'où vient qu'il ajoute : *Si je monte au ciel, vous y êtes; si je descends dans les enfers, vous y êtes encore.* Comment Dieu est-il présent partout? Le Prophète ne sauroit l'expliquer. Mais il lui suffit d'y penser pour en être troublé, interdit, muet. N'est-ce donc pas le comble de la folie, que des hommes, si loin d'avoir reçu les mêmes lumières qu'un David, poussent la curiosité jusqu'à vouloir pénétrer l'Essence divine? Toutefois c'est le même
Psalm. L. 8. prophète qui a dit : *Seigneur, vous m'avez révélé les secrets et les mystères de votre sagesse.* Et ici, à l'occasion de cette même sagesse, il s'écrie qu'elle
Ibid. CXLV. 3. est immense, incompréhensible. *Le Seigneur est vraiment grand; sa puissance est infinie, et sa sa-*

gesse n'a point de bornes : c'est-à-dire qu'il est impossible de la comprendre. Et vous, ce que le Prophète reconnoît être au-dessus de ses forces, vous voulez l'expliquer ! Sa sagesse surpasse toute intelligence ; sa grandeur n'a point de limites : et vous, vous osez en donner à son Essence ! Pag. 449.

Après David, Isaïe, dans ses sublimes méditations, se demande *qui racontera la génération divine ?* Il ne dit pas : Qui est-ce qui nous racontera ? mais qui *racontera ?* prenant à défi jusqu'aux siècles à venir. Voyons encore si Paul, ce vase d'élection, cet apôtre privilégié, en a su davantage. Mais c'est lui qui nous a dit : *Nous avons une partie de science et de prophétie.* Ce n'est pas seulement dans cet endroit, mais ailleurs encore, qu'il parle de la sorte. Ce n'est pas de l'Essence divine qu'il parle, mais de la sagesse. C'est à l'occasion de la Providence, envisagée non dans ses rapports avec l'universalité des êtres qui embrasse les Anges, les Archanges et les Vertus célestes, mais dans ce qui concerne simplement le genre humain ; et encore ne soulève-t-il qu'un coin du rideau sous lequel est cachée l'action de cette même Providence, puisqu'il ne parle ni du mouvement des astres, ni de la nature des âmes et des corps, ni du gouvernement de l'univers ; mais, bornant ses recherches au seul secret de la réprobation des Juifs et de la vocation des Gentils, frappé d'étonnement, n'apercevant qu'une profondeur infinie, il Isa. LII. 8.

Rom. xi 33. s'écrie à haute voix : *O profondeur des richesses de la sagesse et de la science de Dieu! combien ses jugements sont impénétrables!* Il ne dit pas incompréhensibles, mais *impénétrables;* or, s'il est impossible de les pénétrer, à plus forte raison l'est-il de les comprendre. *Et ses voies impossibles à découvrir.* Ses voies sont impossibles à découvrir, et il seroit possible de le comprendre lui-même! Et non-seulement ses voies, mais les récompenses
I. Cor. ii. 9. mêmes qu'il nous promet. *L'œil,* dit-il, *n'a point vu, l'oreille n'a pas entendu, l'esprit de l'homme n'a jamais conçu ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment.* Les dons qu'il nous fait sont au-dessus de
II. Cor. ix. 15. tout langage humain. *Rendons grâces à Dieu,* dit le
Phil iv. 7. même apôtre, *pour ses dons ineffables. Sa paix surpasse tout sentiment.* Quoi! les jugements de Dieu sont impénétrables, ses voies impossibles à découvrir, sa paix surpasse tout sentiment, ses dons toute conception humaine, sa grandeur, sa science sont incommensurables, chacune de ses perfections est un abîme sans fonds, et son essence même, vous y pourriez atteindre? O excès de folie et d'extravagance!

Poursuivez l'hérétique, ne lui laissez nul moyen d'évasion; pressez-le. Qu'il vous réponde ce qu'entend l'Apôtre par ces paroles : *Nous connoissons en partie.* Il ne s'agit pas ici, vous dira-t-il, de l'Essence de Dieu, mais de la dispensation de sa grâce. Mais

si là même il n'y a que ténèbres, à plus forte raison sur la question de l'Essence divine. Au reste, les termes qui suivent font voir manifestement qu'il ne s'agit point en cet endroit de la dispensation des grâces, mais de Dieu même ; car après avoir dit : *Nous connoissons en partie, et en partie nous devinons ;* il ajoute, *à présent, je ne connois qu'en partie, mais alors je connoîtrai comme je suis connu.* Connu de qui? Nul doute que ce ne soit de Dieu ; mais lui, comment le connoît-il? Seulement *en partie ;* c'est-à-dire qu'il sait qu'il y a un Dieu, qu'il entrevoit ses sublimes perfections, mais qu'il reconnoît l'impuissance où il est de les embrasser dans leur étendue et leur perfection (1). Pag. 450.

Mais, laissant l'Apôtre et le Prophète, transportons-nous, si vous voulez, dans le ciel ; et voyons si là même il est des êtres qui connoissent l'Essence de Dieu. Il y en auroit, que l'on ne seroit pas en droit d'en rien inférer en faveur des habitants de la terre, vu la distance qui sépare la nature de l'Ange de celle de l'homme. Écoutons les célestes Intelligences : de quoi s'entretiennent-elles ensemble? De l'Essence de Dieu? Non. Elles s'occupent

(1) Fénelon a dit : « O mon Dieu, que vous êtes grand ! peu de pensées atteignent jusqu'à vous, et quand on a commencé à vous concevoir, on ne peut vous exprimer. Les termes manquent.... Voilà, ô mon Dieu ! ce que ma foible connoissance me fait dire, ou plutôt bégayer. » (*Exist. de Dieu*, pag. 376—378, édit. d'Aimé Martin. Paris, 1811.)

de le glorifier, de l'adorer, de chanter ses louanges
Luc. II. 14. en tremblant. Les uns : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux*. Les autres, ce sont les Séraphins, cé-
Isa. VI. 3. lèbrent le Dieu trois fois saint ; et, courbant leurs têtes, détournant leurs yeux, ils n'osent fixer leurs regards sur cette majesté redoutable, lors même qu'elle tempère les rayons de sa gloire. Quel contraste ! quelle différence des Anges aux hommes ! Ceux-là glorifient le Seigneur, ils l'honorent, ils le servent, ils le bénissent, ils l'adorent ; et les hommes, sans respect, sans reconnoissance, scrutent insolemment sa nature ; ils ont la témérité de vouloir approfondir ce qu'il ne leur est pas donné de connoître ; ils aiment à s'enfoncer dans leurs laborieuses et stériles recherches, pour ne rien apprendre de ce qui leur sera toujours caché. Qui ne gémiroit pas de voir une aussi déraisonnable folie !

Je me propose, avec la grâce du Seigneur, de reprendre une autre fois la même matière. Il y a déjà long-temps que je souhaitois de la discuter. Ce qui m'a retenu, ça été la présence d'un assez grand nombre de personnes attaquées de la maladie que je combats. J'appréhendois de contrarier, par une agression directe, l'empressement qu'elles mettent à m'entendre. Mais aujourd'hui, rassuré par les instances qu'elles ont été les premières à me faire, je n'ai plus craint d'entrer en lice, et d'y paroître

revêtu d'armes bien propres à confondre les vaines pensées des hommes, à abaisser l'orgueil de la raison qui s'élève contre la science divine. Armes, au reste, qui ne blessent pas l'adversaire, mais qui le relèvent dans sa chute, le guérissent et le sauvent. Pag. 451.

On n'aura donc à nous reprocher ni aigreur, ni emportement. Nous serons modérés et pacifiques dans la dispute : il n'est rien de plus fort ni de plus efficace que la douceur et la modération. Saint Paul nous les recommande : *Un serviteur de Dieu ne doit pas*, dit-il, *se livrer à la contestation; mais il doit être doux à l'égard de tous.* Il ne dit pas à l'égard des frères seulement, mais de tous sans exception. II. Tim. II. 24.

L'homélie se termine par une exhortation sur le support mutuel. Avantages de la paix. Pardon des injures par l'exemple de Jésus-Christ (*)

HOMÉLIE II contre les Anoméens.

Le saint prêtre Zacharie étant dans le temple, un Ange lui apparut, dont l'aspect inattendu le saisit d'effroi ; l'Ange, pour le rassurer, lui dit : *Zacharie, ne craignez pas ; votre prière a été exaucée, et voilà qu'Élisabeth, votre femme, enfantera.* Quel Pag. 454. Luc. I. 13.

(*) Tom. I Bened., pag. 444—452. Morel, *Opusc.*, tom. I, pag. 294 et seq.

rapport y a-t-il entre ces paroles? Le voici : Zacharie prie pour le peuple, il demande à Dieu le pardon des péchés d'Israël. L'Ange lui répond que sa prière est exaucée ; et la preuve qu'il lui en donne, c'est la naissance de Jean. Vous voyez à présent la liaison entre la prière du saint prêtre, et la promesse qu'il sera père de celui qui devoit crier : *Voici l'Agneau de Dieu, qui vient effacer les péchés du monde.* Mais que fait Zacharie à la question qui nous occupe? Vous allez l'apprendre; vous reconnoîtrez qu'il n'y a point d'excuse ni de pardon pour ceux qui cherchent, avec un sentiment de défiance, à approfondir les moyens dont Dieu se sert pour l'accomplissement de ses oracles ; et qu'ils doivent être reçus avec une foi humble. Zacharie considère son âge, ses cheveux blancs, son impuissance ; il se rappelle que sa femme est stérile ; et, manquant de foi, il demande avec inquiétude comment la chose peut se faire : Je suis d'un âge si avancé, ma femme stérile n'est pas plus jeune que moi : *A quoi donc connoîtrai-je la vérité de ce que vous me dites?* Il semble que cette défiance soit bien pardonnable, vu les motifs sur quoi elle se fonde. Dieu n'en juge pas ainsi ; et certes, avec raison. Lorsque Dieu parle, plus d'objection permise; les circonstances particulières, les lois de la nature, tout doit céder ; car, assurément, l'ordre de Dieu prévaut sur toutes ces considérations. Que faites-vous ô homme? Dieu

Joann. I. 29.

Luc. I. 18.

vous fait annoncer ses oracles ; vous vous repliez sur votre âge. Que fait l'âge au maître des temps? Vous objectez votre foiblesse naturelle. Eh ! que fait la nature à celui qui l'a créée? Ignorez-vous donc la puissance de sa parole ; que c'est elle qui a fait les cieux, créé les Anges, posé les fondements de la terre, donné l'être à tout ce qui existe ; et vous , vous demandez comment il pourra produire un foible enfant, et donner à un si petit corps le principe de son existence! Ce doute injurieux irrite l'Ange du Seigneur; et, sans épargner la dignité sacerdotale, je dis plus, mesurant la sévérité du châtiment à la dignité elle-même, qui lui imposoit le devoir d'une foi plus obéissante, *Vous allez*, lui dit-il, *devenir muet, et vous ne pourrez plus parler jusqu'au jour que ceci arrivera :* votre langue, qui a manifesté votre incrédulité, en portera le châtiment. La clémence de Dieu marche à côté de sa justice. Votre incrédulité sera punie, mais au jour où s'accomplira ma promesse, alors votre châtiment cessera.

Pag 455.

Ibid. 20.

Quelle leçon pour les Anoméens ! Dieu ne permet pas que l'on sonde ses mystères avec curiosité. Zacharie est châtié pour avoir refusé de croire à la naissance d'un homme mortel : et vous qui cherchez vainement à pénétrer le secret de cette divine génération , où il n'y a rien d'humain, rien que d'ineffable, tremblez à la menace du supplice inévitable qui vous attend. Zacharie n'affirme rien de sa propre

autorité ; il ne fait que demander comment une chose peut s'exécuter : vous, vous prétendez connoître avec assurance ce que jamais personne ne verra, n'entendra et ne pourra comprendre. Quelle excuse pouvez-vous donc alléguer, ou plutôt quelle punition ne méritez-vous pas ?... A les en croire, ils connoîtroient Dieu, comme Dieu se connoît lui-même ! ils osent s'en vanter. Faut-il combattre par le raisonnement une semblable impiété, et donner à la vérité l'air de problème en la discutant? Ne suffit-il pas à son triomphe d'exposer la doctrine qui la combat ? Vit-on jamais audace plus effrénée ? Vit-on plus monstrueuse impiété ? Conçois donc, malheureux, qui tu es, et jusqu'où tu portes ta folle prétention ! Tu n'es qu'un homme ; et tu te crois la science de Dieu pour le connoître comme il se connoît lui-même ! Lis dans ton propre nom le titre de ta démence et de ton néant. Homme, tu n'es que cendre et poussière ; composé misérable de chair et de sang, herbe et fleur des champs, ombre, fumée, vanité, moins encore que tout cela. Ne m'accusez pas de ravaler à plaisir la nature de l'homme, et de charger les couleurs pour la dégrader ; ce n'est pas moi qui parle, ce sont nos saints prophètes, éclairés par la lumière d'une saine philosophie. Écoutez l'un d'eux : *Je ne suis*, dit Abraham, *que cendre et poussière*. Il avoit l'honneur de converser familièrement avec Dieu ; et, bien loin de

Gen. XVIII. 27.
Vers. 456.

s'enorgueillir, il ne s'en croyoit que plus obligé à l'humilité. Vous prétendez, vous, valoir mieux que les Anges eux-mêmes ! vous vous opiniâtrez à sonder la nature de Dieu ! Savez-vous bien qu'il n'a point eu de commencement, qu'il n'est sujet à aucune vicissitude, qu'il est un pur Esprit, incorruptible, présent partout; que sa grandeur n'a rien qui l'égale, et que toute créature rampe à ses pieds ? *Il regarde la terre, elle tremble;* ce poids énorme, Ps. CIII. 32.
cette vaste terre, il suffit d'un regard de son maître pour la remuer et l'ébranler. *Il touche les montagnes, et elles s'en vont en fumée; il secoue le monde* Job. IX. 16.
jusque dans ses fondements, et ses colonnes chancellent; il commande à la mer et la met à sec; il dit à l'abîme, tu seras changé en désert; la mer l'aperçoit et s'enfuit; le Jourdain remonte en arrière, Ps. CXIII. 3.
les montagnes tressaillent et bondissent comme des agneaux. A son aspect, toute la nature s'agite, elle s'épouvante et frémit, prête à retomber dans son néant. Il n'y a que les hommes qui disputent, qui bravent, qui dédaignent, je ne dis pas le maître souverain, mais leur propre salut.

Nous les avons combattus dans notre précédent discours par l'exemple des Anges et des Chérubins; opposons-leur aujourd'hui des témoins qui sont sous leurs yeux. Voyez-vous ce beau ciel si étendu, si magnifique, décoré d'étoiles sans nombre, le même, depuis cinq mille ans et plus qu'il a commencé,

qu'il fut au moment de sa création, sans que le long cours des siècles ait rien altéré de sa première jeunesse; c'est Dieu, ce Dieu dont votre fière raison veut interroger et réduire l'Essence à ses calculs étroits; c'est lui qui l'a déployé sur nos têtes *en se jouant, lui qui l'y tient suspendu comme une toile et comme un pavillon; lui qui de rien a créé la terre et a établi sa demeure au-delà de ses révolutions.* Ce magnifique ouvrage du ciel, ce globe du monde si vaste, peuplé de tant de nations diverses, et ces peuples innombrables qui l'habitent, ils ne sont, aux yeux du prophète Isaïe, qu'un néant, qu'une goutte d'eau, auprès de l'immense océan des grandeurs divines.

Isa. XLIV. 24. XL. 12. 22.

Pag. 457.

Pour créer, et tout ce que nous voyons, et tout ce que nous ne voyons pas, il n'en a coûté à Dieu que de vouloir; et vous, foible atome, vous qui n'occupez qu'une si petite place dans cette goutte d'eau, vous osez vous mesurer avec Dieu:

Pag. 458.

O vous à qui s'adresse ce langage, répondez: vous ne rentrez pas en vous-même pour déposer votre erreur! vous ne vous sentez pas accablé sous le poids de la honte et du remords; vous ne demandez pas à la terre de s'entr'ouvrir sous vos pas, pour châtier et engloutir dans ses abîmes cette arrogance sacrilège, qui ose soumettre à vos conceptions bornées celui-là qu'il vous est permis seulement de glorifier et d'adorer! vous interrogez sa nature comme celle

du plus vil de tous les êtres! Etonnez-vous, après celà que l'Apôtre, éclairé d'une sagèsse supérieure, réfléchissant sur l'excellence incomparable de Dieu, et sur la bassesse de notre nature, se livre aux mouvements de l'indignation qui l'enflamme contre une aussi téméraire curiosité, pour s'écrier : *O homme, qui es-tu, pour contester avec Dieu?* Qui donc es-tu? Commence par apprendre à mieux te connoître toi-même : tu ne trouveras nulle part d'expression capable de rendre le peu que tu es. Rom. XI. 2.

Peut-être vous m'allèguerez la noblesse de votre origine, et l'honorable privilége de la liberté dont vous jouissez. Oui, sans doute, vous êtes libre; mais est-ce pour vous mettre en révolte contre votre bienfaiteur, plutôt que pour lui rester soumis? pour que vous le déshonoriez, plutôt que pour servir à sa gloire par l'hommage de votre dépendance? n'est-ce pas lui faire outrage que de chercher à pénétrer son Essence? Si on le glorifie, en déférant à ses paroles sans les examiner, on manque au respect qui lui est dû, en soumettant à un interrogatoire, non pas seulement ce qu'il a dit, mais ce qu'il est. Dans quels termes l'Apôtre a-t-il parlé d'Abraham? comment nous vante-t-il sa foi et sa parfaite obéissance....? Voilà comment on honore le Seigneur, par une confiance ferme, inébranlable dans sa parole; et comment, par une conséquence contraire, on outrage sa personne en disputant avec *Ibid.* IV. Hebr. XI.

lui. *Eh ! qui êtes-vous, encore une fois, pour contester avec Dieu?* Aussi, voulant nous faire sentir, au moins par quelqu'approximation la distance qu'il y a entre Dieu et l'homme, l'Apôtre
Rom. IX. 21. emprunte cette figure : *Le vase de terre dit-il à celui qui l'a fait : Pourquoi m'avez-vous fait ainsi? Le potier n'a-t-il pas le pouvoir de faire de la même masse d'argile un vase destiné à des usages honorables, et un autre destiné à des usages vils et honteux?* Quoi, suis-je dans les mains de Dieu comme le vase dans celle du potier? Oui, reprend saint Paul; et il y a bien plus loin encore de l'homme à Dieu, que du vase au potier. Que si vous n'en croyez pas à cette comparaison, allez interroger les
Pag. 459. tombeaux de vos ancêtres, que vous répondront-ils? qu'ils ne contiennent qu'un peu de terre. Et à qui saint Paul adressoit-il ces paroles? à des hommes qui s'imaginoient pénétrer l'Essence de Dieu? Non. Cette folie est nouvelle; mais simplement à des hommes curieux de connoître l'économie de ses desseins à l'égard de tels et tels: pourquoi celui-ci est-il puni, cet autre récompensé, l'un assiégé par les chagrins, par les infirmités; l'autre ménagé plus ou moins. La preuve en est dans les paroles qui précèdent celles-ci : *O homme, qui es-tu pour contester avec Dieu?* Cette simple curiosité, saint Paul ne la permet pas, il la condamne; à plus forte raison l'insolence qui voudroit dérober ses secrets à

cette divine nature qui pourvoit à tout et soumet tout à sa suprême domination ! *Si je suis votre père,* Malach. I. 6. nous dit le Seigneur lui-même, par la bouche de son Prophète, *où est l'honneur que vous me rendez ! et si vous me reconnoissez pour votre Seigneur, où est la crainte que vous me portez?* Quand on craint, on ne dispute pas ; on respecte, on sert, on adore, on glorifie, on loue, on bénit ; les Anges craignent et bénissent. Au lieu d'interroger Dieu, suivez plutôt le conseil de saint Paul : *Nous ne connoissons rien qu'en partie ;* contentez-vous de la portion de science que Dieu vous donne, sans aspirer dans ce monde à une connoissance plus relevée. *Mes* I. Cor. XIII. 3. II. Cor. II. 3. *frères*, ajoute-t-il, *je ne crois pas avoir encore rien compris.* Que dites-vous, ô saint Apôtre ? vous portez dans vous Jésus-Christ qui parle par votre bouche : et vous dites que vous ne croyez encore rien savoir. Eh ! c'est précisément Jésus-Christ, qui lui dicte ce langage. Je sais ce que la foi m'enseigne sur les mystères de sa résurrection, de ses souffrances : mais parce qu'ils sont au-dessus des forces de la nature et de la raison, ce n'est point la nature et la raison qui peuvent me les apprendre, mais la foi toute seule. Or, si la raison est impuissante pour nous faire concevoir le mystère de la résur- Pag. 161. rection, à plus forte raison celui de la divine génération. Elle échoue contre les objets qui sont le plus à la portée de nos sens ; et elle prétendroit

expliquer les mysères qui en sont les plus éloignés ?

Quelle conduite tenir à l'égard de ceux que l'orgueil de leur esprit entraîne dans les coupables curiosités ? les regarder comme des gens qui ont perdu la raison. Toutefois ne leur parlez qu'avec douceur et humanité, de peur d'irriter le mal au lieu de le guérir; imitez à leur égard les médecins qui ne combattent les tumeurs du corps que par
Pag. 462. des applications douces. Mais, pour peu que l'on soit foible, mal assuré dans sa foi, évitez tout commerce avec eux. Le médecin visite impunément ses malades; les autres courent risque de contracter des miasmes dangereux qui leur donnent la mort sans aucun profit pour les malades (*).

HOMÉLIE III contre les Anoméens.

Pag. 462. Quand le jardinier diligent voit un arbre rebelle à la culture ne point rendre de fruits, et endommager le voisinage par l'ombre qu'il répand ou par l'extension de ses racines, il s'empresse de l'abattre. Il n'attend pas que le vent, par ses secousses impétueuses, vienne le renverser, et lui en épargner la peine. Nous l'avons au milieu de nous cet arbre stérile dont nous avons à faire justice. Je parle de l'hérésie des Anoméens. Prions le Seigneur qu'il nous donne la grâce de son Esprit, plus puissante que le souffle de l'Aquilon, pour triompher de cette

(*) Tom. I Bened., pag. 454—462. Morel, *Opusc.*, tom. I, pag. 304 — 316.

erreur malheureuse, et nous faciliter notre travail. Eh! quels fruits pourroit-on attendre d'une terre abandonnée, d'où il ne sort que de mauvaises herbes, que des ronces et des épines? Tels les Anoméens, dépourvus de la sève féconde que donnent nos saintes Écritures, n'ont su produire qu'une doctrine malfaisante. Ce n'est point là Pag. 463. l'arbre que saint Paul a planté, qu'Apollon a ar- I. Cor. III. 6. rosé, que le Seigneur a fait croître. Ce qui la fait naître, c'est une curiosité profane et témérairement raisonneuse; c'est l'orgueil et l'arrogance qui en ont fourni les sucs, l'amour d'une vaine gloire qui l'a étendu. Daigne l'Esprit Saint mettre dans notre bouche sa flamme pénétrante, qui le poursuive jusque dans ses racines pour le consumer! Adressons nos prières à ce divin Esprit qu'ils méconnoissent, et que nous vénérons. C'est pour sa gloire que nous avons entrepris ce travail, ou plutôt c'est pour notre salut à nous-mêmes. Car Dieu est également au-dessus de nos censures et de nos louanges. Ni les outrages du blasphémateur ne sauroient l'atteindre, ni les hommages de ceux qui le servent ajouter rien à sa grandeur. Seulement ceux qui le louent comme il le mérite, ou plutôt comme ils le peuvent, en recevront récompense, et ceux qui l'outragent s'attirent une ruine inévitable. Imprudents! *ils jettent en l'air une pierre qui retombe sur* Eccli. XXVII. 26. *leur tête*. Appelons-le donc l'Être ineffable, au-

dessus de toutes les compréhensions, invisible, inaccessible à tous les efforts de la pensée, à toute l'éloquence du langage ; dont l'éclat le dérobe aux regards des Principautés et des Puissances, comme de tous les chœurs célestes, en un mot de tout ce qui a été créé, et qui n'est connu que du Fils et du Saint-Esprit.

Je ne doute pas qu'ils ne m'accusent à mon tour de témérité de soutenir que les Anges eux-mêmes ne peuvent comprendre l'Essence divine. Mais où est la témérité d'avancer qu'une nature aussi relevée que celle du souverain Créateur surpasse l'intelligence des êtres qu'il a créés, ou de prétendre qu'une simple créature, qu'un ver de terre, que l'homme, cendre et poussière, si loin de la perfection des Esprits célestes, puisse néanmoins avoir des connoissances supérieures aux leurs ? Si c'est moi qui en suis en effet coupable, je consens à en subir le reproche ; mais si j'ai raison d'affirmer que les Anges eux-mêmes ne pénètrent pas toute l'immensité de l'Essence divine, quand nos adversaires se vantent d'en avoir une perception claire et distincte : quels abîmes assez profonds pour y ensevelir tant d'audace ?

Pag. 464. Entrons en matière, en commençant par nous armer de la prière. Souvent c'est dans la prière que l'on puise les arguments en faveur de la vérité qu'on veut établir. Implorons donc le secours *du Roi des*

I. Tim. VI. 15, 16.

rois, Seigneur des seigneurs, qui seul possède l'immortalité, et qui réside au sein d'une lumière inaccessible, que nul des hommes n'a vu, et ne peut voir, à qui appartient l'honneur et l'empire dans l'éternité. Amen.

Ce que vous venez d'entendre, ce n'est pas à moi qu'il appartient, mais à saint Paul. Et d'abord remarquez la piété et le zèle de l'Apôtre. Toutes les fois qu'il a à parler de Dieu : avant d'aller plus loin, il joint à ce nom auguste le tribut de louanges qui lui sont dues; et certes avec raison. Car si le nom de l'homme juste ne doit, selon la pensée de Salomon, se retracer à la mémoire que pour y réveiller le souvenir des éloges qu'il mérite, combien plus ce nom sacré ne doit-il être prononcé qu'au milieu des bénédictions! Saint Paul n'y manque pas. Prov. x. 8.

Revenons aux paroles que nous avons citées. Arrêtons-nous à celles-ci : *Qui réside au sein d'une lumière inaccessible.* Que veut-il dire par là? Demandez-le à l'hérétique. Prenez garde à la rigoureuse exactitude de ses paroles : il ne dit pas que Dieu soit personnellement une lumière inaccessible; mais *qu'il habite au sein d'une lumière inaccessible;* pour nous faire entendre combien il est impossible de l'approcher, puisque le séjour où il réside est lui-même inaccessible. Il ne se contente pas de l'appeler impénétrable; il va plus loin : il l'appelle inaccessible. Quand, après beau-

coup de recherches et d'études, vous ne pouvez parvenir à la connoissance de telle chose, vous dites qu'elle est incompréhensible. Vous l'avez essayé du moins; mais quand, dès le principe même, vous êtes repoussé invinciblement, vous prononcez qu'elle est inaccessible, parce que les dehors mêmes en sont défendus par une barrière
Pag. 465. impossible à franchir. On n'atteint pas le fond de la mer, mais on navigue sur ses ondes; elle n'est donc pas inaccessible : la lumière que Dieu habite, on ne sauroit en approcher.

Oui, dites-vous, les hommes, mais non pas les Anges. Êtes-vous donc un Ange? Vous compteriez-vous parmi les substances spirituelles? Que les Anges eux-mêmes n'en puissent appro-
Isa. VI. 1. cher, c'est ce que nous apprend Isaïe : *J'ai vu*, dit ce prophète, ou plutôt l'Esprit Saint lui-même, qui parloit par sa bouche, *j'ai vu le Seigneur assis sur un trône élevé; autour de lui se tenoient les Séraphins portant six ailes; deux, dont ils voiloient leur face, deux, dont ils voiloient leurs pieds*. Pourquoi ces ailes dont ils sont couverts, si ce n'est qu'ils ne peuvent résister à l'éclat de la lumière jaillissante de son trône? Et toutefois ce n'est là encore qu'une ombre de sa clarté immortelle. Dieu ne se montre pas dans sa vive Essence; des yeux mortels n'en soutiendront pas les rayons. Aussi le prophète qui l'a vu, ne l'a-t-il aperçu qu'assis sur son trône. Il

a fallu que Dieu daignât s'abaisser pour se laisser découvrir aux regards d'Isaïe ; et pourtant les Anges qui l'environnent sont obligés de voiler leur face en sa présence. Esprits purs et subtils, d'une nature bien supérieure à notre nature, ils percent dans l'abîme de la divine incompréhensibilité bien plus avant que l'homme. C'est bien moins l'aveugle que celui qui voit, qui sent combien la lumière du soleil est un phénomène inexplicable. Si donc le Prophète dit qu'il a vu le Seigneur, n'allez pas en conclure qu'il en ait découvert la divine Essence. Ses regards n'ont pu aller aussi loin que ceux du Chérubin ; et quand celui-ci voile son front, comment l'homme pourroit-il ici-bas se glorifier de le voir tel qu'il est ? Pag. 466.

Et comment en seroit-il autrement à l'égard du souverain Etre, quand il n'est pas possible à l'homme de soutenir l'aspect même d'un Ange, sans en être saisi d'une terreur qui lui ôte l'usage de ses sens. Vous en avez la preuve dans l'histoire d'un ami de Dieu, du sage, du juste Daniel, d'une sainteté éprouvée. L'on ne dira donc pas que l'impression de frayeur qu'il ressentit dut être attribuée à des remords de conscience, mais qu'elle étoit le produit naturel de la fragilité humaine. Ce prophète, s'étant préparé par un long jeûne, fut honoré d'une vision. Comment raconte-t-il cet événement ? *Ayant levé les yeux, je vis tout d'un coup un homme vêtu de lin,* Dan. x. 13. Ibid. 5 et suiv.

dont les reins étoient ceints d'une ceinture d'or très pur; son corps étoit comme la pierre de chrysolithe; son visage brilloit comme les éclairs, et ses yeux paroissoient une lampe ardente; ses bras et tout le reste du corps jusqu'aux pieds étoient comme d'un airain étincelant, et le son de sa voix étoit comme le bruit d'une multitude d'hommes. Moi, Daniel, je vis seul cette vision, et ceux qui étoient avec moi ne la virent point; mais au bruit de sa voix ils furent saisis d'horreur et d'épouvante, et ils s'enfuirent pour se cacher. Quant à moi, la vigueur de mon corps m'abandonna; mon visage fut tout changé jusqu'à n'être pas reconnoissable; et il ne me demeura aucune force. La simple vue d'un Ange l'a pénétré d'une frayeur telle qu'en un moment sa brillante santé, qui éclatoit sur son visage, disparoît sous une pâleur mortelle. Eperdu, tremblant, il tombe prosterné en terre, il faut que l'Ange relève ses forces abattues; et les paroles même qu'il lui adresse le glacent d'une nouvelle épouvante. Il succombe sous le poids de cette gloire subalterne qui l'accable, et son âme, prête à l'abandonner, semble chercher à
Pag. 467. s'échapper de son corps, ainsi que d'une prison où elle est à la gêne. Quelle leçon pour ces hommes qui veulent porter un œil curieux sur la majesté divine! Daniel, devant qui les lions oublioient leur férocité, Daniel, élevé par sa vertu et sa puissance au-dessus des forces humaines, ne peut soutenir

l'aspect d'un Ange qui se montre à lui sous l'apparence d'un homme semblable à lui ; et des hommes si fort au-dessous du mérite de ce grand prophète, auroient la prétention de connoître à fond l'Essence de Dieu lui-même?

De la même manière que Dieu s'étoit manifesté à Isaïe, il se manifeste à Ezéchiel sur les bords d'un fleuve, hors des villes, dans une solitude paisible, où l'esprit se recueille sans distraction, et puisse jouir du bienfait de la vision céleste qui se communique. Alors même que Dieu s'abaisse pour se rapprocher de nous, un des rayons de sa gloire, bien qu'affoibli, suffit pour opprimer toute intelligence créée.

Texte de la prophétie d'Ézéchiel. La description se termine par ces paroles remarquables : *Telle fut cette image de la gloire du Seigneur, qui me fut représentée; l'ayant vue, je tombai le visage à terre* (Ezech. I. 4. II. 1.)

Exhortation sur la prière :

Si la religion nous fait un devoir de prier pour les malades, pour les captifs condamnés aux mines, pour ceux qui gémissent dans l'esclavage, pour les énergumènes, combien plus encore ne devons-nous pas le faire pour ceux que nous combattons ici! Leur impiété les rend plus à plaindre que ceux mêmes que le Démon obsède ; l'aliénation de ces Pag. 468.

derniers se pardonne parce qu'elle n'est pas volontaire ; celle-ci est sans excuse.

Reproches adressés aux habitants d'Antioche, de ce que, après avoir entendu la prédication, ils quittoient l'église, au mépris des saints mystères qui alloient y être célébrés. Nécessité d'assister aux offices publics (*).

HOMÉLIE X contre les Anoméens.

Pag. 471. Vous avez vu les plus saints prophètes, à l'aspect de l'ombre seule de la majesté divine, rester muets, hors d'eux-mêmes, et prêts de mourir; colombes
Pag. 472. timides, qu'une épouvante soudaine jette dans une fuite précipitée; vous avez entendu l'Apôtre nous parler d'une lumière inaccessible où Dieu se tient renfermé comme dans un sanctuaire impénétrable.

Pag. 474. Ce n'est plus ici ni saint Paul ni les prophètes; c'est un autre vase de justice et de sainteté, le fils du tonnerre, le bien-aimé disciple de Jésus-Christ, qui reposa sur le sein du Maître, et puisa à cette source divine les dogmes sacrés contenus dans son Évangile. Plus éclatante que le son de la trompette, sa voix confond à jamais ces recherches inquiètes et
I. Joann. IV. 12. les réduit au silence : *Personne*, nous dit-il, *n'a jamais vu Dieu.* Mais les prophètes affirmoient avoir
Isa. VI. 1. vu le Seigneur; Isaïe : *Je l'ai vu sur un trône élevé.*
Dan. VII. 9. Daniel : *j'ai vu l'ancien des jours assis sur son trône.* Michée, d'autres encore s'énoncent dans les mêmes

(*) Tom. I Bened., pag. 461—471. Morel, tom. I, pag. 316 et seq.

termes. Quelle est donc la pensée de saint Jean ? La voici : Que personne n'a eu jamais la connoissance pleine de l'Essence de Dieu. La preuve, c'est qu'il ne se montroit à ces saints personnages qu'en figure, et lui-même le dit expressément par la bouche de l'un d'entre eux : *J'ai multiplié les visions en prenant des formes diverses pour me manifester aux prophètes*, afin de ménager leur foiblesse. Ainsi avoit-il dit à Moïse. *Personne ne verra ma face, et ne vivra après l'avoir vue*. Mais Dieu étant simple, dégagé de toute forme, il est donc clair que ceux à qui il a bien voulu se communiquer, n'ont pu apercevoir que l'ombre de lui-même. La plénitude de son Essence n'a pu jamais être connue que de son Fils unique, seul assis à la droite de Dieu son père, seul engendré dans son sein de toute éternité.

Ose. XII. 10.

Exod. XXXIII. 10.

Tout ce qui concerne la divine Essence est pleinement connu du Fils et du Saint-Esprit, et ne l'est d'aucun autre. Si Moïse avoit eu cette connoissance, comme il en avoit témoigné le désir, l'Apôtre saint Jean ne diroit pas que le Fils de Dieu est seul en possession de l'avoir. Qu'ils aient cette parfaite science, S. Jean l'évangéliste l'atteste du Fils, et l'apôtre saint Paul du Saint-Esprit. Ecoutez le fils du tonnerre, ce disciple si cher à son Maître, et que l'on distinguoit entre tous les autres par cet avantage, preuve de son éminente vertu; qui approchoit de lui avec tant de liberté, qu'au jour de la Cène il se reposa

Joann. I. 17. sur sa poitrine sacrée : *Personne*, dit-il, *n'a jamais vu Dieu ;* c'est-à-dire, ne l'a jamais connu parfai-
Ibid. tement. *Le Fils unique, qui est dans le sein de son*
Pag. 475. *Père, est celui qui nous a raconté ce qui en est.* Jésus-Christ lui-même l'a déclaré en semblables termes,
Joann. VI. 46. lorsqu'il disoit au peuple juif : *Personne n'a connu le Père, si ce n'est celui qui est né de Dieu; car c'est celui-là qui a vu le Père.*

Pag. 476. Explication de ces paroles : *Le Fils unique, qui est dans le sein de Dieu.* Éternité du Verbe. Sa parfaite consubstantialité avec Dieu son Père. Exhortation à la
Pag. 477. prière. Sentiments profonds d'humilité qui doivent l'accompagner. Exhortation à la patience, par l'exemple de Job (*).

Dans un autre de ses ouvrages, saint Chrysostôme s'exprime ainsi sur la même matière.

L'apôtre saint Paul, ce vase d'élection, parlant de l'incarnation du Verbe, et voulant nous faire connoître comment il étoit entré dans la connoissance de tous les secrets ineffables qu'il avoit appris,
Ephes. III. 10 et suiv. s'exprime ainsi : *La sagesse dont nous parlons est un mystère caché, et Dieu en a réglé l'ordre avant que les siècles commençassent pour nous conduire à la*
I. Cor. II. 8. *gloire. Il n'y a point eu de prince de ce siècle qui l'ait connue ; car s'ils en eussent eu connoissance, ils n'eussent jamais crucifié le Dieu de gloire. Mais*
Ibid. 9. *l'Écriture nous enseigne que l'œil d'aucun homme*

(*) Tom. I Bened., pag. 471—479. Morel, *Opusc.*, t. I, p. 327 et suiv.

n'a jamais vu, ni ses oreilles entendu, ni son esprit imaginé ce que Dieu a destiné à ceux qui l'aiment.

Dites-nous donc, divin Paul, comment l'avons-nous connu? qui nous a révélé et découvert des choses que personne n'a jamais vues ni entendues, et qui ne sont entrées dans l'esprit de qui que ce soit? Apprenez-nous qui est celui qui nous a apporté ici-bas la connoissance d'un si grand mystère. *Dieu,* dit-il, *nous l'a révélé par son Esprit.* Et de peur que l'on ne s'imaginât que le Saint-Esprit connoît seulement les choses que Dieu a daigné nous révéler par son moyen, et que pour le reste sa science n'en a point la parfaite et entière plénitude, il ajoute aussitôt après: *Car le Saint-Esprit sait et pénètre toutes choses, même ce qu'il y a de plus profond dans les secrets de la Divinité, puisque, comme les pensées de l'homme ne sont connues que de l'esprit même de l'homme qui les conçoit et qui est en lui, ainsi personne ne connoît parfaitement les mystères de Dieu, si ce n'est l'Esprit de Dieu même.* Quand donc il dit que *personne ne connoît parfaitement les mystères de Dieu, si ce n'est l'Esprit de Dieu même,* il exclut de cette science parfaite non-seulement tous les hommes de la terre, mais jusqu'aux plus hautes créatures du ciel (*).

II. Cor. II. 10 et seq.

(*) *Ad eos qui scandalis. sunt.* Morel, *Opusc.*, tom. v, pag. 762. Achevons par ce mot de notre grand évêque de Meaux : « Cette profonde

HOMÉLIE V contre les Anoméens.

L'auteur reproduit les mêmes arguments, répond à quelques objections des Anoméens, leur oppose les textes les plus décisifs, tirés particulièrement des Épîtres de saint Paul.

Voici les passages les plus considérables de cette homélie.

Pag. 482. Plusieurs passages de l'Ecriture nous montrent que le nom de Dieu n'est pas plus auguste que celui de Seigneur, ni celui de Seigneur moins adorable que celui de Dieu. Le Père éternel est presque partout nommé Seigneur. *Le Seigneur ton Dieu est le seul Seigneur.* Dans un autre endroit : *Tu adoreras le Seigneur ton Dieu et ne serviras que lui seul.* Ailleurs encore : *Notre Seigneur est grand, sa force est puissante, et sa sagesse est sans bornes. Qu'ils sachent*, s'écrie David, *que son nom est le Seigneur.* Les mêmes Ecritures appellent indifféremment du même nom le Père et le Fils, d'où nous devons conclure que le Fils est Dieu et Seigneur comme le Père.

Deut. VI. 13.

Ps. CXLVI. LXXXII.

» pensée de la haute incompréhensibilité de Dieu, est une des causes principales qui nous portent à l'adorer. Ce que nous connoissons de ses perfections, fait que notre cœur s'y attache comme à son souverain bien; mais parce que c'est une abîme impénétrable que nous ne pouvons sonder, nous nous perdons à ses yeux, nous supprimons devant lui toutes nos pensées, nous nous contentons d'admirer de loin une si haute majesté, et nous nous laissons, pour ainsi dire, engloutir par la grandeur de sa gloire; et c'est là adorer en vérité. » (*Serm.*, tom. V, pag. 214.)

Ne pouvoit-on pas objecter que cette doctrine impliquoit contradiction, et que, reconnoître une même Essence divine dans le Père et le Fils, c'étoit admettre la pluralité des dieux, et s'exposer au reproche fait aux païens de multiplier la Divinité? Pour prévenir l'objection, saint Paul insiste fortement sur l'unité de Dieu. « Encore, dit-il, qu'il y en ait, soit dans le ciel, soit sur la terre qui sont appelés dieux, et qu'en ce sens il y ait plusieurs dieux et plusieurs seigneurs, il n'y a néanmoins pour nous qu'un seul Dieu qui est le Père, de qui toutes choses procèdent; et il n'y a qu'un Seigneur, qui est Jésus-Christ, par qui toutes choses ont été faites. » Il se sert du mot seul; de peur que les Gentils ne crussent qu'il introduisoit la multiplicité des dieux. Mais quoiqu'il appelle le Père éternel *le seul Dieu*, il n'ôte pas au Fils la divinité, comme quand il appelle le Fils *le seul Seigneur*, il n'ôte pas au Père la domination. Il ménage la foiblesse des Gentils, et leur retranche toute occasion de scandale. Pour cette même raison, les prophètes n'ont parlé que confusément aux Juifs du Fils de Dieu. A peine ils avoient renoncé à la pluralité des Dieux; et ils pouvoient retomber dans leur premier égarement s'ils eussent entendu prononcer ces mots Dieu le Père et Dieu le Fils. Aussi ne voyez-vous autre chose dans les prophètes, sinon: il y a un Dieu, et il n'y a que lui qui soit Dieu. Ce n'est pas à dire que le Fils ne soit pas Dieu; mais

I. Cor. VII. 5.

avant que d'établir le Fils et sa divinité, il falloit détruire la multitude des fabuleuses divinités.

Pag. 487. Qu'est-il besoin d'alléguer les textes de l'Ecriture pour réfuter un système (celui des Anoméens) dont l'absurdité eût révolté les païens eux-mêmes? Citez-en un seul qui ait porté l'orgueil à un pareil excès de démence. Comment oser affirmer que l'on connoisse toute l'Essence divine, quand les philosophes qui traitent de la nature des esprits n'osent rien prononcer affirmativement, et se bornent à de simples ébauches, loin de vouloir les définir?

Quelle sera donc l'objection la plus spécieuse que nous fassent ces sages modernes? Vous ignorez, nous disent-ils, vous ne savez pas ce que vous adorez. Une aussi pitoyable difficulté sembleroit ne pas mériter de réponse, après tant de témoignages des Livres saints qui, en nous faisant connoître Dieu, nous apprennent que nous ne pouvons connoître toute l'immensité de sa nature (1). Mais, étrangers à toute espèce d'animosité, et animés du seul désir de leur conversion, entrons en discussion pour leur prouver où est l'ignorance. Non, ce n'est pas nous

(1) Cette futile objection a été souvent renouvelée dans les écrits de la philosophie moderne : elle l'avoit été d'une manière encore plus astucieuse par l'athée célèbre Vanini, dans son livre intitulé : *Amphitheatrum Providentiæ*. Saurin, entre autres, l'a victorieusement réfutée dans son *Serm. sur les profondeurs divines*, tom. 1, pag. 183.

qu'il en faut accuser. De deux hommes, dont l'un soutiendroit que l'œil ne peut parcourir la vaste étendue du ciel, et l'autre prétendroit pouvoir le renfermer tout entier dans le creux de sa main, lequel, à votre avis, seroit le moins ignorant? Le premier, sans doute. Ayons la même idée de la majesté divine. Parler autrement, seroit joindre l'ignorance à la démence. Il nous suffit de savoir que Dieu est, sans nous embarrasser de savoir quel il est, conformément à cette maxime de l'Apôtre, que, *pour s'approcher de Dieu, il faut croire qu'il existe*..... Hebr. XI. 6.

Les Anoméens fondoient une de leurs objections sur le nom d'Esprit, que les docteurs chrétiens, d'après les Livres saints, donnoient à Dieu, dans ce sens, disoient-ils, qu'il étoit un Esprit resserré dans un espace déterminé, comme l'âme humaine est unie au corps; et parce qu'ils prétendoient connoître le secret de cette union par la connoissance des opérations de l'âme sur le corps, ils inféroient de cette comparaison que l'Essence divine leur étoit également connue.

Notre saint docteur bat en ruines cet argument, par cette réponse :

Nous ignorons jusqu'à la nature de notre âme. Nous l'appelons de même esprit; mais qu'on leur demande ce qu'elle est, feu, air, souffle ou vent? ils sauront bien vous répondre qu'elle n'est Pag. 485.

rien de tout cela, parce que ce sont là des substances corporelles, et que l'âme n'est pas un corps. Ils reconnoissent donc qu'ils ne la connoissent pas, et ils ont raison : ce que nous savons, c'est qu'elle anime notre corps. Comment? nous l'ignorons. En nous enfermant dans cette impénétrable obscurité, Dieu a voulu réprimer l'essor d'une curiosité téméraire.

Quant au nom d'Esprit que l'Écriture donne à Dieu (1), pour peu que l'on connoisse le langage des Livres saints, on ne peut se méprendre sur le sens de ce mot. *Dieu est esprit*, nous dit son Evangéliste? Est-ce là toute son Essence? C'est comme lorsque nous l'appelons feu dévorant, fontaine d'eau vive; ces expressions ne doivent pas s'entendre dans un sens littéral, mais au figuré, sous peine de donner dans les mêmes absurdités que ceux qui nous font ces puériles objections.

(1) « Dieu est un esprit. Un esprit ne sauroit être dans un lieu, du moins selon la manière dont notre imagination se le représente. Dieu est un esprit. Quel rapport trouveriez-vous entre la sagesse, la puissance, la miséricorde, et tous les autres attributs qui entrent dans la notion de la divinité et la nature du corps? Subtilisez la matière, revêtez-la de toutes les formes différentes dont elle est susceptible, élevez-la au plus haut degré où elle soit capable d'atteindre, il n'en restera jamais que des figures et des mouvements, et jamais, par toutes ces combinaisons, vous ne produirez un seul sentiment, ni une seule pensée semblable à celle du plus vil et du plus borné de tous les hommes. Que si la matière ne peut pas être le sujet d'une seule opération de l'âme d'un artisan, comment le seroit-elle de ces attributs qui font l'Essence de Dieu même. » (Saurin, *Serm.*, tom. II, pag. 60.)

Du moins, ne cessons pas de prier Dieu pour eux.

Nécessité, avantages et conditions de la prière. L'humilité en est la base. Exemple du pharisien et du publicain de l'Évangile (*).

Les autres homélies, publiées sous le même titre, traitent de sujets divers.

Extraits de l'homélie

Sur les paroles du Psalmiste : *Vous qui êtes dans les cieux, louez le Seigneur, louez-le au plus haut du firmament. Anges du Seigneur, louez-le tous. Soleil et lune, étoiles brillantes, louez le Seigneur,* etc. Ps. CXLVIII. 1. 2.

Tel est le langage ordinaire de la religion, lorsqu'elle veut témoigner à Dieu son amour et sa reconnoissance : elle emprunte des voix étrangères, qu'elle associe à ses sentiments, et les invite à s'unir à elle pour payer ce commun tribut à l'auteur de toutes choses. Ainsi voyons-nous les trois jeunes Hébreux de la fournaise faire à tous les êtres créés un appel pour célébrer ensemble le bienfait qui les a sauvés, et chanter des hymnes en l'honneur du Dieu qui les a si visiblement protégés. C'est là ce que fait ici le saint prophète David. Il s'adresse à toute la na- T. V Bened., pag. 489. Dan. III. 57 et suiv

(*) Tom. I Bened., pag. 480—491. Mor., *Opusc.*, tom. I, pag. 337 et suiv.

ture, tant à celle qui est en rapport avec nos sens, qu'à celle qui n'est accessible qu'à notre seule intel-
Isa. XLIX. 13. ligence. De même Isaïe : *Cieux*, s'écrie-t-il, *louez le Seigneur ; terre, soyez dans l'allégresse, parce que le Seigneur a eu compassion de son peuple.* Avant lui, notre divin Psalmiste mettoit en mouvement et la maison d'Israël et la maison de Jacob,
Ps. CXIII. 1. 4. jusqu'aux montagnes et aux collines, qu'il fait bondir comme des agneaux pour chanter la sortie d'Égypte et la délivrance de son peuple du milieu d'un peuple barbare. Convaincus comme ils l'étoient de l'impuissance où nous sommes de célébrer dignement les grandeurs de l'Éternel, ils cherchent de tous côtés de quoi suppléer à leur indigence.

Mais peut-être que de la distinction que nos livres saints établissent entre les créatures sensibles et celles qui ne le sont pas, on voudra conclure, comme le font les Manichéens, qu'elles ne sont pas toutes sorties de la même main toute-puissante, et que chacune des deux auroit son créateur particulier. C'est pour cela qu'ils unissent les êtres hors de la portée de nos sens, Esprits purs, sublimes, dégagés de toute matière, et les êtres visibles et corporels, pour en faire un seul et même concert, où toutes les voix célèbrent unanimement leur commun auteur. Tel est ici le dessein du prophète. Il commence par les premiers, qu'il invoque dans ces termes : « Vertus du ciel, Anges du Seigneur, chœurs

» divers des Esprits bienheureux, louez-le tous ! » On ne sauroit mieux manifester son amour, qu'en exprimant le désir de le voir loué par tout ce que l'on aime. Rien de plus délicieux pour celui qui aime Dieu, que d'élever ses méditations vers les objets qu'il a empreints de l'éclat de sa gloire. Commençant déjà par ce qu'il y a de plus relevé, il poursuit la chaîne des êtres de la création : « Soleil et lune, étoiles » brillantes, louez le Seigneur. Que les cieux des » cieux, que les eaux qui sont au-dessus des cieux » louent le nom du Seigneur ; parce qu'il a parlé, » et tout a été fait ; il a commandé, et tout a été Pag. 490.
» créé ; il les a établis pour durer dans tous les » siècles ; il en a donné l'ordre, qui sera immuable. » Remarquez que le Prophète, après n'avoir dit qu'un mot des êtres qui habitent le ciel, s'arrête avec complaisance sur ceux qui sont sous nos yeux, jusqu'à entrer dans un détail circonstancié. Pour quelle raison ? Parce que ceux-ci sont manifestes à tous les yeux. Ainsi, dans la description qu'il nous a faite de la création, Moïse omet tout ce qui concerne les célestes intelligences, et borne son récit à l'histoire de la naissance du soleil, de la lune, des plantes, des animaux qui peuplent la terre, et des eaux, pour finir par celle de l'homme. Mais pourquoi faire intervenir ces substances diverses dans la louange qu'il sollicite pour le Créateur ? Des substances inanimées ont-elles une voix ? sont-elles

douées d'intelligence pour concevoir ou pour exprimer un sentiment? C'est qu'il y a deux sortes de langages : celui qui s'énonce par le discours, et celui qui se prononce par les conséquences que la vue des objets produit, indépendamment de celui qui résulte de l'exemple que donnent les actions. Or, ce n'est pas seulement par la parole, c'est par le silence même que nous pouvons glorifier Dieu. C'est dans ce sens que Jésus-Christ disoit à ses
Matth. v. 16. apôtres : *Que votre lumière luise devant les hommes, afin que, voyant vos bonnes œuvres, ils en rendent gloire à votre Père qui est dans les cieux.* Il y a un langage éloquent, exprimé par les créatures
Ps. xviii. 1. muettes, comme quand David dit : *Les cieux racontent la gloire de Dieu, et le firmament publie l'ouvrage de ses mains.* Langage qui se manifeste dans les créatures par leur beauté, leur position, leur grandeur, leur nature, les usages à quoi elles servent, les services qu'elles rendent, le temps de leur durée, les bienfaits qui en émanent. Lors donc que vous avez entendu ces mots : « Anges, vertus, armées du ciel, soleil, » astres brillants, vous aussi, eaux qui êtes au- » dessus des cieux; » comprenez que ce sont là autant de créatures toutes resplendissantes de la sagesse du Créateur qui les a produites; autant de témoins de son souverain pouvoir ; vraiment bonnes, ainsi que
Gen. i. 31. Moïse s'empresse de le déclarer dès le début de son

histoire, comme servant à glorifier le Seigneur, et portant les hommes à reconnoître en elles le sublime auteur dont elles sont l'ouvrage.

L'éloge qui ressortit de leur voix, c'est la beauté que vous y voyez éclater, et qui produit dans votre bouche l'accent de l'admiration et de la reconnoissance; c'est ce magnifique spectacle qui, des objets visibles et palpables à vos sens, vous élève aux perfections invisibles de Dieu, sa puissance éternelle et sa divinité. Pour en conclure qu'ils ont un Créateur, et qu'ils ne sont point l'œuvre du hasard, il suffit d'avoir des yeux pour les voir. S'il étoit au monde quelqu'un qui en doutât, je me contenterois de lui répondre par ces paroles du Prophète, lesquelles démontrent péremptoirement cette suite de vérités : qu'il y a un Dieu Créateur; qu'il a tout fait de rien, qu'il l'a fait sans travail, qu'il soutient et conserve tout ce qu'il a fait. Vous le trouvez dans cette parole : *Il a dit*, comme le témoigne l'Apôtre par ces paroles : *Celui qui ranime les morts, et qui appelle ce qui n'est point comme ce qui est*, pour indiquer la docilité avec laquelle tout obéit à son commandement. Que le même pouvoir soutienne ce que lui seul a pu créer, c'est encore ce que nous apprend la suite de notre texte : *qu'il les a établies pour durer dans tous les siècles, qu'il en a donné l'ordre qui sera immuable*. L'opération de parler, de commander, ne vous coûte que de le vouloir; avec

Pag. 491.

Rom. I. 20.

Ibid. IV. 17.

la même facilité, Dieu commande, et le néant obéit; il veut, et tout demeure. Que dis-je? il en coûte bien moins à Dieu d'agir, qu'à l'homme de parler. Rien au monde qui puisse exprimer cette promptitude d'exécution avec laquelle s'opère tout ce qu'il commande. Ce qui lui mérite toute notre admiration, ce n'est pas seulement le soin avec lequel il gouverne et conserve tout, enchaînant la nature à des lois fixes et invariables; c'est bien plus encore cette permanence qui les maintient à travers les siècles dans l'ordre le plus régulier. Ainsi, depuis que les choses ont commencé d'être, nul dépérissement, nulle confusion. La mer ne franchit point son rivage pour inonder la terre, le soleil ne se détache point de son orbite pour embraser le monde, le firmament n'a pas cessé de déployer les mêmes aspects, ni le jour de succéder à la nuit, ni les saisons de partager l'année. Tout se maintient avec la plus rigoureuse exactitude dans l'ordre qui lui fut assigné.

Réfutation du manichéisme. Apologie de la Providence. Rien de mauvais ni d'inutile dans la création. Devoir de la reconnoissance envers le sublime auteur de tant de merveilles (*).

Toutes les fois donc que vous levez les yeux, et que vous considérez la beauté, la grandeur du ciel,

(*) Tom. v Bened., pag. 489—497.

les services qu'il vous prodigue, remontez jusqu'au Créateur; c'est le conseil que le Sage nous donne : *La grandeur et la beauté de la créature peuvent*, dit-il, *faire connoître et rendre en quelque sorte visible le Créateur*. Que la considération de ces simples éléments palpables à vos regards vous fasse comprendre combien est immense, combien est au-dessus de toutes nos conceptions la puissance qui a fait tant d'autres substances que vous ne voyez pas : les légions innombrables des Anges, des Archanges, des Vertus du ciel, des Thrônes, des Dominations, des Chérubins et des Séraphins. Que si le divin psalmiste, prophète sublime, favorisé de si hautes révélations, à qui plusieurs des secrets de la sagesse divine avoient été découverts, ne peut que s'écrier : *Oh ! combien vos œuvres sont magnifiques, ô mon Dieu, vous avez tout fait avec sagesse*, que pourrions-nous dire, nous, cendre et poussière, que pouvons-nous faire autre chose que nous prosterner et nous anéantir en présence de l'ineffable libéralité du Dieu créateur? (*)

Sap. III. 5.

Ps. CIII. 5.

Tout ce que je puis dire de vous, ô mon Dieu! c'est que vous êtes l'admirable, d'autant plus admirable qu'il m'est impossible d'embrasser toute l'étendue de votre nature. Foyer de lumière que j'admire, par cela même que je ne puis le comprendre; océan

(*) Hom. IV *in cap.* I *Genes.*, tom. IV Bened., pag. 27, 28.

immense dont j'ignore la vaste capacité, et dont la grandeur me confond d'autant plus qu'il m'est impossible de la mesurer. Vouloir définir son immensité, ce seroit la méconnoître. Nous ne la connoissons que parce que nous ne pouvons la déterminer; et l'aveu de notre ignorance est le plus bel hommage que nous puissions lui rendre (*)

Dieu est partout, excepté dans le cœur de l'impie (**).

Où fuirai-je, ô mon Dieu! pour être loin de vous? Vous remplissez tous les lieux du monde. Présent par tout, vous êtes à la fois sur chacun des points de ce vaste univers. *Où irai-je*, demande votre Prophète, *pour me cacher à votre Esprit, et où fuirai-je pour me dérober à votre vue?* L'Esprit, la vue de Dieu, c'est Dieu lui-même. Et quand le divin Psalmiste a parcouru dans sa pensée et ce qu'il y a de plus élevé et ce qu'il y a de plus bas, tous les espaces les plus reculés comme tous les abîmes les plus profonds, il s'écrie : Vous êtes présent partout. Il ne dit pas : Quelque part que j'aille, vous y viendrez après moi; non : vous m'y aviez devancé, vous y étiez; c'étoit votre main qui m'y avoit conduit, votre main qui m'y soutenoit (***) (1).

Ps. CXXXVIII. 7.

(*) *In Psalm.* CXXXVIII, Morel, *Opusc.*, tom. III, pag. 456—459.

(**) Homel. *in Genes.* XIX; *in Psalm.* V, tom. V, pag. 33.

(***) *Expos. in ps.* CXXXVIII, tom. V Bened., pag. 412.

(1) Les conséquences de la présence de Dieu sont développés dans tous les discours à ce sujet. (Voyez Houdry, *Biblioth.*, tom. VII, pag. 470 et

Dieu n'est dans aucun lieu déterminé, il est partout. La raison humaine ne sauroit embrasser cette immensité. Dieu n'a point pris naissance, il ne s'est pas fait lui-même, il n'a reçu l'être de personne ; il n'a pas eu de commencement (*).

De l'unité de Dieu. Crime et extravagance de l'idolâtrie.

Qui adore plusieurs dieux n'en adore aucun (1). La femme qui se donne à plusieurs maris n'en a pas du tout. C'est ce que Jésus-Christ répondoit à la Samaritaine : Vous avez eu cinq maris, et celui que vous avez maintenant n'est point votre mari. Reconnoître plusieurs divinités, c'est méconnoître le seul Dieu véritable. Saint Paul le déclaroit aux Ephésiens : Joann. IV. 18.

suiv.) « L'Esprit infini est présent en tout lieu : 1° par une science sans bornes ; 2° par une influence générale ; 3° par une direction universelle. Et dans quel sens concevons-nous que l'Esprit infini est présent partout ? Les bornes de nos connoissances sont si étroites, notre sphère est si resserrée, nous avons si peu d'idée des Esprits, même de nos esprits propres, à plus forte raison de celui qui donne l'être à tous les autres, qu'il n'y a aucun génie dans le monde qui, après les plus grands efforts de méditation, puisse vous dire : Voilà jusqu'où s'étendent les attributs de Dieu ; voilà une idée complète de son immensité et de sa toute présence. » (Saurin, *sur l'immensité de Dieu*, *Serm.*, tom. II, pag. 67.)

(*) Hom. V *in Epist. ad Colos.*, tom. XI Bened., pag. 361. « Il est ; ne lui cherchons point d'autres noms ; il est : il a en lui-même son origine ; il est, et il n'a pas été fait, et il ne peut non plus perdre de ce qu'il est, que perdre l'être lui-même, etc. » (Molinier, *Mystères*, t. VIII, p. 362, 363.)

(1) « S'il y avoit plus d'un seul Dieu, il y en auroit une infinité. S'il y en avoit une infinité, il n'y en auroit point. » (Bossuet, *Élév. sur les mystères*, tom. X, Collect. in-4°, pag. 7.)

Ephes. II. 11. 12. *Souvenez-vous*, leur écrivoit-il, *qu'étant Gentils par votre origine, vous étiez alors étrangers à l'égard des alliances, sans aucune espérance des biens promis, et sans Dieu en ce monde.* N'avoient-ils pas leurs simulacres, leurs temples, leur Diane, leur troupeau de divinités? Comment dire qu'ils fussent sans Dieu? C'est pour cela même que l'Apôtre parle ainsi. Parce qu'ils en avoient une foule, ils n'en avoient pas du tout (*).

Parce que la grandeur de Dieu est telle qu'elle échappe à notre intelligence, n'allons pas chercher, dans l'impuissance où nous sommes d'en comprendre le mystère, un prétexte à l'incrédulité. Ce fut là l'erreur qui égara les Gentils. S'abandonnant à leurs vaines imaginations, et sortant des bornes où notre ignorance nous enchaîne, ils excédèrent la mesure des sentiments légitimes dus à la Divinité, et donnèrent dans tous les excès de la superstition. L'admiration qu'ils donnoient à l'ouvrage leur fit perdre de vue l'ouvrier (1). S'il étoit moins admirable, nous

(*) *In Psalm.* XIII, tom. V Bened., pag. 562.

(1) « A force d'admirer la beauté et l'éclat des ouvrages de Dieu, il les prirent pour Dieu même; les astres qui ne paroissoient que pour annoncer sa gloire aux hommes, devinrent eux-mêmes leurs divinités. Ils offrirent des vœux et des hommages au soleil, à la lune et à toute la milice du ciel, qui ne pouvoit ni les entendre, ni les recevoir. Telle fut la naissance d'un culte impie et superstitieux, qui infecta tout l'univers. » (Massillon, *Paraphr. du Ps.* XVIII, pag. 294; Bossuet, *Disc. sur l'Hist. univ.* pag. 176; *Élév.*, tom. X, pag. 125.)

répondent-ils, nous ne le reconnoîtrions pas pour Dieu. Le plus beau privilége que Dieu ait fait à l'homme, leur raison, qui les mettoit au premier rang des créatures, s'est oubliée au point de faire des dieux des plus vils animaux ; par là elle s'est dégradée, dit le Prophète, jusqu'à tomber au-dessous des bêtes (*). Ps. XLVII. 21.

Nous sommes bien loin, nous, d'une semblable erreur. Nous nous gardons bien d'accorder à d'autres qu'à Dieu les honneurs divins. Pourtant n'avons-nous pas les mêmes yeux pour contempler le monde et ses magnificences ? N'en recevons-nous pas les mêmes impressions, nous qui foulons sous nos pieds la même terre, et jouissons, comme les païens, des mêmes bienfaits qu'elle prodigue à tous ? Pourquoi donc n'en tirons-nous pas les mêmes conséquences ? Sans entrer dans toutes les raisons de cette différence, nous dirons : que Dieu avoit prévu cet égarement, et que, voulant empêcher les hommes d'y tomber, sa sagesse a mêlé à dessein à ce grand et magnifique ouvrage de nombreux témoignages de sa foiblesse et de sa corruption. C'est ce qu'exprime le Prophète, lorsque s'adressant à Dieu : *Seigneur*, dit-il, *vous avez dès le commencement fondé la terre, et les cieux sont l'ouvrage de vos mains ; ils périront, mais vous subsistez dans toute l'éternité,* Ibid. CI. 26.

(*) Homel. VII *in cap.* I *Genes.*, tom. II *Opusc.*, Mor., pag 61.

ils vieilliront tous comme un vêtement, vous les changerez comme un habit dont on se couvre, et ils seront en effet changés. Ce soleil de qui David célèbre avec pompe la marche triomphale, il a ses défaillances et ses éclipses, présages de sa future dissolution. C'est lui, nous dit-on, qui féconde les plantes dont l'homme se nourrit. Mais il n'est pas le seul. Mais avec ses rayons ne faut-il pas aussi le concours de la terre, de la rosée, des pluies et des vents, des saisons favorables? sans quoi la chaleur de cet astre seroit en pure perte. Il n'en est pas ainsi de Dieu : il ne lui faut point pour faire ce qu'il veut un secours étranger. Absolu, indépendant, il commanda, et la terre produisit tous les germes. Les éléments ne font qu'obéir à sa voix. A sa parole, la manne tombe du ciel pour nourrir les Juifs dans le désert. Ce soleil qui, pour produire, a besoin de rencontrer des éléments étrangers, ne lui faut-il pas à lui-même des auxiliaires, un ciel où il fournisse sa carrière, un air pur et serein à travers lequel ses rayons dardent jusqu'à nous? des pluies et des nuages pour amortir l'excès de sa chaleur? Mais s'il étoit Dieu, ne seroit-il pas indépendant? Direz-vous du soleil ce que nos prophètes nous ont appris à dire de Dieu : qu'il n'a besoin de rien, qu'il se suffit à lui-même ; que de lui viennent tous les biens qui se répandent sur tous les hommes ; qu'il ne trouve nul obstacle à l'exécution de ses volontés?

En parcourant les éléments divers, nous remarquerions partout la même dépendance; tous ont besoin les uns des autres; tous présentent les mêmes signes de foiblesse et de corruption. Ce que nous avons dit du soleil, nous le pouvons appliquer au monde tout entier. *Toutes les choses qui ont été créées*, nous dit l'Apôtre, *appartiennent à la vanité*, à la corruption. Tel est l'ordre établi par le Créateur. Destinées au service de l'homme corruptible, elles ne pouvoient être elles-mêmes exemptes de la corruption; toutefois avec cette différence que les autres créatures mourront tout entières, et que l'homme ne mourra que pour renaître à la gloire des enfants de Dieu (*). Rom. VIII. 20.

C'est le Démon qui fut le père de l'idolâtrie. Elle commença le jour où il persuada à nos premiers parents qu'ils alloient devenir comme des dieux. Insensé qui n'a trouvé que trop de disciples! Lui-même il avoit voulu s'égaler à Dieu quand il avoit dit : *J'élèverai mon trône par-dessus les nuées, et je serai semblable au Très-Haut.* Chassé du paradis, ce prince de l'orgueil n'a plus osé dire qu'il n'y avoit plus de Dieu; mais il souffle sa révolte dans le cœur de ses disciples, et leur fait tenir son langage impie, entraînant dans sa corruption et Gen. III. 5. Isa. XIV. 14.

(*) Hom. X, *ad pop. Antioch.*, tom. II Bened., pag. 647; Morel, *Opusc.*, tom. I, pag. 23.

dans son châtiment ceux qu'il associe à son apostasie (*).

Homélie XXXVIII.

Sur les Actes des Apôtres. (Ch. XXVII, vers. 16 et suiv.)

(Analyse et extraits.)

Vers. 16 *Pendant que Paul attendoit les frères à Athènes, il se sentoit ému au-dedans de lui-même, en voyant que cette ville étoit livrée à l'idolâtrie.* Il avoit bien raison de l'être; car nulle ville ne contenoit un aussi
Vers. 17. grand nombre d'idoles. *Il parloit donc dans la synagogue avec les Juifs, et avec tous ceux qui craignoient Dieu, et tous les jours sur la place avec ceux qui s'y rencontroient*, répondant à ceux de sa nation qui lui reprochoient d'avoir quitté le culte de ses pères. Nous ne voyons point que les philosophes dont Athènes étoit peuplée aient témoigné du mépris pour sa personne : c'est que lui-même n'avoit dans son langage point de morgue qui les repoussât ;

(*) *In Psalm.* XIII, tom. III *Opusc.*, Morel, pag. 838, 839; tom. V Bened., pag. 562.

« L'Esprit qui avait trompé le premier homme, goûtoit alors tout le fruit de sa séduction, et voyoit l'effet entier de cette parole : *Vous serez des Dieux.* Dès le moment qu'il la proféra, il songeoit à confondre en l'homme l'idée de Dieu avec celle de la créature. » (Bossuet, *Disc. sur l'Hist. univ.*, pag. 179.)

bien qu'ils ne comprissent rien à sa doctrine. Eh! comment auroit-il pu la persuader à des hommes dont les uns ne connoissoient Dieu que sous une image corporelle, et les autres faisoient consister le bonheur dans les plaisirs des sens? *Il y eut aussi quelques philosophes épicuriens et stoïciens qui conversèrent avec lui.... Ils le prirent et le menèrent à l'Aréopage en lui disant : Pouvons-nous savoir de vous quelle est cette nouvelle doctrine que vous publiez?*

Saint Paul à Athènes. Il est conduit à l'Aréopage. C'étoit le lieu où se rassembloient les habitants de cette ville, soit pour y rendre les jugements, soit pour y traiter diverses questions. L'Apôtre donc étant au milieu de l'Aréopage : *Seigneurs Athéniens,* leur dit-il, *il me semble que vous êtes religieux jusqu'à l'excès.* Pour s'en faire écouter, il ne leur adresse point de paroles désobligeantes; c'est un éloge plutôt qu'un reproche. *Comme je regardois en passant les statues de vos dieux* [Il ne dit pas : des Démons que vous adorez sous le nom de Dieu], *j'ai trouvé un autel où étoit écrit : Au Dieu inconnu.* Pourquoi cette inscription, *Au Dieu inconnu* (1)? La gentilité adoroit une infinité de dieux, ou plutôt de démons sous le nom de divinités; car, a dit le Pro-

(1) Ce qui est marqué entre les deux crochets est tiré de l'homélie sur le commencement du *Livre des Actes,* qu'on lisoit à la fête de la Pentecôte. (Tom. III Bened., pag. 66.)

Ps. xcxv. 5. phète, *les dieux des nations ne sont que des démons.* Elle avoit les dieux du pays, les dieux étrangers. Quel opprobre fait à la Divinité! Quelle dérision sacrilége! Si c'est un Dieu, peut-il être étranger? Car qui dit Dieu, dit le Seigneur de l'univers. Ils en avoient qui leur venoient les uns de traditions du pays, les autres de contrées diverses, de la Scythie, de la Thrace, de l'Égypte. Si vous étiez curieux d'érudition profane, il ne me seroit pas difficile d'en produire l'histoire sous vos yeux. Ce n'étoit pas assez pour eux d'admettre indifféremment toutes sortes de divinités à qui ils décernoient leurs hommages; de peur d'en oublier quelqu'un, ils avoient dressé un autel en l'honneur d'un Dieu qu'ils ne connoissoient pas; et c'est précisément celui-là que saint Paul annonce; celui qu'il vient prêcher, c'est Jésus-Christ, c'est le Dieu de l'univers. Ils n'auront pas à lui objecter, comme ils faisoient auparavant,
Vers. 24. qu'il prêchoit une divinité nouvelle : *Dieu qui a fait le monde et tout ce qui est dans le monde, étant le Seigneur du ciel et de la terre.* Par ce seul mot, il a renversé la doctrine d'Épicure avec son système du monde existant par lui-même avec ses atomes, et l'école des Stoiciens, avec leur âme universelle répandue dans le corps de l'univers. Le ciel et la terre, tout ce qui existe est l'œuvre de Dieu. Ce que les derniers d'entre le peuple savent aujourd'hui, ces beaux génies d'Athènes, ces sages de la Grèce

l'ignoroient. Saint Paul leur apprend que tout fut créé, qu'il y a donc un Dieu créateur, et que le même Dieu qui créa le monde en est le Seigneur souverain. *N'habite point dans des temples bâtis par* Vers. 25.
les mains des hommes; c'est le cœur qu'il veut pour sanctuaire. Dieu est un esprit; le culte qu'il demande est un culte spirituel. Quoi donc? n'habitoit-il pas le temple de Jérusalem? par sa majesté, oui; non par une présence corporelle. *Il n'est point honoré par des ouvrages de la main des hommes, comme s'il avoit besoin de quelque créature.* L'Essence divine est absolument indépendante. *Lui qui donne à tous* Vers. 28.
la vie, la respiration et toutes choses. Non-seulement il est indépendant de sa nature, mais de lui dépend tout ce qui respire. Comparez avec cette théologie tout ce que Platon, Épicure et les autres ont dit de la Divinité: combien tous ces philosophes sont petits auprès de saint Paul! *Il donne à tous la vie et la respiration.* L'âme humaine n'est donc pas une portion de la nature divine comme l'ont rêvé quelques philosophes. Dieu n'est pas un tout qui se partage. L'âme est faite et tellement faite qu'elle n'est rien de la nature divine; elle n'est, comme tout le reste, qu'une simple création produite par celui qui a tout fait. *C'est lui qui a fait naître d'un seul* Vers. 26.
toute la race des hommes pour habiter toute la terre. Le paganisme ignoroit cette sublime philosophie. *Ayant déterminé les temps précis et les bornes de*

leur demeure dans le monde, afin qu'ils cherchassent Dieu, et qu'ils tâchassent de le trouver. Le monde ne fut donc pas éternel, puisqu'il a commencé au moment que le Créateur avoit marqué pour sa naissance. L'Apôtre leur fait assez entendre combien ils s'étoient rendus coupables d'avoir négligé de chercher Dieu, qui se montroit à leurs yeux avec tant d'éclat, dans les œuvres de sa toute-puissance toujours présentes à tous les regards. Voilà pourquoi il ajoute : *Quoi qu'il ne soit pas loin de chacun de nous.* Il n'étoit donc pas si difficile de le trouver, étant si près de nous par l'immensité de son être, qui embrasse tout. Que *c'est en lui que nous avons la vie, le mouvement et l'être.* De même qu'il est impossible d'ignorer l'air qui circule autour de nous, et notre substance, ainsi étoit-il impossible d'ignorer le Créateur universel. Saint Paul ne s'est pas borné à dire : C'est par lui, par sa puissance que nous avons la vie, le mouvement et l'être ; non : mais *c'est en lui*, attestant par là non-seulement que tout sort immédiatement de sa main, mais que sa Providence conserve, qu'elle anime et soutient tous les êtres qu'il a créés. Vérité sensible que le paganisme lui-même avoit reconnue, puisque, ajoute l'Apôtre, *un de vos poètes* (Aratus) *a dit : Nous sommes la race de Dieu même.* Mais il le disoit, lui et tous les Grecs, d'un Jupiter, homme exécrable transformé en divinité, rendant par là, sans le savoir, hommage

au vrai Dieu qu'ils adoroient sans le connoître. Saint Paul, qui le connoît, s'appuie de leur propre témoignage pour leur apprendre quel il est. *Puis donc que nous sommes la race de Dieu, nous ne devons pas croire que la Divinité soit semblable à de l'or, à de l'argent ou à des pierres dont l'art et l'industrie des hommes a fait des figures.* Quand il eût été vrai que quelques esprits moins grossiers parmi les païens eussent eu de la Divinité une idée plus noble, toujours étoit-ce là la religion de la multitude, et c'est là ce que réfute l'Apôtre. L'homme lui-même, sous le rapport de l'âme et de l'intelligence, vaut mieux que cette matière inanimée : à plus forte raison Dieu. Comment l'art et l'industrie humaine pourroient-ils représenter la Divinité *par des figures*, quand l'imagination elle-même n'en sauroit venir à bout? Tant la nature divine est au-dessus des impressions des sens et des perceptions de l'esprit! *Mais Dieu ayant laissé passer et comme dissimulé ces temps d'ignorance, fait maintenant annoncer à tous les hommes et en tous lieux qu'ils fassent pénitence.* S'il les dissimule, est-ce pour les laisser impunis? Non, sans doute; mais ce n'est pas cela dont il s'agit. Que ceux à qui il parle fassent pénitence; qu'ils abjurent une ignorance plus ou moins volontaire, c'en est assez pour échapper à la condamnation. *Parce qu'il a arrêté un jour où il doit juger le monde selon sa justice, par celui qu'il a destiné à en*

Vers. 29.

Vers. 30.

Vers. 31.

être le Juge. La pluralité des dieux du paganisme est foudroyée ; l'unité du seul Dieu véritable est vengée par le jugement qui doit s'exercer à l'égard de tout l'univers ; et par qui ? par celui *qui est destiné à en être le Juge*. La preuve ? *Il l'a donnée à tous les hommes en le ressuscitant d'entre les morts*. Le seul fait de la résurrection est un argument qui démontre toutes les autres vérités (*).

Livré à tous les travers d'esprit de ses philosophes et aux imaginations déréglées de ses poètes, le paganisme ne connoissoit d'autre culte que celui de ses idoles de bois et de pierre. Dogme, morale, tout étoit également corrompu. Nulle notion légitime du vrai, de l'honnête et de l'utile ; et les mœurs n'étoient pas moins criminelles que la doctrine. Que pouvoit-on attendre autre chose de peuples qui voyoient leurs dieux se plaire à tout ce qu'il y avoit de plus infâme, des dieux dont le culte ne consistoit qu'en des paroles obscènes et des actions encore plus obscènes et plus impudiques ; des dieux qu'il falloit honorer par des sacrifices impurs, par de honteuses dissolutions, par des meurtres et des assassinats (**).

Dieu nous a donné le soleil pour être le flambeau qui nous éclaire. Qui est-ce qui adore un flambeau ?

(*) Tom. IX Bened., pag. 286—292.

(**) Hom. VIII *in Joann.*, tom. VIII Bened., pag. 53 ; Bossuet, *Disc.*, pag. 370 ; Molinier, *Mystères*, tom. VIII, pag. 369 ; Massillon, *Serm. pour le jour de Noël*, *Avent*, pag. 305, 306.

Que la lumière du soleil disparoisse à nos regards, on y supplée par un flambeau. Tombez-vous aux pieds de ce flambeau comme à ceux du soleil? Ce que j'adore, dites-vous, c'est le feu, qui en est le principe. O folie, ridicule autant qu'elle est extravagante! Ce feu que vous adorez, vous l'éteignez; vous détruisez votre Dieu, vous l'anéantissez. Ce feu dont vous vous faites une divinité, pourquoi ne le laissez-vous pas prendre à votre maison? Pourquoi ne lui donnez-vous pas votre corps plutôt que de l'huile pour aliment; ne le mêlez-vous pas à vos greniers, à vos trésors, à ces riches étoffes d'or et de soie qui servent à vous couvrir? Vous vous en gardez bien; car, du moment où quelque parcelle de votre Dieu vient à y pénétrer, que d'efforts pour l'en chasser, pour l'empêcher de se répandre, pour l'étouffer! Quelles clameurs, quelles désolations! l'aspect d'une bête féroce ne vous semble pas d'un plus sinistre augure. Moi aussi j'ai mon Dieu, mais un Dieu dont je ne crains pas qu'il vienne me visiter de trop près, un Dieu de qui la présence est pour moi une félicité telle que j'aspire à le posséder, non pas seulement dans ma maison, mais jusque dans mon cœur.

Le feu est bon sans doute pour usage, oui, non comme culte. Il m'est donné pour mon service et mes besoins, non pour que j'en sois le tributaire et l'esclave. Il est fait pour moi, je n'ai pas été fait pour

lui. Il est l'ouvrage de Dieu ; il n'est point Dieu lui-même.

Mais le soleil ! j'en fais mon Dieu, dites-vous, à cause de l'éclatante lumière qu'il répand. Quoi ! un Dieu dont un simple nuage triomphe, un Dieu qui a ses éclipses, et dont la lumière est interceptée par d'autres corps qui ne le valent pas ! Mais un Dieu doit pouvoir se suffire à lui-même. Il n'a besoin de rien ; à celui-ci il faut un air subtil que ses rayons pénètrent; car malheur à lui s'il vient à rencontrer un brouillard épais. Il faut que sa chaleur soit tempérée par les vapeurs qui s'élèvent du sein des eaux, sous peine de se voir réduire tout en cendres.

Voilà, vous écriez-vous, la preuve de sa divinité? Ce pouvoir, capable de tout embraser, c'est là ce que j'adore.

L'étrange divinité que celle qui, pour faire du mal, n'a besoin que d'elle-même, et qui, pour faire du bien, appelle des auxiliaires! Ce qui fait l'essence de la Divinité, c'est de faire du bien. Quelle soit malfaisante de sa nature, je ne la reconnois plus. Dieu, en créant le soleil pour l'homme, lui a donné ce double caractère de magnificence pour attester son divin auteur, de foiblesse pour empêcher qu'on n'y vît rien de plus qu'une simple créature. — Mais c'est lui qui fait naître les plantes et féconde les semences. — Autant en direz-vous de la terre, de la pluie, du fumier, de tous les instru-

ments propres à l'agriculture, au jardinage, qui n'y contribuent pas moins que le soleil. Faites-en donc autant de dieux. Avec de telles croyances, faut-il s'étonner que les Gentils aient donné dans tous les monstrueux excès que saint Paul leur reproche. Ils en devenoient l'immédiate conséquence. Le délire de l'esprit amenoit nécessairement la corruption du cœur. On ne pouvoit mieux adorer des dieux infâmes qu'en les imitant (*).

Dieu avoit donné à l'homme, dès le commencement, la connoissance de son être. Comment? *Parce que*, dit saint Paul, *il avoit manifesté à son intelligence tout ce que l'on peut connoître de la divine Essence;* et le paganisme l'a méconnu. Ce n'est encore là qu'une pensée; où en est la preuve? Nous vous la demandons, ô saint Apôtre! Est-ce que Dieu en personne s'étoit fait entendre à lui du haut de son trône? Non. Mais en exposant sous ses yeux, comme il l'a fait, le spectacle de la création, il a fait ressortir du magnifique tableau de ses merveilles une voix non moins puissante qui appeloit le savant et l'ignorant, le Scythe et le Barbare, à la reconnoissance du Dieu créateur (1). *Car ce qu'il y a d'invisible en Dieu, est devenu visible depuis la*

Rom. I. 19.

(*) Hom. XII *in Epist. ad Ephes.*, tom. XI Bened., pag. 90—93.

(1) Le P. de Neuville, *sur la grandeur de Dieu, Carême*, tom. II, pag. 488; Molinier, *Serm. chois.*, tom. VIII, pag. 336; Saurin, *Serm.*, tom. II, pag. 95.

création du monde, par la connoissance que ses créatures nous en donnent. Que pourront-ils donc alléguer au jour du dernier jugement? Qu'ils n'avoient pas connu Dieu? Quoi! leur sera-t-il répondu, vous n'avez pas entendu le langage éloquent que le ciel faisoit retentir? Vous n'avez pas entendu la sublime harmonie qui résultoit de l'accord de tous les êtres, de l'ordre régulier des saisons, de toutes les parties de l'univers enchaînées l'une à l'autre par des lois qu'elles ne savent pas franchir, de toute cette belle nature proclamant son auteur, dont *l'éternelle puissance et la divinité éclatent dans ses ouvrages?* N'aviez-vous pas des yeux pour voir les magnificences du firmament, le miracle journalier de la succession invariable du jour et de la nuit? le calme de la mer et ses tempêtes, la bruyante agitation de ses eaux, étoit-ce là un spectacle muet? ou plutôt la nature tout entière n'employoit-elle pas des milliers de voix pour publier le Dieu qui l'a faite? en sorte que vous êtes inexcusables de l'avoir ignoré? Qu'ils s'en prennent à leur ingratitude, non à leur ignorance; *parce que*, ajoute l'Apôtre, *ayant connu Dieu, ils ne l'ont point glorifié comme Dieu, et ne lui ont point rendu grâces.* Voilà le premier crime; un autre, c'est leur idolâtrie. Appliquons-leur ce que Jérémie disoit aux Juifs: Ce peuple a commis deux grands péchés; *il m'a délaissé, moi qui suis la*

Ibid.

Ibid. 21.

Jerem. II. 13.

fontaine d'eau vive; et il s'est creusé des citernes entr'ouvertes. Ils se sont abandonnés aux vaines pensées de leur esprit, et, ce qui en est devenu la déplorable conséquence, *ils se sont évanouis* Rom. 1. 21. *dans leurs trompeurs raisonnements, et leur cœur insensé a été couvert de ténèbres.* Lorsque, durant une nuit obscure, on s'est égaré dans un sentier étranger, non-seulement on s'éloigne du but, mais on s'expose à mille dangers. C'est là l'image de ces hommes qui, peut-être entrés d'abord dans le chemin qui mène au ciel, écartant de leurs yeux le flambeau qui pouvoit seul les guider, et s'enveloppant dans leurs ténébreuses pensées, ont donné tête baissée dans les écueils. *Ils se croyoient être* Ibid. 22. *des sages, et ils n'ont montré que folie;* ils ont prêté un corps au Dieu qui est tout Esprit, et *changé la gloire du Dieu incorruptible en la figure* Ibid. 23. *d'images corruptibles d'hommes et d'animaux.* Criminels dans leur égarement de n'avoir pas découvert le Dieu véritable, qui se montroit à eux sous les traits les plus palpables; d'avoir eu l'orgueil de s'appeler sages; d'avoir transporté le culte qui n'est dû qu'à Dieu à des Démons et à des natures inanimées. Dieu, pour les en punir, les a livrés aux désirs de leurs cœurs, à tous les vices de l'impureté, en sorte qu'en s'y plongeant, ils ont déshonoré eux-mêmes leurs propres corps. L'impiété entraîne la violation et l'oubli de toutes les lois. Dieu leur avoit

donné le monde tout entier pour précepteur, il leur avoit donné un esprit capable d'en entendre les leçons; ils ont abusé de ces bienfaits, pour s'en faire des instruments de mort. Il a châtié leur orgueil en les abandonnant aux plus ridicules imaginations, leur impiété en les livrant aux plus monstrueux déréglements. Ainsi un roi, justement irrité contre son fils, qu'il verroit, oubliant la noblesse de sa royale extraction, s'adonner au commerce d'hommes décriés par la violence ou le scandale de leur conduite, le livreroit à ses coupables penchants et aux téméraires expériences de son propre délire, bien assuré qu'il ne peut avoir d'ennemi plus redoutable que lui-même (*).

Ce qui rend le crime de l'idolâtrie inexcusable, dans la doctrine de saint Paul, c'est qu'avec la possibilité de connoître le Créateur par ses créatures, les hommes ont transféré à leurs idoles de bois ou de pierre l'honneur qui n'est dû qu'à Dieu seul. Ils ont agi comme feroit un domestique infidèle qui emploieroit à de criminelles débauches les trésors que son maître lui auroit confiés pour les faire servir à sa gloire. Ils ont retenu la vérité captive, et déshonoré la connoissance qu'ils avoient de la divinité. Egarés dans leurs vains raisonnements, ils ont mar-

(*) Homil III *in Epist. ad Rom.*, tom. IX Bened., pag. 449 et seq. Morel, *Nov. Testam.*, tom. IV, pag. 32.

Massillon, *Paraphrase du ps.* XVIII, pag. 296.

ché à tâtons dans une nuit sombre, pour avoir fui la lumière qui se découvroit à eux de toutes parts. Ce fut là l'erreur des sages de la Grèce, et la source des divisions qui partageoient leurs écoles. Aristote combattoit Platon. Survenoient les stoïciens, qui se soulevoient à leur tour contre Aristote, et ne s'entendoient pas mieux entre eux. Leur sagesse si vantée n'a été qu'une folie réelle. Transférer à des créatures quelles qu'elles soient l'honneur qui n'est dû qu'à Dieu, c'étoit déjà une criminelle démence; mais dégrader la Divinité au point de la confondre avec des reptiles, avec des substances inanimées, c'étoit le comble de l'extravagance et un impardonnable aveuglement. Toute la sagesse des philosophes n'a pas su les défendre eux-mêmes de ce coupable, de ce monstrueux délire; et on les a vus, non-seulement adopter ce culte insensé, mais le commander aux peuples (*).

Saint Paul, en traçant le tableau de l'idolâtrie, passe des déréglements grossiers qu'elle consacroit à d'autres plus spirituels, qui provenoient non d'ignorance, mais d'une corruption réfléchie : Parce que, dit-il, *les païens n'ont pas voulu connoître Dieu;* Rom. I. 19. il ne dit pas qu'ils l'aient ignoré, mais qu'ils *n'ont*

(*) Recueilli des divers ouvrages du saint docteur, entre autres des homélies au peuple d'Antioche sur les statues, du commentaire sur Isaïe, tom. VI Bened., pag. 17—29; sur les Psaumes, tom. V, pag. 395; des homélies nouvellement découvertes, tom. XII Bened., pag. 377.

pas voulu le connoître. Ce n'étoit donc pas par défaut de lumière qu'ils péchoient, mais par système; par dépravation de cœur, plus encore que par le désordre des sens. Et c'est là en effet la source la plus ordinaire des crimes qui se commettent. Le char est bientôt emporté, et court risque de se briser, quand le conducteur ne sait plus en tenir les rènes (*).

Dans Isaïe, l'Ange rebelle veut être l'égal de
Isa. XIV. 13. Dieu. Il a dit : *J'établirai mon trône par-dessus les nues, et je serai semblable au Très-Haut.* Il n'ose pas proférer ce nom de Dieu, qu'il a déjà renoncé; il lui substitue d'autres noms. Langage de Démon (**).

Comment s'est dissipée la nuit épaisse qui tenoit l'univers tout entier dans les ténèbres? Voulez-vous le savoir? Jusqu'à l'avènement de Jésus-Christ, les hommes ignoroient que le bois et la pierre ne pussent être autre chose que du bois et de la pierre, qu'une matière insensible. Leur stupide ignorance en avoit fait des Dieux. Aujourd'hui, l'on sait ce que c'est que le bois et la pierre; on sait ce que c'est que Dieu. Il n'y avoit que la foi chrétienne qui pût apprendre aux hommes à connoître cette Essence immortelle et bienheureuse. Cette révolution a été l'ouvrage de ces Apôtres si lâches durant la vie de

(*) Hom. V *in Epist. ad Roman.*, tom. IX Bened., pag. 460.
(**) *In Psalm.* XIII, tom. V Bened., pag. 562.

leur maître, et, contre le cours ordinaire des choses, si pleins de courage après sa mort (*).

Qui dit grandeur par rapport à Dieu, ne parle pas de grandeur relative, mais d'une grandeur absolue, d'une grandeur dont nulle autre approche, parce que toute grandeur humaine n'est telle que par parties. Une grandeur qui ne l'est que par comparaison avec une autre, ne l'est point par sa propre nature. Celle de Dieu n'admet point de comparaison (**).

Il ne peut y avoir ni altération ni changement à la Divinité; car Dieu ne peut pas n'être point Dieu. S'il pouvoit recevoir un changement, et un changement en quelque chose de moindre, comment seroit-il Dieu? Toute mutabilité, tout changement est infiniment éloigné de cette nature immortelle. Ps. CI. 2. C'est pourquoi le Prophète disoit : *Ils vieilliront tous comme un vêtement; vous les changerez comme un habit dont on se couvre, et ils seront en effet changés; mais pour vous vous êtes toujours le même, et vos années ne passeront pas.* Car cette divine substance est au-dessus de tout changement, et il n'y a rien de meilleur ni de plus excellent que Dieu, rien à quoi il puisse successivement atteindre et

(*) *Cur in Pentec. Acta legantur*, tom. III Bened., pag. 93. Tous les discours sur la fête de Noël et le mystère de l'incarnation de N. S. J. C. Voyez surtout Massillon et Bossuet.

(**) Hom. III *in Epist. ad Tit.*, tom. XI Bened., pag. 750.

parvenir. Que dis-je, de meilleur? Rien ne lui est égal, rien n'en approche tant soit peu (*).

Prescience divine.

Tout est à nu et à découvert aux yeux du Seigneur : non-seulement nos cœurs, mais nos pensées; il connoît tout, il tient compte de tout. Il jugera jusqu'au secret de nos cœurs (**).

Ps cxxxviii. Vers. 1. *Seigneur*, s'est écrié le Prophète, *vous avez sondé mon cœur, et vous m'avez connu.* Quoi donc! auparavant ne le connoissoit-il pas? Autrement, que signifieroient ces paroles, qu'il connoît toutes choses avant qu'elles ne s'exécutent? Ce qu'il faut entendre ici, c'est que le Seigneur a porté la sonde bien avant dans mon cœur; qu'il en a pénétré toutes les profondeurs. Comme quand S. Paul dit que Dieu Rom. viii. 27. *scrute les cœurs*, non pour apprendre ce qu'il ne connoît pas; mais pour témoigner qu'il en a une connoissance parfaite. Non, sa science n'a pas besoin d'épreuves; elle embrasse tout, même avant que la chose ne soit (1). Qui connoît jusqu'aux pensées de

(*) Hom. xi *in Joann.*, tom. viii Bened., pag. 64.

(**) *Ad Theodor.*, tom. i Bened., p. 37; Hom. *in Matth*, t. vii, p. 153.

(1) « Nier la prescience de Dieu, c'est vouloir dégrader Dieu de la qualité de Dieu. Car, qu'est-ce, je vous prie, qu'un Dieu qui a fait des êtres, et qui n'a pas pu prévoir ce qui résulteroit de leur existence; un Dieu qui apprend tous les jours quelque chose de nouveau, et qui ignore aujourd'hui ce qui arrivera demain?.... Mais que voudroient donc dire tant de déclarations expresses, qui sont faites sur ce sujet?... Surtout com-

nos cœurs, n'a pas attendu qu'elles se produisent par les œuvres. Il y avoit bien long-temps déjà qu'elles s'étoient manifestées à ses regards. *Vous découvrez* Vers. 2.
de loin toutes mes pensées. S'il les connoît avec cette clarté, pourquoi demander qu'elles paroissent au dehors? Ce n'est pas pour lui; ce n'est que pour leur donner des témoins. Ainsi en agit-il à l'égard Job. II. 3.
de Job, dont il connoissoit bien la justice et la probité religieuse. Il vouloit, en l'éprouvant, faire éclater ses vertus, pour l'y fortifier encore lui-même, et fortifier les autres par son exemple. Il exerce la même conduite envers les pécheurs. Ainsi Dieu savoit bien que les Ninivites ne devoient Jon. III. 5.
pas périr, et que leur pénitence leur mériteroit grâce. Non content de le connoître lui-même, il veut que les faits mêmes en publient la connoissance, afin de mettre dans le plus grand jour l'intérêt qu'il donne aux choses humaines. Il annonce les événements avant qu'ils n'arrivent, pour qu'il n'y ait pas lieu de douter de sa prescience, et il les laisse arriver, les abandonnant à leur cours naturel, pour ne gêner en rien l'exercice de la li-

ment accorder avec ce principe, tant de prophéties expresses d'événements qui, ayant une liaison intime avec la volonté humaine, n'auroient pu être prédits certainement, si Dieu n'avoit une connoissance certaine de ces déterminations? La prescience de Dieu, dit Tertullien, a autant de témoins qu'elle a fait de prophètes et de prophéties. Si Dieu n'a pas pu connoître toutes ces choses, comment a-t-il pu les prédire? » (Saurin, *des profondeurs divines*, *Serm.*, tom. I, pag. 198—200.

berté (1). C'est ce que l'Apôtre nous déclare, dans son Épître aux Romains, où, parlant de Jacob et
Rom. IX 11. d'Ésaü, il dit : « Avant qu'ils fussent nés ou qu'ils » eussent rien fait de bien ou de mal, afin que le » décret de Dieu, fondé sur son choix, demeurât » ferme, non à cause de leurs œuvres, mais à cause » de celui qui appelle qui il veut, il lui fut dit : » L'aîné sera assujetti au plus jeune. » Il n'est pas obligé, lui, d'attendre la suite des événements; il les a prévus bien long-temps à l'avance; il sait quelles seront les œuvres bonnes ou mauvaises de tel ou tel; sa prescience est sans bornes comme sa puissance (*).

(1) *Accord de la prescience divine avec la liberté de l'homme.* Voyez le sermon de Bourdaloue, *sur la prédestination* (*Carême*, tom. I, pag. 312 et suiv.), l'un des discours de cet habile orateur, où la vigueur de sa dialectique se montre avec le plus d'éclat (Fromentières, dans son *Carême*, et La Colombière, même sujet, tom. III, pag. 374). Le P. de La Rue a, sur la même matière, un sermon également remarquable par la sagesse du plan. « Il y a dans l'économie de la prédestination, quelque chose d'inutile et de dangereux à savoir, et quelque chose d'utile et de nécessaire à savoir. Sagesse de Dieu, de nous avoir caché ce qu'il y a d'inutile et de dangereux, et de nous avoir appris ce qu'il y a d'utile et de nécessaire; témérité de l'homme de rechercher l'inutile que Dieu lui cache, et de négliger le nécessaire que Dieu lui apprend. » (*Serm.*, t. IV, p. 138.) S. Augustin observe que les prédicateurs ne doivent pas craindre de prêcher aux peuples sur ce sujet, aujourd'hui trop négligé; mais avec la précaution de choisir leurs guides. C'est leur indiquer les écrits de saint Augustin et de saint Chrysostôme, où la doctrine de l'Apôtre est exposée avec tant de lumière. C'est ce qu'a fait Bourdaloue qui cite plusieurs fois le patriarche de Constantinople.

(*) *Expos. in psalm.* CXXXVIII, tom. V Bened., pag. 409.

On s'étonne de voir les Juifs exclus de l'héritage, après tant de promesses qui leur avoient été faites, et les Gentils appelés à recueillir leur succession; comme si le fils d'un puissant monarque étoit chassé du trône, auquel il auroit droit, pour être réduit à la condition d'esclave, tandis qu'à sa place on y appelleroit quelque misérable arraché du fond d'un cachot que ses crimes lui avoient mérité. Que le légitime héritier se fût rendu indigne de la couronne, dira-t-on que ce criminel prisonnier l'eût méritée davantage? Ne semble-t-il pas que tous deux doivent être également punis ou récompensés? Or voilà ce qui est arrivé aux Juifs et aux Gentils, et avec des circonstances encore plus remarquables, tous s'étant rendus aux mêmes titres indignes de la miséricorde de Dieu. Saint Paul se propose cette importante question, et il commence par en alléguer des exemples pris dans l'histoire des anciens patriarches (1). Il cite les enfants de Rebecca, nés d'un même père, au même moment, mais avec des destinées si différentes. Dieu n'attend pas leur naissance pour prononcer sur tous deux : *L'aîné*, a-t-il dit, *sera assujetti au plus jeune;* car, ajoute le Seigneur, *j'ai aimé Jacob, et j'ai haï Ésaü.* C'est qu'il n'a pas besoin, comme les hommes, que l'évé-

Rom. IX. 13.
Gen. XXV 23.

(1) Le P. de La Rue suit cette méthode, dans son *Serm. sur la prédestination*, pag. 144 : Fromentières de même, *Carême*, tom. II, pag. 221.

nement ait eu lieu pour le connoître; c'est que bien long-temps avant que tel homme soit dans le monde, Dieu sait ce qu'il sera, juste ou prévaricateur. Pourquoi sa conduite si sévère à l'égard de Pharaon? Pourquoi la multitude de plaies dont ce roi d'Égypte est frappé? Est-ce parce qu'il étoit endurci? Mais étoit-il le seul? Pourquoi, en sauvant les uns, ne sauva-t-il pas aussi les autres? C'est qu'il connoît à l'avance quelles seront les œuvres de chacun; ce que pas un homme ne peut savoir, Dieu le voit avec la clarté de l'évidence; les yeux les plus pénétrants s'arrêtent à la surface, Dieu seul lit au fond des cœurs; seul, il discerne ceux qui mériteront la couronne, et ceux pour qui se préparent les feux éternels. Il ne prononce pas, lui, sur les apparences; au contraire, tel homme qui semble irréprochable aux yeux de ses semblables, voilà celui que Dieu condamne; tel autre quiest condamné par les hommes, celui-là trouve grâce aux yeux de Dieu. De deux enfants qui ne sont pas nés encore, il démêle qui des deux sera pris, qui des deux sera laissé. Au temps de saint Matthieu, combien de Juifs paroissoient valoir mieux que ce publicain (1)! C'est pourtant ce publicain que Dieu choisit de préférence à tous les autres. Il a vu dans ce publicain, il a vu dans cette

Matth. XIV. 40.

(1) Cité avec d'heureux développements dans le sermon de la Rue, pag. 150.

pécheresse publique, dans ce larron, ce que toute la sagacité des hommes n'y a pu apercevoir, l'héroïsme de leur foi; et il réprouve les prêtres et les pharisiens pour leur corruption, que l'œil des hommes n'y soupçonnoit pas.

C'est par le même effet de cette élection secrète et invisible de Dieu, qu'au temps des martyrs on a vu tomber certains hommes que l'on avoit crus devoir être les plus fermes, et triompher d'autres de qui on ne l'espéroit pas. Laissons à Dieu ses secrets, ne lui demandons point compte de ses desseins, ne l'interrogeons point pourquoi il couronne l'un, pourquoi il rejette l'autre. Saint Paul vous répondra, ou plutôt Dieu lui-même : *J'ai aimé Jacob, et j'ai haï Esaü.* Ce pourquoi, l'événement nous l'apprend à nous; mais Dieu le savoit avant l'événement. *Qui êtes-vous, ô hommes, pour contester avec Dieu.* Rom. IX. X. Parole décisive et qui tranche toute question; c'est là le frein qui arrête tous les mouvements d'une indiscrète curiosité (1). Ainsi l'Apôtre

(1) « Ce qu'il y a d'incertain et de caché, c'est la manière dont Dieu a prédestiné les hommes; pourquoi il traite les uns plus favorablement que les autres? pourquoi il choisit ceux-ci préférablement à ceux-là? pourquoi il ne donne pas toujours tous les secours qu'il pourroit donner; car ce sont là les questions profondes, sur lesquelles l'Écriture ne s'est point expliquée suffisamment à nous, et que Dieu veut que nous regardions comme des secrets, qui lui sont réservés. De là vient que l'Église elle-même n'a point porté jusque-là ses décisions, et qu'elle a mieux aimé nous laisser dans l'obscurité et dans le doute, que de pénétrer dans les conseils de

emploie-t-il d'abord le langage de l'autorité avant d'emprunter celui du raisonnement ; il abat la hauteur orgueilleuse de l'esprit, et l'oblige à se courber sous le poids de cette majesté souveraine. O homme! qui donc êtes-vous? Êtes-vous entré dans les conseils du Seigneur? Vous demande-t-il avis sur les résolutions qu'il doit prendre? Quand on vous compare avec Dieu, qui êtes-vous? Ou peut-on dire même que vous soyez quelque chose? Par là, saint Paul s'attache à nous inspirer une crainte salutaire, plutôt qu'à satisfaire à une vaine curiosité. Voilà le langage qui convient au maître, au docteur des nations, et le modèle qu'il trace aux conducteurs des peuples(1). Dédaignons ces questions oiseuses et stériles, que la seule curiosité enfante ; arrachons des cœurs les épines et les ronces pour nous appliquer à y jeter la bonne semence. Contentons-nous d'adorer Dieu, et d'être soumis aveuglément à sa volonté. L'argile,
Rom. IX. 21. sous la main du potier, ne lui demande pas : Pourquoi m'avez vous fait de la sorte? Le potier ne peut-il pas de la même masse tirer deux vases, l'un destiné

Dieu. » (Bourdaloue, *sur la prédestination, Carême*, tom. I, pag. 333 ; Montargon, *Dictionn. apostol.*, tom. V, pag. 93.)

(1) Telle est aussi la grande conséquence, à laquelle s'attachent tous nos maîtres de la vie spirituelle. (Voy. Bourdaloue, *supr.*, pag. 417 ; Fromentières, pag. 234 ; La Colomb., pag. 361.) Ce qui unit intimément cette matière à celle du petit nombre des élus, comme l'a fait le P. de Montargon, dans son *Dictionn. apostol.*, tom. V, à l'article *Prédestination et Réprobation.*

à des usages honorables, l'autre à des usages vils? Ne demandez pas davantage au Seigneur pourquoi il honore les uns et rejette les autres. Il rejette Pharaon, il en a fait un vase de colère, parce que la dureté de ce cœur impie a résisté opiniâtrément à tous les efforts de la miséricorde divine pour le sauver. Il faut donc un grand exemple de justice pour effrayer le monde par son châtiment, et manifester sa puissance divine par la punition des coupables; ainsi, du sévère jugement exercé contre les Juifs: Dieu les en avoit prévenus dès long-temps par la bouche de ses prophètes Osée et Isaïe. Écoutez l'Apôtre: *Isaïe*, dit-il, *s'étoit écrié:* ce prophète ne craint pas de les étonner. Pourquoi donc craindrions nous de répéter ses paroles, il s'écrie: *Quand le nombre des enfants d'Israël seroit égal à celui du sable de la mer, il n'y aura de sauvé qu'un petit nombre.* Le Prophète avoit-il oublié la promesse faite à Abraham? Non, assurément; ce qui ne l'empêche pas de déclarer qu'il n'y aura qu'un bien petit nombre d'exceptés de la réprobation dont Israël est menacé; quand, au contraire, les Gentils, appelés à la justice et au salut, l'ont embrassé avec empressement. Les premiers cherchoient et n'ont point obtenu, les seconds obtiennent sans avoir cherché (*).

Ibid. 25. 27.

Qui est Dieu comme vous? s'écrie le Prophète. Mich. VII. 18.

(*) Hom. XIII *in Epist. ad Roman.*, tom. IX Bened., pag. 612—619.

S'il est un autre qui, comme le Seigneur, lise au fond des cœurs, celui-là est Dieu comme lui. Or nous voyons dans Jésus-Christ cette souveraine science : par exemple, après qu'on lui eut présenté un paralytique étendu sur un lit, et qu'il lui eut dit : Vos
Matth. IX. 5. péchés vous sont remis, quelques-uns des scribes s'étant dit en eux-mêmes, sur cette parole : Cet homme blasphème ; avant qu'ils eussent ouvert la bouche pour exprimer leur surprise, Jésus-Christ connoissoit leurs pensées les plus secrètes, et par là il manifestoit hautement sa Divinité ; car il n'appartient qu'à Dieu de découvrir les secrètes pensées du
III. Reg. VIII. 39. cœur : *Il n'y a que vous seul qui connoissiez le fond du cœur des enfants des hommes*, dit le sage Salomon (*).

La prescience de Dieu n'est point la cause du péché.

La quatrième année du règne de Joakim, fils de
Jerem. XXXVI. 2. Josias, roi de Juda, le Seigneur dit à Jérémie : *Écrivez tout ce que je vous ai dit depuis le temps de Josias jusqu'à ce jour*, c'est-à-dire tous les maux que j'ai résolu de faire à ce peuple. Parce qu'il avoit été sourd à chacune des menaces en particulier, Dieu, par un nouveau témoignage de sa prévoyante miséricorde, veut qu'elles soient réunies dans un seul livre, afin d'en rendre l'appréhension plus vive, et

(*) *In Paralyt. demiss.*, tom. III Bened., pag. 44.

la nécessité de se convertir plus pressante. *Peut-être,* dit le Seigneur, *écouteront-ils mon prophète, et renonceront-ils à leurs voies criminelles, quand ils auront entendu les menaces terribles que je leur fais.* Pourquoi *peut-être?* Dieu ignore-t-il ce qui arrivera, *lui qui connoît toutes choses avant qu'elles n'arrivent, sonde les replis des cœurs et des reins, lit dans le plus profond secret des pensées; lui, aux yeux de qui tout est à nu et à découvert.* Pourquoi donc ce *peut-être?* S'il eût dit : Ils écouteront mon prophète, sans y ajouter ce mot, Dieu se seroit trompé, car on ne voulut point l'entendre. S'il avoit dit : Ils ne l'écouteront pas; à quoi bon l'envoyer? Dieu témoigne par là que sa prescience n'impose nulle contrainte, nulle nécessité d'obéir. En laissant l'alternative, il prévient l'objection que l'on n'eût pas manqué de faire : Dieu a prédit telle chose, il faut donc qu'elle s'exécute. Ainsi, entendez-vous répéter : Jésus-Christ prédit à Judas qu'il le trahiroit; il a donc fallu que Judas fût un traître. Raisonnement absurde autant qu'il est impie. Il sembleroit que le crime n'arrive que parce qu'il est prédit, et que la prescience divine soit la cause du mal. Dieu ne détermine point l'avenir, il ne fait que le prévoir. Judas n'a pas été un traître, parce que Jésus-Christ l'a prédit; il l'a prédit, parce que Judas devoit le trahir. Voilà pourquoi, dans l'exemple allégué, Dieu ajoute ce mot *peut-être*, afin que l'on n'eût pas l'occasion de dire

Ibid. 3.

Matth. XXIII. 21.

que Dieu avoit prononcé que les Juifs n'écouteroient point, et que, par là, il leur fermeroit toute voie au repentir (*).

Daniel, appelé près du roi de Babylone, commence, avant de se présenter devant ce monarque, par rendre grâces au Seigneur. Il n'attend pas que le bienfait qu'il demande lui ait été accordé; nous, la joie de les avoir obtenus nous fait souvent oublier celui à qui nous les devons. La première pensée du prophète est de remercier Dieu : *Que le nom du Seigneur soit béni dans les siècles des siècles!* L'homme ne fait que passer un moment sur la terre pour disparoître bientôt après. La reconnoissance que nous devons au Seigneur ne se borne pas à ce moment fugitif; elle embrasse et le temps où nous sommes et le temps où nous n'étions pas encore, comme celui où nous ne serons plus. Bénissons-le, soit qu'il se montre, soit qu'il se dérobe à nos regards. C'est à lui qu'appartiennent et la science et l'intelligence et la puissance. Il les possède comme un bien qui tient à son Essence. Non-seulement il prévoit les événements futurs, c'est lui qui les exécute. Il change à son gré les temps et les saisons, il

Dan. II. 23 et seq.

(*) *De prophetiar, obscurit.*, Morel, *Opusc.*, tom. III, pag. 807.

Sur ces grandes questions, qui ont enfanté tant de volumes, le lecteur qui voudra se donner des notions aussi exactes que profondes, étudiera les traités de Bossuet sur le libre arbitre et la concupiscence, chefs-d'œuvre de logique et d'éloquence.

dispose en maître souverain de toutes les révolutions qui agitent la scène du monde ; il en établit les souverains ou les fait descendre de leurs trônes. A sa volonté seule remontent tous les changements qui s'opèrent. C'est lui qui donne la sagesse aux sages ; ils ne l'étoient pas auparavant : c'est le Seigneur qui l'envoie (1). Qui veut être sage, sans avoir la sagesse que Dieu donne seul, n'est point véritablement un sage. N'appelez point de ce nom la science que l'on vantoit dans les écoles de la Chaldée. Il distribue la prudence à ceux qui ont l'intelligence : qu'ils la possèdent, est-ce le fruit de l'étude ou de la nature? Non. Daniel remonte à la source ; c'est lui qui révèle les choses les plus profondes et les plus cachées. *Qui les révèle ;* vous l'entendez : on ne les découvre pas de soi-même. Elles sont sans obscurité pour l'œil *qui connoît ce qui est dans les ténèbres, et c'est en lui que se trouve la vraie lumière.* David, avant lui : *Les ténèbres et la lumière sont pour vous une même chose.* La lumière que vous portez sur les objets que l'obscurité enveloppoit, les fait paroître à vos yeux. Disons de Dieu que, devant lui, il n'y a point de ténèbres, point de nuit ; centre de lumière, il pénètre tout de ses regards (*).

Ps. CXXXVIII. 12.

(1) On croit avoir sous les yeux les magnifiques pages qui terminent le discours de l'Aigle de Meaux sur l'Histoire universelle.

(*) *In Daniel*, tom. VI Bened., pag. 208, 209.

Toute-puissance de Dieu. Extraits de diverses homélies.

Ps. VII. 13. 14. Ses prophètes lui prêtent une armure comme à un guerrier. David, s'adressant aux pécheurs : *Si vous ne vous convertissez, il fera briller son épée; il a déjà tendu son arc, il le tient tout prêt, et il y a préparé des instruments de mort; il a tendu ses flèches brûlantes.* Qu'est-ce à dire? Y a-t-il dans le ciel des arsenaux où soient rangés des arcs, des traits et des carquois? Ailleurs : Ses yeux s'abaissent, et Ps. CIII. 32. les montagnes sont ébranlées, et la terre tremble dans ses fondements ; les rochers se fondent comme de la cire. Que si telle est l'action d'un seul de ses regards sur les corps les plus durs, que ne pourront-ils pas sur les hommes? Bien plus encore, sa volonté seule lui suffit pour bouleverser tout le monde, et le faire rentrer dans le néant, comme il l'en a fait sortir. Qu'a-t-il donc besoin de flèches et de carquois? Pourquoi un glaive dans ces puissantes mains, qui renferment les extrémités de la terre avec leurs habitants et tous ses peuples rassemblés autour de lui comme un essaim de sauterelles; qui, de trois Isa. XL. 22. doigts, soutiennent toute la masse de l'univers; qui pèsent les montagnes, et mettent les collines dans la *Ibid.* 12. balance? Il commande : et son Ange va exterminer à l'heure même cent quatre-vingt mille hommes de l'armée assyrienne. Il ne lui faut pas même un

Ange. Quelques moucherons, quelques insectes armés par ses ordres anéantissent la formidable armée de Pharaon. Pourquoi donc armer ses mains d'un arc et d'une épée? (1) Images humaines, empruntées des objets que nous connoissons, pour nous imprimer l'effroi d'une puissance au-dessus de tout ce que nous en pouvons exprimer. Certes, il n'a pas besoin d'une armure étrangère, cet arbitre souverain de tout notre être, de qui son Prophète a dit : *Qui pourra soutenir la rigueur extrême de son froid?* Ne vous arrêtez donc pas à ces expressions figuratives; elles désignent les effets de sa puissance et de ses vengeances contre les pécheurs, quand ils ont lassé sa clémence. Long-temps il tient son arc bandé; à la fin, il le lâche. Ainsi Jean-Baptiste est-il venu dire aux Juifs : *La coignée est déjà à la racine des arbres; il a son van en sa main, et il nettoiera parfaitement son aire; il amassera son blé dans le grenier, mais il brûlera la paille dans un*

Ps. CXLVII. 17.

Luc. III. 19.

Matth. III. 12.

(1) « Avec le temps, les trésors des plus grands rois s'épuisent, leurs arsenaux se dégarnissent, et la nécessité les oblige quelquefois à faire la paix; mais Dieu a un carquois qui n'est jamais dégarni de flèches; il a toujours des foudres en main, pour les lancer sur les têtes criminelles, et des flammes toujours prêtes à consumer les hommes rebelles à ses commandements; il a des légions d'Anges à sa solde, et même les hannetons et les sauterelles composent sa grande armée. Comme il nous peut conserver pendant la guerre la plus sanglante, il peut nous faire la guerre et nous envoyer les plaies les plus cuisantes dans la plus profonde paix. » (Ch. Drelincourt, dans *Morceaux choisis des protestants*, pag. 139.)

feu qui ne s'éteindra jamais. Que faut-il entendre par cette coignée, ces arbres, cette paille, ce blé? La coignée, c'est le châtiment; les arbres, nous tous; la paille qui doit être livrée au feu, les méchants; le blé réservé pour le grenier, les gens de bien, séparés des méchants au grand jour du discernement (*).

Ps. CXIII. 3. *La mer l'a vu et elle a fui, le Jourdain est remonté en arrière.* Par ces images hardies, le Prophète veut nous faire comprendre et la grandeur du bienfait et la puissance du bienfaiteur : Quelle sera donc l'épouvante des peuples, quand des créatures inanimées reculent à l'aspect du maître de la nature, et abandonnent aussitôt le champ de bataille au conducteur du peuple chéri de Dieu! Telles étoient les victoires qu'Israël remportoit sur ses ennemis, pour lui apprendre qu'il ne les devoit à rien d'humain; mais à la seule toute-puissance de son Dieu. Arrêtons-nous sur les paroles du Psalmiste : *La mer l'a vu et elle a fui.* Il ne dit pas qu'elle s'est retirée, qu'elle a refoulé ses eaux; il dit : *elle a vu, et elle a fui;* tant elles s'échappent rapidement, tant la volonté du Très-Haut s'exécute avec facilité malgré tous les obstacles! Le profond sentiment d'admiration dont le prophète est saisi à la vue du prodige qu'il raconte, il le communique à l'élément insensible. La mer elle-

(*) *Expos. in Psalm.* VII, Morel, *Opusc.*, pag. 78, 79, tom. V Bened., pag. 67, 68.

même l'a contemplé avec effroi; ses ondes, précipitant leur course, ont obéi à la voix du Tout-Puissant, qui leur a commandé de s'ouvrir. Elles semblent animées; on dirait qu'elles ont calculé leur mouvement pour sauver les Hébreux fugitifs, pour engloutir leurs superbes oppresseurs, servir d'asile aux uns, de sépulcre aux autres. Un miracle tout semblable s'opère dans la fournaise de Babylone. Dan. III. 23. Docile à la voix du Seigneur, la flamme, comme si elle avoit le sentiment de son action, respecte les jeunes Hébreux au milieu du foyer, et court dévorer leurs ennemis qui étoient sur ses bords. *Le Jourdain a remonté en arrière.* Ainsi la divine Toute-Puissance multiplie les miracles; elles les opère en divers temps et en divers lieux; elle veut apprendre aux hommes que rien ne l'arrête ni ne la borne. Vous la voyez s'exercer avec éclat au milieu des barbares, au désert, sur la mer, dans les fleuves, partout, pour forcer les plus incrédules à lui rendre hommage (*).

Il ne faut à Dieu ni glaive, ni arc, ni flèches. Il lui suffit d'une simple parole pour perdre ceux dont il se venge, et les anéantir. Il abaisse les yeux Ps. XVII. 8. LXXVI. 19. sur la terre, et elle tremble, dit son Prophète. C'en est assez d'un seul de ses regards pour perdre les méchants. S'il suffit de la présence des Saints pour réduire au néant toutes les forces des Démons, que

(*) *Expos. in Ps.* CXIII, tom. V Bened., pag. 294.

sera-ce de la présence du Seigneur? Quand la simple apparition de l'éclair qui jaillit de ses yeux répand l'épouvante dans tous les cœurs, quel effroi, quelle terreur parmi les impies! Et voyez les effets de sa puissance! Vous avez châtié les nations; *vous avez exterminé les méchants; vous avez effacé leurs noms à jamais, et pour toute l'éternité.* Vous les avez abattus jusqu'à la racine, arrachés de terre, et tellement effacés du nombre des vivants, que jusqu'à leur mémoire elle-même, tout a péri (*).

Ps. IX. 6.

Ce que David appelle les flèches du Seigneur, ce sont les fléaux divers qu'il envoie sur la terre, les pestes, les famines, les tempêtes (**) (1).

(*) *In psalm.* IX, tom. V Bened., pag. 99.

(**) *In ps.* CXLIII, tom. V Bened., pag. 463.

(1) « Dieu n'a besoin que de lui-même pour tuer ceux qu'il lui plaît, et il n'a qu'à dire à un peuple, à un roi, même au milieu de ses gardes et de ses armes : *Je t'apporte la peste*, pour le coucher aussitôt dans le tombeau; car Dieu tient la guerre, la famine et la peste dans les trésors de sa colère, d'où il les tire quand il lui plaît : ce sont les armes de son arsenal, qu'il n'a qu'à prendre à la main pour dire au genre humain comme à David : *Je t'apporte ces trois choses.* « (Pierre Dubosc, *ibid.*, pag. 177.)

Une autre, avec encore plus de vigueur : « Quand Dieu veut détruire un peuple, ou qu'il veut le favoriser, toutes les créatures servent à son but Lorsqu'il est en courroux, tout sert d'instrument à sa vengeance. Un Chérubin, armé d'un glaive flamboyant, interdit l'entrée du Paradis à l'homme coupable. L'air empesté, la terre chargée de productions venimeuses, les animaux en fureur se déchaînent contre ce rebelle. Les sauterelles, *armées redoutables de l'Eternel*, les plus petits insectes, les eaux changées en sang, la lumière convertie en ténèbres, tout fait la guerre à Pharaon. La terre ouvre ses antres profonds pour engloutir Dathan et Abiron, etc. » (Saurin, *sur le véritable objet de la crainte*, t. III, p. 312.)

Quelques personnes ont abusé de ces expressions, par lesquelles nos livres saints prêtent à Dieu des armes, un glaive, un carquois et des flèches, faute d'en entendre le sens. D'autres s'en offensent, comme si elles devoient être prises à la lettre. Une aussi fausse interprétation ne vient que de l'ignorance. L'Ecriture n'a voulu, par ces images sensibles, qu'exprimer la toute-puissance des opérations du Seigneur. Ainsi, quand nous lisons : *Que Dieu se lève, et que ses ennemis soient dissipés*, pour cela il ne lui faut ni une armure, ni un glaive; il suffit qu'il se lève. Quoi! physiquement? Ouvrez le même livre; vous y lisez en vingt endroits : Qu'il abaisse ses regards sur la terre, et qu'il la fait trembler; qu'à sa présence, la terre s'est émue dans ses fondements. Tout cela supposeroit encore une action physique. Le Prophète s'explique : *Tout ce qu'il a voulu, il l'a exécuté*. Par là, vous concevez qu'il n'a besoin de nul auxiliaire. Son armure, c'est sa toute-puissance; les mains qui combattent et qui vainquent, c'est sa volonté souveraine. Par ces expressions grossières, il désigne son invincible puissance, par laquelle il a triomphé de la guerre cruelle et meurtrière qu'avoient suscitée par toute la terre, non pas des nations barbares, mais des légions infernales. Ainsi, quand vous entendez le même Psalmiste dire : *Ceignez-vous de votre épée, ô fort invincible, armez-vous de votre éclat et de votre*

Ps. LXVII. 1.

Ibid. CIII. 32.

Ibid. CXIII. 7.

Ibid. CXXXIV. 6.

Ibid. XLIV.

gloire; plus d'équivoque. Ce qu'il appelle *l'épée* de Dieu, c'est sa gloire, sa beauté, sa majesté et sa magnificence, qui lui suffisent pour l'entier succès de toutes ses entreprises (*).

Ps. IX. 2. *Je vous glorifierai, ô mon Dieu*, s'écrie David, *je raconterai toutes vos merveilles*. Imitons le prophète ; échappons à ce monde qui nous obsède de toutes parts ; racontons avec notre saint prophète les merveilles qui s'opèrent chaque jour, soit sur le genre humain tout entier, soit sur chacun de nous en particulier. Elles sont semées sur nos pas ; et quel que soit le sujet qui nous occupe, que nous le choisissions parmi les phénomènes du ciel, de la terre, ou de l'air, que nous l'empruntions à l'histoire des événements passés, soit à des époques antérieures à la promulgation de la loi, soit depuis le temps où elle fut donnée et remplacée par la loi de grâce, soit que nous anticipions sur les temps à ve-

(*) *In ps.* XLIV, tom. V Bened., pag. 168.

Que si Dieu semble quelquefois se représenter avec des pieds, avec des mains, avec des yeux, dans ces portraits il a prétendu plutôt nous donner des emblèmes de ses attributs, que des images, proprement dites, de quelques parties qu'il possède aussi. Quand il se les attribue, il leur donne une si vaste étendue, qu'on aperçoit facilement que ce n'est pas dans un sens grossier qu'il faut les entendre. S'il a des mains, ce sont des mains *qui pèsent les montagnes*, etc. ; s'il a des yeux, ce sont des yeux qui percent dans les lieux les plus reculés ; s'il a des pieds, ce sont des pieds qui s'appuient du ciel sur la terre; *car le ciel est son trône, et la terre est son marche-pied :* s'il a une voix, elle est *comme le bruit des grosses eaux qui brisent les cèdres du Liban*, etc. » (Saurin, *Serm.*, tom. II, pag. 63.)

nir, ou que nous nous arrêtions à celui où nous ne serons plus, partout nous verrons une matière immense s'ouvrir à nos méditations (*).

Extraits de diverses homélies sur l'œuvre des six jours.

Je vais m'engager sur une mer immense; je me propose, mes frères, de vous entretenir du ciel, de la terre, des habitants de la mer; car c'est là l'objet du texte de la Genèse, qui vient de vous être lu. A quoi bon, m'allez-vous dire, ce tableau de la création? La grandeur et la magnificence des objets qui vont se développer à vos regards vous offriront quelque proportion avec celle du Dieu qui les a créés. Plus vous apporterez d'attention au récit qui vous en sera fait, et plus aussi vous apprendrez à admirer leur auteur. Ce n'est point, croyez-moi, un médiocre avantage de connoître ce que c'est que la créature et le Créateur, l'ouvrage et l'ouvrier. Si l'hérétique s'appliquoit sérieusement à cette étude, il ne brouilleroit pas les choses comme il fait; et ne feroit pas de la nature un cahos. Le paganisme n'auroit pas confondu le ciel et la terre; il n'auroit pas dégradé la divinité, en substituant la créature au Créateur, et prostituant à celle-ci l'honneur qui n'est dû qu'à Dieu. Si le Manichéen étoit vraiment philosophe, Serm. I in Genes.

(*) *In psalm.* IX, tom. V Bened., pag. 94.

il n'érigeoit pas une matière, créée, corruptible, variable, en une substance existante par elle-même, et coéternelle à Dieu. Si l'infidèle étoit vraiment philosophe, on ne le verroit point abandonner le Créateur pour servir l'œuvre de ses mains.

Vous contemplez avec admiration le ciel et l'astre qui vous éclaire; et vous avez raison. Que leurs beautés vous fassent donc remonter jusqu'à celui qui les a faits. Si vous vous en tenez là, et que le sentiment de l'admiration ne vous porte pas plus haut; toutes vos lumières ne sont que ténèbres.

Ne négligez donc point ces précieuses connoissances, et recueillez avec attention ce qui vous a été lu. Ce n'est pas seulement l'histoire de la création du ciel, de la terre et de la mer, c'est la nôtre; l'histoire de notre origine. Elle vous apprendra comment la mort, le travail, l'affliction se sont introduits dans le monde. Il semble que Dieu ne nous ait donné ce livre sacré que pour justifier sa conduite à l'égard des misères qui assiégent l'espèce humaine : car il ne dédaigne pas d'entrer en jugement avec les hommes (*).

Serm. I in Genes.

Dans les premiers jours de l'enfance du monde, le Seigneur parloit aux hommes de sa propre bouche, s'entretenant avec eux familièrement, autant

(*) *In Genes.*, Morel, *Opusc.*, tom. II, pag. 724; tom. IV Bened., pag. 645, 646.

que ceux-ci étoient capables de l'entendre. Nous le voyons dans l'histoire d'Adam, de Noé, des premiers patriarches. Après que les hommes abandonnés au mal eurent levé une barrière de séparation qui obligea Dieu de les tenir exilés de sa présence, le Seigneur daignant correspondre encore avec eux par un commerce épistolaire, leur adressa des lettres par lesquelles il renouveloit ses anciens rapports avec les hommes. Il chargea Moïse d'être son intermédiaire auprès d'eux. Ouvrons ces lettres, qu'y lisons-nous? *Au commencement Dieu a fait le ciel et la terre.* Pourquoi ne nous donne-t-il pas d'abord la création des Anges et des Archanges? Car si l'ouvrier se fait reconnoître à son ouvrage; n'étoit-ce point par cet ordre de créatures qu'il falloit commencer, comme nous donnant la plus haute idée de la puissance du Créateur? Nous admirons le ciel, l'astre du jour, les beautés du firmament. Les Esprits célestes ne sont-ils pas encore plus resplendissants de beauté? Pourquoi donc amener sur la scène des objets d'une nature inférieure, plutôt que de nous transporter aussitôt dans une région plus élevée? C'est que Moïse avoit affaire à des Juifs, à un peuple dont l'intelligence dominée par les sens, ne pouvoit prendre un essor aussi haut; à un peuple qui, nouvellement sorti de l'Égypte, l'imagination encore remplie du culte grossier qu'il y voyoit établi, auroit conçu difficilement de la Divinité une idée spiri-

Gen. I. 1.

tuelle. C'étoit donc par des aspects sensibles qu'il falloit l'y amener. Voilà pourquoi l'historien porte leurs regards sur le ciel, la terre, la mer et les autres parties de la création, dont tous les yeux étoient frappés. Quand leurs esprits auront acquis plus de maturité, ce sera le moment de leur parler des Vertus célestes; comme le fera David dans ce psaume :

Ps. CXLVIII. 1—5. « Vous qui êtes dans les cieux, louez le Seigneur, » louez-le au plus haut du firmament : Anges du » Seigneur, louez-le tous. Armées du Seigneur, » louez-le toutes de concert : car il a commandé, et » toutes choses ont été créées ; il a parlé et tout a été » fait.» Dans le temps même où les plus sublimes leçons devoient trouver des intelligences mieux disposées à les entendre, quand un testament nouveau aura été donné au monde, l'Apôtre des nations suivra la même méthode que le Législateur des juifs. Saint Paul parlera aux Athéniens le même langage que Moïse aux Hébreux. Il ne les entretiendra ni des Anges ni des Archanges, mais du ciel et de la

Act. XVII. 24. terre. « Dieu qui a fait le monde et tout ce qui est » dans le monde, étant le Seigneur du ciel et de la » terre, n'habite point dans des temples bâtis par » des hommes. » Qu'il ait à parler aux fidèles de

Col. I. 16. Colosse, son langage sera bien plus sublime : « Toutes » choses ont été créées par lui, tant celles du ciel » que celles de la terre, les visibles et les invisibles, » soit les Trônes, soit les Dominations, soit les

« Principautés, soit les Puissances, tout a été créé » par lui et pour lui. » L'évangéliste saint Jean écrivant pour des disciples plus parfaits, embrasse tout l'ensemble de la création, ne s'arrêtant pas aux détails : « Toutes choses, dit-il, ont été créées par lui; Joann. I. 3
» et sans lui, rien n'a été fait de ce qui a été fait »; tant ce qui se montre aux regards que ce qui leur échappe. En quoi tous ces saints personnages se conformant à la portée de leurs auditeurs, imitent la conduite des instituteurs qui proportionnent leurs leçons à l'intelligence de ceux qu'ils ont à instruire. Législateurs d'une nation plongée dans une ignorance universelle, encore dans les langes de la première enfance, ils se bornent à des notions suffisantes pour lui faire connoître l'existence d'un Dieu Créateur. Paul et Jean l'évangéliste, prenant les hommes pour ainsi dire au sortir de l'école, les élèvent à des connoissances d'un ordre bien supérieur, avec l'attention de rappeler sommairement les premières instructions. Harmonie parfaite entre l'ancien et le nouveau Testament. L'ancien expose la création par le spectacle des choses visibles; et quelle idée David nous donne déjà de la puissance du Créateur, par ces paroles : *Il a commandé et tout a été fait!* Le nouveau nous le montre dans la production des substances invisibles.

Au commencement, Dieu a fait le ciel et la terre. C'est par ces simples paroles que l'écrivain sacré commence son histoire; et elles embrassent le ta-

bleau de la création tout entière (1). Devant cette parole viennent se briser tous les efforts de l'incrédulité. Le disciple de Manès se récrie : non la matière n'a point été faite (2). Répondez-lui : *Au commencement, Dieu a fait le ciel et la terre.* Toute

(1) « *Au commencement*, lorsqu'il n'y avoit encore ni créatures, ni temps, Dieu donna l'être à l'univers.

« *Au commencement Dieu créa.* Selon Moïse, le seul vrai Dieu, le Dieu des Hébreux, tout-puissant et éternel, donna l'existence et l'arrangement à ce magnifique palais de l'univers. Après l'avoir tiré du néant, il y mit la forme et l'ordonnance que nous y admirons. C'est ce que Moïse veut que les Israélites considèrent attentivement, pour apprendre à respecter, dans l'auteur des lois qui leur sont prescrites, le Créateur et le maître du monde entier. En mettant son auguste nom au frontispice de cet ouvrage, il veut leur apprendre à l'adorer lui-même, comme la cause unique et originale de toutes choses, comme le créateur tant des choses visibles que des invisibles, par opposition à la multitude des faux dieux que les Égyptiens et les Phéniciens adoroient. C'est, selon la remarque d'Eusèbe, comme s'il disoit à toute la nation : « Votre législateur, celui qui vous a donné les lois » que vous trouverez dans mes livres, est le roi de la nature, le Dieu qui » gouverne tout l'univers. Le monde n'est que comme une vaste cité, qu'il » tient sous son empire. Vous devez donc le regarder, moins comme votre lé- » gislateur particulier, que comme celui dont les ordres suprêmes règlent » la nature et tous ses mouvements. » (Bible de Ch. Chais, t. 1, p. 1, 2, notes.) Vous retrouverez les mêmes pensées dans la première homélie de Sévérien de Gabales, sur la création, parmi les œuvres de saint Jean Chrysostôme, tom. VI Bened., pag. 437, 438.

(2) « Le Dieu qu'ont toujours servi les Hébreux et les chrétiens, est infiniment au-dessus de cette cause première et de ce premier moteur que les philosophes ont connu, sans toutefois l'adorer. Ceux d'entre eux qui ont été le plus loin, nous ont proposé un Dieu qui, trouvant une *matière* éternelle et existante par elle-même, aussi bien que lui, l'a mise en œuvre, et l'a façonnée comme un artisan vulgaire, contraint dans son ouvrage

l'impiété de l'orgueilleux échoue contre cette parole. Il vous réplique : Mais je ne crois pas aux livres de l'ancien Testament. Il n'y croit pas : pour cela même ne voyez en lui qu'un insensé de qui le délire ou la fureur ont troublé la raison. Vous ne lui devez que du mépris et de l'horreur. Car l'homme qui refuse de croire à la parole du Seigneur quand elle s'est prononcée avec tant d'éclat, et qui ose ac-

par cette matière et par ses dispositions qu'il n'a pas faites, sans pouvoir jamais comprendre que, si la matière est d'elle-même, elle n'a pas dû attendre sa perfection d'une main étrangère; et que, si Dieu est infini et parfait, il n'a eu besoin, pour faire tout ce qu'il vouloit, que de lui-même et de sa volonté toute-puissante. Mais le Dieu de nos pères, le Dieu d'Abraham, le Dieu dont Moïse nous a écrit les merveilles, n'a pas seulement arrangé le monde; il l'a fait tout entier dans la matière et dans la forme. Avant qu'il eut donné l'être, rien ne l'avoit que lui seul. Il nous est représenté comme celui qui fait tout, et qui fait tout par sa parole, tant à cause qu'il fait tout par raison, qu'à cause qu'il fait tout sans peine, et que, pour faire de si grands ouvrages, il ne lui en coûte qu'un seul mot, c'est-à-dire qu'il ne lui en coûte que de le vouloir. » (Bossuet, *Disc. sur l'Hist. univers.*, pag. 159, 160, édit. in-4°. Paris, 1681.)

Parmi les livres où ces grandes et belles questions nous semblent discutées avec le plus de méthode et d'éloquence, nous indiquons particulièrement les traités de Fénelou; *de l'existence de Dieu*, du docteur Nieuwentit; les *Lettres helviennes* de l'abbé Barruel (tom. II, édit. Paris, 1681.) *Métaphysique des philosophes modernes.* Du Voisin, *Relig. Natur.*
Toute la question peut se réduire à cette série de propositions, ou principes fondamentaux.

Ire proposition. Il existe quelque chose. (On ne doit pas exiger des preuves de cette proposition : la voix du sentiment intérieur, la disposition de tous nos sens, le témoignage de tous les hommes en attestent l'évidence.) (Bullet, *de l'existence de Dieu*, pag. 2.)

Preuve. La matière et le monde existent : or il n'existent pas par eux-

cuser de mensonge la vérité éternelle, n'est qu'un insensé, et son incrédulité qu'une démence. Il insiste. « Le moyen, vous dira-t-il, de faire quelque chose de rien?» Je lui demanderai comment d'une chose préexistante peut-on faire une autre chose? Par exemple : que de la terre on ait fait l'homme, vous ne le niez pas. Comment un peu de terre a-t-il pu produire de la chair? Faites-en des vases, tant que vous voudrez, la matière est la même; mais des os, des muscles, des cartilages, des viscères, chacun avec tant de qualités diverses : lequel étoit le plus difficile à la toute-puissance divine? Voulez-vous

mêmes, donc ils ont reçu l'existence d'un autre; donc ils sont créés; donc il y a un Être Créateur, distingué du monde et de la matière. C'est ainsi que la raison même démontre la création, qui est au-dessus de la raison qu'elle ne peut comprendre. (Bullet, *ibid.*, pag. 9.)

IIe proposition. Il y a quelque être nécessaire. Être indifférent à exister, c'est n'exister pas; n'exister pas, c'est être dans le néant. Donc, si tout ce qui existe a été indifférent à exister, tout a été dans le néant. Le néant ne pouvoit pas produire aucun être : pourtant il en existe. Donc il y avoit un Être à qui il n'étoit pas indifférent d'être ou de n'être pas; un Être existant par lui-même; donc Dieu. (*Ibid.*)

Preuve. Aucun des êtres produits n'existe par lui-même : donc aucun n'a dans sa nature un principe d'existence; chacun d'eux a donc en soi-même le néant de ce principe. Qu'on multiplie à l'infini les néants de principe d'existence, on ne formera jamais un degré de ce principe; qu'on multiplie à l'infini les zéros, ils ne donneront jamais la plus petite valeur. (*Ibid.*, pag. 4. Leibnitz, *Théodicée*, pag. 370.)

IIIe proposition. Il existe un Être nécessaire. Cet Être nécessaire est un, éternel, immuable, tout-puissant, indépendant, infiniment sage, bon, juste, heureux. Voilà Dieu. (Hayer, Fénelon, M. de Châteaubriant, *Génie*, tom. 1, pag. 602; Clarke, *Existence de Dieu*, tom. 1, pag. 136.)

d'autres preuves puisées dans ce qui se passe journellement sous nos yeux? Ce pain que nous mangeons, dites-moi comment il se transforme dans notre substance, comment il change sa couleur naturelle pour devenir sang? Vous ne sauriez me rendre raison de ce phénomène! Et vous demandez à Dieu compte de la création! Si Dieu étoit votre égal, à la bonne heure, vous pourriez l'interroger sur le secret de ses œuvres; mais s'il y a entre vous et lui un abîme immense qu'il ne vous est pas possible de franchir, s'il est si fort au-dessus de votre intelligence étroite et bornée; n'est-ce pas le comble de la démence, tout en reconnoissant en lui une sagesse et une puissance sans bornes, de l'appeler à votre tribunal, et de lui demander compte de ses œuvres, comme si c'étoient là des productions humaines? Quant à nous, revenons à ce solide fondement : *Au commencement, Dieu a fait le ciel et la terre*. Attachons-nous-y comme à un rocher inébranlable. Quiconque y tient fortement n'a pas à craindre que sa foi soit entraînée par les flots de ces systèmes humains qui prennent leur source dans des pensées toujours timides et changeantes, comme parle le Sage. Fuyez ces doctrines empoisonnées; conservez précieusement l'héritage que vous tenez de nos pères, ce dépôt sacré de la foi consigné dans nos saintes Ecritures. *Au commencement, Dieu a fait le ciel et la terre*. Par où a-t-il commencé? par le ciel

Sap. IX. 14.

I. Tim. VI. 20.

ou par la terre? Par la couverture ou par la base? Par ce qu'il a voulu. Car il n'est point subordonné aux lois invariables de la nature. Il n'est point assujetti aux procédés de nos arts humains. La nature et l'art, comme tout ce qui existe, sont les productions de sa volonté souveraine (*).

Comment, avant qu'il n'y eut des livres, Dieu enseignoit-il aux hommes à le connoître? Comment? de la même manière que nous nous y sommes pris nous-mêmes pour vous amener à la connoissance de cet Être souverain : nous vous avons promené en esprit sur le théâtre tout entier de l'univers; nous vous avons montré le ciel, la terre, la mer, les campagnes, les vergers, les richesses et les variétés de la nature; nous sommes remontés jusqu'aux éléments des productions diverses; et tous ensemble réunissant nos voix à l'aspect de tant de merveilles étalées sous nos yeux, nous nous sommes écriés
Ps. xci. 6. dans le transport de notre admiration : *Que vos ouvrages sont grands, ô Seigneur! que vos desseins sont profonds!* Ce qui excitoit notre surprise, ce n'étoit pas seulement cette profusion de magnificences, mais la sagesse unie à la puissance dans l'œuvre de leur création (**).

Au commencement Dieu a fait le ciel et la terre.

(*) Serm. I *in Genes.*, tom. IV Bened., pag. 646—649.

(**) Serm. I *de Anna*, tom. IV Bened, pag. 701.

Il a fait, il a créé, d'une seule parole il a tiré du néant tout ce qui n'existoit pas. Comment? par sa seule parole. Par ce seul mot l'historien sacré coupe à leur racine toutes les hérésies qui devoient dans la suite des siècles infester le champ de l'Eglise, comme une malheureuse ivraie mêlée au bon grain. Le Manichéen, Marcion, les païens, ont beau venir vous parler de matière préexistante; répondez : *Au commencement, Dieu a fait le ciel et la terre* (*).

(*) Hom. IV *in Genes.*, pag. 17 et Hom. II, tom. IV Bened., pag. 11.

Les Manichéens avançoient que la matière avoit son principe d'action, indépendant d'un Créateur; ils la regardoient comme incréée et éternelle, préexistante à la formation de l'univers. Leur système avoit été réfuté déjà par les plus sages des anciens philosophes. La doctrine de Pythagore et de Platon, quoique mêlée d'erreurs, le sapoit par ses fondements. Archelaüs de Cascare lui porta des coups plus directs. Il lui opposoit ces raisonnements : Si la matière est éternelle, elle existe donc par elle-même, elle est donc indépendante de Dieu ; Dieu ne pourroit non plus l'anéantir qu'il n'a pu la créer. Un grain de sable suffiroit donc pour faire échouer la toute-puissance de Dieu, et l'existence de la matière seroit donc aussi nécessaire que l'existence de Dieu même. Or l'idée seule de Dieu repoussoit invinciblement cette chimère de la coéternité de la matière : car, quelle idée doit-on se faire de Dieu ? Celle que c'est l'Être infini, nécessairement infini, infini dans toutes ses perfections. Mais si Dieu est infini, il doit avoir une autorité absolue sur tout ce qui existe, en sorte que rien n'existe, et ne puisse exister que par sa volonté. Le réduire à n'être que l'ordonnateur d'une matière préexistente, c'est le dégrader, c'est attenter à ses infinies perfections, c'est blasphémer.

Tertullien avoit employé les mêmes raisonnements contre Marcion, Hermogène et les autres hérétiques de son temps.

En accordant aux athées une matière éternelle, leur système seroit-il

A Dieu seul il appartient d'être Créateur, non pas dans le sens des anciens philosophes qui, ne concevant pas la possibilité d'une création absolue, imaginoient une matière nécessaire, incréée, de laquelle il n'auroit été que l'ordonnateur. L'Apôtre
Act. XVII. 24. bat en ruines cette chimère: *Dieu*, dit-il, *qui a fait le monde et tout ce qui est dans le monde;* il en est

fort avancé dans ses preuves? Non. Il ne porteroit encore sur rien. A cette matière il faut du mouvement; et les athées ne connoissent aucune cause qui puisse le donner.

L'inertie de la matière est un principe avoué par les plus grands philosophes anciens et modernes. Copernic, Kepler, Descartes, Gassendi, Clarke, Euler, Newton, Leibnitz, Mallebranche, tous en conviennent. Personne ne l'a mieux développé que l'auteur d'Émile: « Je vois, dit-il, la ma-
» tière, tantôt en mouvement, tantôt en repos; d'où j'infère que le repos
» ni le mouvement ne lui sont pas essentiels. Mais le mouvement étant une
» action, il est donc l'effet d'une cause dont l'absence est le repos.
» Quand rien n'agit sur la matière, elle ne se meut point; et, par cela
» même qu'elle est indifférente au repos et au mouvement, son état natu-
» rel est d'être en repos. »

Après avoir distingué avec beaucoup de justesse, de clarté et de précision le mouvement passif et communiqué, d'avec le mouvement volontaire et de spontanéité, il ajoute ces paroles remarquables: « Concevoir la ma-
» tière productrice du mouvement, c'est clairement concevoir un effet sans
» cause; c'est ne concevoir absolument rien. »

« N'est-il pas clair que, si le mouvement étoit essentiel à la matière, il
» en seroit inséparable? il y seroit toujours au même degré, toujours le
» même dans chaque portion de matière; il seroit incommunicable, il ne
» pourroit augmenter, ni diminuer; et l'on ne pourroit pas même concevoir
» la matière en repos. »

Avant Jean-Jacques Rousseau, Bayle avoit déjà pulvérisé, dans plusieurs endroits de son Dictionnaire, les arguments de l'athéisme en faveur de la matière, et conclu à la nécessité d'une cause intelligente.

le Créateur, donc le souverain Seigneur. Point d'autre Créateur, point d'autre maître que lui. D'un seul mot saint Paul a établi l'unité et la toute-puissance de Dieu ; il a renversé toutes les écoles de la philosophie; il a foudroyé les atômes et la matière. Qui partage la divinité, l'anéantit. S'il y a un Dieu, c'est lui qui a tout fait; et si ce n'est pas Dieu qui a fait tout, il n'y a point de Dieu (*).

Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre. Pourquoi commencer par le ciel? Le toit avant la maison? Ce n'est pas ainsi que les hommes bâtissent. C'est que l'architecte souverain ne prend pas pour règle de ses plans, les faibles conceptions des hommes. Il nous faut à nous des fondements et des soutiens pour appuyer nos édifices; lui, sa volonté seule suffit à l'exécution de ses desseins (**).

Le ciel est sorti de ses mains avec toutes ses magnificences. La terre à sa naissance est encore enveloppée de ténèbres, inculte, inhabitable. Pourquoi cette différence? est-ce imperfection dans l'ouvrage, impuissance dans l'ouvrier qui a besoin de travailler avant d'achever? Comprenez que si la terre est votre nourrice, votre mère, elle est aussi votre berceau; qu'elle vous est destinée pour sépulcre : ses bienfaits et la pompe de ses ornemens auroient pu vous

(*) Hom. XXXVIII *in Act. apost.*, tom. IX Bened., pag. 288, 289.

(**) Hom. II *in Genes.*, tom. IV Bened., pag. 11.

faire oublier son auteur, et vous exciter à tranporter à d'autres qu'à lui l'hommage de votre reconnoissance et de votre admiration. Par le récit de son histoire, Moïse vous ramène à celui qui l'a tirée du néant, et lui a conservé dans ses imperfections, toujours encore subsistantes, l'empreinte ineffaçable de sa première origine (*).

« Le monde n'étoit, au moment de sa création, qu'une vaste solitude sans habitants, sans décoration; point de lumière pour l'éclairer, point de plantes, point d'arbres sur sa surface; nuls animaux pour la cultiver. Telles sont les idées que les expressions de Moïse font naître dans notre esprit sur le premier état de confusion et de désordre où notre terre se trouva d'abord. C'étoit le chaos des anciens, ce chaos où les principes de tous les êtres étoient mêlés confusément, et qu'ils appelèrent le premier des Dieux, leur premier ouvrage; parce que de son sein la puissance du Créateur fit éclore toutes les beautés de l'univers. Une affreuse obscurité régnoit de toutes parts sur la surface de ce chaos. Tout y étoit enseveli dans un abîme noir et profond, parce que la lumière n'existoit pas encore. Le mot que nous traduisons par *abîme* signifie à la lettre un désordre confus et tumultueux. Notre globe n'étoit effectivement, dans

(*) Hom. II *in cap.* I *Genes.*, tom. II *Opusc.*, Morel, pag. 13; *De verb. Isaiæ : Ego vidi Dominum*, tom. III, pag. 730, tom. IV Bened., pag. 12 et 649.

le temps dont parle Moïse, qu'un mélange indigeste d'une multitude immense de corps hétérogènes ou de différentes espèces jetés confusément les uns parmi les autres. Peut-être par l'abîme ne faut-il entendre que cet amas prodigieux d'eaux qui couvroient la terre de tous côtés, quand Dieu commanda, et la lumière fut. Un mouvement violent, excité à dessein par la Toute-Puissance divine pour préparer chaque partie de la matière a être mise dans l'ordre et dans la disposition convenable, souffla sur les eaux, qui se dégagèrent pour aller se renfermer dans les canaux assignés à chacune d'elles, et laisser à nu une partie de la terre. Dieu voulut, et ce qu'il voulut il le fit. La chaleur de la lumière mise en œuvre par sa Toute-Puissance, éleva de la terre des exhalaisons qui formèrent le firmament inférieur, l'air ou les cieux dans lesquels les oiseaux volent, et au-delà duquel est le firmament ou le ciel supérieur dans lequel les planètes font leurs révolutions (*). » Gen. I. 3.

Extrait de l'Homélie IX au peuple d'Antioche, *sur l'explication de la Genèse.*

On demande pourquoi le livre des saintes Ecritures étant si utile, Dieu ne l'a pas donné au monde T. II Bened., pag. 98.

(*) Analyse générale des homélies et discours sur la formation du monde, tant par saint Jean Chrysostôme (tom. II, pag. 84 et suiv., t. IV, p. I et seq.; t. V, p. 490; t. IX, p. 450) que par Sévérien de Gabales. (*De mundi creatione*, tom. VI, pag. 436 et suiv.)

dès le commencement. C'est que Dieu vouloit in-
Pag. 99. struire les hommes par les choses, c'est-à-dire par les créatures, et non par les livres. Telle est la pensée de saint Paul, lorsque répondant à l'objection que les Gentils, n'ayant point connu l'Écriture, ne pou-
Rom. I. 18. voient être jugés par elle, il dit que *leur impiété et leur injustice seront condamnées pour avoir retenu la vérité captive*, en fermant les yeux à la lumière, qui se manifestoit à leurs yeux. Et comment encore se manifestoit-elle à leurs yeux? Quel prophète, quel évangéliste, quel docteur suppléoit pour eux
Ibid. 20. à l'ignorance de l'Écriture? Il ajoute : *Les perfections invisibles de Dieu, sa puissance éternelle et sa divinité sont devenues visibles depuis la création du monde par la connoissance que les créatures nous en donnent.* L'univers étoit un livre exposé à tous les regards où la créature publioit la gloire du Créateur, où la puissance et la sagesse qui éclatent dans ses œuvres devoient naturellement faire remonter jusqu'à l'ouvrier qui les a faites; et c'est là ce qu'exprime
Ps. XVIII. 1. le Prophète, quand il dit que *les cieux racontent la gloire du Seigneur*. Comment cela? Les cieux ont-ils une voix, une bouche, une langue pour articuler des sons? Le spectacle même qu'ils nous présentent, voilà leur langage. A l'aspect des beautés et des magnificences qu'ils étalent, de cette élévation et de cette étendue qui vous frappent, de cet ordre qui se maintient invariable depuis tant

de siècles, vos yeux et vos oreilles également instruits vous font reconnoître le Créateur d'un aussi admirable ouvrage. Le ciel n'a pas de voix; que dis-je? sa voix, plus éclatante que le son de la trompette, retentit à nos yeux, organe plus sûr que celui des oreilles.

Le Prophète ne dit plus que les cieux témoignent, mais qu'ils *racontent* la gloire de Dieu; prédicateurs éloquents qui ont pour auditoire le genre humain tout entier, et pour livre le magnifique spectacle qu'ils développent. Si Dieu eût commencé à nous instruire au moyen de livres et de caractères intelligibles pour le savant, ils auroient été sans aucune utilité pour l'ignorant, à qui il auroit fallu qu'un autre se rencontrât pour les lui apprendre. Le riche en auroit pu faire l'acquisition; mais le pauvre, non. Il eut fallu pour l'entendre, connoître la langue dans laquelle il auroit été écrit; il eût été perdu pour le Scythe, le Barbare, l'Indien, l'Égyp- Pag. 100.
tien, pour tout homme en un mot, à qui cette langue eût été étrangère. Il n'en est pas ainsi du spectacle du ciel; tous les peuples du monde entendent son langage; car il n'y a point diversité dans la manière d'entendre comme dans celle de parler. Ce livre est ouvert indistinctement au sage comme au plus simple, au pauvre comme au riche. Aussi le prophète ajoute-t-il : *Il n'y a point de langue ni* Ibid. 4.
de peuple divers, par qui la voix du ciel ne soit en-

tendue. Et non-seulement la voix du ciel, mais celle du jour et de la nuit; leur beauté, leurs bienfaits, la constante régularité de leur révolution, ne publient pas moins la gloire de leur auteur. Pouvez-vous réfléchir un moment sur ce partage qui, les faisant succéder l'un à l'autre, distribue et mesure le temps comme dans une balance, qui règle pour tout le cours de l'année la vicissitude des saisons, sans être saisi d'un sentiment d'admiration qui se
Pag. 101. dirige vers celui qui l'ordonna? Vous diriez deux sœurs qui ont divisé entre elles l'héritage paternel dont elles jouissent en commun, sans trouble, sans empiètement, rigoureusement renfermées depuis tant de siècles dans les limites qui furent assignées à chacune d'elles. Frappé de cette belle harmonie,
Ibid. 3. le Chantre divin s'écrie : *La nuit révèle à celle qui va suivre, la connoissance de son auteur.*

Admirez l'ordre des saisons, elles se succèdent, mais par des transitions ménagées avec prudence. L'hiver n'est point immédiatement suivi de l'été; le printemps, intermédiaire entre l'un et l'autre, prépare insensiblement nos corps à recevoir des influences dont la brusque agression nous occasionneroit des maladies. Ainsi l'automne nous amène par degrés au froid de l'hiver. Est-il possible de croire que tout cela se soit fait par hasard?

Ce qui nous démontre un Dieu Créateur, ce n'est pas seulement la puissance qui présida à l'immensité

de la création, mais l'économie savante qui en a modifié les œuvres diverses. Si nous eussions assisté au conseil du Très-Haut, quand il forma l'univers, aurions-nous pu concevoir que des lois les plus contraires, ce semble, à la nature, alloit sortir le bel ensemble qui règne dans la nature? Je m'explique : il seroit naturel que ce soit la terre qui soutienne l'eau, et non pas l'eau qui soutienne la terre, parce que c'est au corps le plus solide à porter celui qui ne l'est pas. L'eau cède au moindre poids; elle s'ouvre au plus petit caillou, qui la pénètre jusqu'au fond et passe à travers sans résistance : à plus forte raison, cette lourde masse de la terre devroit-elle s'enfoncer dans les eaux; et c'est ici tout le contraire. Flottante sur les eaux sans en être engloutie, la terre est portée par elles, ou plutôt soutenue par une toute-puissance qui agit en raison inverse des lois de la nature. Le Prophète nous l'apprend : *C'est lui qui l'a fondée au-dessus des mers, et l'a établie au-dessus des fleuves, lui qui a affermi la terre sur les eaux*. Qu'est-ce à dire? l'eau ne soutient pas la plus petite pierre à sa surface; et elle porte, immobile, la terre avec ses montagnes, et ses cités, et ses innombrables habitants! Et, depuis tant de siècles, cette terre de toutes parts enveloppée par les eaux, n'en est point pénétrée et ramollie. Vous voyez les matières les plus dures, le bois, le fer, se dégrader par leur séjour dans l'eau; et la terre, qui nage dans

Ps. XXIII. 2. CXXXV. 6.

Pag. 102.

cet élément, n'en est point altérée depuis tant de siècles; et l'on ne verroit ici que l'ouvrage de la nature, et non pas d'une Providence supérieure à toutes les forces de la nature (1)? Admirons et reconnois-
Job. xciv. 4. sons ici la vérité de cette parole du Prophète : *C'est Dieu qui tient la terre suspendue sur le néant.* Un
Ps. xciv. 4. autre : *Dans ses mains reposent les deux bouts de la terre.* Nulle contradiction dans les oracles de la prophétie : tous nous marquent la puissance souveraine du Dieu qui a tout fait, et qui conserve tout.....

Pag. 103. Cette mer si imposante par sa vaste étendue, si fougueuse et si formidable par ses tempêtes, d'où vient qu'elle s'arrête au devant d'un grain de sable? Ainsi l'a ordonné la sagesse du Très-Haut. Elle n'a pas voulu qu'elle fût sans agitation, de peur que l'on s'imaginât que son repos étoit naturel, ni qu'elle sortît de ses limites, alors que, furieuse, elle gronde, elle mugit et soulève ses flots comme des montagnes, pour venir se briser contre son rivage, et refluer sur elle-même; afin de nous instruire par la diversité de sa situation, qu'elle est sous la main, non pas de la nature, mais d'un maître tout-puissant, qui ne lui donne pour digue qu'un si faible

(1) Voy. Nieuwentit, *Traité de l'existence de Dieu*, pag. 298. Fénelon : « Qui est-ce qui a suspendu ce globe de la terre qui est immobile? Qui est-ce qui en a posé les fondements?.... Après tant de siècles, pendant lesquels tout est sorti d'elle, elle n'est point encore usée; elle ne ressent aucune vieillesse; ses entrailles sont encore pleines des mêmes trésors, etc. » (*Existence de Dieu*, pag. 29.)

obstacle, plutôt que de l'enchaîner par des rochers ou par des montagnes. C'est ce qu'il rappelle à son peuple : *Ne me craindriez-vous pas, moi, qui ai mis le sable pour borne à la mer, qui lui ai prescrit une loi éternelle qu'elle ne violera jamais.* Jerem. v. 22.

Tournez les yeux vers un autre phénomène : Le propre du feu est de s'élever en haut, malgré tous les efforts que l'on oppose à cette direction qui lui est naturelle. Vous avez beau renverser une torche allumée ; la flamme en remonte toujours. Comment se fait-il que le soleil darde ses feux en bas ? Si ce n'est qu'il obéit à la voix qui lui a dit : Que tes rayons s'abaissent pour aller éclairer les hommes, parce que tu es fait pour eux (*).

David parlant de cet astre, le compare d'abord au jeune époux qui se lève de sa couche nuptiale, puis au géant qui s'est élancé pour fournir sa carrière, exprimant par ces brillantes images, la pompe et la force de cet astre, au moment où vous le voyez lançant les premiers feux du jour, décorer l'horizon d'un voile de pourpre, et donner aux nuages l'éclat des plus vives fleurs, pour recommencer sa course jusqu'à la fin du jour, sans être arrêté par aucun obstacle (**). Ps. XVIII. 6.

(*) Tom. II Bened., pag. 98—104. Morel, *Opusc.*, t. I, p. 107—114.

(**) Hom. X, *ad pop. Antioch.*, tom. II Bened., pag. 111 ; Morel, *Opusc.*, tom. I, pag. 123. Lisez, relisez encore l'admirable chapitre de Fénelon, *du soleil.* (*Existence de Dieu*, pag. 85.)

Ps. XXXII. CXXI. Dieu nous dit dans ses Écritures : *C'est moi qui ai fait le ciel et la terre; c'est ma main qui les a affermis*. Nous n'y lisons pas : c'est moi qui ait fait les Anges et les Chérubins. Quand il parle de la création, il ne ramène nos pensées que sur les objets accessibles à nos regards, et non sur ceux qui leur
Act. XVII. 24. échappent. De même saint Paul : *Le Dieu qui a fait le ciel et la terre, et tout ce qu'ils contiennent.* S'il avoit parlé des Chérubins, on auroit pu lui demander de commencer par prouver qu'il y avoit des Chérubins; ensuite qu'ils tenoient de Dieu leur existence : il s'arrête aux objets sensibles, pour démontrer l'existence de Dieu par le seul témoignage des sens. Pour y croire il suffit de voir (*).

Ps. VIII. 4. David s'écrie : *Seigneur, je verrai vos cieux qui sont l'œuvre de vos doigts*. Il ne dit pas l'œuvre de vos mains, mais *de vos doigts ;* tant il a peu coûté au Tout-Puissant pour faire tout ce que nous voyons ! Et quel admirable mécanisme ! quelle force dans son auteur, pour avoir attaché à la voûte du ciel ces globes de lumière suspendus sur nos têtes, dans une position aussi contraire à toute les lois de la nature (**) !

(*) Orat. I *De mundi creatione, Severiano adscripta, inter Oper. S. Joann. Chrysost.*, tom. VI, pag. 437, 438.

(**) *In Psalm.* VIII, Mor., *Opusc.*, tom. III, pag. 99.

Dieu a fait toutes les substances et les transforme à son gré, toujours maître des lois qu'il a données à la nature. Invariables dans l'ordre général, elles cèdent à l'ordre particulier qu'il leur en donne, et se modifient d'après sa volonté. La flamme perd à sa voix sa dévorante activité, et n'est plus pour le Prophète qu'une douce rosée. Les eaux de la mer fuient sous Dan. III. 50. les pieds des enfants d'Israël, qui n'y trouvent plus Ps. CXIII. 3. qu'une terre ferme. La terre, à son tour, devient pour Dathan et Abiron un sol mobile, qui s'en- Num. XVI. 33. tr'ouvre pour les engloutir. La verge d'Aaron n'étoit qu'un bois aride : tout à coup ce bois fructifie ; Daniel, précipité dans la fosse, pour y être la proie Dan. XIV. 30. des lions, n'y rencontre que des agneaux. Que de miracles journaliers que nous n'apercevons pas ! que de phénomènes dans la nature ! que de rapides révolutions dans les éléments ! La prévention n'y voit que de simples effets de causes déterminées ; le Prophète remonte à leur vrai principe : *Le Sei-* Ps. CXLVII. 17. 18. *gneur*, dit-il, *envoie la neige et la glace; et au moment où il donne ses ordres, elles fondent ; son vent soufflera, et les eaux couleront à l'heure même* (*).

C'est lui, dit le Prophète, qui change à son gré la Ps. CXIII. 8. pierre en des torrents d'eau, et la roche en des fontaines (l'eau jaillissante du rocher par le comman-

(*) *In psalm.* CXLVII, Morel, *Opusc.*, tom. III, pag. 534 ; tom. V Bened., pag. 483, 484.

dement de Moïse). Quel pardon peuvent espérer ceux-là qui, plus durs que la pierre du rocher, résistent à la voix du Seigneur! Quoi, la substance la plus dure, qui cède à peine au fer, obéit à sa simple parole; et l'homme à qui il a donné la raison et l'intelligence, sera plus inflexible que le plus dur caillou? Ici, vous voyez le rocher changer de nature et se fondre en une fontaine d'eau vive; Dieu prouve qu'il est le maître de la nature, que comme il l'a créée, il peut aussi, quand il veut, franchir les bornes qu'il s'est prescrites à lui-même, et produire les effets les plus contraires. Il l'a fait dans une foule d'occasions, pour nous bien convaincre que c'est lui qui de rien a fait toutes choses (*).

L'Esprit Saint a daigné nous apprendre par l'organe de Moïse l'ordre successif des œuvres de la création, ce qui eut lieu le premier jour, et de suite. Par tous ces détails, il manifeste sa paternelle condescendance pour les hommes. Le Seigneur ne pouvoit-il pas produire en un seul jour l'universalité des êtres? Sa toute-puissance et sa sagesse avoient-elles besoin de s'essayer? Non, sans doute. Pourquoi du
Gen. I. 5. soir et du matin faire le premier jour? Un seul moment lui suffisoit (1). Certes, ce n'étoit pas pour son

(*) *In psalm.* CXIII, tom. V Bened., pag. 96.

(1) « Moïse nous a enseigné que ce puissant architecte, à qui les choses coûtent si peu, a voulu les faire à plusieurs reprises, et créer l'univers en six jours, pour montrer qu'il n'agit pas avec une nécessité, ou par une

propre intérêt qu'il graduoit son ouvrage. Sans nul besoin, il pouvoit se passer de tout ce qu'il a fait; il ne l'a créé que pour nous manifester son amour et sa bonté. Il pouvoit nous laisser ignorer ces détails: il a voulu nous en instruire par la plume de son historien, pour nous faire connoître que rien ne s'est fait au hasard, pour faire éclater les merveilles de sa Providence, et confondre les insensés qui osent la nier (*).

« Quand nous disons que Dieu a créé le monde pour sa gloire, nous ne marquons pas par cette expression le besoin de Dieu, mais la nécessité des choses, parce que l'ouvrage d'un tel maître n'a pu avoir d'autre fin que ce qui est sa dernière et sa souveraine fin. Quand nous disons que nous travaillons pour sa gloire, nous ne marquons pas son propre intérêt, mais notre propre devoir, parce que l'homme étant pour Dieu ne doit travailler que pour Dieu. Si les hommes n'étoient pas, Dieu ne seroit pas connu ni glorifié par les hommes; en quel sens? c'est-à-dire que les hommes n'étant pas ne seroient pas assez heureux pour connoître et glorifier Dieu.

impétuosité aveugle.... Et comme en faisant le monde par sa parole, il montre que rien ne le peine en le faisant à plusieurs reprises, il fait voir qu'il est le maître de la matière, de son action, de toute son entreprise, et qu'il n'a, en agissant, d'autre règle que sa volonté, toujours droite par elle-même. » (Bossuet, *Disc.*, pag. 100.)

(*) Hom. IV *in Gen.*, tom. IV Bened., pag. 17, 18.

Mais Dieu seroit-il moins heureux étant tout ce qu'il est par lui seul et par lui-même, et non point par ses serviteurs? (1) »

Reconnoissez l'inépuisable bonté du souverain dominateur de la nature, et sa magnificence à l'égard du genre humain. Après qu'il eut créé le ciel, la terre, les mers, peuplé les eaux des innombrables familles des poissons qui les habitent, les airs des oiseaux qui y circulent, il fait paroître sur la surface de la terre les animaux qui devoient être la nourriture de l'homme, ou servir à son usage; prodiguant à chacune de ses créations les plus riches ornements, les disposant dans l'ordre le mieux assorti à tous nos besoins. Il a commencé par dresser un magnifique banquet fourni avec autant de pompe que de variété, par construire le palais qu'il destine au roi du nouvel empire, rassemblant à l'avance tout ce qu'il y a de plus éclatant en beautés diverses; ce n'est qu'à la suite de ces préliminaires qu'il crée l'homme, pour le mettre en possession de tant de biens, et l'établir le maître de toute la nature (*).

La toute-puissance de Dieu n'est bornée que par l'impossible, et l'impossible que par l'absurde; et

(1) Chrysost. passim., *in Dan.*, tom. v Bened., pag 66; *in Epist. ad Rom.*, tom. IX, pag. 617, etc. Développé par Neuville, *De la grandeur de Dieu*, tom. II, pag 475 et suiv.; Bossuet, *Serm.*, tom. v, pag. 224.

(*) Hom. VII *in Gen.*, tom. IV Bened., pag. 55.

cela même devient la plus sensible preuve de sa toute-puissance. Dire que Dieu est tout-puissant, et qu'il y a des choses qu'il ne peut pas faire, il semble que ce soit là un paradoxe, mais dont la solution va vous paroître claire et sensible. Si je dis, par exemple, que Dieu ne peut pas pécher, je n'accuse pas en lui l'impuissance, mais la plus haute perfection; comme quand nous disons qu'il ne peut pas mentir, c'est déclarer que nous le regardons comme l'infaillible vérité. Saint Paul a dit dans le même sens : *Si nous souffrons avec lui, nous règnerons aussi avec lui; si nous lui sommes infidèles, il ne laisse pas de demeurer fidèle dans ses paroles, car il ne peut pas se contredire lui-même.* Rom. VIII. 17. Certes, il n'y a point là d'impuissance. Dans le langage familier, nous disons, en parlant du diamant, qu'il ne peut se rompre : par-là, nous reconnoissons, non sa foiblesse, mais sa force. Ainsi, dans Dieu, cette expression ne sauroit me marquer autre chose que sa toute-puissance elle-même : en ce que la pureté et la sublimité de son être ne peuvent admettre ni aucune tache ni aucun défaut (*).

Que peut contre le Seigneur le courroux des rois de la terre? Voyez cette mer qui s'agite, se gonfle, et pousse jusqu'au ciel ses vagues irritées; après ce violent tumulte de ses ondes en fureur, après tout

(*) Hom. in verba : *Filius ex se ipso*, tom. VI Bened, p. 252.

ce fracas, elle arrive au terme que Dieu lui a fixé, et rentre dans son lit, en laissant sur le rivage un peu d'écume ; l'orgueil de ses flots s'est venu briser contre un grain de sable : et qu'y a-t-il de moins au monde qu'un grain de sable ? Quelle est donc la digue qui l'arrête? L'ordre de Dieu, devant qui elle se courbe en tremblant (*).

Source de tous les biens, c'est lui qui les départit aux hommes. Il témoigne qu'il est riche, par les richesses qu'il répand; qu'il est la vie, non seulement parce qu'il en a en lui-même le principe inépuisable, mais parce qu'il la rend à ceux qui l'ont perdue ; qu'il est le Tout-Puissant, non-seulement par la magnificence de ses œuvres, mais par le pouvoir qu'il communique aux plus foibles. Ainsi, il fait paroître qu'il est juste, non-seulement en faisant éclater sa propre justice, mais en rendant justes ceux qui étoient dans le péché (**).

Ps. cxxxv. 4. Après avoir dit que *Dieu seul opère les grandes merveilles*, le Psalmiste ajoute : *parce que sa miséricorde est éternelle*. Pourquoi? parce que toutes ses merveilles manifestent non-seulement sa puissance, mais sa bonté (***).

(*) In verba Isaiæ : *Vidi Dominum*. Hom. v, Morel, *Opusc.*, tom. III pag. 766.

(**) Hom. VII *in Epist. ad Rom.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. IV, pag. 77.

(***) *In ps.* CXXXV, tom. V Bened., pag. 397.

Puissance de Dieu dans la formation de l'homme.

La terre étoit couverte de fruits et peuplée d'animaux divers, le ciel orné d'astres lumineux; la mer, les airs avoient leurs habitants : tout étoit prêt; l'homme manquoit encore. S'il ne paroît qu'à la suite de tous les autres, est-ce qu'il vaille moins? Au contraire, il fut réservé par honneur pour terminer l'ouvrage. La maison attendoit son maître. Dieu ne fait rien au hasard ni sans dessein. Tout est concerté pour l'usage auquel chaque chose est destinée. Voyez la progression : Dieu commence par produire les plantes et l'herbe des campagnes; les animaux qui doivent y trouver leur nourriture, il ne les fait naître qu'après. Qu'il eût créé les animaux avant d'avoir pourvu à leur subsistance, comment auroient-ils vécu, manquant de nourriture (*)?

Du ciel, descendons sur la terre, et arrêtons-nous à considérer celui qui est le plus bel ouvrage de la création. Dieu étoit maître assurément de le former de la même matière que celle dont il a fait le ciel et le soleil. Il ne l'a pas voulu; mais à sa place, il a pris un peu de limon, et il en a fait l'homme. Quoi! pour former l'homme, un peu de limon! Et bien moins encore, selon le texte sacré, un peu de poussière, tirée de ce limon de la terre:

(*) Orat. v *de mundi creatione*, tom. vi, pag. 471.

tout ce qu'il y a de plus abject et de plus méprisable (*).

Extrait de l'homélie XI *au peuple d'Antioche.*

T. II Bened. pag. 116.

Dans le tableau que je vous ai tracé de la création du monde, vous avez vu qu'à côté des grandeurs et des beautés qui en font un si merveilleux ouvrage, Dieu a placé à dessein des imperfections qui en font reconnoître la foiblesse et la caducité. Pourquoi ce contraste? Dieu, pour notre instruction, a voulu que si d'un côté l'excellence de l'ouvrage nous portoit à l'admiration de son auteur, de l'autre l'aspect de ses imperfections eût de quoi détourner les hommes de la pensée de rendre aucun culte à de simples créatures. Cette observation s'applique également au corps de l'homme. On nous demande pourquoi tant de maux qui l'assiègent pour finir par la mort et la corruption. Et ce ne sont pas seulement les ennemis de la vérité qui nous pressent de ces questions, elles se font entendre même au milieu de nous. Parmi les Gentils et les hérétiques, il s'en rencontre un assez grand nombre qui ont prétendu qu'il n'étoit pas l'ouvrage de Dieu. Dieu, disent-ils, est trop grand pour avoir créé un être assujetti à tant de misères, dont ils nous font un pompeux étalage. Je pourrois les arrêter court par cette réponse :

(*) Hom. XII *in cap.* II *Gen.*, t. IV Bened., p. 96, et tom. II, p. 117.

N'envisageons pas l'homme tel qu'il se présente aujourd'hui à nos regards, dégradé par le péché, déchu des brillants priviléges qu'il avoit reçus des mains de son Créateur, coupable sous le joug d'une sentence qui l'a flétri; mais remontons à la gloire de sa naissance, et voyons-le dans le Paradis. Ce n'étoit point ce corps sujet aux infirmités, à la corruption, à la mort; mais tel qu'une statue du plus riche métal qui sort du creuset avec le poli et l'éclat le plus parfait, l'homme n'avoit rien dans tout son être qui ne fût réellement accompli; point de travaux ni de fatigues, nuls soins persécuteurs, ni maladies, ni chagrins ne troubloient sa tranquille félicité. Mais il prêta l'oreille aux insinuations du Démon, oubliant son bienfaiteur; et, devenu mécontent de l'infériorité de sa condition, il se livra à la coupable espérance de s'élever encore plus haut; il osa aspirer à être l'égal de Dieu même; son orgueil le perdit. L'histoire de sa chute et de sa punition se retrace visiblement dans sa condition présente, qui l'assujettit à tous les besoins, à la corruption, à la mortalité. Fut-ce de la part de Dieu aversion, mépris pour l'homme? nullement; mais une sage leçon qui l'avertissoit de ne pas se livrer à ce malheureux orgueil qui lui avoit été si funeste. Parce que nos premiers parents avoient cru à la parole du Démon qui leur disoit : *Vous allez devenir des Dieux*, Dieu les frappe dans leur chair qu'il en- Gen. III. 5.

chaîna à la souffrance et à la mortalité, afin qu'ils n'oubliassent plus qu'ils n'étoient que des hommes. Ils ne tardèrent pas à en faire la douloureuse expérience. Dieu permit qu'avant même que la sentence de mort portée contre eux s'exécutât sur leur personne, Dieu, dis-je, permit qu'ils en eussent le spectacle sous les yeux dans la fin tragique de leur fils. En voyant Abel expirant, et ce corps flétri, inanimé, bientôt dévoré par la corruption, ils durent ap-
Pag. 117. prendre, par les ravages de la mort, l'énormité du crime qu'ils avoient commis; et telle est aussi l'importante leçon que vous-mêmes devez en recueillir.
Ezech. XXVIII. 9. Ézéchiel en dit autant à ce roi de Tyr : *Lorsque vous serez devant vos meurtriers et sous la main de ceux qui vous ôteront la vie, direz-vous encore: Je suis un Dieu, vous qui n'êtes qu'un homme et non pas un Dieu.* Tel est le secret dessein de Dieu dans cet étrange composé de l'homme : en quoi j'admire également et sa puissance et sa sagesse. Assurément il ne tenoit qu'à lui de le former d'une matière aussi précieuse que celle dont il a fait les corps célestes: pourquoi ne l'a-t-il pas fait? je viens de vous en exposer la raison. Mais notre misère elle-même, bien loin de préjudicier à la gloire du Dieu qui nous a créés, ne fait que la rehausser davan-
Pag. 118. tage. La bassesse de la matière n'en prouve que mieux l'habileté et le pouvoir de l'ouvrier. Comment d'un peu de boue composer un si bel en-

semble : allier à une aussi vile matière des organes qui servent à tant d'usages divers, et une intelligence capable de si hautes spéculations? Plus elle est méprisable cette matière, plus par cela même vous devez reconnoître l'excellence de la main divine qui l'a fait servir à un si noble emploi. Le statuaire que j'admire le plus, ce n'est pas celui qui travaille sur l'or, mais celui qui sauroit, avec une terre sans consistance, produire un chef-d'œuvre. Ici l'art se montreroit tout seul, au lieu que sous la main du premier, la matière même qu'il emprunte aide à l'effet de son ouvrage. Eh bien! considérons-la donc cette boue mise en œuvre comme nous la voyons. Que pouvons-nous faire, nous autres hommes, avec de la boue et de l'argile? rien que de l'argile et de la boue. Mais Dieu, c'est avec cela qu'il a fait l'œil. Pouvez-vous en étudier le mécanisme sans ravissement? Par lui vous embrassez l'immense horizon qui vous entoure. Dans la foible orbite d'une prunelle de quelques lignes, viennent se rassembler une multitude de corps, des montagnes, des forêts, des collines, les mers, le ciel même. Il parcourt sans fatigue la plus vaste étendue. Nos pieds se lassent et s'arrêtent après la course; l'œil, sans s'épuiser, parcourt les plus vastes espaces. Parce que de toutes les parties du corps, c'est là la plus nécessaire, Dieu lui a donné cette infatigable activité, qui le met sans cesse à l'ordre de nos be-

soins. Eh! qui pourrait en détailler les bienfaits? que dirai-je de cette faculté admirable qui en fait l'organe de la vue? A n'en considérer que la partie la moins intéressante, la paupière, quelle profonde sagesse dans le Créateur! La même Providence qui arma l'épi de pointes pour repousser les oiseaux, les empêcher de se percher sur le grain, et de briser le foible chalumeau qui le porte, c'est elle, n'en doutez pas, qui a bordé la paupière de cils avancés qui les protègent, et les défendent, soit contre la poussière, soit contre les corps étrangers dont l'approche l'incommoderoit. La seule disposition des sourcils n'est-elle pas encore une preuve de la même sagesse? Abattus davantage, ils troubleroient la vue; plus enfoncés, ils seroient inutiles; mais présentant une saillie épaisse qui domine l'œil comme l'auvent d'une maison, ils détournent la sueur qui tombe de plus haut, et garantissent les yeux, outre qu'ils contribuent à la beauté du front. Les cheveux croissent et nous quittent; dites-moi pour
Pag. 119. quelle raison il n'en est pas de même des sourcils? croyez-vous que tout cela soit fait au hasard et sans dessein?

Examinez le cerveau. Pourquoi d'une substance molle? parce qu'il est le réservoir d'où émanent toutes nos sensations. Mais sa délicatesse l'exposeroit à des lésions; pour les prévenir, Dieu lui a donné le rempart osseux dont il est fortifié de toutes parts.

Et de peur que le frottement des os ne l'endommageât, il se trouve enveloppé d'une double membrane, dont la plus proche est la moins dure; l'office de l'une et de l'autre étant d'amortir les violentes impressions portées au cerveau. Afin de le ménager davantage, l'os qui le couvre ne sera pas d'une seule pièce, mais divisé par des sutures, au moyen desquelles s'échappent, par une transpiration insensible, les humeurs qu'il contient, et dont le poids l'absorberoit si elles étoient sans issue. Placés sur le sommet de la tête, ces os forment en quelque sorte le toit de la maison.

Mêmes attentions dans la formation du cœur. Comme c'est là le siége et le centre de la vie, et que la moindre lésion qu'il éprouve entraîne la mort de tout le reste, Dieu, pour le défendre, l'a entouré devant et derrière d'ossements et de membranes dont la force ou la souplesse le garantissent, soit contre les attaques extérieures, soit contre la violence des battements qu'excitent les passions intérieures quand il en est agité.

Pas une partie du corps de l'homme qui n'offre le témoignage de cette admirable sagesse, soit par le rang qu'elle occupe dans l'économie du tout, soit par ses caractères propres. Laissons-en le détail à Pag. 120. ceux qui en ont fait leur étude spéciale, et passons à d'autres considérations.

Le saint docteur poursuit sa description de l'homme, envisagé dans ses rapports avec les animaux; il établit la supériorité de l'homme, et termine cette homélie par une invective contre les serments (*).

Après avoir créé le ciel et la terre, Dieu suspend son œuvre; il s'arrête, il délibère : quel est donc cet être singulier auquel il s'apprête à donner l'existence? à qui s'adressent d'aussi honorables préliminaires? Ce qui va être créé, c'est l'homme; l'homme, merveilleux animal, la plus excellente des créations au jugement de Dieu; car c'est pour lui que Dieu commença par établir le ciel et la terre; c'est lui que Dieu a aimé jusqu'à n'épargner pas son propre fils pour le sauver, en faveur de qui il a épuisé tous les efforts de sa puissance, pour lui faire mériter ce ciel où il lui a marqué sa place à ses côtés (**).

Je lis dans nos saintes Ecritures, qu'avant de pro-

(*) Tom. II Bened., pag. 114—123. Mor., *Opusc.*, t. I, p. 128 et suiv. « L'artifice admirable qui paroît dans le corps humain nous fait connoître, avec la plus grande clarté, qu'il ne peut avoir pour auteur qu'un être intelligent. (Bullet, *de l'existence de Dieu*, pag. 75 et suiv.) Il rappelle les témoignages d'Hippocrate, de Gallien, de Boerhaave, *ibid.*, p. 93. Bossuet, dans son *Traité de la connoissance de Dieu et de soi-même*, traite cette matière avec toute la sagacité du plus savant anatomiste. Fénelon ne s'est pas moins étendu sur les mêmes détails, dans son ouvrage *de l'existence de Dieu;* et chacun de ses chapitres est un hymne éloquent en l'honneur de Dieu. Massillon l'a réduite à la précision qui convient au discours public, dans sa *Paraphrase du ps.* XVIII.

(**) Serm. III *in Genes.*, tom. IV, pag. 652.

duire le ciel, Dieu a dit : *Que le ciel se fasse ; que la lumière soit ;* mais est-il question de créer l'homme, Gen. I. 3.
Dieu tient un autre langage. Il ne dit plus : *Que* Ibid. 25.
l'homme soit fait ; mais *faisons l'homme*. Il n'est pas seul dans cet ouvrage. A qui donc s'adresse-t-il? quelle est la personne avec qui il paraît délibérer? Est-ce quelqu'un des Anges? Mais de bonne foi, quelle raison y a-t-il de supposer que les Anges puissent être associés à l'œuvre de la création, eux qui, pour exister, ont eu besoin d'être créés? Les Anges consulter avec Dieu! Ils assistent à ses conseils pour prendre ses ordres et les exécuter; voilà toutes leurs fonctions. Avait-il eu besoin de leur secours pour créer le ciel? Écoutez Isaïe, *J'ai vu,* Isa. VI. 2.
dit-il avec la magnificence ordinaire de son langage, *les Chérubins qui se tenoient à la droite du Seigneur, et les Séraphins ; il couvraient de leurs ailes leurs fronts et leurs pieds*. Pourquoi? Parce qu'éblouis des éclairs qui jaillissent de la majesté divine, ils ne paraissent en sa présence qu'avec crainte et tremblement. De simples créatures peuvent-elles y paroître autrement? Eh! ne reconnoissez-vous pas à Ibid. IX. 6.
ces paroles *cet Ange du conseil souverain, l'admirable, le conseiller par excellence, le Tout-Puissant lui-même, le prince de la paix, le père du siècle futur,* en un mot, le fils unique de Dieu, égal en tout à Dieu son père, *celui-là par qui tout a été fait?* Joann. I. 3.
Il ne s'adresse point à lui pour lui dire : *Fais l'homme,*

comme l'on commande à son sujet, à un subalterne; mais parlant à son égal, comme à un autre lui-même : *Faisons*, a-t-il dit, *faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance* (*).

Demandez à la philosophie la définition de l'homme : elle est la première à vous répondre que c'est un animal doué de raison, sujet à la mort. Il n'est personne qui n'en convienne; ce qui néanmoins n'a pas empêché que l'on n'ait vu l'orgueil affecter les honneurs divins, et l'adulation décerner à certains hommes le titre d'immortels, quand la mort venoit tous les jours donner le démenti aux uns et aux autres. Si donc l'homme ne mouroit pas, jusqu'où le délire de l'impiété ne se seroit-il pas porté? Écoutez ce que dit Isaïe à l'occasion d'un roi barbare, coupable de cette sacrilége démence : il disoit dans son cœur : « Je monterai au ciel, j'établirai mon trône au-dessus des astres de Dieu, et je serai semblable au Très-Haut. » Le prophète jetant un œil de pitié sur cette étrange divinité,
Isa. XIV. 13. la rappelle à la mort par ces mots : « La pourriture sera ton lit, et les vers te serviront de vêtement», c'est-à-dire, se peut-il qu'un homme qui va bien-

(*) Hom. VIII *in Genes.*, tom. IV Bened., pag. 59, 60.

Notre éloquent patriarche a dit en quelques lignes, ce que Fromentieres et Molinier ont délayé dans plusieurs pages : le premier, *Serm.*, tom. I, pag. 384; le second, *Serm. chois.*, tom. VIII, pag. 390 et suiv.

tôt finir de la sorte, soit dupe de semblables illusions (*)?

Nous sommes d'une nature inférieure à celle des Anges. *Qu'est-ce que l'homme?* demande le Prophète. *Vous l'avez établi un peu au-dessous des Anges.* Pourquoi donc avant de créer l'homme Dieu délibère-t-il? Ce qu'il ne fait pas pour appeler à l'existence ces mille milliers d'intelligences célestes qu'il a créées toutes à la fois, comme il a produit tous ensemble ces flambeaux innombrables dont il a orné la voûte du ciel? Qu'est-ce donc que l'homme pour obtenir une aussi honorable distinction? Est-il autre chose que de la terre, un peu de boue? Mais les Anges; entendez le Psalmiste : *Il prend les Esprits pour ses ambassadeurs, et les flammes de feu pour ses ministres.* Alors qu'il les tiroit du néant, il n'a appelé personne à son conseil. Pour l'homme seul, au moment de le créer, il dit : *Faisons*; c'est que l'homme alloit être créé à l'image et à la ressemblance de son divin auteur (**).

Ps. VIII. 5.
Ibid. 6.
Ps. CIII. 4.
Gen. I. 20.

Si l'homme vaut mieux que le monde, pourquoi, me demanderez-vous, le monde a-t-il été créé avant l'homme? C'est pour cela même que l'homme n'a été créé qu'après. Quand l'empereur doit faire son entrée dans une ville, toutes les personnes attachées

(*) Hom. XI *ad popul. Antioch.*, tom. II Bened., pag. 117.

(**) Orat. IV *de creatione mundi*, t. VI Bened., p. 472; *De Fide.*, t. IX, p. 856.

à son service prennent les devants, afin qu'à l'arrivée du maître tout se trouve disposé à le recevoir. Ainsi Dieu en a-t-il agi à l'égard de celui qu'il établissoit le roi de l'univers. Par ses ordres le soleil s'est empressé de naître, le ciel de se développer, la lumière de dissiper les ténèbres pour éclairer et pour embellir son entrée triomphale (*).

Faisons l'homme : quelle expression nouvelle, extraordinaire! quel est donc l'être qui va être créé, pour qu'il faille que le Créateur se consulte et délibère auparavant avec lui-même? Votre étonnement va cesser. De toutes les créatures visibles, l'homme est la plus noble, la plus excellente; c'est pour lui qu'ont été faits le ciel, la terre, les mers, les astres du firmament, et tous les animaux. C'est en raison de sa supériorité qu'il ne fut créé qu'après tous les autres.

Faisons l'homme à notre image, c'est-à-dire que comme Dieu ne connoît point de maître dans le ciel, ainsi l'homme n'en ait point sur la terre.

Il n'a point encore paru, et déjà il est investi de la souveraineté. Les hommes n'en usent point ainsi; ils attendent d'ordinaire, pour élever à la puissance, que l'on se soit signalé par d'éclatants services. Dieu élève l'homme dès sa naissance, sans

(*) Serm. II *in Genes.*, tom. IV Bened., p. 652, et Hom. VIII *in Genes.*, *ibid.*, pag. 59.

attendre qu'il le mérite ; ce n'est pas une récompense, c'est une pure grâce qu'il lui fait (*).

Faisons l'homme à notre image. En parlant en nombre pluriel, ce langage suppose une personne qui parle, une autre à qui l'on parle. « Dieu parle à quelqu'un qui fait comme lui, à quelqu'un dont l'homme est la créature et l'image; il parle à un autre lui-même; il parle à celui par qui toutes choses ont été faites. En parlant à son fils ou avec son fils, il parle en même temps avec l'Esprit Saint, tout-puissant, égal et coéternel à l'un et à l'autre. Dès la création de l'homme, la Trinité commence à se déclarer. » Ainsi notre foi orthodoxe sur le mystère de la Trinité Sainte n'est restée jamais sans témoignage. Le premier rayon en jaillit sur la terre avec la naissance du premier homme (**).

Pour manifester l'empire de l'homme sur toutes les créatures, l'écrivain sacré ajoute immédiatement : *Qu'il commande aux poissons qui nagent dans l'eau, et aux animaux qui rampent sur la terre.* Voilà la première empreinte de l'image de Dieu dans l'homme, l'autorité du commandement sur tout ce qui l'entoure. Gen. I. 26.

L'on nous arrête par cette objection : Si l'homme

(*) Orat. II *de mundi creatione*, tom. VI Bened., pag. 471—474 (*Sub nomine Severiani.*)

(**) Traduit par Bossuet, *Disc. sur l'Hist. univers.*, pag. 164.

fut créé pour être le roi de la nature, et le maître des animaux, pourquoi est-il inférieur à un si grand nombre d'entre eux, soit par la force, soit par l'agilité? Le cheval est plus vite que lui, le bœuf plus laborieux, l'aigle plus perçant, le lion plus robuste. C'est par là même que j'admire ici la sagesse de Dieu et la prérogative de l'homme. Le cheval surpasse l'homme en vitesse; mais l'homme a bien plus de moyens pour la célérité des voyages. Le premier, avec toute la force et la souplesse de ses muscles, fournira à peine deux cents stades en un jour; l'homme, au moyen des animaux qu'il s'est rendus tributaires, en parcourra plusieurs mille, et supplée par son industrie à ce qui lui manque à lui-même. Pas un animal n'en asservit un autre à son usage; l'homme les a tous conquis par l'intelligence que Dieu lui a donnée, et les fait tous servir à ses besoins. Que l'aigle ait une aile légère; j'ai, moi, l'art et la raison, par lesquels je peux me rendre maître de tous les oiseaux du ciel et en faire mes prisonniers. Voulez-vous savoir quelles sont mes ailes? J'en ai de bien plus perçantes, qui me transportent, non pas à dix, à vingt stades; non pas jusqu'au ciel, mais par-delà, mais jusqu'au trône où repose Jésus-Christ, assis à la droite de Dieu son père. Les armes dont les animaux sont pourvus, ils les portent avec eux; telles sont les cornes du bœuf, les défenses du sanglier, les ongles du lion; les miennes sont

hors de moi; le Dieu qui me les a données ne les a point attachées à ma personne; mais il les en a séparées, en me laissant la faculté de les prendre ou de les abandonner à volonté, pour témoigner que l'homme est un animal pacifique, et qu'il n'a pas toujours besoin d'armes. Indépendamment même du privilége de la raison qui assure notre supériorité sur tous les animaux, la seule forme de nos corps démontre notre excellence, tant nous l'emportons sur eux par la noblesse de la stature, la majesté des traits, la beauté et les rapports des parties diverses dont le corps humain se compose; digne séjour de l'âme intelligente à laquelle il est uni (*).

Aussi voyez-vous comme à la présence de l'homme les animaux ont reconnu leur maître. Ils fuient à son approche. Que s'ils font du mal, soit lorsque la faim les pousse, soit lorsqu'ils cherchent à se défendre, ce n'est point qu'ils aient l'empire sur nous, pas plus que le voleur qui vous attaque, et vous oblige à repousser son agression.

Au reste, nous conviendrons que dans l'état actuel des choses, depuis que le péché est entré dans le monde, l'empire de l'homme ne s'est point perdu, mais s'est affoibli (**). Quand Dieu eut créé le premier homme, il amena devant lui les animaux divers,

(*) Hom. XI *ad popul. Antioch.*, tom. II Bened., pag. 120.

(**) *Ibid.*, pag. 121.

pour qu'il donnât à chacun son nom, comme étant ses sujets. Ils n'avoient donc rien de redoutable pour l'homme, ni l'homme rien d'effrayant pour eux, puisque vous les voyez tous demeurer ensemble familièrement : témoin l'entretien du serpent avec
Gen. III 1. Eve. C'est le péché qui, en dérangeant ce bel ordre, a altéré l'empire de l'homme. Parmi les domestiques, ceux à qui leur bonne conduite donne le plus de faveur auprès du maître sont les plus redoutés des autres, et ceux qui se sont rendus coupables ne voient leurs compagnons qu'avec crainte. Ainsi tant que l'homme conserva les bonnes grâces du Seigneur, il se faisoit respecter et craindre des animaux, bien loin d'avoir à les redouter, comme il fait aujourd'hui. Cependant il n'est pas tellement déchu de son empire qu'il n'en ait conservé encore d'honorables témoignages. Dieu, en punissant son infidélité, n'a soustrait à sa domination que ceux qui ne lui étoient pas nécessaires ; et il a laissé son pouvoir s'exercer librement sur tous ceux qui lui sont
Ibid. 17. utiles. En le condamnant désormais à manger son pain à la sueur de son front, sa bonté paternelle, pour le soulager dans ses sueurs, lui a donné les animaux propres à partager ses labeurs.

Pour les autres, c'est à nous à les dompter, et par là nous reprenons sur eux tout notre empire ; à nous à corriger par l'éducation leur naturel farouche, en les apprivoisant et les pliant à nos usages.

Quoi! ô homme! vous avez le pouvoir de commander à la férocité du lion, et vous ne pourriez réprimer l'impétuosité de votre humeur (*)!

Comment se manifeste en nous la ressemblance avec Dieu? par notre douceur, par nos vertus. *Soyez*, nous dit Jésus-Christ, *semblables à mon Père qui est dans le ciel.* Mais si je suis né avec des inclinations violentes, si évidemment contraires à la douceur, comment prendre le dessus? Voyez parmi les animaux divers qui couvrent la surface du monde: s'il en est dont la douceur naturelle sembleroit supposer en eux quelqu'étincelle de raison, dans d'autres domine un instinct féroce et sanguinaire qui paroît impossible à apprivoiser. Comment donc soumettre des passions qui nous assimilent à la nature des animaux féroces? Que dites-vous, ô mon frère? nous courbons le lion sous nos lois, nous en adoucissons les mœurs farouches, et vous prétendez qu'il vous soit impossible de triompher de vos emportements et de vaincre en vous la nature? Mais la nature du lion c'est la férocité, et elle cède: la vôtre c'est la douceur; ce qui n'est pas naturel à l'homme c'est d'être féroce. Ce sont vos emportements qui détruisent en vous l'ouvrage de la nature. Ce féroce animal n'a pas comme vous la raison pour

(*) Hom. IX *in Genes*, Morel, *Opusc.*, tom. II, pag. 74; et tom. VI Bened., p. 67; *ibid.*, p. 657.

guide ; et pourtant il se modère. Vous en voyez dans nos places publiques se laisser conduire avec la docilité de l'agneau : et vous qui avez reçu la raison comme privilége essentiel de votre nature ; vous, en présence d'un Dieu redoutable dans ses jugements ; vous, assisté de tant de secours, vous criez à l'impossible ! Laissez, laissez-là donc ces excuses vaines : il ne tient qu'à vous, si vous voulez, d'être par votre douceur l'image de Dieu (*).

Le premier homme fut appelé Adam, qui veut dire *terre*, du nom de son origine. Dieu en lui donnant un titre qui sans cesse le ramenoit au vil limon dont il avoit été tiré, et imprimant sur lui-même le titre de son néant, vouloit que ce fût pour lui une leçon continuelle de modestie, et un avertissement de ne pas s'estimer plus qu'il ne devoit. Nous savons bien nous que nous sommes terre : ce qui se passe sous nos yeux nous le crie assez haut; mais Adam n'avait antérieurement à lui personne que la mort eût fait rentrer au sein de la terre; point d'expérience qui lui apprît ce que c'était que la mort. Placé dans le monde avec les plus belles proportions, c'étoit, pour ainsi dire, une admirable statue d'or nouvellement sortie du creuset. Le Démon n'avoit pas encore
Gen. III. 5. tenté son cœur par cette parole : *Vous serez comme des Dieux :* afin donc de prévenir ces orgueilleux

(*) Serm. III *in Genes.*, tom. IV Bened., pag. 656.

mouvements que la promesse du séducteur devoit exciter dans son âme, Dieu l'instruit par son propre nom du devoir de l'humilité (*).

Adam, avant son péché, se trouvoit déjà doué de la connoissance du bien et du mal. S'il ne l'avoit pas eue, à quoi lui servoit le présent de la raison? Son ignorance l'eût mis au-dessous même des animaux, et le maître eût été moins bien traité que les esclaves. Le plus stupide animal connoît les plantes utiles à son usage, il sait les discerner de celles qui peuvent lui nuire, et se gardera bien de les prendre toutes indifféremment; et l'homme n'auroit pas eu la faculté de faire un pareil discernement? Mieux eût valu pour lui naître sans yeux, n'avoir autour de lui qu'une sombre obscurité (**).

Adam, heureux au sein de l'innocence, jouissoit des plus magnifiques priviléges; il possédoit la connoissance de l'avenir, il étoit assuré de vivre toujours; il avoit la science du bien; il ne lui manquoit que la science du mal. Une orgueilleuse curiosité le poussa à désirer plus encore de science et de gloire. Combien il s'est déçu lui-même! Chassé du paradis, il voit tout changer autour de lui : les animaux, qui lui obéissoient comme des serviteurs dociles, lui déclarent la guerre; il est puni par la

(*) *De mutatione nominum*, Morel, *Opusc.*, tom. v, pag. 857.

(**) Serm. vi *in Genes.*, tom. iv Bened., pag. 671.

mort. Le malheureux! il ne peut accuser que lui-même de s'être perdu (*).

Dieu n'a point donné au corps de l'homme la même stature qu'à celui de l'animal. Parce qu'une âme raisonnable, immortelle, y devoit être logée, Dieu a donné à la formation du corps de l'homme un dessein, une attention particulière. Tous les animaux, courbés vers la terre, ne peuvent regarder qu'elle. L'homme seul marche le corps élevé, les yeux placés sur le sommet de la tête, comme sur le haut d'une citadelle; seul il envisage le ciel pour qui il est fait, et toute la nature qui est faite pour lui. O homme! puisque tu n'as rien de commun avec la terre, pourquoi t'attacher aux choses périssables de la terre? Ne trahis pas tes hautes destinées; ne dégénère pas de ta noblesse; ne te ravale pas au rang des animaux, et qu'il ne soit pas dit de toi :
Ps. XLVIII. *L'homme qui avait été comblé de tant d'honneurs ne l'a point compris.* (**).

De la justice divine.

Ce que nos livres saints appellent dans Dieu indignation, colère, c'est sa justice, c'est la punition qu'il exerce contre le pécheur qui l'outrage, contre l'ingrat qui méprise les richesses de sa bonté,

(*) *Ibid.* et pag. 498; Hom. VII *in Joann.*, tom. VIII, pag. 45; Hom. XVIII *in Genes.*, tom. IV, pag. 154; Hom. XV *in Genes.*, pag. 120. Voyez l'article *Peché originel.*

(**) *De Fato et Provid.*, Morel, *Opusc.*, tom. I, pag. 719.

de sa tolérance. S'il vous épargna, c'étoit pour vous ménager le temps de recourir à lui, non d'accumuler vos iniquités. Parce qu'il est patient, vous abusez de sa miséricorde. Malheur à vous, si vous vous opiniâtrez dans le crime; sa vengeance en deviendra plus terrible. Il est patient, mais il finit par punir; vous avez amassé un trésor de colère pour le jour où éclatera sa justice (*). Voyez comme il en agit à l'égard de Pharaon. Pourquoi saint Paul l'appelle-t-il *un vase de colère préparé pour la perdition?* c'est-à-dire qu'il avoit irrité la colère du Seigneur par son endurcissement. Dieu commence par user envers lui d'une extrême patience; il désiroit fléchir la dureté de ce prince ingrat et rebelle. Pendant que d'un côté il faisoit tout pour le toucher, lui faisoit du sien tout ce qu'il falloit pour se rendre inexcusable. A la fin, la patience divine se lassa. Pharaon n'est plus qu'un vase préparé par la colère : Dieu en va faire un monument terrible de ses vengeances. Son exemple, du moins, apprendra au monde à respecter la puissance du Seigneur (**). Ainsi sa gloire se manifeste également et par les témoignages de sa miséricorde et par les rigueurs de sa justice (***).

Rom. IX. 22.

(*) *Expos. in Psalm.* VII, tom. V Bened, pag. 600; Homil V *in Epist. ad Rom.*, tom. IX Bened., pag. 463.

(**) *Ibid.*, Hom. XVI, pag. 616.

(***) *Ibid.*, pag. 617.

Bonté et miséricorde divines.

Dieu voudroit sans doute faire connoître son pouvoir aux hommes par des effets de sa bonté plutôt que par ceux de sa justice. Il l'a assez témoigné dans tous les temps; et la compassion qu'il a montrée envers les pécheurs qui reviennent à lui en est une preuve assez éclatante. C'est en cela qu'il a mis sa plus grande gloire, comme l'atteste saint Paul, quand il dit que Dieu a voulu faire paroître, non pas les richesses de sa bonté, ce qu'il sembleroit vouloir dire, mais les magnificences de sa gloire sur les vases de miséricorde. Sur quoi nous remarquerons que le saint, apôtre appelle les élus, non des vases de bonnes œuvres, mais des vases de confiance, des vases de miséricorde, pour montrer que c'est par la miséricorde du Seigneur qu'ils sont ce qu'ils sont (*).

Rom. IX. 23.

De tous les attributs de Dieu la bonté est celui qui semble lui appartenir le plus éminemment. D'où vient que saint Paul l'appelle le Dieu des miséricordes (**).

(*) Hom. XVI *in Epist. ad Roman.*, tom. IX Bened., pag. 616, 617.

(**) Hom. V *in Epist. ad Corinth.*, tom. X Bened., pag. 421.

« Ce qu'il est nécessaire que nous connoissions de Dieu, pour l'adorer en vérité, c'est qu'il est une nature infiniment bonne et bienfaisante, parce que l'adoration que nous lui rendons n'enferme pas seulement une certaine admiration mêlée d'un respect profond pour sa grandeur incompré-

Il est bien plus convenable à la nature de Dieu de sauver que de punir (*).

Comme l'intelligence de Dieu est sans bornes, ainsi sa bonté est sans mesure. Il nous seroit impossible de descendre dans le détail de tout ce qu'elle a fait pour nous. Cela même nous prouve combien elle est infinie.

Dieu dispose pour notre bien une infinité d'éléments dont lui seul connoît les ressorts. C'est la pure grâce de sa bonté qui pourvoit libéralement à tous nos besoins; car il n'a pas besoin de nos louanges; il se passe de notre reconnoissance; il nous laisse même ignorer une foule de ses bienfaits, et quand il nous les expose, et qu'il nous rappelle au devoir de la reconnoissance, pour nous en demander l'hommage journalier, c'est pour nous attacher à lui de plus en plus par le besoin que nous avons de son secours. Providence universelle, il se montre aussi la Providence particulière de chacun de nous. Croyez en sa parole : *Ce n'est pas*, nous dit-il, *la volonté de mon Père céleste qu'aucun de ces petits périsse.* Que vous soyez sensible ou non à ses bienfaits, il ne vous délaisse point. Car il fait luire son Matth. XVIII. 14.

hensible, ni une entière dépendance de son absolue souveraineté, mais encore un retour volontaire à sa bonté infinie, comme à celle où nous trouverons dans la perfection de notre être le terme de nos désirs et le repos de notre cœur. (Bossuet, *Serm.*, tom. v, pag. 222.)

(*) Hom. x *in Epist. ad Roman.*, pag. 529.

Matth. v. 45 soleil sur les bons et sur les méchants, tomber les rosées du ciel sur le juste et sur l'injuste; il prodigue indifféremment à tous les biens nécessaires à la vie. Que si sa Providence s'étend jusque sur ses ennemis, pourroit-elle négliger le soin de ses serviteurs fidèles? Non, non : ne le croyez pas; au contraire, ce sont eux qui sont le plus tendre objet de ses sol-
Luc. xii. 7. licitudes : *Tous les cheveux de votre tête*, a-t-il dit, *sont comptés* (*).

Matth. vi. 8. *Votre Père connoît ce qui vous est nécessaire avant même que vous le lui demandiez.* S'il le connoît, m'allez-vous dire, à quoi bon le demander? Ce n'est pas pour le lui apprendre, mais pour l'obtenir par la ferveur de la prière, par l'humilité, par l'expiation de vos fautes (**).

Dieu est notre consolateur dans nos tribulations. Il permet qu'elles arrivent, tant pour éprouver notre patience, que pour faire éclater sa puissance dans les secours que sa bonté nous ménage. Telle est la conduite ordinaire du Seigneur; écoutez l'Apôtre : *Le Dieu qui nous console en toute tribulation*, non
II. Cor. i. 4. dans telle et telle, nous secourant d'abord et nous abandonnant après, mais en *toute*, nous donnant sa propre miséricorde pour modèle de celle que nous

(*) *Ad Stagir.*, tom. i Bened., pag. 168.

(**) *Opus imperf. in Matth.*, Hom. xix, tom. vii, pag. 249. Voy. l'article *Prière*, *Oraison Dominicale*.

devons exercer envers tous ceux qui souffrent (*).

Pierre demande au Seigneur : *Combien de fois pardonnerai-je à mon frère qui aura péché contre moi?* Il réitère sa demande, il insiste, il n'attend pas même la réponse, tant son ardeur est vive! il a lu dans le cœur de son maître, il connoît sa tendre humanité, son indulgence à l'égard des pécheurs, et voilà le motif de ses pressantes interrogations. Apprenez, mes frères, combien il y a loin encore de la bonté d'un homme d'avec celle de notre Dieu : la première n'est qu'une goutte d'eau comparée à l'immense Océan. Pierre s'est cru magnifique en générosité : écoutez la réponse du maître : *Je ne vous dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à septante fois sept fois* (**).

Matth. XVII. 21.

Ibid. 22.

Comptez, si vous le pouvez, les bienfaits que vous avez reçus de la bonté du Seigneur, non pas seulement ceux qu'il a répandus sur toute la nature, et dont vous jouissez en commun avec tous les hommes, mais tant de grâces qui vous sont personnelles et particulières, dont vous avez été prévenus à chacun des jours de votre vie Comptez celles qu'il vous a départies sans même que vous le sussiez, et qui n'en ont pas moins des droits à votre reconnoissance. Combien de dangers nous avons ignorés, et dont sa

(*) Hom. II *in Epist.* II *ad Corinth.*, tom. X Bened., pag. 421.

(**) *De decem. mill. talent. debit.*, tom. III Bened., pag. 5.

tendre sollicitude pour notre salut nous a garantis ! Source intarissable de clémence et de bonté, il verse à tous moments sur nous des bienfaits dont rien n'arrête le cours (*).

Parlerai-je des bienfaits sans nombre que sa bonté divine nous a prodigués dans l'ordre de la nature et de la grâce? tant d'objets sensibles créés pour notre usage, la savante économie du corps qui nous a été donné, les nobles facultés de l'âme qui en règle tous les mouvements? parlerai-je des événements surnaturels, des oracles par lesquels elle a exprimé sa volonté, des trésors diversifiés à l'infini que répand sa Providence, et cette miséricorde sans bornes qui l'a porté à nous donner son propre Fils? les sources du salut qui nous sont ouvertes par le baptême et les sacrements, les promesses qui nous sont faites d'un royaume à venir, de la future résurrection, d'un héritage bienheureux? Combien donc son Prophète n'avoit-il pas de raison de s'écrier :
Ps. XLVII. 2. *Oh! que le Seigneur est grand, et infiniment louable! combien sa grandeur est incompréhensible* (**)!

Jésus-Christ, bien qu'égal en tout à Dieu son père, semble, la plupart du temps, s'oublier lui-même, pour rapporter à Dieu la gloire de toutes ses actions. Dans les grandes comme dans les petites

(*) Hom. XXVI *in Genes.*, tom. IV Bened., pag. 253.

(**) *In Psalm.* CXLIV, tom. V Bened., pag. 468.

choses, c'est le nom de Dieu qu'il invoque, pour faire admirer sa sagesse et sa Providence. Parle-t-il de Jérusalem ? c'est pour l'appeler *la ville du grand roi du ciel ;* c'est le trône de Dieu, du gouvernement du monde ; c'est lui qui *fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et pleuvoir sur les justes comme sur ceux qui ne le sont pas.* Du tribut de prière que nous lui devons adresser? il en donne la raison ; c'est que *à Dieu appartiennent la royauté, la puissance et la gloire* ; de sa Providence? pour marquer qu'il prend soin des plus petits détails : c'est lui qui *revêt l'herbe des champs.* Le plus communément il l'appelle du nom de Père : *Votre Père céleste sait bien que toutes ces choses vous sont nécessaires.* Il ne dit pas : Dieu sait, mais : *Votre Père,* pour animer la confiance que nous lui devons. S'il est notre père, et un père si tendre, si plein de miséricorde, pourroit-il délaisser ses enfants dans les maux qui les affligent ? L'homme, lui-même, quand il est père, n'abandonne pas ses enfants. (*)

Matth. v. 35.

Ibid. 45.

Matth. xvi. 30.

Ibid. 8.

Ce n'est pas seulement de la Providence, mais de l'amour et le plus tendre ; un amour immense, désintéressé, dont l'ardeur ne se ralentit jamais. Pour en exprimer l'énergie, son Ecriture emprunte des comparaisons tirées des choses humaines ; et, après nous avoir mis sous les yeux plusieurs exemples

(*) Hom. xxii *in Matth.*, tom. vii Bened., pag. 276, 277.

d'amour, de providence et de conduite, elle ne veut pas que nous nous y arrêtions, mais elle nous commande d'élever nos esprits à quelque chose de plus élevé et de plus sublime. Par exemple, un prophète voulant relever le courage de quelques personnes qui gémissoient sur leurs infortunes, et disoient en
Isa. XLIX. 14. se lamentant : *Le Seigneur m'a abandonné, il ne s'est*
Ibid, 15. *plus souvenu d'Israël*, leur répond : *Une mère peut-elle oublier son petit enfant, et n'avoir point de compassion pour le fruit de ses entrailles?* Cela n'est pas possible. Ni le Seigneur non plus ne sauroit oublier l'homme qu'il a fait. La tendresse maternelle est sans doute la plus vive de toutes les affections humaines : eh bien! pour enchérir en-
Ibid. core sur sa similitude : *Quand une mère oublieroit son enfant, moi*, dit le Seigneur, *je ne vous oublierai pas*. Ce n'est donc pas seulement une mère tendre, ni un père toujours ému de compassion pour ses enfants; il est plus encore. Son amour surpasse celui des pères et mères pour leurs enfants, et il y a entre l'un et l'autre plus de distance encore qu'il n'y en a entre la lumière et les ténèbres, entre la bonté et la malice. C'est lui encore qui
Matth. IV. 6. l'atteste : *Quel est l'homme parmi vous qui donne une pierre à son enfant lorsqu'il lui demande du pain, ou qui lui donne un serpent lorsqu'il lui demande un poisson? Que si vous, tout méchants que vous êtes, vous savez bien donner de bonnes choses*

à vos enfants, à plus forte raison votre Père qui est dans les cieux fera-t-il du bien à ceux qui lui en feront la demande? Quelqu'expression qu'emploient les prophètes, quelque rapprochement qu'invente l'imagination pour vous peindre cet amour, allez encore au-delà. Ailleurs, son Ecriture ne se renferme pas dans les termes de ces comparaisons humaines, elle franchit les bornes de la nature, pour aller chercher partout des objets de comparaison. Tout cœur, vivement épris, a besoin de témoigner son amour à celui qui en est l'objet : c'est ce que fait notre Dieu, jaloux qu'il est de nous faire connoître sa tendresse, et l'incomparable excès de sa charité pour nous. *Autant*, nous dit-il par la bouche Ps. CII. 12. de son prophète David, *que le ciel est élevé au-dessus de la terre, autant sa miséricorde est affermie sur ceux qui le craignent; autant que le levant est éloigné du couchant, autant il a éloigné de nous nos péchés.* Ce n'est pas tout : elle descend aux images les plus familières, les plus basses en apparence pour exprimer l'ardeur de cet amour. Après avoir dit qu'il aime comme un père et plus qu'un père, comme une mère et plus qu'une mère, comme un époux et plus qu'un époux, dans la première ferveur de son amour, Dieu lui-même emploie cette image simple, mais frappante. Jonas, dans sa fuite, s'abandonnoit à l'agitation de ses pensées, ne sachant comment expliquer la conduite de Dieu, qui avoit

changé l'arrêt porté contre Ninive ; il se laissoit aller à une tristesse tout humaine. Dieu, qui, pour le garantir de la chaleur du soleil, avoit commandé à la terre de produire un lierre dont le feuillage vint tout à coup ombrager sa tête, et lui donner un agréable rafraîchissement, rendit bientôt ce secours inutile en desséchant la racine du lierre, ce qui avoit jeté le prophète dans une incertitude encore plus embarrassante : que lui répond le Seigneur ?
Jon. IV. 2. *Si tu t'affliges pour cette plante, quoique tu n'aies point travaillé ni pour la produire ni pour la nourrir, trouves-tu étrange que je pardonne à la grande cité de Ninive, où il y a plus de six vingt mille personnes?* etc. Pourquoi ces paroles : *quoique tu n'aies point travaillé ni pour la produire ni pour la nourrir?* c'est-à-dire qu'il a pour les hommes le même amour que les cultivateurs pour celles de leurs plantes qui leur ont coûté le plus de soins. Si donc tu défends avec tant de zèle un ouvrage qui ne t'appartient pas, n'est-il pas bien plus juste que je m'occupe de mon propre ouvrage? S'adressant à ceux-là qui se plaignoient, dans la pensée que Dieu les avoit aban-
Isa. LXV. 11. donnés; il leur répond : *Interrogez-moi sur les choses futures, et donnez-moi, si vous osez, des règles de conduite, touchant mes enfants et les ouvrages de mes mains*, comme s'il disoit : Est-il besoin d'avertir un père qu'il ait soin de son enfant, ou de remontrer à un ouvrier qu'il ne laisse

point périr son ouvrage? Si l'intérêt de l'art, ou le sentiment de la nature garantissent assez l'affection que l'un et l'autre portent à ce qui les touche, ne doit-on pas s'en reposer sur Dieu pour le soin de conserver et de défendre ses enfants ou son ouvrage (*).

Sodome étoit si abominable lorsque Dieu voulut la consumer par un déluge de feu, qu'on ne put voir sans admiration la condescendance qu'il eut pour Abraham lorsqu'il lui permit de plaider en faveur de cette ville rebelle. Abraham en est lui-même surpris. Il craint d'embraser la colère de celui dont il vient solliciter la clémence. « Que l'Eternel ne se courrouce point, dit-il, et je parlerai. Voici, j'ai pris la liberté de parler à l'Eternel, quoique je ne sois que poudre et que cendre. » Cependant Dieu l'écoute, il répond, il accorde ; il est prêt de faire grâce à Sodome, et de pardonner à une multitude innombrable de coupables, s'il se trouve un petit nombre de justes. « Perdrez-vous, dit-il, le juste avec l'impie? Peut-être y a-t-il cinquante justes ; les ferez-vous aussi périr, et ne pardonnerez-vous pas plutôt à la ville, à cause des cinquante justes qui s'y trouveroient?» Et Dieu répond : Je pardonnerai à la ville s'il s'y trouve cinquante justes. Abraham continue : « Peut-être y en aura-t-il quarante, Gen. XVIII. 27.

(*) *Ad eos qui scandalisati sunt*, tom. III Bened., pag. 474—476. Morel, *Opusc.*, tom. V, pag. 766 et seq.

peut-être trente, peut-être vingt, peut-être dix » ; Dieu écoute Abraham, Dieu se laisse conduire par Abraham jusqu'à l'extrémité de ses compassions, et attend, pour ainsi dire, le signal de son serviteur pour frapper les derniers coups sur Sodome. Tant il est vrai que la charité fait son essence, et que les titres de miséricordieux et de compatissant font les premiers rayons de sa gloire (*)!

Qu'est-ce que Dieu n'a pas fait pour nous? Pour nous il a créé toute cette nature périssable qui nous entoure ; pour nous, il créera un jour une nature nouvelle, où il n'y aura plus de changement ni de corruption. Pour nous il a envoyé dans le monde ses prophètes, permettant qu'ils fussent pour nous exposés aux maux de la captivité, de l'injustice, de

(*) Hom. XLII *in Genes.*, tom. IV Bened., pag. 427—429. Analysé dans le *Sermon* de Saurin, pour l'ouverture de la campagne de 1706, t. VI, pag. 251, 252.

Houdry et Montargon ont recueilli de nombreux extraits des prédicateurs modernes, qui ont traité cette matière si féconde et si intéressante de la miséricorde divine. Ils rappellent en outre certains traités de S. François de Sales, de Languet, l'archevêque de Sens; des Pères Croiset, Pallu, Avrillon, sur la confiance due à la miséricorde divine. Les chaires catholique et protestante nous fourniroient de riches suppléments à cette liste : nous indiquons particulièrement le sermon LXVI de La Colombière, *de la miséricorde de Dieu envers les pécheurs*, tom. IV, pag. 38 et suiv., qui semble n'être que la traduction fidèle des textes de saint Chrysostôme; le sermon de Bossuet pour le vendredi de la 3e semaine de Carême, tom. V, pag. 221 et suiv., et quelques pages vraiment admirables de Saurin, *sur l'incompréhensibilité de la miséricorde divine*, tom. VI, pag. 99, 107 et 108.

la persécution. Après les prophètes, il nous a envoyé jusqu'à son propre Fils. Il a consenti que pour nous ce Fils endurât les outrages et la mort; il a châtié le Démon; il nous a assigné une place dans son royaume, à la droite de sa majesté souveraine. Quelles que soient nos ingratitudes, ce n'est jamais lui qui nous abandonne ; mais il ne cesse de nous rappeler à lui par ses propres exhortations. Non content de celles qu'il nous adresse en personne, il suscite auprès de nous des intercesseurs chargés par lui-même de demander grâce en notre faveur: *Laissez-moi,* disoit-il à Moïse, *je veux les exterminer;* et en parlant ainsi, il ne vouloit que l'exciter davantage à redoubler ses instances. C'est ce qu'il fait encore aujourd'hui à notre égard : il répand dans quelques âmes choisies le don de la prière, afin qu'elles sollicitent par leurs prières la grâce de tout le peuple. Est-ce donc qu'il a besoin qu'on le prie ? Non, pour lui-même assurément ; c'est pour nous seuls, pour empêcher que nous ne tombions encore plus bas, pour nous forcer à nous sauver. Combien de fois ne l'entendez-vous pas dire qu'il pardonne en faveur de tel ou tel ; de David, par exemple ? il semble ne demander qu'une occasion de se ménager des réconciliations avec ceux qui l'outragent, oubliant en quelque sorte le sentiment de sa propre dignité, en se rendant à des vœux étrangers, plutôt que d'agir par sa seule indépendance. Mais il veut aussi qu'en

Exod. XXXII. 10.

nous sauvant, nous ne fassions pas de son indulgence un prétexte de relâchement. Voilà pourquoi il se montre courroucé jusqu'à défendre à son prophète Jérémie de prier pour son peuple ; *car*, lui dit-il, *je ne vous écouterai pas*. Etoit-il vrai qu'il ne permît pas qu'on le priât pour les Juifs, lui qui souhaite tant notre salut ? Ces paroles n'étoient qu'une menace, par laquelle il cherchoit à les effrayer ; et le prophète le savoit bien, puisqu'il ne cessa point de prier. La miséricorde du Seigneur se reconnoît bien dans les paroles qu'il ajoute immédiatement après la menace : *Que vient faire dans ma maison cette nation qui étoit mon peuple bien aimé, elle qui commet des abominations?* C'étoient des plaintes par lesquelles il essayoit de faire entrer dans les cœurs ingrats une salutaire confusion. Ainsi, quand vous l'entendez porter contre une cité criminelle cette sentence : *Quand vous vous laveriez avec le nitre, et que vous emploieriez toutes les herbes pour vous purifier, vous demeurerez toujours souillée devant moi* : Est-ce qu'il veut la désespérer ? Non, mais l'engager à la pénitence, bien que l'arrêt prononcé contre les Ninivites parût être absolu, sans nulle restriction Aussi la menace produisit-elle son effet. Même intention dans la défense faite à Jérémie de prier pour son peuple.

Jerem. XI. 14.

Ibid. 15.

Ibid. II. 21.

Les Juifs étoient des malades incurables. Dieu leur ordonne de rester dans leur pays, et leur dé-

fend d'aller en Égypte. Les calamités que leurs pères y avoient subies, avoient échappé à leur mémoire : sans respect pour la défense du Seigneur, ils fuient en Egypte. Dieu veut bien le leur pardonner, et il se réduit à leur demander de ne pas se mêler aux impiétés de ce peuple idolâtre : ils n'obéissent pas davantage. Dieu leur envoie son prophète pour leur adresser de salutaires avertissements, et empêcher qu'ils ne comblent leur iniquité ; lui-même il s'attache à leurs pas, la verge à la main, comme un père tendre dont les yeux suivent un fils coupable partout où il va s'égarer. Telle est l'intention dans laquelle il envoie Jérémie en Égypte, Ezéchiel à Babylone, les pénétrant de son Esprit, leur inspirant pour les pécheurs la même charité compatissante dont lui-même est rempli (*).

Si Dieu ne nous aimoit pas, pourquoi nous auroit-il créés? Lui étions-nous nécessaires ? Ne pouvoit-il se passer de nous et de notre service ? mais quel besoin en a-t-il? *J'ai dit au Seigneur,* s'écrie le Prophète : *Vous êtes mon Dieu, parce que vous n'avez nul besoin de mes biens.* J'entends les cœurs ingrats et insensibles aux merveilles de la Providence, nous demander quelles sont les preuves de sa bonté libérale. Pourquoi tant d'inégalités parmi les hommes, Ps. xv. 2.

(*) Hom. xiv *in Epist. ad Rom.*, tom. ix Bened., pag. 546, 587. Voyez Saurin, *Serm.*, tom. ix, pag. 228.

ces disproportions dans les corps, dans les fortunes, dans les conditions? Que je leur demande à mon tour : Qu'en conclurez-vous? que tout se fasse au hasard? Au sein du paganisme même, on me répond qu'il y a une intelligence qui règle le monde, car s'il n'y en avoit point, d'où vient que vous reconnoissez des dieux? S'il en existe, il y a donc aussi une Providence qui s'étend à tout; sans quoi il n'y auroit que confusion et discorde. Donnez un ouvrage à faire à des mains sans intelligence, quels que soient les matériaux qu'elles aient à leur disposition, qu'en sortira-t-il? rien qu'un ouvrage sans art et sans solidité. Un vaisseau, quelque bien équipé qu'il fût d'ailleurs, s'il manque d'un pilote habile, non-seulement n'arrivera pas au but que l'on se propose, mais il échouera au moindre écueil. Vous ne voulez pas de la Providence pour gouverner l'univers : substituez le hasard, comment le hasard a-t-il pu le faire, comment peut-il le conserver (*)?

(*) Hom. XIX *in Epist. ad Ephes.*, tom. XI Bened., pag. 137, 138 (resserré). Voyez plus bas à l'article *Providence*.

Accord de la miséricorde et de la justice divines.

HOMÉLIE XVII sur la Genèse : *Et ils entendirent ensuite la voix du Seigneur, qui se promenoit dans le jardin après midi.* (Gen. III. 8.)

Nous croyons avoir suffisamment éclairci dans nos précédentes instructions les paroles de l'Ecriture sur l'arbre de vie, que l'on y appelle l'arbre de la science du bien et du mal. Poursuivons aujourd'hui notre commentaire, pour vous faire reconnoître de plus en plus l'inestimable bonté de notre Dieu ; avec quelle paternelle condescendance il ménage les intérêts de notre salut. Car il n'est rien qu'il n'ait fait pour honorer l'homme, cet ouvrage de ses mains, cet être doué de raison, qu'il vouloit élever à l'égal des célestes intelligences, en le rendant, s'il l'eût voulu, impassible, immortel comme les Anges. Après que nos premiers parents eurent transgressé la loi qui leur avoit été donnée, au mépris des menaces qui leur avoient été faites pour assurer leur fidélité, le Seigneur ne cessa pas de se montrer miséricordieux envers eux ; mais toujours semblable à lui-même, imitant la clémence d'un père qui, voyant son fils dégrader sa noblesse, et renoncer à ses hautes destinées pour se traîner dans la fange, cédant à la tendresse paternelle, ne laisse point le coupable sans

T. IV Bened., pag. 333.

Gen. II. 17.

secours, et lui témoigne encore un intérêt compatissant pour l'arracher par degrés à sa bassesse, et le rétablir dans les droits qu'il a perdus. C'est ainsi que Dieu en agit avec l'homme. Il s'en approche avec l'empressement du médecin qui accourt près du malade gisant sur le lit de la souffrance, qu'il réclame ou non le secours de son art. Relisons le texte, pour vous faire encore plus vivement sentir jusqu'où va la miséricorde du Seigneur : *Et ils entendirent la voix du Seigneur, qui se promenoit dans le jardin après midi, et ils se cachèrent de devant sa face,*
Pag. 434 *parmi les arbres du jardin.* Ne passons pas légèrement sur les paroles de nos Saintes Écritures; mais sans nous arrêter à la lettre. Ce n'est que pour se proportionner à la foible portée de notre intelligences qu'elles empruntent ces images abjectes. La manière dont Dieu agit pour notre salut n'a rien qui déroge à sa dignité. Si nous nous renfermions dans le sens littéral des termes que nous venons d'entendre, si peu analogues à l'idée que nous devons nous faire de la majesté divine, nous risquerions de nous méprendre grossièrement. Il étoit bon de vous donner cet avertissement avant d'aller plus loin. *Ils entendirent la voix de Dieu, qui se promenoit dans le jardin.* Quoi donc? est-ce que Dieu se promène? est-ce qu'il a des pieds? le ravalerons-nous à ces formes humaines si peu dignes de sa sublime nature? Non, mes frères, Dieu ne marche pas; loin de nous

une telle pensée (1). Comment supposer des pieds à cette immensité souveraine présente en tous lieux et qui les remplit tous? Le Dieu qui a pour trône le ciel, et la terre pour escabeau, pourroit-il être renfermé dans un jardin? il y auroit de l'absurdité à le penser. Que veut dire le texte sacré par ces paroles : *Ils entendirent la voix du Seigneur Dieu, qui se promenoit dans le jardin?* qu'il avoit l'intention de leur faire sentir la faute qu'ils avoient commise, pour les pénétrer d'un vif remords : ce qui eut lieu en effet. Aussitôt que Dieu leur a fait sentir sa présence, vous les voyez tellement hors d'eux-mêmes qu'ils ne songent qu'à se soustraire à ses regards. A peine ils se sont rendus criminels en méconnoissant la loi du Seigneur, que la honte et la confusion s'emparent de leurs cœurs. Juge incorruptible, la conscience s'élevoit dans l'âme du premier coupable; elle réclamoit à haute voix, elle le dénonçoit à lui-même, et lui mettoit sous les yeux l'acte d'accusation qui lui reprochoit l'énormité de sa faute. Bienfait signalé de la miséricorde divine, à côté du crime elle a placé le remords. En formant l'homme, Dieu nous a donné une conscience accusatrice, infatigable, dont il est impossible d'éluder les arrêts. Vous auriez beau dérober à tous les hommes

(1) Notre saint patriarche étoit souvent obligé de combattre une secte fort répandue de son temps, sous le nom d'*Antropomorphites*, reste de paganisme qui donnoit à la Divinité un corps et des sens.

la connoissance du crime que vous avec commis, vous portez dans vous-même un tribunal secret qui vous suit quelque part que vous alliez; bourreau de votre cœur, toujours armé de fouets auxquels il vous est impossible d'échapper. Il est avec vous, sans relâche, dans la place publique comme dans le foyer domestique, dans le tourbillon du grand monde comme dans la solitude, à votre table, au chevet de votre lit, partout, sans cesse vous reproduisant votre crime, et avec lui le châtiment qu'il a mérité, toutefois salutaire persécuteur qui vous apporte le remède à votre blessure, ne se déconcerte point par vos froideurs, et ne cherche qu'à vous sauver.

Tel est le bienfait de la conscience (1). En retraçant continuellement sous nos yeux l'image des fautes que nous avons commises, et ne permettant jamais que le souvenir s'en efface de notre mémoire, elle prévient des chutes nouvelles. Elle nous sert en nous punissant; elle n'enfonce si profondément l'aiguillon que pour nous relever. Ah! si, nonobstant un aussi puissant secours, il nous arrive encore à la plupart d'entre nous de succomber victimes de notre foi-
Pag. 135. blesse et de notre lâcheté, que seroit-ce s'il ne nous eût été donné? Aussi voyez notre premier père : aussitôt après son péché, sa conscience s'éveille; frappé de terreur, il songe que Dieu est sur ses pas, et ne

(1) Voyez au volume suivant l'article *Conscience*.

pense plus qu'à se cacher. Pourquoi? parce qu'il se voit en présence d'un accusateur inexorable, de sa conscience. Personne ne lui reproche son crime; il est sans témoins. Non : il y en a un secret qu'il porte au fond de lui-même. Ajoutez qu'en même temps que sa conscience l'accuse, il s'est senti dépouillé de la gloire, dont lui et sa compagne étoient jusque là revêtus. L'un et l'autre ont commencé à reconnoître leur nudité, et à se faire honte à eux-mêmes. Plus d'autre vêtement que la confusion dont leur péché les a couverts. Forcés d'en rougir, ils essaient de se cacher. *Ils ont entendu*, dit notre texte, *la voix du Seigneur Dieu, qui se promenoit dans le jardin après midi;* et ils se sont cachés pour fuir la présence du Seigneur, parmi les arbres du jardin. Déplorable effet du péché! Voyez, ô mon frère! dès qu'il s'est fait jour dans le cœur, il y fait entrer avec lui la honte et le remords : ce n'est pas tout, il aveugle l'esprit jusque là le plus éclairé. Cet homme auparavant doué d'une si haute sagesse, qui se manifestoit avec éclat par des œuvres surnaturelles et des paroles où brille le caractère de la prophétie, à peine il a entendu la voix du Seigneur : troublé, éperdu, il court se cacher avec sa complice parmi les arbres du jardin. Étrange délire de se croire caché à l'œil du Seigneur, qui est présent partout, de cette Toute-Puissance souveraine qui a tout créé de rien, qui plonge dans les abîmes et dans les

secrets des cœurs! Ne vous en étonnez pas : bien qu'il soit impossible de rester ignoré, le pécheur n'en veut pas moins rester caché : du moins fait-il tous ses efforts pour l'être. La honte est un poids qui les accable; et pour échapper à la confusion de leur nudité, ils vont se cacher où? parmi les arbres du Paradis. Vous diriez ces domestiques insolents qui, pour fuir l'œil de leur maître irrité, vont cacher dans les coins et recoins de la maison leur trouble et leur frayeur. Ainsi Adam et Eve, faute d'asile, en vont chercher dans la maison même du maître qu'ils ont outragé, parmi les arbres de son jardin. La circonstance du temps n'est pas à dédaigner. *Le Seigneur Dieu se promenoit dans le jardin après midi*, immédiatement après que le délit avoit été commis; Dieu n'a pas différé un moment. A l'instant même où le coup vient d'être porté, le médecin se présente, pour mettre l'appareil sur la plaie encore
Pag. 136. toute récente, sans lui laisser le temps de s'envenimer. Tel est l'empressement que la miséricorde divine met à nous secourir : elle sait combien l'ennemi de notre salut met d'ardeur à nous perdre depuis le malheureux triomphe qu'il a obtenu sur nos premiers parents. Après que, foibles et imprévoyants comme eux, nous nous sommes livrés aux perfides séductions de l'ennemi, le Seigneur se hâte de se rendre près de nous, il vient siéger, mais comme un Juge compatissant, sur le

tribunal sévère de notre conscience, et là il se fait rendre compte.

Voilà donc les coupables en sa présence : assistons à l'interrogatoire ; écoutons attentivement et les réponses des accusés, et l'arrêt qui va être rendu, tant contre eux que contre le perfide instigateur du crime. Je sollicite, mes frères, une nouvelle attention de votre part; que vos cœurs se remplissent d'une religieuse terreur (1). Si, quand vous assistez à une procédure où le juge se montre à vos yeux, assis sur un tribunal élevé, devant lui, les accusés, dans l'attente de leur arrêt, déjà soumis aux tortures de

(1) Il y a dans un des discours de Saurin, un morceau de l'effet le plus dramatique, sur la sorte de plaidoyer que Dieu daigne engager avec Israël. D'après les paroles de Michée : Le Seigneur veut entrer en jugement avec son peuple, et se jusifier avec lui. (Mich. VI. 2.) « Voici, dit » l'orateur, voici Dieu, non-seulement souffrant que le pécheur » plaide sa cause devant lui, et suspendant ses droits souverains, mais » le voici prêt à plaider lui-même en la présence du pécheur; le voici » descendant de son tribunal, rendant compte de sa conduite.... Quel pro- » cès! jamais cause pareille ne fut plaidée devant des juges. Jamais tribu- » nal ne fut instruit d'une affaire si importante; et les parties de ce procès » et la manière dont il se plaide, et la matière dont il s'agit, tout y est » digne d'attention. » (*Serm.*, tom. I, pag. 233—239.) Cette pensée est développé dans le discours avec cette chaleur de mouvement que M. le cardinal Maury a cru pouvoir appeler *Bossuétique*. Plusieurs des traits qui s'y font remarquer se rattachent naturellement à cette homélie de saint Jean Chrysostôme. Je crois bien que le ministre protestant a été inspiré par son propre génie, plutôt que par l'imitation. Il ne seroit pas difficile de rendre à la chaire catholique cet éloquent morceau, en l'appuyant de l'autorité du saint patriarche ; et l'on peut répondre de l'impression qu'il produiroit sur l'auditoire.

la question, si, dis-je, vous ne pouvez vous défendre d'un sentiment de crainte, et si vous êtes curieux d'entendre le juge parler, les prévenus répondre aux interrogations, quel plus vif intérêt ne devons-nous pas à cette enquête où agit personnellement le Créateur de la nature, qui va prononcer sur le sort de ses créatures! Au reste, vous allez voir quelle différence entre les jugements de Dieu, toujours dirigés par sa miséricorde, et ceux des hommes dans leur inflexible sévérité à l'égard d'hommes comme eux.

Vers. 9. *Le Seigneur Dieu appela Adam, et lui dit: Adam, où êtes-vous?* Vous la reconnaissez, dès la première demande, cette clémence admirable de notre Dieu. C'est lui qui, de sa propre bouche, daigne interroger le coupable. Les hommes n'en agissent point entre eux de cette manière; car vous savez bien que dans nos tribunaux, les juges n'adressent aux malfaiteurs leurs questions que par intermédiaire. Ceux-ci, de même, ne peuvent faire parvenir leurs réponses que par la même voie: la seule flétrissure d'une accusation publique leur enlève l'honneur d'une correspondance directe. Tel est l'usage établi dans la plupart de nos enquêtes. Ici le Seigneur se montre bien plus généreux. Il appelle Adam: *Adam, où êtes-vous?* Il l'appelle par son nom, afin de l'enhardir, et que la confiance due à une aussi
Pag. 137. prévenante bonté prévale sur la honte qui enchaîne

sa langue : *Où êtes-vous ?* comme s'il lui disoit : Quel changement vient de s'opérer ! Quelle différence de l'état où je vous avois laissé, d'avec celui où je vous retrouve ! Naguères brillant de gloire, aujourd'hui quel dénuement ! Où êtes-vous, quelle est la cause de cette étrange révolution ? Comment se nomme l'assassin, le voleur qui vous a dépouillé de toutes vos richesses pour vous jeter dans ce comble de misères ? Vous avez eu peur de vous voir nu ; d'où saviez-vous que vous l'étiez ? Et quelles mains vous ont enlevé la riche parure qui vous couvroit ? qui vous portoit à vous cacher aux yeux de votre bienfaiteur, de celui qui vous avoit favorisé de tant de priviléges ? Vous voulez vous cacher, et de qui ?

Adam répond : *J'ai entendu votre voix dans le jardin, et j'ai eu peur, parce que j'étois nu, c'est pourquoi je me suis caché.* Vous étiez nu, qui vous l'a appris ? quel autre que vous-même pouvoit vous en instruire ? le saviez-vous avant d'avoir mangé du fruit de l'arbre que je vous avois défendu ? Vers. 10.

Arrêtons-nous, mes frères, sur ces détails qui nous montrent dans tout son jour l'inépuisable miséricorde du Seigneur. Il pouvoit ne pas adresser une parole au coupable, mais prononcer à l'instant l'arrêt de mort dont il l'avoit menacé, en cas de désobéissance ; il ne le fait pas, il comprime sa juste indignation ; suspendant les effets de son courroux,

il l'interroge, lui permet de se défendre ; il réitère ses questions, pour lui donner le loisir de produire ses moyens, s'il en a, de justification ; leçon pour les juges de la terre, à qui la conduite du maître des hommes apprend à user d'indulgence envers ceux qui sont traduits à leur tribunal, à ne pas leur parler avec dureté, ni avec une sévérité farouche, mais à les traiter avec patience et compassion, comme étant homme aussi bien qu'eux, et à tempérer les rigueurs du jugement par la miséricorde.

Vers. 11. *D'où avez-vous su que vous étiez nu? n'est-ce pas parce que vous avez mangé du fruit du seul arbre que je vous avois défendu de manger?* Ne croiriez-vous
Pag. 438. pas entendre un ami converser tranquillement avec son ami, plutôt qu'un juge qui somme le coupable d'avoir à lui déclarer son délit? Remarquons cette parole : *du seul arbre*. Avois-je mis des bornes si étroites à vos jouissances? au contraire, n'avois-je pas livré à votre discrétion tous les fruits de ce jardin, à la réserve de celui-là seul ; parce qu'il falloit bien vous apprendre que vous aviez un maître, à qui vous deviez l'obéissance? Plutôt que de vous contenter de votre abondance, quelle funeste sensualité vous a porté à dédaigner tous les autres, à ne vouloir pas consentir à demeurer privé de celui-là au mépris de mon commandement, au risque du châtiment dont vous étiez menacé? car je vous l'avoit prédit : par la crainte que je cherchois à vous

inspirer, je voulois élever une barrière que vous ne pussiez franchir sans vous précipiter dans un abîme de maux, et je vous en avois averti ; qu'y avez-vous gagné? La défense que je vous avois faite de manger de ce fruit n'avoit d'autre but que de vous sauver du malheur où vous êtes tombé. Quel pardon pouvez-vous espérer après une telle ingratitude? Comblé de mes bienfaits, instruit par mes paternelles leçons, vous saviez à quels dangers vous vous exposiez en contrevenant à mes ordres : vous avez tout méprisé ; vous voilà déchu à la fois de tous vos biens. Peut-être vous avez cru que les conseils d'un autre étoient préférables à l'ordre de votre Dieu ; l'espoir de plus grands biens vous a déçu : l'expérience vous démontre combien il étoit dangereux de vous en reposer sur une autre parole que la mienne.

A ces interpellations, que va répondre l'accusé?

Adam répondit: *La femme que vous m'avez donnée pour compagne m'a présenté du fruit de cet arbre, et j'en ai mangé.* Vers. 12.

Adam n'a plus qu'à recourir à la miséricorde de son juge. Tant de patience afait impression sur son cœur ; elle lui a fait voir l'énormité de son crime, et ne pouvant le dissimuler, il le rejette sur un autre : *La femme que vous m'avez donnée pour compagne m'a présenté du fruit de cet arbre, et j'en ai mangé.* La femme que vous m'aviez donnée

comme une aide près de moi, c'est elle qui a fait ma ruine. Destinée à être mon soutien, elle est devenue la cause de ma perte, et de mon ignominie. C'étoit de vos mains que je l'avois reçue ; elle m'a présenté, poussée par je ne sais quel mouvement, du fruit de cet arbre, et j'en ai mangé.

Une semblable excuse, bien qu'elle semble atténuer la faute, étoit-elle recevable? Oublier mes commandements, préférer aux paroles de votre Dieu un don étranger! Plutôt que d'écouter votre femme, c'étoit à vous à la garantir du piége, à vous qui en étiez le chef, à vous pour qui je l'avois créée. Au lieu de subvenir à sa foiblesse, vous l'avez partagée ; en lui cédant l'empire, vous avez causé ses maux et les vôtres : ne vous en prenez donc qu'à vous-même de votre lâcheté; car, avec quelque résistance de votre part, votre femme ne vous eût pas entraîné dans l'abîme. Quelles insinuations, quels discours provoquoient votre défaite? quel moyen de séduction fut employé par elle? aucun; elle a présenté le fruit, vous avez tout oublié, vous l'avez pris de ses mains.

Dieu a fait entendre ce langage à Adam, pour réfuter l'excuse prétendue alleguée par lui, en rejetant sa faute sur la femme. Nouveau trait de clémence de la part du Seigneur : il ne dédaigne pas
Vers. 12. de s'adresser à la femme à son tour : *Pourquoi*, lui demande-t-il, *avez-vous fait cela?* Vous avez en-

tendu la plainte dirigée contre vous par votre époux, par celui à qui je vous ai donnée pour être sa consolation et son soutien, de même nature que lui. Pourquoi avez-vous fait cela, ô femme? pourquoi êtes-vous devenue l'artisan de son malheur et du vôtre? Elle répond : *Le serpent m'a trompée, et j'ai mangé de ce fruit* (1). Celle-ci ne se défend pas mieux; et de même qu'Adam avoit rejeté sa faute sur sa femme, ainsi Ève essaie-t-elle de présenter un autre coupable. Elle convient de sa faute : *C'est le serpent* qui m'y a engagée en me trompant. Quelles sérieuses réflexions se présentent ici à la pensée! Ni l'un ni l'autre n'accusent la nécessité, ne parlent de violence qui leur ait été faite. C'est une action libre et volontaire qui a déterminé le crime. Ève a présenté le fruit, Adam l'a reçu. La femme s'est laissée tromper par le serpent; l'un et l'autre étoient libres de ne pas céder. Le serpent lui-même n'a point agi tyranniquement; il a donné un conseil, non intimé un ordre. *Le serpent m'a trompée, et j'ai mangé du fruit.* Le Seigneur ne presse pas davantage ses demandes; s'il en a fait, ce n'étoit pas pour s'instruire

Pag. 140.

(1) « Mais pourquoi vous laissiez vous tromper? N'aviez-vous pas tout ensemble votre libre arbitre et ma grâce? Pourquoi avez-vous écouté? La conviction étoit facile, mais Dieu en laisse l'effet à la conscience d'Ève; et, se tournant vers le serpent, dont l'orgueil et l'obstination ne lui permettoit pas de s'excuser, sans lui demander de *pourquoi*, ainsi qu'il avoit fait Adam et Ève, il lui dit décisivement, et tout court : *Parce que*, etc. » (Bossuet, *Élévat.*, tom. x, Collect. in 4°, pag. 102.)

de ce qu'il ignoroit, lui à qui rien n'est caché. Ève a tout confessé par ce mot : *Le serpent m'a trompée.* Elle convient qu'elle s'est laissée prendre à la trompeuse promesse qui lui a été faite, qu'après avoir
Gen. III. 5. mangé de ce fruit, ils deviendroient comme des Dieux. Après donc avoir reçu la déclaration des deux coupables, Dieu s'adresse au provocateur,
Pag 141. non pour entendre sa défense, non pour l'interroger comme il avoit fait à Adam et Eve, mais pour lui prononcer sa sentence.

Vers. 14. Le Seigneur Dieu dit au serpent : *Parce que tu as fait cela.* Observez bien la différence du langage : il ne dit plus, ainsi qu'à la femme : *Pourquoi avez-vous fait cela?* mais *Parce que tu as fait cela ;* parce que tu as été l'auteur de tout le mal, que tu as donné ce funeste conseil, que ton cœur envieux s'est déchaîné contre l'œuvre de mes mains : *Tu es maudit entre tous les animaux et toutes les bêtes des champs ; tu ramperas sur le ventre, et tu mangeras la poussière tous les jours de ta vie. Je mettrai une inimitié entre toi et entre la femme, entre ta race et la sienne. Cette race te brisera la tête, et tu lui briseras le talon.*

Vous êtes impatients de savoir pourquoi, quand le Démon a emprunté la forme du serpent pour tromper nos premiers parents, c'est le serpent, c'est l'instrument qui est puni. Ici encore vous allez voir éclater la miséricorde divine. Un père à qui le fer

d'un assassin a enlevé un fils, objet de sa tendresse, commence par décharger son courroux sur le fer homicide, qu'il brise en morceaux. Dieu en agit ici de la même manière. Il châtie le serpent que le Démon avoit fait servir à sa criminelle manœuvre, en lui infligeant une peine perpétuelle, pour nous faire comprendre, par cette image sensible, combien le Démon lui est odieux ; et puisqu'il sévit avec tant de rigueur contre ce qui ne fut qu'instrument, je vous laisse à penser du traitement que reçoit l'auteur même de l'attentat. Jésus-Christ nous l'apprend dans son Evangile, où il dit à ceux qui se trouvent placés à sa gauche : *Retirez-vous de moi, maudits, allez brûler dans le feu éternel qui a été préparé pour le Démon et pour ses Anges.* Dans ce feu, vous l'entendez, dont la flamme ne s'éteindra jamais. Effroyable destinée pour ceux qui, en négligeant leur salut, s'exposent au supplice affreux préparé pour le Démon; quand il dépendroit d'eux de mériter, en s'attachant à la vertu chrétienne, d'entendre sortir de la bouche de Jésus-Christ ces consolantes paroles : *Venez, ô les bénis de mon père, posséder le royaume qui vous a été préparé dès la naissance du monde.* D'un côté l'enfer avec ses flammes éternelles, de l'autre le royaume du ciel promis à la fidélité. Dans cette alternative, pensons au salut, éloignons-nous du mal, fermons l'oreille aux séductions du Démon.

Matth. xxv. 41. Pag. 142.

Ibid.

Revenons à notre sujet, et voyons, si je n'abuse pas de votre patience à m'entendre, voyons l'issue de la procédure : ne quittons pas ce théâtre de la miséricorde divine. Si vous prenez à des causes purement humaines un intérêt tel que souvent il vous arrive de passer des journées entières à écouter des débats judiciaires, à entendre le prononcé du juge, combien plus ne devez-vous pas apporter d'empressement à connoître la décision d'un procès où le Dieu des miséricordes, après avoir décerné contre le Démon et son organe une aussi effroyable sentence, adoucit la rigueur de son jugement en faveur de l'homme et de la femme coupables ! Parce que la malédiction prononcée contre le Démon relégué loin de nous dans les enfers, n'avoit pas un effet apparent à nos yeux, il a voulu nous en donner un témoignage sensible par la punition du serpent, condamné *à ramper sur le ventre, à manger la poussière tous les jours de sa vie.*

Pag. 142. Je mettrai une inimitié entre toi et la femme. *La race de la femme te brisera la tête.* C'est ce qui se vérifie tous les jours sous nos yeux conformément à la
Luc. x. 19. prédiction de Jésus-Christ : *Je vous ai donné le pouvoir de fouler aux pieds les serpents et les scorpions ;* c'est-à-dire, dans le sens spirituel indiqué par le même évangéliste, *toute la puissance de l'ennemi* (1).

(1) Notre éloquent docteur ne s'arrête point en cet endroit à une autre

Suite de l'Homélie, analysée.

Sentence portée contre la femme. Les douleurs de l'enfantement. La fécondité est la gloire de la femme; c'est là que Dieu met son supplice; ce n'est qu'au péril de sa vie qu'elle devient féconde. Ce supplice n'est pas particulier à la femme. La race hu- Pag. 144.

conséquence de la prédiction, non moins importante, celle qui concernoit la victoire future du Messie sur le serpent. Il l'a fait ailleurs avec tout l'éclat de son talent, dans un sermon sur la solennité de la Pâque (tom. III Bened., pag. 742), où il fait ressortir admirablement l'analogie entre ce qui fut l'instrument de notre perte, et ce qui a fait notre salut : *Per ea quæ Diabolus nos expugnavit, per ea ipsa Christus ipsum superavit. Quomodo Virgo, lignum et mors nostræ cladis symbola erant; etenim virgo erat Eva*, etc., ainsi que dans son explication du Ps. XLIV, tom. V Bened., pag. 171, et dans toute l'homélie *sur le serpent d'airain* élevé dans le désert, figure de Jésus-Christ Sauveur par la malédiction à quoi il a bien voulu se dévouer au jour de sa Passion (tom. VI, édit. Morel, *Opusc.*, pag. 53). Tous nos théologiens, même de diverses communions, ont expliqué dans le même sens les paroles de la prophétie; ils y ont reconnu ce Restaurateur de la nature humaine dégradée, cet Être bienfaisant haï et persécuté par le Démon, mais supérieur à sa rage et à sa malice, et dans le Messie promis au monde, Jésus-Christ, fils de Marie, fils de David. On peut consulter Wuitasse, Tournely, Hoock, Abbadie, Le Franc de Pompignan, D. Calmet, Bossuet, *Élévat.*, tom. X, Collect. in-4°, pag. 129.

Au reste, la première interprétation donnée par saint Jean Chrysostôme à la prophétie, n'en a pas moins de justesse, puisqu'elle a été vérifiée par l'événement. « Jésus-Christ, dit encore notre savant évêque de » Meaux, a rétabli cet empire sur les animaux d'une manière plus haute, » lorsqu'il a dit, racontant les prodiges que fera la foi dans ceux qui » croient : Ils dompteront les serpents; et les poisons qu'ils boiront ne » leur nuiront pas. » (*Ibid.*, pag. 92.)

maine est maudite, pleine, dès la conception et dès la naissance, de confusion et de douleur, et de tous côtés environnée de tourment et de mort. L'enfant ne peut naître sans mettre sa mère en péril, ni le mari devenir père sans hasarder la plus chère moitié de sa vie.

Pag. 145. Mais jusque dans la rigueur du châtiment, mélange de sévérité et de clémence. Les douleurs de l'enfantement sont balancées par des consolations qui bientôt font oublier ce qu'il en a coûté pour être mère. Ainsi l'a ordonné la Providence divine, pour la conservation de l'espèce humaine.

Joann. XVI. 21.

Ève était faite pour être à l'homme une douce société, sa consolation; elle s'enorgueillissoit de cette destination; mais Dieu y mêle la sujétion, et il change en une amère domination cette tutélaire supériorité qu'il avoit d'abord donnée à l'homme. Parce qu'elle s'est dégradée elle-même par son indiscrète complaisance à écouter le serpent, elle en est punie par l'assujettisement qui la courbe sous la puissance de son mari. Elle n'a pas su commander; elle sera contrainte d'obéir.

Pag. 146.

Sentence portée contre l'homme. La terre est maudite dans son travail. Féconde dans son origine, elle dispensoit l'homme du travail d'une culture laborieuse. Elle n'avoit été créée que pour fournir d'elle-même les fruits qui naissent de son sein; désormais la malédiction prononcée contre l'homme pécheur

Pag. 147.

s'étendra sur la terre ; il faudra lui arracher ses dons par force, et parmi des travaux continuels.

Jusqu'à ce que tu retournes à la terre dont tu as été formé, et que tu deviennes poussière. Il n'y a point d'autre fin de nos travaux, ni d'autre repos pour nous que la mort et le retour à la poussière d'où nous avons été tirés. Dieu avoit tout fait pour prévenir cette déplorable issue. C'est l'homme seul qui a causé sa ruine. Répétons-nous souvent à nous-même cette sentence terrible : *Tu es poussière, et tu retourneras en poussière.* Elevons plus haut nos pensées : songeons à l'infinie miséricorde de notre Dieu qui nous a rétablis dans notre première dignité et nous a ménagé les moyens de recouvrer les biens inestimables de son royaume, tout terre et poussière que nous sommes. Quelle ingratitude ne seroit-ce pas, après que lui-même, tout Dieu qu'il est, n'a pas dédaigné de s'associer à notre nature terrestre, et de mourir pour nous arracher à la mort et nous rouvrir le ciel, quelle ingratitude, dis-je, de ne répondre à ses empressements que par des froideurs, d'asservir à la chair une âme faite pour l'immortalité, de l'enchaîner à des affections terrestres et rampantes (*). Gen. III. 19.

Toute la conduite de Dieu, admirable tempérament de justice et de clémence. S'il n'écoutoit jamais que sa justice, tout périroit : *N'entrez pas* Ps. CLXII. 2.

(*) Tom IV Bened., pag. 133—149.

en jugement avec votre serviteur, ô mon Dieu; car il n'est point d'homme sur la terre qui parût être juste à vos yeux. S'il ne servoit jamais que sa clémence, la plupart en deviendroient plus relâchés. C'est pour l'intérêt de notre salut qu'il mêle l'une à l'autre (*).

« Les hommes sont passionnés; presque toujours ils menacent par colère et avec emportement. Je puis donc craindre que leur colère ne dure plus long-temps que mon péché, et que, m'ayant menacé coupable, ils ne s'échappent à me punir repentant, parce que c'est la passion, rarement la raison qui les domine. Or, en Dieu, jamais la colère n'est passion; c'est toujours la justice qui la produit et la sagesse qui la règle. Il ne menace que par bonté; jamais pour satisfaire à son propre ressentiment (**). »

Vous voudriez que Dieu punît à l'instant le pécheur qui l'outrage. S'il avoit tenu cette conduite à l'égard de Paul, quand il blasphémoit contre le nom du Seigneur, quand il étoit persécuteur, Paul seroit-il devenu un vase d'élection, l'athlète et le héraut de Jésus-Christ? Madeleine auroit-elle édifié le monde par sa conversion? Disons la même chose du Larron, de chacun de nous. Que si le pécheur abuse de la clémence pour s'opiniâtrer dans le crime, il

(*) *In Psalm.* cx, Morel, *Opusc.*, tom. III, pag. 302.

(**) *Ad Theodor.*, tom. I Bened., pag. 5; traduit par La Rue, *Serm. sur le péché d'habitude*, *Carême*, tom. II, pag. 311.

n'échappera pas à la justice. *La justice*, dit le Prophète, *demeure dans les siècles des siècles* (*). Ps. cx. 3.

Quand vous péchez, votre conscience vous accuse, elle vous condamne. Si vous ne pouvez échapper à la sévérité de ses jugements, comment pourriez-vous vous soustraire à celle des jugements de Dieu? Tout injuste que vous êtes, vous vous condamnez vous-même; et Dieu, la justice souveraine, pourroit vous absoudre? Mais il est bon. Eh! c'est cette bonté même qui doit vous faire trembler. Parce qu'il est bon, il diffère votre châtiment; mais il est juste, et plus il s'est montré bon, plus vous avez à redouter sa justice, si vous ne la prévenez par le repentir. Et de même que ceux qui usent bien des richesses de sa bonté trouveront leur salut dans sa patience, ainsi pour ceux qui en abusent, sa bonté même ne sera que l'accroissement de leur punition. Dieu est bon, c'est-à-dire que sa bonté se manifeste en souffrant vos péchés. Dieu est juste, concluez que sa justice punira vos péchés... Plus sa patience diffère le châtiment, plus sa vengeance sera formidable. Si elle n'éclate pas dès le monde présent, l'impunité même accordée au pécheur devient la preuve qu'il y aura un jugement où la sévérité de sa justice se déploiera d'une manière terrible. Également insensible et aux prévenances de sa bonté et à la terreur de ses menaces, votre cœur s'est endurci dans le

(*) *In Psalm.* cx, Morel, *Opusc.*, tom. III, pag. 301.

Rom. II. 5 mal ; *Vous vous êtes amassé*, selon l'expression de l'Apôtre, *un trésor de colère*. Un trésor est quelque chose de caché ; ainsi de la colère divine, qui s'est tenue renfermée long-temps pour se montrer ensuite avec plus d'éclat. *Vous vous êtes amassé :* ne vous en prenez qu'à vous-même; c'est votre ouvrage, non celui du juge (*).

Si Dieu est bon, pourquoi punit-il ? Que Dieu soit bon, notre existence seule en est la preuve, car il n'avoit pas besoin de nous, et en nous créant il n'a servi que sa bonté. Il existoit bien sans nous, et après qu'il eut créé des hommes, il n'en étoit pas moins tout ce qu'il est(1). C'est pour nous qu'il créé le ciel et la terre. En cela sa bonté s'est fait voir avec
Matth. V. 45. magnificence ; est-il possible de la révoquer en doute, quand on le voit faire lever son soleil indifféremment sur les bons et sur les méchants, et pleuvoir sur le juste et sur l'injuste? Mais, nous dit-on, il punit : il exige des pécheurs un compte rigoureux : et que devient alors sa bonté? Je réponds, moi, que cela même est la preuve de sa bonté ; et qu'il ne seroit pas bon s'il ne le faisoit pas. Car, enfin, dites-moi, où en seroit la société humaine, si Dieu ne

(*) Hom. V *in Epist. ad Roman.*, tom. IX Bened., pag. 462, 463. Mor., *Nov. Testam.*, tom. IV, pag. 49, 50.

(1) « Dieu bon créa l'homme par bonté ; car, encore une fois, et mille fois, Dieu, parce qu'il est Dieu, n'avoit besoin de créer ni l'Ange, ni l'homme, ni l'univers, pour être plus grand et plus heureux ; il ne peut pas l'être. » (Molinier, *Serm.*, tom. VIII, pag. 453, 454.)

devoit pas nous faire rendre compte de nos œuvres? Les hommes seroient plus furieux que les bêtes féroces. Quoi! la menace des feux de l'enfer et des redoutables jugements de Dieu ne les empêche pas de se dévorer les uns les autres avec la voracité des monstres de la mer, de surpasser en cruauté les animaux habitants des déserts et des forêts, par les violences et le brigandage dont le monde est le théâtre; que seroit-ce, si la crainte de ces mêmes jugements venoit à s'anéantir dans leurs cœurs (1)? quel désordres! quel chaos! quel épouvantable dédale que ce monde! quel affreux déluge de crimes et de scélératesses! quel fils respecteroit celui qui lui donna le jour? quelle mère seroit à

(1) « L'homme pécheur voudroit dans Dieu une bonté qu'il mépriseroit même dans les hommes; il voudroit une bonté qui ne fût qu'une impuissante foiblesse; une bonté qui pardonnât le péché, sans qu'il fallût seulement en solliciter le pardon; une bonté qui vît presque d'un même œil la fidélité qui se soumet, et la désobéissance qui se révolte; une bonté qui mît moins de bornes aux châtiments dont Dieu menace, pour qu'il y eût moins de danger à ne mettre à ses penchants aucun frein; et voilà, chrétiens, ce qui seroit infailliblement, si l'enfer n'étoit pas éternel. Non, il ne seroit pes une digue assez puissante contre le torrent des crimes; témoin le peu d'impression que font sur vous ces feux redoutables, qui doivent achever de purifier les âmes justes après la vie. Ils vous effraient à peine, parce qu'ils doivent finir, et vous ne regardez que comme légères, les fautes qne Dieu ne punit pas éternellement. Comme le péché à creusé l'enfer, il falloit donc aussi que, par son éternité, l'enfer vous apprit à connoître le péché. Et que seroit, grand Dieu! que seroit le monde, si dans l'ordre de la Providence, que vous y avez établie, votre sainte justice n'eût pas opposé une craiute aussi efficace à la licence, à l'emportement,

l'abri des brutalités de celui qu'elle porta dans son sein? quelle digue arrêteroit le torrent des passions et de la perversité? Pour en avoir la preuve, ne sortez pas de l'enceinte de vos maisons. Répondez-moi, vous qui nous proposez de semblables objections : Que quelqu'un de vos domestiques vienne à croire qu'il peut impunément se livrer contre vos personnes à tous les excès, secouer le joug de l'obéissance qu'il vous doit, s'emporter contre vous jusqu'à vous outrager, piller votre maison, bouleverser tout, vous traiter en ennemi : si vous, spectateur tranquille de tant d'insolences, vous ne cherchiez pas à les réprimer par la sévérité des châtiments, pas même par de simples menaces, seroit-ce là de la bonté? Disons plutôt que c'est là une cruauté perfide envers une épouse et des enfants, que cette coupable indulgence abandonneroit aux insultes et aux emportements de domestiques ivres, débauchés et furieux, enhardis au crime par l'impunité. Eh! que parlé-je de domestiques, toujours portés à mal faire, quand ils n'ont pas à craindre le châtiment? Laissez faire à vos enfants tout ce

à la fureur, à la brutalité des passions? Où en serions-nous donc, si elle n'existoit pas? « (Le P. Lenfant, *Serm. sur l'enfer* tom. v, pag. 24—26; Bossuet et Bourdaloue pressent le même raisonnement, avec la vigueur qui leur est ordinaire; le premier, *Serm.*, tom. III, pag. 173 : « Ne vous trompez pas sur cette fausse idée, que vous concevez des miséricordes divines, etc. »; l'autre, dans son *Serm. sur l'éternité malheureuse*, *Dominic.*, tom. IV, pag. 133 et suiv.)

qu'il leur plaît ; négligez de les punir : à quels déréglements ne se porteront-ils pas? Que si, dans l'opinion des hommes, c'est vertu et bonté de punir, pourquoi n'en seroit-il pas de même de Dieu? Oui, c'est parce que Dieu est souverainement bon, qu'il a préparé l'enfer.

Un autre motif à quoi vous allez reconnoître la bonté de Dieu à punir : Par la crainte du châtiment, il arrête les pervers ; il y a plus, il empêche de le devenir. Si toutes les actions, bonnes ou mauvaises, devoient être traitées de la même manière, il n'y auroit que des méchants. Ce qui soutient les gens de bien, c'est la pensée que les méchants seront punis. Le Prophète-roi ne nous le laisse pas ignorer : *Le juste se réjouira en voyant la vengeance que Dieu tirera des impies, et il lavera ses mains dans le sang du pécheur;* non pas pour lui insulter, non, à Dieu ne plaise, mais la crainte d'un semblable traitement est pour lui un aiguillon qui l'excite à bien vivre. Ne reconnoissez-vous point ici l'ingénieuse bonté de la divine Providence? Ps. IX. 2.

A la bonne heure, m'allez-vous dire, s'il se contentoit de menacer sans punir. — Mais j'en appelle à votre expérience : si, quand vous êtes puni, vous ne laissez pas de vous relâcher dans la pratique de vos devoirs, que seroit-ce si vous n'eussiez pas été menacé? Si les Ninivites s'étoient crus simplement menacés, ils n'auroient pas fait pénitence. C'est parce

qu'ils se convertirent que les paroles du Prophète se terminèrent à des menaces. Il ne tient qu'à vous qu'il vous en arrive autant : corrigez-vous, et les menaces seront sans effet ; mais, si vous méprisez les menaces (Dieu vous préserve de ce malheur !), vous en éprouverez les effets. Si les hommes, du temps du déluge, avoient eu peur des menaces, ils n'en auroient pas été les victimes (*).

Il n'en est pas du jugement de Dieu comme de celui des hommes. De deux criminels coupables du même délit, il n'est pas rare que quand l'un est puni, l'autre échappe au supplice. Non, il n'en va ainsi au tribunal de Dieu. Ce Juge incorruptible connoît tout, et rien n'échappe à ses vengeances. Tous ceux qui pèchent, quels qu'ils soient, princes, juges, particuliers, n'importe, tous seront punis (**).

Rom. II. 1. *Qui que vous soyez*, dit saint Paul, *qui êtes juges, vous qui condamnez les autres, vous êtes sans excuse ; et la condamnation que vous prononcez sur les autres retombe sur vous-mêmes*. De même, nous pouvons dire en un sens que tous les hommes sont juges. Tous ne siégent pas dans les tribunaux, escortés de licteurs, environnés d'instruments de supplices, mais tous n'en exercent pas moins une sorte

(*) Hom. III *in Epist. ad Philem.*, tom. XI Bened., pag. 789, 790; Morel, *Nov. Testam.*, tom. VI, pag. 691 et seq.

(**) Hom. V *in Epist. ad Roman.*, tom. IX Bened., pag. 461.

de juridiction sur ceux qu'ils croient manquer à la loi, en les condamnant dans leurs conversations, dans les assemblées publiques, dans le tribunal de la conscience. Où est l'homme qui osât prononcer que l'adultère n'est pas un crime, et qu'il ne doit pas être puni? Mais, ajoute l'Apôtre, c'est à l'égard des autres qu'ils prononcent, et non pas à l'égard *Ibid.* 3. d'eux-mêmes. *Vous donc, ô hommes, qui faites les mêmes crimes que vous condamnez dans les autres, prétendez-vous échapper au jugement de Dieu?* En prononçant contre autrui, vous avez prononcé contre vous-mêmes. Quoi! vous ne pouvez vous sauver de votre propre jugement; et vous pourriez vous soustraire au jugement de Dieu? et quand l'ascendant d'une justice naturelle a été tel qu'il vous a contraint d'être votre accusateur dans vos arrêts contre les autres; vous prétendriez que Dieu, qui est la justice même, ne sera pourtant pas aussi juste que vous? Vous ne pouvez vous empêcher de vous condamner vous-mêmes, et vous voudriez que Dieu vous oublie, qu'il vous approuve, qu'il vous récompense (*)?

(*) Hom. v *in Epist. ad Rom.*, tom. IX Bened., pag. 462; Morel, *Nov. Test.*, tom. IV, pag. 47 et seq.

HOMÉLIE XIX. Sur la Genèse, sur ces paroles : *Et Caïn dit à son frère Abel : Sortons dans la campagne.* (Gen. IV. 8.)

(Extraits et analyse.)

T. IV. Bened. pag. 161. Il y a certaines maladies incurables, qui ne cèdent à aucune espèce de traitement ; remèdes doux ou violents, tout échoue également. Il en est de même de l'âme qui s'est laissée une fois dominer par le péché; tout ce qui pourroit la guérir, elle le méconnoît. On a beau faire retentir à son oreille les plus sages leçons, elle est sourde ; c'est un état de mort où elle n'entend plus. Est-ce une impossibilité absolue? Non, mais défaut de volonté. Que le corps soit malade, il ne dépend pas de lui de recouvrer la santé ; que ce soit l'âme, elle est toujours libre de rompre sa chaîne ; il lui suffit de le vouloir, de même qu'elle est libre de remplacer des inclinations vertueuses par la dépravation des mœurs. Dieu ne prétend nullement gêner notre libre arbitre. Seulement sa miséricorde le porte à faire de son côté tout ce qu'il peut. Connoissant, comme il fait, les plus secrètes pensées de nos cœurs, il ne ménage ni les avertissements, ni les efforts pour empêcher que nous tombions dans le mal. Il ne nous contraint point ; il ne fait qu'employer les remèdes

convenables, dont il laisse le choix à la libre disposition du malade. Telle est la conduite qu'il tient à l'égard de Caïn. Après tous les témoignages d'intérêt et d'une affection tendre que le Seigneur lui avoit donnés, voycz jusqu'où va l'égarement de celui-ci. Quand sa conscience lui reprochoit son injustice envers son frère; il auroit dû profiter des avis que lui donnoit cette voix intérieure pour travailler à corriger un aussi dangereux penchant. Dans la sorte d'ivresse qui l'emporte, tout entier à sa passion, bien loin de se prêter aux moyens de guérison que lui offre la bonté compatissante du Seigneur, il ne s'occupe que de l'exécution du sanguinaire dessein qu'il médite contre son frère; il y prélude par l'artifice; il descend au mensonge pour surprendre sa bonne foi. Une fois engagé dans le crime, on ne garde plus de mesure. Autant l'homme qui suit la lumière de la raison et marche dans le sentier de la vertu, présente un caractère de grandeur digne de tous les hommages, autant l'homme qui s'abandonne au vice, se ravale-t-il, non-seulement à l'égal des animaux, mais au-dessous de la nature même des plus féroces. Pag. 126.

Mais voyons la suite. *Caïn dit à son frère Abel, sortons dans la campagne.* A l'entendre, c'est un frère qui parle, tandis qu'il projette un assassinat. Que fais-tu, ô Caïn? celui à qui s'adressent ces paroles, est-ce que tu ne le reconnois plus? peux-tu

donc avoir oublié qu'il est ton frère? sorti du même sein que toi? Quoi! le crime que tu médites ne se présente pas à tes regards avec tout ce qu'il a d'affreux? La pensée du Juge redoutable qu'il est impossible de tromper ne vient pas glacer ton esprit d'horreur et d'épouvante? A quel dessein l'entraîner dans la campagne, loin de la présence d'un père qui ne manqueroit pas de voler au secours de son fils, de l'arracher à tes fureurs? Frère barbare, étouffe dans ton cœur le cri de la nature, à l'égard d'un frère innocent qui jamais ne s'est rendu coupable envers toi: mais que t'ont fait ces infortunés parents que ton crime va plonger dans le deuil? que t'ont-ils fait, pour provoquer cette tragique scène, qui va les rendre témoins des premiers ravages de la mort? est-ce là la reconnoissance que méritoient les tendres soins donnés à ton enfance? Quelles manœuvres le démon a-t-il employées pour te pousser à un aussi exécrable forfait? accuseras-tu la faveur divine de s'être déclarée pour ton frère au préjudice de tes droits?... *Et lorsqu'ils furent dans les champs, Caïn se jeta sur son frère Abel, et le tua.* Attentat affreux! crime au-dessus de tout pardon! Forfait dont il est impossible d'exprimer toute la noirceur! comment cette main n'est-elle pas restée glacée, immobile? comment a-t-elle pu décharger le coup fatal? comment lui-même, après l'avoir porté, n'a-t-il pas expiré aux pieds de sa victime? comment

Pag. 163.

ses yeux ont-ils pu soutenir l'aspect de ce frère mourant, de ces membres qui palpitent, de ce corps gisant à terre, étendu sans mouvement et sans vie?

Et Dieu dit à Caïn. Après une aussi abominable action, daigner parler à ce monstre! quel excès de bonté de la part de Dieu! Userions-nous d'une semblable indulgence à l'égard de ceux de nos parents qui se seroient rendus coupables de moindres crimes? leur seule présence est pour nous un objet d'horreur. Mais il y a dans Dieu, et l'humanité du médecin qui ne veut que guérir, et la clémence d'un père qui désire faire rentrer en grâce des enfants que leur inconduite a fait déchoir de leur première noblesse. *Où est,* lui demande-t-il, *ton frère Abel?* Il le lui demanda, non pas pour le savoir, mais dans la même intention qu'il avoit adressé à son père une semblable demande, pour en recevoir une même réponse, pour l'exciter comme lui à la confession de son crime, afin d'en obtenir le pardon. *Où est ton frère Abel?* A cette question que va répondre le fratricide? Au lieu d'avouer son iniquité, qui pouvoit encore lui être pardonnée, il l'aggrave par une lâche et téméraire dissimulation. Caïn répond : *Je ne le sais pas.* Tu ne le sais pas? Celui à qui tu parles est-il un homme à qui l'on puisse en imposer par un mensonge? *Suis-je le gardien de mon frère?* Tu n'en étois pas le gardien; mais qui te donnoit le

Vers. 9.

Pag. 164.

Gen. III. 9.

droit d'en être l'assasin (1)? Tu as cru qu'il ne s'élèveroit point de voix pour te reprocher ton forfait? Ton accusateur sera ce corps inanimé. Le cri du sang de ton frère s'élève de la terre, il monte
Pag. 165. jusqu'à mon trône, et me demande vengeance contre son meurtrier. *Maintenant donc tu seras maudit et en horreur à la terre.* Il avoit été dit à Adam . *La*
Gen. III. 17. *terre sera maudite à cause de vous.* Maintenant la malédiction pèsera sur la personne même du cou-
Ibid. 14. pable. De même qu'il fut dit au serpent : *Tu es maudit entre tous les animaux.* De même, coupable comme lui du crime de la jalousie, tu seras châtié comme lui ; non en perdant la vie par une mort d'un moment, mais par une vie pire que la mort...
Pag. 166. *Caïn répondit au Seigneur : Mon iniquité est trop*
Vers. 13. *grande pour en obtenir le pardon.* Pour cette fois l'aveu est sincère, mais il devient inutile, parce qu'il ne vient pas à propos. Il fallait le faire dans le temps où le souverain Juge étoit encore accessible à

(1) « *Je ne sais : suis-je le gardien de mon frère, moi?* » Au lieu de confesser à Dieu son crime, et d'en implorer le pardon, Caïn, furieux, oublie également ce qu'il est, et à qui il parle. « Que sais-je, moi, ce que » fait Abel, répond-il insolemment à Dieu? A-t-il été confié à mes soins, » comme un enfant à son gouverneur? Et suis-je responsable du mal qui » peut lui arriver ? » C'est ainsi que l'irréligion aveugle les hommes, jusqu'au point de leur persuader que Dieu ignore leurs actions; que, du moins, il n'y prend pas garde, et qu'il est facile de lui en imposer par le mensonge. » (Salvien, *De gubernat. Dei*, lib. 1, pag. 15, édit. Baluz.)

la miséricorde. Rappelez-vous, mes frères, ce que je vous disois il n'y a pas long-temps : qu'un jour viendra, jour d'effroi et d'épouvante, où, en presence du tribunal qui ne connoît point d'acception de personnes, nous nous repentirons d'avoir mal fait, parce que nous aurons sous les yeux les inévitables châtiments décernés aux pécheurs, mais ce sera en vain : le repentir sera stérile parce qu'il sera trop tardif. La pénitence n'a d'efficacité qu'autant qu'elle est faite dans son temps, et qu'elle a précédé la sentence. C'étoit au moment où Dieu lui demandoit : *Où est ton frère Abel*, que le fratricide auroit dû confesser son péché et implorer son pardon. Maintenant que son arrêt est rendu, que tout est fini, que le cri du sang de la victime s'élève de la terre jusqu'au ciel pour lui reprocher son forfait, il s'en accuse ; mais il n'est plus temps. S'il n'eût pas attendu que le Seigneur lui-même se déclarât son accusateur, il eût obtenu de son infinie miséricorde qu'elle lui pardonnât son iniquité ; car il n'y a point de crime, quelqu'énorme qu'il puisse être, qui ne cède à la bonté divine ; mais il faut que le repentir vienne en son temps pour être exaucé. Pag. 167.

Le reste de l'homélie comprend une interprétation littérale du quatrième chapitre de la Genèse. Le passage le plus remarquable est l'explication de ces paroles, ainsi traduites dans le texte grec : (Vers. 15.)

Omnis qui occiderit Caïn, septem ultiones solvet (quiconque tuera Caïn sera puni sept fois davantage), par analogie avec le crime du fratricide, qui présente ces sept caractères distincts : le premier, l'envie qu'il conçoit contre son frère, qui s'étoit rendu plus agréable au Seigneur; passion si fort odieuse, qu'elle eût été seule capable de le jeter dans les plus criminels excès ; secondement c'est un frère qui porte envie à son frère ; troisièmement il emploie contre lui de frauduleuses manœuvres ; quatrièmement il le massacre ; cinquièmement le meurtrier c'est un frère qui souille ses mains du sang de son frère ; sixièmement il est le premier qui ait introduit la mort dans le monde ; septièmement il il ment à Dieu (*) (1).

Pag. 168.

Admirez la clémence du Seigneur. Tel que le sage médecin, il a des secrets divers pour guérir nos diverses maladies. Parce qu'il a vu combien les hommes étoient blessés profondément, il suspend ses coups, et leur donne un long temps pour se reconnoître, et prévenir l'effet de son indignation. Telle est la conduite habituelle de notre Dieu ; tant

(*) Tom. IV Bened., pag. 161 et suiv. Morel, *Opusc.*, tom. II, pag. 179—186.

(1) Un moderne commentateur, qui avoit évidemment sous les yeux le texte de saint Jean Chrysostôme, compte pour le septième crime de Caïn, son désespoir, dans la persuasion où il est que son crime est trop grand pour être pardonné. (Bible de Ch. Chais., tom. I, pag. 54.)

il est empressé pour notre salut! Avant de frapper, il annonce, et long-temps à l'avance, le châtiment. Voyez comment il en agit à l'égard des hommes aux approches du déluge (*).

Cependant un aussi épouvantable fléau ne corrigea point les hommes. Bientôt après la destruction générale de tout le genre humain, vous voyez les même crimes qu'auparavant reparaître sur toute la surface de la terre. Les nouveaux habitants du monde s'étant singulièrement accrus, ils se dirent : *Bâtissons-nous une ville et une tour dont le sommet s'élève jusqu'au ciel pour rendre notre nom célèbre.* Quel sera le dénouement d'une aussi folle entreprise? Comment Dieu châtiera-t-il leur orgueil? Il avoit engagé sa parole qu'il n'y auroit plus de déluge; opposant sa miséricorde aux crimes de la terre. Ni les châtiments ni les bienfaits ne peuvent rien sur ces ingrats. Écoutez la suite, elle vous convaincra combien cette miséricorde est sans bornes. *Or le Seigneur descendit pour voir la ville et la tour que les enfants des hommes bâtissoient.* Expression familière à nos livres saints, qu'il ne faut pas prendre à la lettre, comme si Dieu se mettoit en mouvement; c'est une importante leçon qu'ils nous donnent pour nous avertir de ne pas condamner nos frères légèrement ni les juger sur des rapports étrangers, avant de

Gen. XI. 4.

Ibid. 5.

(*) Hom. XXV *in Gen.*, tom. IV Bened., pag. 234.

nous être assurés de la vérité par d'incontestables témoignages. *Le Seigneur descendit*, c'est-à-dire qu'il ne se livre pas au juste mouvement de son indignation, mais qu'il diffère sa vengeance, qu'il attend qu'ils aient manifesté jusqu'au bout leur œuvre d'iniquité. C'est là le moment marqué pour faire échouer l'entreprise. On ne dira pas qu'après avoir mis la main à l'œuvre, les coupables en eussent abandonné l'exécution. Dieu les a laissés faire pour montrer combien ils s'étoient engagés témérairement. Quand ils se seront bien consumés de travaux, ils prendront du moins leçon de l'expérience. Il n'en vient à la punition que quand il voit que le mal a fait des progrès qui appellent toute la sévérité de l'exécution (*).

Si Dieu trouvoit du plaisir à nous châtier, il ne nous avertiroit pas ; mais parce qu'il veut nous faire miséricorde, il nous prévient, et commence par nous effrayer pour nous faire éviter le châtiment. Et en effet, c'est quand Dieu veut nous sauver qu'il nous menace ; quand il a résolu de frapper, il se tait. Il a menacé les Ninivites et leur a pardonné ; il n'a rien dit aux habitants de Sodome, et il les a châtiés (**).

Voyez combien Dieu est lent à punir, et prompt à

(*) Serm. xxx *in Genes.*, tom. IV Bened., pag. 298. Morel, *Opusc.*, tom. II, pag. 332 et suiv.

(**) *De S. Basso*, Morel, *Opusc.*, tom. V, pag. 874.

sauver. David a péché; la complice de son crime a conçu; elle est devenue mère (1). Combien la clémence du Seigneur n'a-t-elle pas attendu pour lui faire sentir l'énormité de sa faute! pourquoi ne l'a-t-il pas punie à l'instant? Pourquoi? Dieu savoit que dans l'ivresse qui suit le crime, la conscience, couverte de ténèbres, se plonge dans l'abîme de l'iniquité, que les oreilles sont fermées à toute réprimande. Il diffère donc à venir apporter remède à la passion, lorsqu'elle est dans la première chaleur. Ce n'est qu'après un temps considérable qu'il éclaire le prince criminel; et alors le pardon suit à l'instant le repentir: *Le Seigneur vous a pardonné votre faute.* O! bonté attentive! Quand il menace, sa bonté tient la foudre suspendue; quand il veut sauver, sa clémence accourt. Partout vous le voyez aussi prompt à réparer que lent à détruire. Il faut aux hommes bien du temps pour construire; il ne leur faut qu'un instant pour renverser. Dieu, au-contraire, lorsqu'il bâtit, c'est pour lui l'ouvrage d'un moment; lorsqu'il détruit, il ne le fait qu'avec lenteur. Dans l'une et l'autre de ces opérations, il manifeste sa divine Essence, son pouvoir en bâtissant, sa clémence en détruisant; prompt,

II. Reg. XII. 13.

(1) On lit, dans l'abbé Auger : David pèche : *Urie devient enceinte.* (*Extraits de saint Jean Chrysostôme*. tom. III, pag. 435.) Il confond Urie avec Betzabée, le mari avec la femme. Une semblable méprise n'est sans doute qu'une erreur typographique.

parcequ'il est tout-puissant; lent, parce qu'il est infiniment bon. Combien de faits viennent à l'appui de mes paroles! Dieu a employé six jours à créer le ciel et la terre, les montagnes élevées, les vastes campagnes, les vallées profondes, les forêts, les plantes, les fontaines, les rivières, les fleuves, le paradis terrestre, l'étendue immense de la mer, les îles, les régions maritimes, celles du continent; il a fait en six jours tout ce monde visible et tout le merveilleux ouvrage qu'il renferme; il a fait en six jours les animaux doués ou dépourvus de raison qui peuplent cet univers, et toute cette magnifique scène de la création qui se développe à nos regards. Ce même Dieu tout puissant, qu'il ait résolu de
Jos. VI. 3. châtier une seule ville: sa bonté arrête sa justice: il veut que Jéricho soit détruite, et il dit à Israël: *Faites pendant sept jours le tour de la ville, et au septième, les murailles tomberont.* Quoi! ô Seigneur tout-puissant! vous créez le monde tout entier en six jours, et vous en mettez sept à détruire une seule ville? Qui est-ce donc qui empêche l'effet de
Isa. LXIV. 1. votre souverain pouvoir? Pourquoi tant d'apprêts pour la détruire? De quel autre que vous le Prophète a-t-il dit: Si vous ouvrez le ciel pour en descendre, les montagnes trembleront devant vous,
Ps. XLV. 3. elle s'écouleront comme la cire fond au feu? De quel autre David parloit-il, alors qu'il s'écrioit: *Quand la terre seroit renversée, et que les mon-*

tagnes seroient transportées dans le fond de la mer, nous ne craindrions pas. Quoi! vous pouvez transporter les montagnes, et les précipiter au fond de la mer; et vous ne voulez pas détruire aussitôt une ville rebelle; et vous donnez sept jours à sa ruine! La cause de cette différence, quelle est-elle? Accusera-t-on ma puissance? N'est-ce pas bien plutôt de ma part patience et bonté? Je donne sept jours à Jéricho, comme j'en donne trois à Ninive. Peut-être recevra-t-elle la prédication de la pénitence, et sera-t-elle sauvée (1). Mais, allez-vous me dire, avoient-ils personne pour la leur prêcher? Israël tenoit leur ville investie de toutes parts; le capitaine ennemi faisoit le tour de ses murailles. Ses habitants étoient dans le trouble et dans la consternation : quelle voie de pénitence, ô! mon Dieu, leur aviez-vous ouverte? quel prophète, quel évangé-

(1) « Dieu tient la foudre en ses puissantes mains; les guerres, les pestes, les famines, les tremblements de terre, n'attendent que le premier signal de ses volontés, pour venger tant d'indignités; mais Dieu qui les voit ces indignités, les supporte. Cet homme a été entraîné, dit la charité de Dieu, cet homme a été entraîné par les bouillons de sa jeunesse : peut-être reviendra-t-il à lui-même dans la tranquillité de l'âge mûr; il faut l'attendre jusqu'à l'âge mûr : peut-être reviendra-t-il à lui-même dans les glaces de la vieillesse : il faut l'attendre jusqu'aux glaces de la vieillesse, cet homme a été rebelle pendant la santé : peut-être sera-t-il soumis dans la maladie; il faut l'attendre dans la maladie : et il faut le chercher, l'exhorter, le conjurer. » (Sauriu, *Incompréh. des misericordes divines, Serm.*, tom. VI, pag. 107.)

liste, envoyé de votre part, pouvoit leur apprendre les oracles de votre justice? Oui, ils en avoient : Au
Jos. VI. 25. milieu d'eux, étoit un maître, un docteur de pénitence, la généreuse Rahab, dont l'heureux repentir l'a sauvée de la ruine commun. (*)

(*) Hom. VII *de Pœnit.*, tom. II Bened., pag. 332 ; Morel, *Opusc.*, tom. II Bened., pag. 603.

TABLE

DES ARTICLES CONTENUS DANS CE ONZIÈME VOLUME.

SUITE DU LIVRE QUATRIÈME.

Pages.

Discours préliminaire..... 1
Des éditions diverses des œuvres de saint Jean Chrysostôme..... 3
De la distribution particulière, donnée dans cet ouvrage, à la collection des œuvres de saint Jean Chrysostôme..... 5
Idée générale des ouvrages des saints Pères..... 21
De la manière de les traduire..... 25
Des traductions diverses de saint Jean Chrysostôme, publiées jusqu'ici..... 39
Ordre des ouvrages de saint Jean Chrysostôme, dans l'édition des Bénédictins, ou du P. de Montfaucon; et dans celle de Morel, ou Fronton Du Duc..... 49
Dessein de la nouvelle traduction des œuvres de saint Jean Chrysostôme..... 63

PREMIERE PARTIE.

FOI.

Article. I. — Principes généraux sur la foi..... 73
Sa définition. Ses fondements. Ses caractères. Ses avantages et sa nécessité..... *Ibid.*
Extraits des homélies sur l'Épître aux Romains et sur l'Épître aux Hébreux..... *Ibid.*

Pensées détachées sur la foi et l'incrédulité..... 207
Soumission aux mystères..... 215
Combien la foi l'emporte sur la raison. Sources de l'incrédulité. Ses égarements. Ses dangers..... 260

ARTICLE II. — Objets de la foi.

Dogmes. Existence de Dieu..... 267
Dieu Esprit, éternel, immense, infini, incompréhensible à toute intelligence 280
Homélies contre les Anoméens..... 289
Unité de Dieu. Contre l'idolâtrie..... 340
Prescience de Dieu..... 356
Toute-puissance de Dieu..... 368
L'œuvre des six jours..... 375
Formation de l'homme..... 403
Bonté et miséricorde divines..... 424
Accord de la miséricorde et de la justice divines.... 429

FIN DE LA TABLE.

613850

Digitized by Google

Digitized by Google

NAZIONALE
B. Prov.
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
NAPOLI